Sapienza Università di Roma

Biblioteca Generale "E. Barone"
F.A.
Mon.
02
18
13
Inv. 796
Facoltà di Economia Sapienza Università di Roma

F. A.
Mon
02
18
13

RMSA 2825

496

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME TREIZIÈME.

UNIVERSITÀ DI ROMA
BIBLIOTECA
8
1,13
BIBLIOTECA
FACOLTA' DI ECONOMIA

RMSE 2811
RMSE 2825

7. VII-30

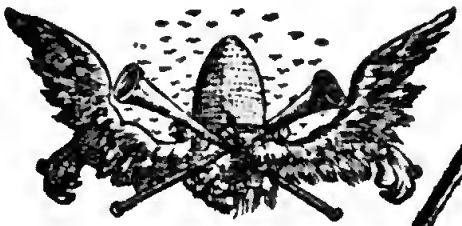
ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Uſages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME TREIZIÈME.



EX LIBRIS
Prof. D.r V. GROSSI

A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE V.
Suite des Voyages dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE II.
Rio de la Plata.

POUR ACHEVER tout ce qui concerne les Voyages & les Poſſeſſions des Eſpagnols dans Rio de la Plata. *Tome XIII.* A

8-1,13

BIBLIOTECA COMERCIO Y MARINA

Rio de la Plata.

l'Amérique Méridionale, avant que d'entrer au Bréſil avec les Portugais, nous jetterons un coup-d'œil ſur la fameuſe riviere de la Plata, ou riviere d'Argent, qui ſe jette dans la mer du Nord par les trente-cinq degrés de latitude du Sud. Elle ne deſcend pas de ſa ſource, ſous ce nom; elle part du lac de Xarayès, vers les ſeige degrés, trente minutes, ſous celui de Paraguay, qu'elle donne à une immenſe étendue de Pays, qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le lac de Xarayès, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des Charcas; au Midi, que le Détroit de Magellan; à l'Orient, que le Bréſil; à l'Occident, que le Pérou & le Chili. Après la ſortie du lac, le Paraguay groſſit ſes eaux de celles de pluſieurs rivieres, quelques-unes aſſez grandes, juſqu'au vingt-ſeptieme degré, où il ſe joint avec un autre fleuve qui coule preſque parallélement avec lui, après avoir tourné de l'Eſt à l'Oueſt, & coulé long-temps au Nord-Eſt, & que ſa largeur a fait nommer Parana, c'eſt-à-dire, mer. Après cette jonction, plus profond, mais moins large, il tourne droit au Sud juſqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande riviere, qui vient du Nord-Eſt & qui ſe nomme l'Urugay: il coule enſuite, ſous le nom de la Plata, à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la mer.

On a vu que les Eſpagnols furent redevables de la premiere découverte de ce Fleuve, en 1515, à Jean Diaz de Solis, grand Pilote de Caſtille, qui lui donna ſon nom; mais qui eut le malheur d'y périr par les fleches des Sauvages, avec une partie de ſes gens. Le ſort de quelques Portugais, qui entrerent, quelques années après, dans le fleuve du Paraguay, par le Bréſil, ne fut gueres plus heureux. Rio de la Plata.

Sébaſtien Cabot, qui avait fait, en 1496, avec ſon pere & ſes freres, la découverte de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voiſin, pour Henri VII, Roi d'Angleterre, ſe voyant négligé par les Anglais, alors trop occupés dans leur Iſle pour ſonger à faire des Etabliſſemens dans le Nouveau-Monde, ſe rendit en Eſpagne, où ſa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Caſtille.

Cabot mit à la voile le premier d'Avril 1526; il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommait alors Rio de Solis; &, quoique cette embouchure ſoit une des plus difficiles, comme une des plus grandes qu'on connaiſſe, ce qui lui a fait donner, par les gens de mer, le nom *d'Enfer des Navigateurs*, il franchit heureuſement tous les écueils, juſqu'aux Iſles de Saint-Gabriel, auxquelles il donna ce nom & qui commencent un peu au-deſſus de Buénos-Aires. La premiere,

Rio de la Plata.

qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laiſſa ſes vaiſſeaux, pour entrer, avec les chaloupes, dans le canal que ces Iſles forment avec le Continent qu'il avait à ſa droite, & de-là dans l'Urugai, qu'il prit pour le véritable fleuve. Cette mépriſe eut deux cauſes : l'une que les Iſles de Saint-Gabriel, qu'il laiſſait à ſa gauche, lui cachaient la vue du fleuve ; l'autre que l'Urugay eſt très-large lorſqu'il ſe joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur ; &, trouvant à droite une petite riviere qu'il nomma Rio de San-Salvador, il y conſtruiſit un Fort, où il laiſſa Alvarez Ramon, & quelques Soldats, avec ordre de pouſſer les obſervations ſur le fleuve. Mais, trois jours après, cet Officier ayant échoué ſur un banc de ſable, y fut tué par quelques Américains avec une partie de ſes gens. Les autres ſe ſauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une ſi triſte avanture fit retourner aux Iſles de Saint-Gabriel.

Il reconnut l'erreur qui lui avait fait prendre un canal pour l'autre ; &, remontant l'eſpace d'environ trente lieues, dans le véritable fleuve, il bâtit une Forteresſe à l'entrée d'une riviere qui ſort des montagnes du Tucuman, & dont les Eſpagnols ont changé le nom de Zacariona en celui de Rio Tercero. Il donna au Fort celui de Saint-Eſprit ; mais il eſt plus connu dans les

Relations, ſous celui de Tour de Cabot. Il y laiſſa une garniſon, & continua de remonter juſqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors, ſe trouvant entre deux grandes rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déjà remarqué que c'eſt le Parana ; mais, voyant qu'il tournait trop à l'Eſt, il retourna au confluent, & remonta le Paraguay dans la crainte de s'engager trop loin vers le Bréſil. Il y fut attaqué par des Américains, qui lui tuerent vingt-cinq hommes, & firent trois priſonniers. Il s'en vengea par un grand carnage qu'il fit de ces Peuples Sauvages. Il fit alliance avec d'autres, qui non-ſeulement lui fournirent abondamment de vivres, mais, lui donnerent des lingots pour de viles marchandiſes d'Eſpagne. Alors, ne doutant plus que le Pays n'eût des mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de Rio de la Plata. Quelque-temps après il retourna en Eſpagne.

Rio de la Plata.

Cependant les Eſpagnols, qui étaient reſtés ſous la conduite d'un Officier nommé Moſchera, avaient fait quelques réparations à la Tour de Cabot ; mais ils déſeſpérerent bientôt de pouvoir s'y ſoutenir contre les Américains, toujours irréconciliables avec leur Nation. Moſchera prit le parti de s'embarquer avec ſa troupe, ſur un petit bâtiment qui était demeuré à l'ancre. Il

Rio de la Plata.

descendit le fleuve jusqu'à la mer, &, rangeant la Côte, il s'avança vers les trente-deux degrés de latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Pays étaient fort humains. Il ensemença un terrain qu'il jugea fertile, & sa petite Colonie s'établissait fort heureusement; mais il en fut chassé par les Portugais qui avaient déjà des Etablissemens dans le Brésil. Il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'Isle de Sainte-Catherine.

Les récits & les sollicitations de Cabot avaient disposé la Cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restait pas un Espagnol, & qu'il fallait recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la Cour de Lisbonne eut le temps d'armer une nombreuse flotte, qui paraissait destinée à la même expédition. On sut néanmoins qu'elle avait pris une autre route, & les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avait paru réveiller, retomberent dans leur premiere léthargie. Sébastien Cabot, dont le nom ne parait plus entre les Voyageurs du même-temps, était mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étaient passés depuis son retour, semblaient avoir fait oublier toutes ses propositions; lorsque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des

Hiſtoriens, firent penſer plus ſérieuſement que jamais à former un Etabliſſement ſur Rio de la Plata. Rio de la Plata.

Jamais entrepriſe pour le Nouveau-Monde ne s'était faite avec plus d'éclat. Don Pédro de Mendoze, grand Echanſon de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, ſous le titre d'Adelantade & Gouverneur-général de tous les Pays qui ſeraient découverts juſqu'à la mer du Sud. A la vérité, il devait y tranſporter à ſes frais, en deux Voyages, mille hommes & cent chevaux, des armes, des munitions & des vivres pour un an; mais, outre une penſion viagere de deux mille ducats, qui lui était accordée par la Cour, on lui donnait à prendre de groſſes ſommes, ſur les fruits de ſa Conquête. Il était nommé grand Alcade & Alguaſil-Major de trois Forteresſes, qu'il avait ordre de faire conſtruire, & ces deux Charges devaient être héréditaires dans ſa Famille.

Les ordres étaient déjà donnés, pour armer à Cadix une flotte de quatorze voiles. De ſi grands préparatifs & le bruit des richeſſes de Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirerent tant d'Aventuriers, que le premier armement, qui ne devait être que de cinq cens hommes, fut de douze cens, parmi leſquels on comptait plus de trente Seigneurs,

Rio de la Plata.

la plupart ainés de leurs Maiſons, pluſieurs Officiers, & quantité de Flamands. On aſſure que nulle Colonie Eſpagnole du Nouveau-Monde n'eut autant de noms illuſtres, parmi ſes Fondateurs, & que la poſtérité de quelques-uns ſubſiſte encore au Paraguay, ſur-tout dans la Capitale de cette Province. La flotte mit à la voile, dans le cours du mois d'Août 1585, ſaiſon la plus propre pour le Voyage, parce que ſi on n'arrive pas avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court riſque de manquer les briſes du Nord & du Nord-Eſt, & d'être ſurpris par les vents de Sud & de Sud-Oueſt, qui obligeraient d'hiverner au Bréſil.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La flotte, après avoir paſſé la Ligne, fut priſe d'une violente tempête. Pluſieurs vaiſſeaux ne ſe rejoignirent qu'au terme. Celui de Don Diégue de Mendoze, Frere de Don Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureuſement aux Iſles de Saint-Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio-Janéiro. Il remit à la voile, & la flotte ſe trouvant réunie entre les Iſles de Saint-Gabriel & la rive Occidentale du fleuve, Don Pédre choiſit ce lieu pour ſon Etabliſſement, & chargea Don Sanche del Campo de choiſir un emplacement sûr & commode.

Cet Officier ſe détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Oueſt, ſur une pointe qui avance dans le fleuve vers le Nord. L'Adelantade y fit auſſi-tôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nueſſa Segnora de Buénos-Ayros*, parce que l'air y eſt très-ſain. Tout le monde s'employa au travail, & bientôt les édifices furent aſſez nombreux pour ſervir de camp. Rio de la Plata.

Mais les Peuples du canton ne virent pas de bon œil, un Etabliſſement étranger ſi près d'eux. Ils refuſerent des vivres. La néceſſité d'employer les armes pour en obtenir, donna occaſion à pluſieurs combats, où les Eſpagnols furent maltraités. De trois cens hommes qui furent détachés ſous Diégue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec pluſieurs Officiers de diſtinction, entre leſquels un Capitaine, nommé Luzan, fut tué au paſſage d'un ruiſſeau qui conſerve encore ſon nom. La diſette devint extrême à Buénos-Aires; & l'Adelantade, n'y pouvait remédier, ſans riſquer de perdre tout ce qui lui reſtait d'Eſpagnols. Comme il était dangereux d'accoutumer les Américains à verſer le ſang des Chrétiens, il défendit, ſous peine de mort, de paſſer l'enceinte de la nouvelle Ville; &, craignant que la faim ne fit violer ſes ordres, il mit des gardes de toutes

Rio de la Plata.

parts, avec ordre de tirer ſur ceux qui chercheraient à ſortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une ſeule femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des gardes. L'Hiſtorien du Paraguay, ſe fiant ici au témoignage des Eſpagnols raconte, ſans aucune marque de doute, l'avanture de cette fugitive & la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée. Après avoir erré dans des champs déſerts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers, mais elle y trouva une lionne, dont la vue la ſaiſit de frayeur. Cependant les careſſes de cet animal la raſſurerent un peu. Elle reconnut même que ces careſſes étaient intéreſſées : la lionne était pleine, & ne pouvait mettre bas ; elle ſemblait demander un ſervice, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorſqu'elle fut heureuſement délivrée, ſa reconnaiſſance ne ſe borna point à des témoignages paſſagers ; elle ſortit pour chercher ſa nourriture ; &, depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter aux pieds de ſa libératrice, une proviſion qu'elle partageait avec elle. Ce ſoin dura auſſi long-temps que ſes petits la retinrent dans la caverne. Lorſqu'elle les

en eut tirés, Maldonata ceſſa de la voir, & fut réduite à chercher ſa ſubſiſtance elle-même. Mais elle ne put ſortir ſouvent, ſans rencontrer des Américains, qui la firent eſclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Eſpagnols, qui la ramenerent à Buénos-Aires. L'Adelantade en était ſorti. Don François Ruiz de Galan, qui commandait dans ſon abſence, homme dur juſqu'à la cruauté, ſavait que cette femme avait violé une Loi capitale, & ne la crut pas aſſez punie par ſes infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'eſt-à-dire, du mal dont elle avait voulu ſe garantir par ſa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut ſavoir ce qu'elle était devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent ſurpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de tigres & de lions, qui n'oſaient s'approcher d'elle, parce qu'une lionne, qui était à ſes pieds avec pluſieurs lionceaux, ſemblait la défendre. A la vue des Soldats, la lionne ſe retira un peu, comme pour leur laiſſer la liberté de délier ſa Bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle avait reconnu au premier moment, & lorſque, après lui avoir ôté ſes liens, ils ſe diſpoſaient à la reconduire à Buénos-Aires, il la careſſa beaucoup, en

Rio de la Plata.

Rio de la Plata.

paroiſſant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, ſans paraitre plus féroce que les lions mêmes, ſe diſpenſer de faire grace à une femme que le Ciel avait priſe ſi ſenſiblement ſous ſa protection.

L'Adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine, qui lui avait déjà fait perdre deux cens hommes, avait remonté Rio de la Plata juſqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Là, Jean d'Ayolas, ſon Lieutenant, par lequel il s'était fait précéder, l'ayant aſſuré que les *Timbuez* ne deſireraient que de bien vivre avec les Eſpagnols, & qu'il trouverait toujours des vivres chez eux ou chez les *Curacoas*, il fit rebâtir l'ancien Fort, ſous le nom de Bonne-Eſpérance; enſuite il donna ordre à ſon Lieutenant de pouſſer les découvertes ſur le fleuve, avec trois barques & cinquante hommes, entre leſquels on nomme Don Martinez d'Irala, Don Jean Ponce de Léon, Don Charles Dubrin, & Don Louis Perez, Frere de Sainte-Térèſe. Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'eſpace de quatre mois, s'ils ne pouvaient lui en apporter eux-mêmes, &, retournant à Buénos-Aires, pour y faire ceſſer les horreurs de la famine, il eut bientôt la ſatisfaction d'y voir arriver des ſecours, qui n'en

laiſſerent plus que le ſouvenir. Non-ſeulement Gonzales de Mendoze, qui était allé chercher des vivres au Bréſil, revint ſur un navire qui en était chargé, mais il fut ſuivi, preſque auſſitôt, de deux autres bâtimens qui amenaient Moſchera & toute ſa Colonie de l'Iſle de Sainte-Catherine, avec une grande abondance de proviſions. La ſituation des Eſpagnols devint plus douce à Buénos-Aires, cependant elle était troublée par la crainte de retomber dans le même état, ſur-tout avec les obſtacles que la haine de quelques Peuples voiſins apportait à la culture des terres. Rio de la Plata.

Ayolas, ayant remonté long-temps le fleuve, fut bien reçu des Guaranis qui occupaient une aſſez grande étendue de Pays, ſur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des terres, juſqu'aux frontieres du Bréſil. Il continua de s'avancer juſqu'à la hauteur de vingt degrés, quarante minutes, où il trouva, ſur la droite, un petit Port qu'il nomma la Chandeleur. Les Guaranis l'avaient aſſuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Oueſt, il trouverait des Américains qui avaient beaucoup d'or & d'argent. Il ſe fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoya ſes bâtimens, & les y laiſſant, ſous la conduite d'Irala, avec un petit détachement d'Eſpagnols, ſous celle du Capitaine Vergara, il

EX LIBRIS
PROF. D.R V. GROSSI

Rio de la Plata.

ſe livra aux grandes eſpérances qu'il avait conçues ſur le témoignage des Guaranis.

On ne peut douter qu'avant ſon départ, il n'eut écrit à l'Adelantade pour lui communiquer ſes projets, mais ſes lettres ne parvinrent point à Buénos-Aires. Les quatre mois s'étaient écoulés. Le ſilence de l'Officier de la Colonie, auquel l'Adelantade avait le plus de confiance, & qui la méritait le mieux, lui cauſa tant d'inquiétude, qu'il fit partir pluſieurs perſonnes, pour découvrir ce qu'il était devenu. Il avait déjà formé le deſſein de retourner en Eſpagne. Une maladie conſidérable, qui augmenta ſon chagrin, lui fit hâter cette réſolution. A peine fut-il en état de ſouffrir la mer, qu'il mit à la voile, avec Jean de Caceres ſon Tréſorier, après avoir nommé, en vertu de ſes Pouvoirs, Ayolas Gouverneur & Capitaine-général de la Province. Il partit le déſeſpoir dans le cœur. Lorſqu'il fut en mer, tous les élémens ſemblerent conſpirer contre lui. Ses proviſions ſe trouvant épuiſées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une chienne qui était prête à faire ſes petits, & cette chair infectée, jointe à ſes noires agitations, lui cauſa une aliénation de tous les ſens qui ſe changea bientôt en phrénéſie. Il mourut dans un accès de fureur.

La Ville de Buénos-Aires, née ſous de ſi mal-

heureux auſpices, eut encore à lutter long-temps contre l'infortune. Alfonſe de Cabrera, qui fut envoyé d'Eſpagne en qualité d'Inſpecteur, ne put empêcher que la famine n'y redevint exceſſive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoze, qui cherchaient Ayolas, arriverent au port de la Chandeleur, ſans avoir pu ſe procurer la moindre information ſur ſon ſort. On leur dit qu'Irala était chez les Payaguas, Nation voiſine du fleuve; ils s'y rendirent, &, l'ayant rencontré, ils firent avec lui pluſieurs courſes, qui ne furent pas plus utiles au ſuccès de leur commiſſion. Enfin ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre un écrit, par lequel ils eſpéraient d'apprendre à Don Jean d'Ayolas, s'il revenait dans le Port, tout ce qu'il lui importait de ſavoir. Ils l'avertiſſaient ſur-tout de ſe défier de la Nation des Payaguas, dont ils avaient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet, il n'y en a pas de plus dangereuſe au monde, parce qu'elle ſait allier des manieres fort douces, avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'eſt plus careſſante, que lorſqu'elle médite une trahiſon.

Rio de la Plata.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar deſcendirent le fleuve, juſqu'au-deſſous de la branche ſeptentrionale du Picomayo, qui s'y jette vers les vingt-cinq degrés de lati-

Rio de la Plata.

tude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une eſpèce de Port, formé par un cap, qui s'avance au Sud, à l'occident du fleuve. Cette ſituation leur ayant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à diſtance preſqu'égale du Pérou & du Bréſil, & loin d'environ trois cens lieues du cap de Sainte-Marie, en ſuivant le fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'Aſſomption, qu'elle porte encore.

Mendoze y reſta ſeul, & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur voyage à l'Adelantade, qu'il croyait encore à Buénos-Aires. Il y trouva Cabrera; mais la Ville était déjà dans une extrême diſette. Une guerre avec les Américains, où la perfidie fut employée des deux parts, augmenta la déſolation. Les Eſpagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces; &, ranimés enſuite par l'arrivée de deux brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs ennemis publierent, pour excuſer leur défaite, qu'ils avaient vu, pendant le combat, un homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, & jettant une lumiere qui les avait éblouis. On ne douta point, parmi les vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaiſe, dont la fête ſe célébrait le même jour; & le penchant de leur Nation pour

pour le merveilleux, leur fit choisir Saint Blaise pour le principal Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le Fort de Bonne-Espérance, qu'ils désespérerent de pouvoir conserver. Rio de la Plata.

La difficulté de subsister au milieu des peuplades ennemies, fit languir long-temps l'établissement de Buénos-Aires. Cette Ville demeura plus de quarante ans déserte, & l'ardeur des conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînait les Espagnols au fond des terres, semblait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin d'une retraite, à l'entrée du fleuve, pour les vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes & leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le Port & la Ville. Cette entreprise était devenue plus facile depuis les nouveaux établissemens qu'on avait faits dans les Provinces intérieures, d'où l'on pouvait tirer des secours d'hommes, pour tenir les barbares en respect; ce fut en 1580 que Don Jean Ortez de Zarate, alors Gouverneur du Paraguay, ayant commencé par soumettre ceux qui pouvaient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où Don Pédre Mendoze l'avait placée, & changea son premier nom de Notre-Dame, en celui de la Trinité de Buénos-Aires.

Rio de la Plata.

Cependant elle reſta long-temps encore dans un état, qui ne faiſait pas honneur à la Province dont elle eſt comme l'échelle & la clef. Elle fut d'abord compoſée de différens quartiers, entre leſquels on avait laiſſé des vergers & des plaines. Les maiſons, bâties la plupart de terre, n'avaient qu'un étage. C'étaient des quarrés longs, qui n'avaient qu'une fenêtre, & pluſieurs même ne recevaient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conſervait encore cette forme; mais un Frere Jéſuite, qu'on avait fait venir pour bâtir l'Egliſe du Collége, apprit aux habitans à faire des carreaux, des briques & de la chaux; depuis, les maiſons ont été bâties de pierres & de briques, & pluſieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un architecte, & l'autre maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Egliſe du Collége, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le portail de la Cathédrale, tous édifices qui pourraient figurer dans les meilleures Villes d'Eſpagne. On avait engagé auſſi ces deux Artiſtes à bâtir un Hôtel-de-Ville; mais l'ouvrage ayant été commencé ſur un plan trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & cette entrepriſe demeura ſuſpendue. Cependant la Ville avait déjà changé de face fort avantageuſement. On y com-

ptait déjà 16000 ames, dont près des trois quarts étaient à la vérité, des Nègres, des métifs & des mulâtres. Les premiers, dont le nombre l'emporte beaucoup ſur celui des autres, font vivre les Eſpagnols, qui croiraient ſe déshonorer par le travail ; ceux mêmes qui ſont nouvellement arrivés d'Eſpagne, affectent de prendre un air noble, & mettent en habits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'employer au ſervice d'autrui, & l'on n'a pas moins de peine à faire travailler les Américains libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville, & de s'établir dans les campagnes voiſines. Cette averſion pour le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établiſſement des Commandes, nom qu'on a donné ici, comme dans les autres conquêtes de l'Eſpagne, à certains partages des terres, faits en faveur des Conquérans, & dans leſquels les Américains, qui s'y trouvaient compris, étaient aſſujettis au ſervice perſonnel. On voit aux environs de Buénos-Aires, quelques bourgades qui portent encore le joug, & dont les habitans ont leur Paroiſſe à l'extrémité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Eſpagnols, que l'Egliſe Cathédrale. Elle s'eſt érigée un Siége Epiſcopal dans le cours de l'année 1620.

Rio de la Plata.

La Ville de Buénos-Aires eſt aſſez grande. Un ruiſſeau la ſépare de la fortereſſe, qui eſt le

Rio de la Plata.

logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par ſa ſituation, & par la bonté de l'air qu'on y reſpire, tout ce qui peut rendre une Colonie floriſſante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend ſur de vaſtes campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de ſon circuit, & parait au Nord comme une vaſte mer, qui n'a de bornes que l'horizon. L'hiver commence dans le pays, au mois de Juin; le printemps au mois de Septembre, l'été en Décembre, l'automne en Mars, & ces quatre ſaiſons y ſont fort réglées. En hiver, les pluies y ſont fort abondantes, & toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs ſi terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'été, l'ardeur du Soleil eſt tempérée par de petites briſes, qui ſe levent régulierement entre huit & neuf heures du matin.

La fertilité du terroir autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un ſéjour délicieux.

Tous les Hiſtoriens conviennent que les Jéſuites rendirent les plus grands ſervices dans la Province de Buénos-Aires; & ſans eux, peut-être ne ſerait-on jamais parvenu à adoucir & civiliſer les Nations voiſines. Les premiers Miſſionnaires que l'Eſpagne y avait envoyés, étaient quelques Religieux de Saint-François, qui n'avaient en-

core trouvé que des obſtacles à leur zèle. Les Chrétiens du pays ne ceſſaient pas de faire des inſtances auprès du Conſeil des Indes, pour en obtenir des Miniſtres de la Religion. « On commençait alors à connaître les Jéſuites dans l'Amérique. Ils étaient même, depuis trente ans, au Bréſil. Depuis peu, ils s'étaient établis au Pérou. Ils avaient déjà fait dans ces deux Royaumes, un nombre infini de converſions ; & par-tout on diſait hautement, que ce nouvel Ordre, dont le Fondateur était né dans le temps que Chriſtophe Colomb commençait à découvrir le Nouveau-Monde, avait reçu du ciel une miſſion ſpéciale, & une grace particuliere pour y établir le Royaume de Jeſus-Chriſt. » Ce fut du pays de Charcas qu'on vit paſſer d'abord au Tucuman, deux Jéſuites, déjà exercés aux travaux de leur profeſſion, qui firent faire au Chriſtianiſme de merveilleux progrès dans cette Province. Enſuite trois autres Miſſionnaires du même Corps, arriverent du Bréſil à Buénos-Aires, & bientôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le récit de leurs courſes & de leurs opérations évangéliques, fait le fond d'un Ouvrage, intitulé, *Hiſtoire du Paraguay*. On vit naître, en 1594, un Collége à l'Aſſomption, avec tant d'ardeur de la part des habitans, que tous, juſqu'aux Dames, voulurent mettre la main au

Rio. de la Plata.

Rio de la Plata.

travail. Les Miſſionnaires, ſe diſtribuant les objets de leur zèle, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent des obſtacles, & ſouvent de la part des Eſpagnols, plus que de celle des Américains. Mais la Cour d'Eſpagne les ſoutint par ſa protection, & leur conſtance triompha de tout.

Ils avaient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les converſions étaient retardées par deux principales cauſes, l'une, qu'on rendait le Chriſtianiſme odieux aux naturels du pays, par la maniere dont on traitait ceux qui l'avaient embraſſé; l'autre, que tous les efforts des Miſſionnaires, pour en perſuader la ſainteté aux Néophites, étaient rendus inutiles par la vie licentieuſe des anciens Chrétiens. Là-deſſus, ils forment le projet d'une République Chrétienne, qui pût ramener, au milieu de cette barbarie, les plus beaux jours du Chriſtianiſme naiſſant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le ſcandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Eſpagnols. Le plan fut préſenté à Philippe III, avec un engagement ſolemnel à lui conſerver tous les droits de la Souveraineté. Il l'approuva, il l'autoriſa par des Ordonnances, & tous ſes ſucceſſeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jéſuites en avaient déjà tenté la pratique, dans quatre Réductions qu'ils avaient formées

d'avance, & dont le ſuccès les avait encouragés. On compte, pour la premiere, en 1610, & par conſéquent, pour le berceau de toutes les autres, celle de Lorette, ſur la riviere de *Paranapam*. Telle fut l'origine de ce qu'on nomme les Miſſions du Paraguay, gouvernées, pendant cent quarante ans, par les Jéſuites, &, depuis la deſtruction de cette Société, ſoumiſes immédiatement au Gouvernement Eſpagnol. Nous en avons donné la deſcription dans le Livre précédent.

Rio de la Plata.

Sans penſer à ſuivre ici les Eſpagnols de l'Aſſomption & de Buénos-Aires dans toutes leurs Conquêtes, ni même tous les Voyageurs du pays dans leurs courſes, nous croyons devoir faire mention d'une grande Province, du même pays, dont le nom n'eſt gueres connu que par les Relations des Miſſionnaires. C'eſt celle qu'ils nomment *Chaco*. N'ayant jamais été conquiſe par les Eſpagnols, elle parait également ignorée du commun des Hiſtoriens & des Voyageurs. Le P. Loçano, Miſſionnaire Jéſuite, dont l'Hiſtorien du Paraguay emprunte cet Article, place le Chaco entre la Province particuliere du Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en ont fait long-temps qu'une ſeule, & lui donne une étendue qui borne les deux autres du côté de l'Occident, au grand fleuve qui porte ces deux noms.

On s'accorde à repréſenter le Chaco comme

Le Chaco.

Rio de la Plata.

un des plus beaux pays du monde ; mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de montagnes, qui commence à la vue de Cordoue, & qui s'étend juſqu'à Santa-Cruz de la Sierra, en tournant de l'Oueſt au Nord, forme, de ce côté, une barriere ſi bien gardée, ſur-tout dans ce qu'on nomme *la Cordeliere des Chiriguanes*, qu'elle la rend inacceſſible. Pluſieurs de ces montagnes ſont ſi hautes, que les vapeurs de la terre ne parviennent point à leur ſommet, & que l'air y étant toujours ſerein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuoſité des vents y eſt telle, que ſouvent ils enlèvent les cavaliers de la ſelle, & que, pour y reſpirer à l'aiſe, il faut chercher un abri. La ſeule vue des précipices ferait tourner la tête aux plus intrépides, ſi d'épaiſſes nuées qu'on voit ſous les pieds n'en cachaient la profondeur. On ne peut gueres douter que ces montagnes, qui ſont une des branches de la grande Cordeliere, ne renferment quelques mines. On y en a même découvert depuis peu ; mais on nous laiſſe encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'eſt une tradition conſtante au Pérou que les Chicas & les Oréjones, qui habitaient autrefois ces mêmes montagnes, & dont pluſieurs ſe ſont réfugiés, les uns dans le Chaco, & d'autres

dans une Iſle, qui eſt au milieu du lac des Xarayès, portaient de l'or & de l'argent à Cuſco, avant l'arrivée des Eſpagnols. Rio de la Plata.

Le P. Loçano parle de deux Peuples ſi ſinguliers qu'à peine peut-on en croire ſon témoignage. Notre devoir eſt de rapporter les faits, & d'en laiſſer le Lecteur juge. Le premier ſe nomme *Cullugas*, en langue Péruvienne *Suripchaquins*, qui ſignifie pied d'autruche. On les nomme ainſi, parce qu'ils n'ont point de mollet aux jambes, & qu'aux talons près, leurs pieds reſſemblent à ceux des autruches. Ils ſont d'une taille preſque giganteſque. Un cheval ne les égale point à la courſe. Leur valeur eſt redoutable, &, ſans autres armes que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuſe. Le ſecond n'a de monſtrueux que la taille, qui eſt encore au-deſſus de celle des Cullugas. Il n'eſt pas nommé, mais un Miſſionnaire honoré depuis de la palme du martyre, aſſurait qu'ayant rencontré une troupe de ces Américains, il avait été ſurpris de les trouver ſi grands, qu'en levant le bras, il ne pouvait atteindre à leur tête.

En général, les Américains du Chaco ſont d'une taille avantageuſe. Ils ont les traits du viſage fort différens de ceux du commun des hommes, & les couleurs dont ils ſe peignent,

Rio de la Plata.

achevent de leur donner un air effrayant. Un Capitaine Eſpagnol, qui avait ſervi avec honneur en Europe, ayant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'était pas éloignée de Santa-Fé, fut ſi troublé de la ſeule vue de ces Sauvages, qu'il tomba évanoui. La plupart vont nus & n'ont abſolument ſur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'oiſeaux de différentes couleurs; mais, dans leurs Fêtes, ils portent ſur la tête un bonnet des mêmes plumes. En hiver, ils ſe couvrent d'une cape de peau aſſez bien paſſée, & ornée de diverſes figures. Dans quelques Nations, les femmes ne ſont pas moins nues que les hommes. Leurs défauts communs ſont la férocité, l'inconſtance, la perfidie, & l'ivrognerie; ils ont tous de la vivacité, mais ſans la moindre ouverture d'eſprit pour tout ce qui ne frappe point les ſens. On ne leur connait aucune forme de gouvernement : chaque bourgade ne laiſſe pas d'avoir ſes Caciques; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité, que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités perſonnelles. Pluſieurs de ces Peuples ſont errans & portent avec eux tous leurs meubles, qui ſont une natte, un hamac & une calebaſſe. Les édifices de ceux qui vivent dans des bourgades, méritent à peine le nom de cabanes. Ce ſont de miſérables

huttes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations voisines du Tucuman, ſont vêtues & mieux logées. Rio de la Plata.

Preſque tous ces Américains ſont Anthropophages, & n'ont d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils ſe ſont rendus formidables aux Eſpagnols, par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les ſtratagêmes qu'ils emploient pour les ſurprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entiere, le moment de fondre ſur eux ſans s'expoſer. Ils ont ſans ceſſe des eſpions en campagne, qui ne marchent que la nuit, ſe traînant, s'il le faut, ſur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'eſt ce qui a fait croire à quelques Eſpagnols que, par des ſecrets magiques, ils prenaient la forme de quelque animal, pour obſerver ce qui ſe paſſe chez leurs ennemis. Lorſqu'eux-mêmes ils ſont ſurpris, le déſeſpoir les rend ſi furieux, qu'il n'y a point d'Eſpagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux Soldats les mieux armés.

Leurs armes ne ſont pas différentes de celles

Rio de la Plata.

des autres Américains du Continent : c'eſt l'arc, la fleche, le macana, avec une eſpèce de lance d'un bois très-dur & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adreſſe & de force ; quoique très-peſant ; car ſa longueur eſt de quinze palmes, & la groſſeur proportionnée. Sa pointe eſt de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de ſortir de la plaie ſans l'agrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il eſt attaché, ſert à le retirer après le coup. Ainſi, lorſqu'on eſt bleſſé, le ſeul parti eſt de ſe laiſſer prendre, ou de ſe déchirer à l'inſtant pour ſe dégager. Si ces Sauvages font un priſonnier, ils lui ſcient le cou avec une mâchoire de poiſſon. Enſuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils ſont bons cavaliers, & les Eſpagnols ſe ſont repentis d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'il les arrêtent à la courſe, & qu'ils s'élancent deſſus indifféremment par les côtés ou par la croupe, ſans autre avantage que de s'appuyer ſur leurs javelots. Ils n'ont pas l'uſage des étriers ; ils manient leurs chevaux, avec un ſimple licou, & les pouſſent ſi vigoureuſement, que l'Eſpagnol le mieux monté ne ſaurait les ſuivre. Comme ils ſont preſque toujours nus,

ils ont la peau extrêmement dure : le P. Loçano vit la tête d'un Mocovi dont la peau avait, sur le crâne, un demi doigt-d'épaisseur. Rio de la Plata.

Les femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine, & les bras, comme les Moresques d'Afrique. Les meres piquent leurs filles, dès qu'elles sont nées, &, dans quelques Nations, elles arrachent le poil à tous leurs enfans, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les femmes du Chaco sont robustes. Elles enfantent aisément ; aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent & lavent leurs enfans dans le ruisseau le plus proche. Leurs maris les traitent durement ; peut-être, soupçonne l'Historien, parce qu'elles sont jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs enfans. L'usage du Chaco est d'enterrer les morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la fosse, & l'on y attache le crâne d'un ennemi, sur-tout d'un Espagnol ; ensuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le mort soit tout-à-fait oublié.

L'Historien observe que le plus grand obstacle, non-seulement à la conquête, mais à la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont

Rio de la Plata.

fort partagées ſur l'origine de cette Nation: Techo & Fernandez ont cru, ſur la foi d'un Manuſcrit de Ruiz Diaz de Guſman, qu'elle deſcend de ces Américains qui tuerent Alexis Garcia, à ſon retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Bréſil ne penſaſſent à venger ſa mort, ſe réfugierent dans la Cordeliere Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étaient pas alors plus de quatre mille. Mais Garcilaſſo de la Véga, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca *Yupanqui*, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de ſoumettre les Chiriguanes, déjà établis dans ces montagnes, où ils ſe faiſaient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut ſans ſuccès. On ſait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre langue que celle des Guaranis : ce qui ſemble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé pluſieurs autres au Paraguay, comme au Bréſil, où leur langue ſe parle, ou du moins s'entend de toutes parts. Mais il parait que les Eſpagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en pluſieurs endroits des Provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique, dans ces derniers temps, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien ſervis, ils ne peuvent

compter ſur eux, qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte, & l'entrepriſe n'eſt pas aiſée. On ne connait point, dans cette contrée, de Nation plus fiere, plus dure, plus inconſtante & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pu les réduire. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province, & le malheureux ſuccès d'une expédition tentée, en 1572, pour les ſoumettre, par Don François de Tolède, Viceroi du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur inſolence. Rio de la Plata.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une femme; mais que ſouvent parmi les priſonniers qu'ils font à la guerre, ils choiſiſſent les plus jeunes filles, pour en faire leurs maîtreſſes. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus ſingulier, ajoute l'Hiſtorien, c'eſt que, d'un jour à l'autre, ils ne ſont pas les mêmes hommes: aujourd'hui pleins de raiſon & d'un bon commerce, demain pires que les tigres de leurs forêts. On obtient tout d'eux, lorſqu'on les prend par l'intérêt; s'ils n'eſperent rien, tout homme eſt leur ennemi; enfin la diſſolution & l'ivrognerie ſont portées à l'excès dans leur Nation.

En ſuivant à l'Oueſt Rio-Vermejo, ou la riviere Vermeille, on trouve pluſieurs Nations

Rio de la Plata.

pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui se réunissent pour leur défense commune, lorsqu'elles sont attaquées. L'Historien, auquel on s'attache ici, dit, après un autre Espagnol, que ces Peuples avaient reçu le Baptême dans le temps de la découverte; mais que, maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Christianisme, sur-tout la priere, pour laquelle leurs Caciques les assemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourrissent des bestiaux. En 1710, ajoute le même Historien, Don Estevan d'Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux une traité, dont ils conservent l'original, comme un sauvegarde contre les entreprises des Espagnols sur leurs libertés. Ils sont d'ailleurs d'un bon naturel, & les étrangers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Don Hurtado de Mendoza, Marquis de Canete, & Viceroi du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille. Il y envoya, en 1556, le Capitaine Mauro, qui s'avança, sans obstacles, jusqu'aux grandes plaines qu'on rencontre entre le Pilcomayo & Rio-grande. Cet Officier avait entrepris d'y bâtir une Ville, lorsqu'au milieu du travail, & dans la plus grande sécurité, il fut

il fut massacré par les Chiriguanes, avec tous ses soldats. Le nom de Mauro est demeuré aux plaines, que son malheur a rendu célèbres. Rio de la Plata.

La Ville de Santa-Fé, fondée en 1573, par Jean de Garay, dix lieues au-dessus de la jonction de Rio-Salado, avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parce qu'elle était bâtie sur le bord oriental de ce fleuve, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais depuis, ayant changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avait bâti une autre Ville, sous le nom de la Conception, sur le bord de la riviere Vermeille, ou plutôt d'un marais que cette riviere forme à 30 lieues de son embouchure dans Rio de la Plata; mais à peine se soutint-elle 60 ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, observe l'Historien, la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pu conserver un établissement qui leur ouvrait une si belle porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin il est devenu fort difficile de retrouver le lieu où était située la Ville de Guadalcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner aussi. On apprend du Pere Loçano, que, pendant qu'ils la bâtissaient sous les ordres de Don

Rio de la Plata.

Martin de Lédeſma, ils ne purent pénétrer chez les Oréjones, ni chez les Churumacas, établis à l'Oueſt, dans les vallées qui ſont au bas de la Cordeliere, & ſi près de lui qu'il voyait la fumée de leurs villages, dont ſon camp n'était qu'à dix ou douze lieues. Le guide que Lédeſma prenait, pour s'y faire conduire avec ſes troupes, ne parvenait jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de ſa mauvaiſe foi, & qu'ils lui en faiſaient un reproche, il leur confeſſa qu'il y allait de ſa vie. « Mais pourquoi, lui de-» manderent-ils, ces peuples ne veulent-ils pas » qu'on aille chez eux ? parce qu'ils craignent, » répondit-il, que ſi vous en ſaviez le chemin, » vous ne les fiſſiez tous mourir, comme vos » prédéceſſeurs ont fait à l'Inca, pour s'empa-» rer de ſon Empire & de ſes richeſſes. » Le guide ajouta que les Oréjones étaient ceux que les Incas employaient à faire valoir leurs mines, &, qu'après la funeſte mort d'Atahualpa, ils s'étaient réfugiés chez les Churumacas, qui les avaient bien reçus. Suivant le P. Loçano, ils deſcendaient des nobles Oréjones du Pérou, auxquels les Incas devaient leurs conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane. Enfin,

ſoit faibleſſe dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la réſiſtance, il eſt certain que les Eſpagnols n'ont encore pu forcer les barrieres qui rendent la conquête du Chaco fort difficile. Rio de la Plata.

CHAPITRE III.

Guiane.

Guiane. SI LA GUIANE n'offre pas de grands Etabliſſemens, l'abandon même où elle eſt reſtée, & les difficultés qui ont refroidi la premiere ardeur des Européens, en font un ſujet d'autant plus intéreſſant, qu'on ne comprend point encore ce qui peut avoir jetté, tout-d'un-coup, dans l'indifférence & l'inaction ceux qui avaient entrepris de s'y établir avec les plus hautes eſpérances. L'intérieur de la Guiane n'eſt pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu, qu'il ne l'était il y a deux ſiécles. Quelques Miſſionnaires y ont tourné leurs courſes évangéliques; mais avec ſi peu d'ordre dans leurs obſervations, qu'il n'y a preſque aucune lumiere à recueillir de leurs Journaux : ils nomment des lieux, dont ils ne marquent point la poſition; ils avancent au haſard, ſans jetter les yeux autour d'eux. On fait deux cens lieues, avec les PP. Grillet & Béchameil, & l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir ſuivis. D'autres, dont on trouve quelques Relations fort courtes

dans le Recueil des Lettres édifiantes, se bornent au récit de leurs Missions, & se croient quittes en nommant quelques Eglises, qu'ils ont formées dans les terres, sans nous en apprendre la situation. Guiane.

La Relation la plus propre à exciter la curiosité sur la Guiane, est celle du célèbre Walter-Raleigh, qui, vers la fin du seizième siécle, entreprit de pénétrer dans cette région, que l'on appellait le pays de l'or, & dans laquelle se trouvait, dit-on, le fameux Eldorado, dont nous avons déjà parlé, & dont l'existence paraît probable, quoiqu'elle ne soit pas encore confirmée. En effet, malgré les obstacles sans nombre, qui ont empêché les Européens de reconnaître ce vaste pays de la Guiane, on s'est assuré du moins que l'or y était très-commun, que les rivieres le charioient dans leur lit, & le déposaient dans leur sable, & que la terre le formait dans des mines abondantes; & pourquoi n'y aurait-il pas un pays plus riche en or que le Pérou? Quoiqu'il en soit, le Chevalier Raleigh se proposa de découvrir la Guiane, en remontant les bouches de l'Orénoque, vis à vis des Antilles. Il se rendit en conséquence, à la Trinité, l'une de ces Isles, & cacha soigneusement son dessein aux Espagnols, maîtres du pays, dont il craignait, avec raison, la jalousie tyrannique, & contre lesquels il mé-

Guiane.

ditait une vengeance légitime. L'année précédente, Berréo, Gouverneur de Saint-Joſeph, capitale de la Trinité, avait enlevé huit hommes à un Capitaine Anglais, nommé Whidon, qui était venu relâcher dans l'Iſle. Raleigh, quelques jours après ſon arrivée, fut joint par deux autres navires de ſa Nation, commandés par les Capitaines Gifford & Keymis, & ſe trouva en état de prendre le fort de Saint-Joſeph, & de faire priſonnier le Gouverneur Berréo. Il fut aidé, il eſt vrai, par quelques Caciques de l'Iſle, qui ſe joignirent à lui, comme à l'ennemi naturel des Eſpagnols, leurs ennemis. Il avait encore un autre but, en ſe rendant maître de la perſonne de Berréo. Il ſavait que cet Eſpagnol avait fait une tentative pour entrer dans la Guiane, & il voulait en tirer les lumieres qui pouvaient lui être utiles pour le même projet. Il en apprit peu de choſe. Berréo s'était conduit de maniere à révolter tous les Caciques & habitans du pays. Il avait ravagé quelques Provinces, & avait été obligé de revenir bientôt ſur ſes pas; cependant il avait acquis quelques connaiſſances, dont il était redevable au Cacique Carapana, le ſeul qui eût témoigné quelque inclination pour les Eſpagnols. La demeure de ce Cacique eſt marquée dans la carte, parce que c'eſt de ce point qu'on partit pour s'avancer dans la Guiane. Berréo, qui

n'avait pas perdu l'eſpérance d'y retourner, fit tout ce qu'il put pour décourager Raleigh, & lui montrer le danger de ſon entrepriſe. Il lui repréſenta que ſes vaiſſeaux ne pourraient entrer dans l'Orénoque, ou qu'ils y ſeraient arrêtés par les ſables & les bas-fonds, dont les canots de Berréo étaient un témoignage certain, puiſque, tirant à peine douze pieds d'eau, ils touchaient ſouvent le fond; que les habitans éviteraient ſa rencontre, & ſe retireraient dans les terres; que s'il les faiſait pourſuivre, ils brûleraient leurs habitations. Il ajouta que l'hiver approchant, les inondations allaient commencer, qu'on ne pourrait profiter de la marée; qu'il ne fallait point eſpérer des proviſions ſuffiſantes par le ſecours des petites barques; enfin que tous les Caciques des frontieres refuſeraient d'entrer en commerce avec Raleigh, parce qu'à l'exemple de tant d'autres Peuples, ils ſe croiraient menacés de leur deſtruction par les Européens. Guiane.

Ces difficultés, quoiqu'exagérées par un ennemi jaloux, n'étaient que trop réelles, comme Raleigh l'éprouva dans la ſuite; mais il était bien éloigné de les croire inſurmontables. Son imagination d'ailleurs était remplie de tout ce qu'il avait entendu raconter de la Guiane, de cette Ville de Manoa, connue des Eſpagnols ſous le nom d'Eldorado, & viſitée par quelques Voya-

Guiane.

geurs de cette Nation ; du Voyage de Jean Martinez, qui, disait-on, avait découvert le premier cette Capitale du nouvel Empire des Incas. Ce Martinez rapportait qu'il avait passé sept mois dans cette Ville, où il avait été reconnu pour Espagnol ; que cependant il avait été bien reçu ; mais qu'on ne lui avait permis d'aller nulle part sans gardes, & sans avoir les yeux couverts ; qu'enfin, ayant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avait été volé par les Américains, à l'embouchure de l'Orénoque, & qu'il n'avait sauvé que deux bouteilles remplies d'or, qu'ils avaient crues pleines de liqueurs. S'étant ensuite rendu à Portoric, Martinez y était mort ; en mourant, il s'était fait apporter son or & la relation de ses Voyages ; il avait donné l'or à l'Eglise, pour fonder des Messes, & sa relation à la Chancellerie de Portoric. Enfin Raleigh n'ignorait pas les Voyages de Pédro d'Orsua, de Jérôme d'Ortal, de Pédro Hernandès de Serpa, & de Gonzales Ximenès de Cazada, entrepris pour vérifier la découverte de Martinez. Il était confirmé dans la même idée, par la persuasion de Berréo. C'était sur ces fondemens qu'il était parti d'Angleterre, & qu'il assure « que celui qui conquerra la Guiane, » possédera plus d'or, & régnera sur plus de » Peuples que le Roi d'Espagne & l'Empereur » des Turcs. » Il répète plusieurs fois, que ce qu'il

entend par la Guiane, eſt l'intervalle entre l'Amazone & l'Orénoque, à trois cens lieues, ou ſix cens milles des côtes de la mer du Nord. Guiane.

Vraies ou chimériques, toutes ces preuves rendirent l'Anglais ſi ſourd aux objections de Berréo, qu'il ſe hâta de faire partir Gifford, ſon Vice-Amiral, & le Capitaine Galfied, pour reconnaître l'embouchure de la riviere de Capuri. Il y avait envoyé auparavant Widon & Douglas, qui n'y avaient pas trouvé moins de neuf pieds d'eau; mais c'était avec le flux, & la marée ayant baiſſé, avant qu'ils euſſent franchi les bas-fonds, ils avaient abandonné leur entrepriſe. Un autre Officier, chargé de ſonder la baie de *Guanipa* ou *Amana*, pour chercher le moyen d'y paſſer avec des vaiſſeaux, n'y trouva pas plus de facilité, & n'oſa ſe haſarder fort loin dans la baie, parce qu'il apprit de ſon guide Américain, que ce lieu était ſans ceſſe infeſté de Cannibales, qui ne manqueraient pas de tomber ſur lui avec leurs fleches empoiſonnées.

Gifford & Galfield ayant trouvé, dans la riviere de Capuri, cinq pieds d'eau, après le reflux, Raleigh fit faire des bancs pour la rame, & commençant à craindre pour King, qu'il avait envoyé à Guanipa, il le fit ſuivre par Douglas, avec un vieux Cacique de la Trinité, qui lui ſervit de pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pou-

Guiane.

voit entrer dans le Caparu par quatre endroits, tous également commodes. La galéaſſe fut équippée avec trois chaloupes, qui portaient des proviſions pour un mois. Raleigh & quelques Officiers s'y embarquerent avec cent hommes. Leur pilote, nommé *Arouacan*, était un Américain de la riviere de Baiénua, ſituée au Sud de l'Orénoque, entre ce fleuve & celui des Amazones. Il avait promis de les conduire à l'Orénoque; mais, s'ils n'avaient pas eu d'autres ſecours, ils auraient erré ſans fin, dans toutes ces rivieres, comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait dans l'univers, un tel amas d'eaux, les unes entrelacées dans les autres. Lorſqu'il croyait avoir trouvé la route, à la faveur de la bouſſole & des hauteurs du Soleil, il ne faiſait que tourner autour d'une infinité de petites Iſles, toutes remplies d'arbres ſi hauts & ſi touffus, qu'ils troublaient également la vue & la navigation. Il nomma une de ces rivieres, ou de ces canaux, *Red-croſſ*, c'eſt-à-dire, croix rouge, parce qu'il jugea qu'aucun Chrétien n'y était entré avant lui. Là il découvrit un petit canot, qui portait quelques Américains; & la galéaſſe les joignit, avant qu'ils puſſent ſe dérober dans les détours. D'autres Américains, qui ſe préſentaient ſur le rivage, ſemblaient obſerver la conduite des Anglais, & ne voyant aucune marque de violence, ils s'avan-

çerent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh fit auſſi-tôt gouverner vers eux; mais, pendant qu'il leur offrait ce qu'ils avaient deſiré, ſon pilote Américain, s'étant un peu écarté pour reconnaître le pays, rencontra un Cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des étrangers dans leurs terres, & il n'eut pas peu de peine à ſe ſauver par la fuite. Les Américains qui habitent ces Iſles, ſont les *Tinitives*, dont on diſtingue deux eſpèces, les *Ciaouaris* & les *Oouraouaris*. Guiane.

L'Orénoque ſe diviſe en ſeize bras à ſon embouchure, neuf qui courent au Nord, & ſept au Sud. Les derniers forment des Iſles conſidérables. Du bras le plus ſeptentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues, ainſi, conclut-il, l'embouchure de ce fleuve ſurpaſſe en grandeur celle du fleuve des Amazones. Les Tinitives ont leurs habitations dans des Iſles qui ſont formées par cette multitude de bras. Ces Américains, diviſés en deux Peuples, ont chacun leur Cacique, qui ſont continuellement en guerre. Ils ont leurs habitations ſur terre en été; mais, pendant l'hiver, ils demeurent ſur des arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable induſtrie, les garantiſſent des grandes inondations de l'Orénoque, qui, depuis Mai juſqu'en Septembre, monte d'environ vingt pieds au-deſſus des terres.

Guiane.

Cette incommodité ne leur permet gueres de ſemer. Ils font un pain de moëlle de palmier, auquel ils joignent pour nourriture, leur pêche, leur chaſſe, & divers fruits de leurs arbres. Les Cuparis & les Macuréos, deux Nations qui habitent les bords de l'Orénoque, ne ſont pas moins renommés par leur adreſſe & leur courage. Avant l'arrivée des Eſpagnols, ils faiſaient une guerre continuelle à leurs voiſins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces peuples contre leur plus dangereux ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs uſages. A la mort de leurs Caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps. Ils les laiſſent pourrir, & lorſque les chairs ſont entierement conſumées, ils prennent le ſquelette, qu'ils ornent de ſes plus précieux joyaux, avec des plumes de diverſes couleurs aux bras & aux jambes, & le gardent ſuſpendu dans ſa cabane. Les Arouacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orénoque, réduiſent en poudre le ſquelette de leurs parens morts, & brûlent cette cendre dans une liqueur, qu'ils avalent.

En quittant le Ciaouaris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orénoque, qu'il était queſtion de remonter; mais, après quatre jours de navigation, il échoua vers le ſoir, dans un lieu ſi dangereux, qu'en travaillant à ſoulager la galéaſſe

de ſon left, il faillit d'y perdre ſoixante hommes. Enfin l'ayant remiſe à flot, il continua plus heureuſement ſa route pendant trois jours, & le quatrieme, ſon pilote Américain le fit entrer dans une grande riviere, nommée *Amano*, dont les eaux ſemblaient deſcendre paiſiblement, ſans aucun détour ; mais le cours en était ſi rude, qu'on n'y pouvait avancer qu'à force de rames. Les matelots eurent beſoin des plus vives exhortations de leur Chef, pour ſoutenir un travail ſi continuel ; la chaleur était extrême, & les branches des arbres, qui bordaient les deux rives, cauſaient une autre peine aux rameurs. Cet obſtacle dura ſi long-temps, que les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ſes gens. Cependant il leur repréſenta que le pilote promettant, dans peu de jours, une route plus facile, & des proviſions en abondance, il y avait moins de riſque à continuer leur navigation, qu'à retourner en arriere. D'ailleurs ils ne manquaient pas de fruits, ſur les bords de la riviere, ni de poiſſon & de gibier, ſans compter que les fleurs & les plantes dont les terres étaient couvertes, ſemblaient confirmer toutes les promeſſes du Pilote. Guiane.

Cet Américain, ſur le viſage duquel Raleigh croyait remarquer ſouvent de l'embarras, lui propoſa de faire entrer à droite les canots dans

Guiane.

une rivière qui les conduirait promptement à quelques habitations des Arouacas, où l'on trouverait toutes sortes de rafraîchissemens, & de laisser la galéasse à l'ancre, en assurant qu'on pouvait être de retour avant la nuit. Il était midi. Cette ouverture fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduite des canots, & ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvaient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures, sans voir aucune apparence d'habitations, ses défiances augmenterent. On rama trois autres heures, avec aussi peu de succès, & les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglois des canots se croyant trahis, parlaient déjà de vengeance. Envain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre que le châtiment d'un traître ne changerait rien à leur situation, ou ne les rendrait que plus misérables. La colere & la faim ne leur laissaient sentir que le mal présent, lorsqu'enfin une lumiere qu'ils apperçurent, & quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappellerent à des sentimens plus modérés. C'était, en effet, une habitation des Arouacas, où ils n'arriverent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouverent peu de monde, parce que le Cacique de la bourgade était allé en traite à l'embouchure de l'Orénoque, avec un grand nombre de ses Américains ; mais les cabanes

étaient remplies de proviſions, dont les Anglais chargerent leurs canots. Guiane.

Ils retournerent, ſans peine, à leur galéaſſe. Les bords de la riviere, dont leurs ſouffrances ſemblaient leur avoir dérobé les agrémens, leur parurent alors d'une rare beauté. Ils découvrirent une charmante vallée, d'environ vingt mille de longueur, & remplie de différentes eſpèces de beſtiaux. Le gibier n'en était pas moins abondant, & la riviere continuait de leur fournir d'excellent poiſſon. Ils ſe crurent déſormais à couvert de la faim, dans une contrée ſi riche. Mais il s'y trouve de monſtrueux ſerpens. Un jeune Nègre, qui voulut paſſer à la nage ſur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglais virent paraître quatre canots qui deſcendaient la riviere où ils étaient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montaient, s'échapperent dans les bois, & les deux autres ſuivirent ſi légerement le cours de l'eau, qu'il fut impoſſible de les joindre; mais Raleigh ne ſe bornant point à ſe ſaiſir des deux premiers canots, & des proviſions qu'on y trouva, fit chercher les fugitifs. On en prit quelques-uns à peu de diſtance. C'étaient des Arouacas, qui avaient ſervi de Pilotes à trois Eſpagnols, échappés plus heureuſement, entre leſquels il y

Guiane.

avait un Raffineur d'or. Envain Raleigh mit une partie de ſes gens à terre pour ſuivre leurs traces. Mais il retint un des Pilotes dont l'intelligence & la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre pluſieurs connaiſſances, il tira de lui celle de divers endroits où les Eſpagnols venaient chercher de l'or. Elle lui ſervit peu, parce que l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ſes gens, de peur que le chagrin de manquer une ſi belle occaſion de s'enrichir, ne refroidit entierement leur courage. Les eaux croiſſent avec tant de promptitude & d'impétuoſité dans cette Province que le ſoir elles ſont de la hauteur d'un homme dans des lieux où l'on paſſait le matin preſque à ſec ; & ces débordemens ſont fort ordinaires à toutes les rivieres qui ſe jettent dans l'Orénoque.

L'Arouaca, que Raleigh avait retenu pour Pilote, parut craindre que ſon ſort ne fût d'être mangé vif, « Car telle était, dit Raleigh, l'idée » que les Eſpagnols donnaient de ma Nation » à tous ces Peuples ; mais il ſe déſabuſa bientôt, » comme tous les autres Américains avec leſ- » quels nous eûmes à traiter, lorſqu'il eut re- » connu notre caractere & nos uſages. L'effet de » cette impoſture retomba ſur nos ennemis, dont » notre humanité fit ſentir plus que jamais les » injuſtices

» injuſtices & les violences. Aucun de mes » gens ne toucha jamais aux femmes du pays, » pas même du bout du doigt. A l'égard des » denrées, on n'en prenait point ſans avoir ſa- » tisfait ceux qui venaient les offrir. Enfin, pour » n'avoir rien à me reprocher, je ne quittais » jamais une habitation ſans demander aux Amé- » ricains s'ils avaient quelque plainte à faire de » mes gens; je les contentais avant mon départ, » & je faiſais châtier le coupable. Les deux » canots même, que j'avais fait enlever, furent » rendus aux Arouacas, & le Pilote ne fut emmené » qu'après avoir conſenti volontairement à me » ſuivre. Les Eſpagnols lui avaient donné le nom » de Martin. » Guiane.

Ce fut ſous ſa conduite que les Anglais continuerent leur route. Quinze jours de navigation, pendant leſquels ils ne furent pas expoſés à d'autre danger que celui des ſables, les ramenerent à la vue de l'Orénoque. Raleigh ne donne point le nom de pluſieurs rivieres dans leſquels il s'engagea ſucceſſivement, & ne tient pas un meilleur compte des hauteurs; mais, dans le lieu où il ſe repréſente ici, il avait à l'Eſt la Province de *Carapana*, qui était alors occupée par des Eſpagnols. Les Américains de trois canots, qu'il ſe félicita d'avoir rencontrés, l'aborderent ſans crainte, après avoir ſu qu'il n'était pas de

Guiane.

cette odieuse Nation, & lui voyant jetter l'ancre, ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur Cacique. Il se trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de tortues, qui furent un rafraîchissement fort agréable pour les Anglais. Le jour suivant, ils virent arriver le Cacique qu'on leur avait annoncé, avec une suite de quarante Américains. Sa bourgade, qui n'était pas éloignée, se nommait *Toparimaca*. Il apportait aux Anglais diverses sortes de provisions, pour lesquelles ils lui firent boire du vin d'Espagne, dont il ne cessait point d'admirer le goût. Raleigh lui ayant demandé une route courte & sûre pour la Guiane, il offrit alors aux Anglais de les conduire à sa bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avait réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. « Elle est composée, dit Raleigh, » de poivre de l'Amérique, & du suc de plu» sieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de » grands vases. » Le Cacique & les Américains s'enivrerent aussi.

Après cette fête, le Cacique fit paraitre devant les Anglais, le secours qu'il avait vanté. C'était un Américain fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connaissait parfaitement toutes les parties de

l'Orénoque, & ſans lequel en effet ils ne ſe ſeraient jamais garantis des ſables, des rochers & des Iſlots qu'on ne ceſſe point de rencontrer. Raleigh le reçut comme un préſent du Ciel. Guiane.

Dès le jour ſuivant, les Anglais éprouverent l'habileté de ce nouveau guide, par le conſeil qu'il leur donna, de profiter d'un vent d'Eſt qui leur épargna le travail des rames. L'Orénoque, ſuivant Raleigh, eſt aſſez exactement Eſt & Oueſt, depuis ſon embouchure juſqu'aux environs de ſa ſource. En ſuivant ſon cours, depuis Toparimaca, les Anglais auraient pu pénétrer en pluſieurs endroits du Popayan & de la Nouvelle-Grenade. Pendant le premier jour, ils ſuivirent un bras du fleuve, qui a ſur la gauche l'Iſle *d'Aſſapana*, longue de vingt-cinq milles, ſur cinq de large, & le grand canal au-delà. Sur la droite du même bras eſt une autre Iſle nommée *Jouana*, fort grande auſſi, & ſéparée de la terre, du même côté, par un ſecond bras du fleuve, qui ſe nomme *Arrarropana*. Toutes ces eaux ſont navigables pour les plus gros bâtimens, & l'Orénoque, en y comprenant les Iſles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-deſſus d'Aſſapana, on trouve une autre riviere nommée *Aropa*, qui vient ſe jetter du Nord dans l'Orénoque. Les Anglais mouillerent au-delà,

Guiane.

& du même côté près d'une Iſle, nommée *Occaouéta*, longue de ſix milles & large de deux. Raleigh mit à terre ici, ſur la rive du fleuve, deux Américains de la Guyane, qu'il avait pris avec ſon nouveau Pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devans pour annoncer ſon arrivée au Cacique de *Purimac*, Vaſſal de *Topia-Ouari*, dans la Province d'*Arromaja*: mais Purimac étant aſſez éloigné, il fut impoſſible à ces deux Américains de revenir le même jour, & la galéaſſe fut obligée de mouiller le ſoir près de *Putapayma*, autre Iſle, de même grandeur que la précédente. Vis-à-vis de cette Iſle, la côte du fleuve offre une grande montagne qui ſe nomme *Occopa*. Les Anglais aimaient à mouiller proche des Iſles, parce qu'il s'y trouvait quantité d'œufs de tortues, & que la pêche y eſt plus commode que ſur la côte, où les rochers ne leur permettaient pas de jetter la ſenne. La plupart de ceux qui bordent le fleuve, ſont de couleur bleuâtre, & paraiſſent contenir du fer, comme toutes les pierres qui ſe trouvent ſur les montagnes voiſines.

« Le matin du jour ſuivant, dit Raleigh, notre » cours fut droit à l'Oueſt, avec moins de peine » à réſiſter au courant du fleuve. La terre s'ouvrait » des deux côtés, & les bords en étaient d'un

» rouge fort vif. J'envoyai quelques hommes dans
» des canots, pour reconnaitre le pays. Ils me
» rapporterent que, dans toute l'étendue de leur
» vue, & du haut des arbres où ils étaient montés
» pour l'obſerver, ils n'avaient découvert que des
» plaines, ſans aucune apparence de hauteur.
» Mon Pilote de Toparimaca dit que ces belles
» campagnes ſe nommaient les plaines de Saymas,
» qu'elles s'étendaient juſqu'au pays du Cumana
» & de Carracas, & qu'elles étaient habitées par
» quatre puiſſantes Nations, les *Saymas*, les *Aſ-*
» *ſaouais*, les *Aroras*, & les *Wikiris*, qui bat-
» tirent Hernando de *Serpa*, lorſqu'il vint de
» Cumana vers l'Orénoque, avec trois cens che-
» vaux pour conquérir la Guiane. Les Aroras ont
» la peau preſque auſſi noire que les Nègres.
» Ils ſont robuſtes & d'une valeur ſinguliere. Le
» poiſon de leurs fleches eſt ſi ſubtil, que ſur le
» récit de ces Américains, je me fournis des
» meilleurs antidotes, pour en garantir nos
» gens. Outre qu'il eſt toujours mortel, il cauſe
» d'affreuſes douleurs, & jette les bleſſés dans
» une eſpèce de rage. Les entrailles leur ſortent
» du corps; ils deviennent noirs, & la puan-
» teur qu'ils exhalent eſt inſupportable. »

Guiane.

Raleigh s'étonne beaucoup que les Eſpagnols, à qui les fleches empoiſonnées de ces Sauvages ont été ſi funeſtes, n'aient jamais trouvé de

Guiane.

remède pour leurs bleſſures. « A la vérité, dit-il, » les Américains n'en connaiſſent point eux-mêmes, » & lorſqu'ils ſont bleſſés d'un coup de fleche, ils » ont recours à leurs Prêtres, qui leur tiennent » lieu de Médecins, & qui font un grand myſ- » tère des remèdes qu'ils emploient. » L'antidote ordinaire des Américains, eſt le ſuc d'une racine „ nommée *tupara*, qui guérit auſſi toutes ſortes de fièvres, & qui arrête les hémorthagies internes. Raleigh apprit de Berréo que quelques Eſpagnols avaient employé avec ſuccès le jus d'ail. Mais, pour les poiſons extrêmement ſubtils, tels-que celui des Aroros, il exhorte à s'abſtenir de boire; parce que tout ce qu'on avale de liquide ſert à la propagation du venin, & que ſi l'on boit, ſur-tout peu de temps après avoir été bleſſé, la mort eſt inévitable.

Le troiſieme jour de leur navigation, les Anglais mouillerent près de la rive gauche du fleuve, entre deux montagnes, dont l'une ſe nomme *Arvami*, l'autre *Aio*. Après s'y être arrêtés juſqu'à minuit, ils paſſerent une grande Iſle, nommée *Manoripano*, d'où ils furent ſuivis par un canot chargé de quelques Américains, qui les inviterent à ſe repoſer dans leurs habitations; mais s'étant défendus civilement de leurs inſtances, ils entrerent, le cinquieme jour, dans la Province d'Aromaja, où ils mouillerent à l'Oueſt

d'une Iſle, nommée *Murrocoermo*, qui a dix milles de long & cinq de large. Le lendemain, ils arriverent au havre de Morquito, où ils étaient réſolus de s'arrêter, pour renouveller leurs proviſions. Un de leurs Américains fut envoyé au Cacique Topiaouari, qui vint, dès le jour ſuivant, faire les honneurs de ſon Port. C'était un vieillard de cent dix ans, ſi robuſte encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pieds, pour venir voir ſes hôtes, il retourna le même jour à ſa bourgade. Les rafraîchiſſemens qu'il leur apporta, étaient une grande abondance de gibier, de racines & de fruits. Guiane.

Raleigh fit diverſes queſtions à ce vieux Cacique, qui avait été priſonnier des Eſpagnols. « Je » lui appris, dit-il, quelle était ma Nation, & » le deſſein où j'étais d'affranchir les Américains » de la tyrannie des Eſpagnols. Enſuite, lui par- » lant de la Guiane, je le priai de me donner » quelques inſtructions, ſur la maniere d'y péné- » trer. Il me répondit que le pays où j'étais, & » tout ce qui bordait la riviere, juſqu'à la Pro- » vince d'Emeric, en y comprenant celle de » Carapana, faiſaient partie de la Guiane; qu'en » général les Nations de toutes ces terres ſe » nommaient *Orinoccoponi*, parce qu'elles con- » finent à l'Orénoque. Que celles qui habitaient » entre ce fleuve, & les monts de *Wacarimar*,

Guiane.

» étaient compriſes ſous le même nom ; & que,
» de l'autre côté de ces montagnes, il y avait une
» grande vallée, nommée *Amariocopana*, habi-
» tée auſſi par d'anciens Peuples de la Guiane.
» Je lui demandai quels étaient ceux qui habi-
» taient au-delà de cette vallée, derriere les
» montagnes qui la bordaient de ce côté-là.
» Sur quoi, il me dit, en ſoupirant, que dans
» ſa jeuneſſe & du vivant de ſon Pere, qui était
» mort fort âgé, il était venu, dans cette grande
» vallée de la Guiane, des lieux où ſe couche
» le Soleil, un Peuple innombrable, qui por-
» tait de grandes robes & des bonnets rouges ;
» qu'il était compoſé de deux Nations, nom-
» mée les *Oréjones* & les *Eporémérios* ; qu'ayant
» chaſſé les anciens habitans du pays, elles s'é-
» taient emparées de leurs terres juſqu'aux pieds
» des montagnes à l'exception des *Iraouaquaris*
» & des *Caſſipagotos* ; que ſon Fils ainé, qui
» avait été choiſi dans la ſuite de cette guerre,
» pour mener du ſecours aux Iraouaquaris, avait
» péri avec tous ſes gens, dans un combat contre
» les uſurpateurs, & qu'il ne lui était reſté qu'un
» ſeul Fils. Il ajouta que les Eporémérios avaient
» bâti, au pied de la montagne, à l'entrée de
» la vallée, une grande Ville, dont les édifices
» étaient fort hauts ; que l'Empereur des deux
» Nations étrangeres, faiſait garder conſtamment

» les paſſages par des nombreuſes troupes, qui » n'avaient pas ceſſé, pendant long-temps, de » ravager & de piller leurs voiſins, mais que » depuis que les Eſpagnols cherchaient à s'em- » parer du pays, la paix s'était faite entre » les Américains, qui s'accordaient tous à les » regarder comme leurs plus mortels enne- » mis. »

Guiane.

Raleigh, fort ſatisfait du vieux Cacique, dans lequel il n'avait reconnu que de la ſageſſe & de l'honneur, continua de remonter le fleuve droit à l'Oueſt, & mouilla le ſoir proche d'une Iſle, nommée *Catuma*, dont la longueur eſt de cinq à ſix milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la riviere de *Caroli*. Cette riviere, ſans être moins large que la Tamiſe à Woolvich, fait une chûte ſi conſidérable, que non-ſeulement les Anglais en avaient entendu le bruit depuis le Port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuoſité des eaux, ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher. Après avoir employé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'eſpace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, & d'envoyer un Américain au Cacique du pays, pour lui déclarer qu'ils étaient ennemis jurés des Eſpagnols. C'était dans ce lieu, que Morquito en avait fait

Guiane.

maſſacrer dix. Le Cacique, nommé *Wanuretona*, vint juſqu'au bord du fleuve, avec un grand nombre de ſes gens, & prodigua les rafraîchiſſemens aux Anglais. Raleigh lui répéta qu'il était venu pour faire la guerre aux Eſpagnols, & reçut de lui de nouvelles informations ſur la Guiane.

Les Américains de la riviere de Caroli, ont une haine égale pour les Eſpagnols & pour les Eporémérios. Leur pays eſt riche en or. Raleigh apprit, du Cacique, que vers la ſource de la riviere, les terres étaient habitées par trois puiſſantes Nations, nommées les Caſſipagatos, les Eparagotos, & les Araouragotos; que le Caroli ſort d'un grand lac, que tous les Peuples du pays ſe joindraient volontiers à ceux qui voudraient les délivrer des Eſpagnols; enfin qu'après avoir paſſé les montagnes de Curca, il trouverait beaucoup d'or & de pierres précieuſes. Un des Officiers Eſpagnols, qu'il avait pris avec Berréo, ſe vanta d'avoir découvert, dans ſes Voyages, une mine d'argent très-riche, à peu de diſtance de la riviere; mais l'Orénoque & toutes les rivieres voiſines, étaient hauſſées de cinq pieds, ſans compter la difficulté de remonter celle de Caroli. Raleigh ſe contenta d'envoyer par terre quelques-uns de ſes gens, dans une bourgade éloignée de vingt milles, & nommée

Annatapoi. Ils y trouverent des guides pour les conduire plus loin dans une grande Ville, qui ſe nomme *Capurepana*, ſituée au pied des montagnes, ſous la domination d'un Cacique, proche parent de Topia Ouari. Cependant Widon fut chargé, avec quelques Soldats, de ſuivre, autant qu'il était poſſible, le bord de l'eau, pour obſerver s'il s'y trouvait quelque apparence de mine. Guiane.

En même-temps, Raleigh, accompagné des Capitaines Gifford & Calfield, monta ſur les hauteurs voiſines, d'où il découvrit toute la riviere de Caroli, qui ſe diviſe en trois bras à vingt milles de l'Orénoque. Il remarqua dix à douze ſauts de cette riviere, & tous d'une ſi grande hauteur, que les particules d'eau, diviſées dans leur chûte, forment comme un tourbillon de fumée. Enſuite s'étant approché des vallées, il admira le plus beau pays qu'il eut jamais vu. L'herbe y eſt d'une verdure charmante, le terrein ferme, le gibier en abondance, & les oiſeaux, dont le nombre & la variété ſont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. « Nous remarquâmes, dit Raleigh, des fils d'or » & d'argent dans les pierres; mais, n'ayant que » nos mains & nos épées, nous ne pûmes en vé» rifier parfaitement la nature. Cependant nous » en apperçûmes quelques-unes, que je fis exa-

Guiane.

» miner dans la ſuite. Un Eſpagnol de Caracas ; » me les nomma dans ſa langue, *madré del oro*, » or mere, ou matrice d'or, & m'aſſura qu'il » devait ſe trouver une mine au-deſſous. On ne » me ſoupçonnera point de m'être trompé moi- » même, ou de vouloir tromper ma Patrie, par » de fauſſes imaginations. Quel motif aurait pu » me faire entreprendre un ſi pénible voyage, ſi » je n'avais été sûr qu'il n'y a point, ſous le Soleil, » de pays auſſi riche que la Guiane ? Whidon & » *Milechap* notre Chirurgien, m'apporterent pour » fruit de leurs recherches, quelques pierres fort » ſemblables au ſaphir. Je les fis voir à divers » Orinoccoponis, qui me vanterent une mon- » tagne, où il s'en trouvait en abondance. J'en » ignore la nature & la valeur ; mais je n'en puis » avoir qu'une haute opinion ; & je ſuis sûr » du moins que ce canton reſſemble à ceux » dont on tire les plus précieuſes pierres, & qu'il » eſt à-peu-près à la même hauteur. »

A gauche de la riviere, on trouve les Iraouaquaris, ennemis irréconciliables des Eporémérios. Le lac d'où elle prend ſa ſource, ſe nomme Caſſipa. Il eſt ſi grand, qu'à peine peut-on le traverſer en canot, dans l'eſpace d'un jour. Pluſieurs rivieres s'y jettent, & le ſable que l'on y trouve pendant l'été, eſt ordinairement mêlé de grains d'or. Au-delà du Caroli, on rencontre la

riviere d'Arvi, qui paſſe le long du lac, à l'Oueſt, & vient ſe jetter auſſi dans l'Orénoque. Les deux rivieres forment entr'elles une eſpèce d'iſle, dont Raleigh vante la fertilité & l'agrément. Mais il paraît ici fort embarraſſé à rapporter ce qu'il ne ſait, dit-il, que ſur le témoignage d'autrui, & dont il avoue néanmoins qu'il ne lui eſt pas reſté le moindre doute. « La riviere d'Arvi en a deux » autres aſſez près d'elle, qui ſe nomment *Atoïca* » & *Caora*. Sur les bords de la ſeconde, on » trouve une Nation d'Américains, qui ont la » tête tout d'une pièce, avec les épaules; ce qui » doit paraître monſtrueux *(a)*, continue Raleigh, » & ce que je ne laiſſe pas de croire certain. Ces » Américains extraordinaires, ſe nomment les » *Eouaipanomas*. On prétend qu'ils ont les yeux » ſur leurs épaules, la bouche dans la poitrine, &

Guiane.

(*a*) On n'a pu ſe diſpenſer de rapporter ce trait, d'après un Voyageur tel que le Chevalier Raleigh: mais une partie du merveilleux diſparaitra, ſi l'on ſuppoſe que l'uſage de cette Nation eſt de rendre le cou fort court aux enfans, par quelque pratique ſemblable à celle d'un autre Peuple de l'Amérique, qui applatit la tête des ſiens avec des ais conſtamment appliqués & ſerrés. D'ailleurs les Américains de la Guiane, & les Eſpagnols de Cumana, peuvent-être ſoupçonnés d'un peu d'exagération.

Guiane. » les cheveux sur le dos. Le fils de Topiaouari, » que j'emmenai en Angleterre, m'assura que » c'est la plus redoutable Nation de cette con- » trée, & que ses armes, qui sont des arcs & » des fleches, ont trois fois la grandeur de celle » des Orinoccoponis. Mon Américain me pro- » testa que les Iraouaquaris avaient pris depuis » peu un de ces monstres, & qu'il avait été » vu de toute la Province d'Aromaïa. » Raleigh ajoute que, s'il eût appris toutes ces circonstances avant son départ, il aurait tenté l'impossible pour enlever un de ces étrangers Américains, & pour l'emmener jusqu'en Europe. Lorsqu'il fut retourné sur la côte de Cumana, un Espagnol, homme d'esprit & d'expérience, apprenant qu'il avait pénétré dans la Guiane, jusqu'à la riviere de Caroli, lui demanda s'il avait rencontré des Eouaipanomas, & l'assura qu'il avait vu plusieurs de ces acéphales. Raleigh atteste là-dessus de célébres Négocians, connus de toute la Ville de Londres.

Le Casnero est une quatrieme riviere qui se jette dans l'Orénoque, au-dessus du Caroli, vers l'Oueſt, mais du côté de l'Amapéia. Sa grandeur l'emporte sur celle des plus grands fleuves de l'Europe. Il prend sa source, au milieu de la Guiane, dans les montagnes qui séparent ce

pays des terres de l'Amazone. Les Anglais auraient entrepris de le remonter, ſi l'approche de l'hiver ne leur eût fait craindre d'y trouver leur perte, non que l'hiver mérite proprement ce nom, dans un pays où les arbres ſont continuellement chargés de feuilles & de fruits; mais il y eſt accompagné de pluies violentes, qui cauſent de prodigieux débordemens. Toutes les campagnes ſont inondées, & le tonnerre y eſt ſi terrible, qu'il ſemble menacer la nature de ſa ruine. Raleigh en fit une triſte expérience à ſon retour. Guiane.

Du côté du Nord, le *Cari* eſt la premiére riviere qui ſe jette dans l'Orénoque, & qu'on rencontre en remontant ce grand fleuve. On trouve enſuite celle de Limo. Les terres de l'une à l'autre, ſont habitées par la Nation des *Aouaracaris*, eſpèce de Cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent pour des haches, leurs femmes & leurs filles à leurs voiſins, qui les revendent aux Eſpagnols. A l'Oueſt de la riviere de Limo, on trouve celle de Pao, enſuite le *Caouti*, puis le *Vocari* & le Capuri, qui vient de la riviere de Méta, par laquelle Berréo était venu de la Nouvelle-Grenade. La Province d'Amapaïa eſt à l'Oueſt du Capuri, & c'eſt-là que Berréo ayant paſſé l'hiver avec ſes gens, les eaux lui en firent perdre un grand nombre. Au-

Guiane.

deſſus de l'Amapéia, en tirant vers la Nouvelle-Grenade, le Pato & le Caſſanar tombent dans le Méta. A l'Oueſt de ces rivieres, on a les Terres des Aſchaques & des Catuplos, & les rivieres de Béta, de Daunay & d'Ibarra. Sur les frontieres du Pérou, on trouve les Provinces de Tumibamba & de Caxamalca, & tirant vers Quito & le Popayan, au Nord du Pérou, les rivieres de Guayara & de Guyacuro. Au-delà des montagnes du Popayan, on rencontre le Pampamena, ou Payanano, qui deſcend juſqu'à la riviere des Amazones, en traverſant les terres des Moteyones, où Pédro d'Orſua eut le malheur de périr. C'eſt entre le Daunay & le Béta qu'eſt la grande Iſle de Baracan. L'Orénoque eſt inconnue ſous ce nom, au-delà du Béta; il y porte celui d'Athule; &, plus loin, il eſt coupé par de grandes chûtes d'eau, qui ne permettent pas aux vaiſſeaux d'y paſſer. Raleigh, qu'on ſuit mot à mot dans cette deſcription, aſſure que pour ce qu'il nomme des vaiſſeaux de charge, la navigation eſt libre ſur ce fleuve, l'eſpace d'environ milles milles d'Angleterre, & que, pour les canots, elle ne l'eſt pas moins du double; que ſes eaux, ſoit par elles-mêmes, ou par les rivieres qui s'y jettent, conduiſent au Popayan, à la Nouvelle-Grenade & au Pérou; que, par d'autres rivieres, on peut ſe rendre aux nouveaux

veaux Etats des Incas, descendus, dit-il toujours, de ceux du Pérou, aux Amapayas & aux Annabas; enfin qu'une partie de ces rivieres, qu'on peut nommer les branches de l'Orénoque, prennent leurs sources dans les vallées qui séparent la Guiane des Provinces orientales du Pérou. Guiane.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour, mille dangers dont les Anglais se crurent menacés, leur firent souhaiter leur retour. Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avait acquis d'heureuses lumieres; mais l'inondation ne lui laissait aucune espérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ses gens étaient sans habits, & ceux qui leur restaient, étaient percés de la pluie dix fois par jour. Ils n'avaient pas même le temps de les faire sécher. Il se détermina donc à retourner vers l'Est, dans le dessein de reconnaître mieux toutes les parties du fleuve: observation importante, qu'il se reprochait d'avoir négligée.

En quittant l'embouchure du Caroli, il alla mouiller, le premier jour, au Port de Morquito, qu'il regardait comme un séjour de confiance; par celle qu'il avait au caractere de Topiaouari. Le vieux Cacique, qu'il fit avertir de son arrivée, se hâta de le venir voir, suivi d'une abondante provision de vivres. Après des caresses fort tendres, Raleigh, qui avait formé un petit camp sur une éminence, au bord du fleuve, fit

Guiane.

ſortir tout le monde de ſa tente, pour s'entretenir ſeul avec ce ſage Vieillard. On doit concevoir néanmoins que ces entretiens ne ſe faiſaient pas ſans un Interprete. C'eſt dans la bouche de l'Auteur, qu'il faut laiſſer des explications de cette importance.

« Je commençai par lui dire que, lui connaiſſant une haine égale pour les Eporémérios & pour les Eſpagnols, j'attendais de lui qu'il m'apprendrait le chemin de la Ville Impériale des Incas. Il me répondit qu'il ne s'était pas figuré que mon deſſein fût de prendre cette route, non-ſeulement parce que la ſaiſon ne me le permettait pas; mais plus encore, parce qu'il ne me croyait pas aſſez de monde pour une ſi dangereuſe entrepriſe; que ſi je m'obſtinais à la tenter avec ſi peu de forces, il m'aſſurait que j'y trouverais ma perte, que la puiſſance de l'Empereur de Manoa *(a)* était formidable, & que le triple de mes gens ne ſuffirait pas pour lui cauſer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devais jamais eſpérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane,

(a) On voit que non-ſeulement la tranſmigration des Incas, mais encore l'exiſtence de la Ville de Manoa, continue de paſſer pour conſtante dans l'imagination de Raleigh. Comment des faits de cette nature ſont-ils demeurés ſans éclairciſſement?

Guiane.

ſans l'aſſiſtance des ennemis de ce grand Etat, ſoit pour en recevoir des ſecours d'hommes, ou pour en tirer des rafraîchiſſemens & des proviſions, que la longueur du chemin & l'excès de la chaleur rendaient également néceſſaires; que trois cens Eſpagnols, qui avaient entrepris la même expédition, étaient demeurés enſevelis dans la vallée de Macureguary, ſans autre effort, du côté de leurs ennemis, que de les avoir inveſtis de toutes parts, & d'avoir mis le feu aux herbes, dont la fumée & la flamme les avaient étouffés. « D'ici, continua-t-il, on compte à » Macureguary, quatre grandes journées de » chemin. Les Peuples de cette vallée ſont les » premiers Américains de la frontiere des Incas: » ils ſont leurs ſujets, & leur Ville eſt d'une ri» cheſſe extrême. Tous les habitans portent des » habits. C'eſt de Macureguary que viennent » toutes les plaques d'or qu'on voit aux Amé» ricains de la Côte : c'eſt-là qu'elles ſe fabriquent; » mais plus loin, le travail eſt incomparablement » plus beau. On y fait, en or, des figures d'hommes » & d'animaux. »

« Je lui demandai combien il croyait qu'il me fallût d'hommes pour prendre la Ville. Sa réponſe fut incertaine. Je lui demandai encore s'il croyait du moins que je puſſe compter ſur le ſecours des Américains. Il m'aſſura que tous les

Guiane.

Peuples des Pays voiſins ſe joindraient à moi dans cette guerre, ſuppoſé que, faute de canots pour tant d'hommes, la riviere offrît alors des gués; & pourvu que je lui laiſſaſſe cinquante ſoldats; qu'il me promettait d'entretenir juſqu'à mon retour. Je lui répondis, qu'avec mes matelots & mes ouvriers, je n'avais gueres que ce nombre; & que d'ailleurs, ne pouvant leur laiſſer de poudre ni d'autres munitions, ils ſeraient en danger de périr par les mains des Eſpagnols, qui chercheraient à ſe venger du mal que je leur avais fait à la Trinité. Cependant les Capitaines *Calfield*, *Grenville*, *Gilbert*, & quelques autres, paraiſſaient diſpoſés à demeurer. Mais je ſuis sûr qu'ils y auraient tous péri. Berréo attendait du ſecours d'Eſpagne & de la Nouvelle-Grenade. J'appris même enſuite qu'il avait déjà deux cens chevaux prêts à Curacas. »

« Topiaouri me dit alors que tout dépendait donc de l'avenir, & des forces avec leſquelles je reviendrais dans ſes terres; mais qu'il me priait de le diſpenſer, pour cette fois, de me fournir le ſecours de ſes Américains, parce qu'après mon départ, les Eporémérios ne manqueraient pas de faire tomber ſur lui leur vengeance. Il ajouta que les Eſpagnols cherchaient auſſi l'occaſion de le traiter comme ſon neveu, qu'ils avaient fait périr par un infâme ſupplice;

qu'il n'avait pas oublié avec quelle rigueur ils l'avaient tenu dans les chaînes, & promené comme un chien, jusqu'à ce qu'il eût payé cent plaques d'or pour sa rançon; que depuis qu'il était Cacique, ils avaient tâché plusieurs fois de le surprendre; mais qu'ils ne lui pardonneraient pas l'alliance que je lui proposais. Il me dit encore: « Après avoir tout employé pour soulever mes » Peuples contre moi, ils ont enlevé un de mes » neveux, nommé *Aparacano*, qu'ils ont fait » baptiser sous le nom de Don Juan: ils l'ont » armé & vêtu à l'Espagnole, & je sais qu'ils » l'excitent, par l'espérance de ma succession, à me » déclarer la guerre. » Enfin Topiaouari me pria de suspendre mes résolutions jusqu'à l'année suivante, & me promit que, dans l'intervalle, il disposerait les esprits en ma faveur. Entre diverses raisons qui lui faisaient détester les Eporémérios, il me raconta que, dans leur dernière guerre, ils avaient enlevé ou violé toutes les femmes de son pays. Nous ne leur demandons que nos femmes, continua-t-il, car nous ne faisons aucun cas de leur or. Il ajouta, les larmes aux yeux: « Autre- » fois nous avions dix ou douze femmes, & nous » sommes réduits maintenant à trois ou quatre, » tandis que nos ennemis en ont cinquante, & » jusqu'à cent. » En effet, l'ambition de ces Peuples consiste à laisser beaucoup d'enfans, pour Guiane.

Guiane.

rendre leurs familles puiſſantes par une nombreuſe poſtérité. »

« Je demeurai perſuadé, par les raiſons du » Cacique, qu'il m'était impoſſible de rien en- » treprendre cette année contre les Incas : il fallut » réprimer notre paſſion pour l'or, qui nous aurait » attiré, comme aux Eſpagnols, la haine & le » mépris de ces Américains. Qui ſait même ſi, re- » connaiſſant que nous ne penſions auſſi qu'à les » piller, ils ne ſe ſeraient pas joints à eux pour » nous fermer l'entrée de leur pays? C'était pré- » parer de nouvelles difficultés aux Anglais, qui » pourront s'ouvrir la même route après nous; » au-lieu que, ſuivant toute apparence, les » peuples, déjà familiariſés avec nous, préféreront » notre voiſinage à celui des Eſpagnols, qui ont » toujours traité leurs voiſins avec la derniere » cruauté. Le Cacique, à qui je demandai un de » ſes Sujets pour l'emmener en Angleterre, & » lui faire apprendre notre Langue, me confia » ſon propre fils. Je lui laiſſai deux jeunes Anglais, » qui ne marquerent point de répugnance à de- » meurer dans un pays, où nous n'avions reçu » que des témoignages de bonne foi & d'humanité. »

« Je demandai à *Topiaouari* comment ſe fabri- quaient les plaques d'or, & quelle méthode on employait pour les tirer des pierres ou des mines. Il me répondit : « La plus grande partie de l'or,

» dont on fait les plaques & les figures, ſe tire
» du lac de Manoa & de pluſieurs rivieres, où il
» ſe trouve en grains & quelquefois en petits
» lingots. Les Eporémérios y joignent une portion
» de cuivre pour le travailler. Voici leur méthode :
» ils prennent un grand vaſe de terre, plein de
» trous, dans lequel les grains & le cuivre ſont
» mêlés enſemble. Ils mettent le vaſe ſur un feu
» ardent ; &, garniſſant les trous de tuyaux de
» terre ou de pipes, ils ſoufflent juſqu'à ce que
» les deux métaux ſoient fondus : enſuite ils les
» verſent dans des moules de terre ou de pierre. »
J'ai apporté deux de ces figures en or, moins pour leur valeur que pour en faire connaître ici la forme ; car, affectant de mépriſer les richeſſes des Eporémérios, je donnai en échange au Cacique quelques médailles du même métal, qui contenaient le portrait de la Reine. J'ai pris ſoin d'apporter auſſi du minerai d'or, qui n'eſt pas rare dans ce canton, & que je crois auſſi bon qu'il y en ait au monde ; mais, faute d'ouvriers & d'inſtrumens pour ſéparer l'or, il me fut impoſſible d'en prendre une groſſe quantité. »

Guiane.

Raleigh n'oublia pas de recommander aux deux Anglais qu'il laiſſait à Topiaouari, de ſe procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Maccuréguari, & de reconnaître ſoigneuſement la route & les environs de cette Ville. Il leur aban-

Guiane.

donna, dans cette vue, diverſes marchandiſes; avec ordre de pénétrer, s'il était poſſible, juſqu'à Manoa : enſuite il continua de deſcendre le fleuve, accompagné du Cacique de Putima, Chef de la Province de Warrapana, qui, ſe trouvant chez Topiaouari, avait prié les Anglais d'aborder ſur ſes terres. Ils apprirent de lui-même, que c'était lui qui avait maſſacré les Eſpagnols de Berréo, & ſa confiance paraiſſait extrême pour les ennemis d'une Nation qu'il avait offenſée; il leur offrit de les conduire au pied d'une montagne, où la roche paraiſſait de couleur d'or.

Raleigh ne ſe repoſa ſur perſonne d'une obſervation de cette importance. Il partit lui-même, avec les principaux de ſes gens, pour viſiter une ſi riche montagne. On lui fit ſuivre auſſi-tôt le bord d'une riviere, nommée *Mana*, en laiſſant à droite un Village qu'il entendit nommer *Tutwitona*, & qui apparrient à la Province de Faraco. Au-delà vers le Sud, il arriva dans la vallée d'Amariocapana, qui contient un Village du même nom, & qui lui parut un des plus beaux pays du monde : elle s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, au moins de 60 milles; mais c'eſt le Voyageur même qu'il faut entendre dans ces récits.

« De la rive du Manoa, nous paſsâmes à celle » de l'Oiana, autre riviere qui traverſe la vallée; » & nous nous arrêtâmes au bord d'un lac, que

» cette riviere forme de ſes propres eaux. Comme
» nous étions fort mouillés, un de nos guides fit
» du feu, en frottant deux bâtons l'un contre
» l'autre, & nous en allumâmes un aſſez grand
» pour y faire ſécher nos habits ; mais, tandis que
» nous prenions ce ſoin, l'apparition ſubite de
» quelques manatées, de la groſſeur d'un tonneau,
» qui ſe firent voir dans le lac, nous cauſa autant
» d'effroi que de ſurpriſe. Ce ne fut pas ſans peine
» que nous continuâmes notre marche : il nous
» reſtait une demi-journée de chemin juſqu'à la
» montagne. Je pris le parti de renvoyer à bord
» le Capitaine Keymis, parce que les informations
» du Cacique me firent comprendre qu'à mon
» retour, je pouvais me rapprocher de l'Orénoque
» par une voie plus courte. Keymis portait ordre à
» la galéaſſe de deſcendre à l'embouchure du
» Cumaca, où je promis de l'attendre, pour
» m'épargner la peine de retourner juſqu'à Putima.

Guiane.

» Le même jour, je paſſai au pied d'une mon-
» tagne, dont les divers rochers étaient de couleur
» d'or, comme ceux qu'on m'avait annoncés ;
» mais je ne pus vérifier s'ils étaient réellement
» de ce précieux métal. On me fit remarquer, ſur
» la gauche, une autre montagne, qui ſemblait
» contenir auſſi diverſes ſortes de minéraux : ainſi,
» je n'eus que la joie d'un brillant ſpectacle. Delà
» je me rendis, par un chemin aſſez court, au

Guiane.

» village d'Ariacoa, où l'Orénoque ſe partage en
» trois canaux. La galéaſſe était déjà deſcendue à
» Cumana, mais ſans Keymis, qui n'avait pas
» eu le temps de lui porter mes ordres. Je
» laiſſai à Cumana deux de mes gens pour l'at-
» rendre, &. me propoſant d'y revenir joindre
» les canots, je fis partir les Capitaines Thyn &
» Grenville avec la galéaſſe. Enſuite je me remis
» en chemin vers la montagne du Cacique, en
» prenant ma route vers Emériac, qui n'eſt pas
» éloigné du fleuve. Il fallut paſſer la riviere de
» Cararopana, qui ſe jette dans l'Orénoque &
» dont pluſieurs petites Iſles rendent la vue fort
» agréable. Vers le ſoir, nous arrivâmes au bord
» d'une autre riviere, nommée *Winicapara*,
» qui ſe joint auſſi à l'Orénoque. C'eſt à quelque
» diſtance de ce lieu, qu'on me fit voir enfin
» la fameuſe montagne que je cherchais; mais,
» contre l'eſpérance du Cacique, l'inondation
» était déjà ſi forte, dans ce canton, qu'il nous
» fut impoſſible d'en approcher. Je fus réduit
» à contempler la montagne d'aſſez loin. Elle
» me parut fort haute, de la forme d'une tour
» & de couleur blanche plutôt que jaune, ce que
» je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un tor-
» rent impétueux, qui ſe précipitait du ſommet,
» formé apparemment par les pluies conti-
» nuelles de la ſaiſon, faiſait un bruit que nous

» n'avions pas ceſſé d'entendre depuis quelques » heures, & qui nous rendait preſque ſourds à » la diſtance où nous étions. Je jugeai, par le » nom du pays & par d'autres circonſtances, » que cette montagne était la même dont Berréo » m'avait raconté différentes merveilles, telles » que l'éclat des diamans & d'autres pierres pré- » cieuſes qu'elle renferme dans toutes ſes parties. » Je n'oblige perſonne à me croire; mais il eſt » certain que j'y vis éclater une certaine blancheur. » Cependant je dois ajouter auſſi que Berréo n'y » avait pas été lui-même, parce qu'outre l'inondation » qui l'avait arrêté; les Naturels du pays étaient » mortels ennemis des Eſpagnols. Après avoir » pris un peu de repos ſur le bord du Wini- » capara, nous le ſuivîmes juſqu'au Village du » même nom, dont le Cacique m'offrit de me » conduire à la montagne par de grands détours. » Mais la longueur & les difficultés du chemin » m'effrayerent, ſur-tout pour une entrepriſe » où je n'avais à ſatisfaire que ma curioſité. Guiane.

» Je retournai enſuite à l'embouchure du Cu- » mana, où tous les Caciques voiſins vinrent » m'offrir des proviſions de leurs terres, c'étaient » des liqueurs, des poules & du gibier, avec » quelques-unes de ces pierres précieuſes que les » Eſpagnols nomment *piédras huadas*. En reve- » nant de Winicapara, j'avais laiſſé à l'Eſt quatre

Guiane. » rivieres qui defcendent des montagnes d'E-
» mériac, & qui vont fe jetter dans l'Orénoque.
» D'autres, forties des mêmes montagnes, coulent
» vers la mer du Nord, telles que l'*Araturi*,
» l'*Amacuma*, le *Batima*, le *Wana*, le *Ma-*
» *roaca*, le *Paroma*. La nuit avait été fombre
» & fort orageufe. Ce fut le matin que j'arrivai
» à l'embouchure de Cumana, où j'avais laiſſé
» Eques & Porter, pour attendre le Capitaine
» Keymis, qui revenait par terre. Ils n'avaient
» point encore eu de fes nouvelles; mais il arriva
» le jour fuivant. »

Raleigh, ayant pris congé des Caciques, qui le quitterent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans fes canots, & mouilla le ſoir à l'Iſle d'Aſſipana. Le lendemain, il trouva ſa galéaſſe à l'ancre près de Toparimaca. Il faiſait cent milles par jour, en defcendant; mais il ne put retourner par la route qu'il avait priſe en entrant dans le fleuve, parce que la briſe & le courant de la mer portaient vers l'Amana. La néceſſité lui fit ſuivre le cours du Caputi, qui eſt un des bras de l'Orénoque, par lequel il ſe rendit à la mer. Il ſe croyait à la fin de tous les dangers. Cependant la nuit ſuivante, ayant mouillé à l'embouchure du Caputi, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de ſe mettre à cou-

vert ſous la côte, avec ſes canots ; &, quoique la galéaſſe eut été tirée auſſi près de terre qu'il était poſſible, on eut beauconp de peine à la ſauver du naufrage. A minuit, le temps changea fort heureuſement ; &, vers neuf heures du matin, les Anglais eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs vaiſſeaux, qui les avaient attendus à Curiapana. Guiane.

On trouve enſuite, dans la Relation de Raleigh, un recenſement aſſez inutile de tous les pays qu'il avait viſités ; mais ſes remarques ſur quelques-uns de leurs Peuples, & ſa concluſion, méritent de ſortir de la ténébreuſe Collection d'Hackluyt.

On l'aſſura, dit-il, que les Eporémérios obſervent la religion des Incas du Pérou ; c'eſt-à-dire, qu'ils croient l'immortalité de l'ame, qu'ils rendent hommage au Soleil, &c. Perſonne ne déſavouera que ce point, s'il était mieux établi, ne donnât beaucoup de vraiſemblance à la tranſmigration des Péruviens : mais il reſterait encore à prouver qu'elle fût arrivée depuis la conquête. On aſſura auſſi Raleigh que l'Inca, qui régnait dans la Guiane, y avait fait bâtir un Palais tout-à-fait ſemblable à ceux que ſes Ancêtres avaient au Pérou. « Tout le monde ſait, dit-il à cette occaſion, la » quantité d'or que les Conquérans Eſpagnols ont » tirée de ce vaſte Empire : mais je ſuis convaincu

Guiane.

» que le Prince, qui règne à Manoa, en poſsède » beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les Indes » Occidentales.

» A préſent, dit-il encore, je vais parler de ce » que j'ai vu moi-même. Ceux qui aiment les » découvertes, peuvent compter qu'ils trouveront » de quoi ſe ſatisfaire en remontant l'Orénoque, » où tombe un grand nombre de rivieres, qui » conduiſent dans une étendue de terres, à la- » quelle je donne de l'Eſt à l'Oueſt, plus de deux » milles milles d'Angleterre, & plus de huit cens » du Nord au Sud. Toutes ces terres ſont riches » en or & en marchandiſes propres au commerce. » On y trouve les plus belles vallées du monde. » En général, le pays promet beaucoup à ceux qui » entreprendront de le cultiver. L'air y eſt ſi pur, » qu'on y rencontre par-tout des vieillards de » cent ans. Nous y paſsâmes toutes les nuits ſans » autre couverture que celle du Ciel; &, dans tout » le cours de mon voyage, je n'eus pas un Anglais » malade. Le Sud de la riviere a du bois de » teinture, qui l'emporte, ſuivant mes lumieres, » ſur celui du reſte de l'Amérique : on y trouve » auſſi beaucoup de coton, d'herbe à ſoie, de » baume & de poivre, diverſes ſortes de gommes, » du gingembre, & quantité d'autres productions » qui ne ſont dûes qu'à la Nature.

» Le trajet n'eſt ni trop long ni trop dangereux;

» il peut ſe faire dans l'eſpace de ſix ou ſept ſe-
» maines, & l'on n'a point à franchir de mauvais
» paſſages, tels que le canal de Bahama, la mer
» orageuſe des Bermudes, le cap de Bonne-Eſ-
» pérance, &c. Le temps propre à ce voyage eſt
» le mois de Juillet, pour arriver au commence-
» ment de l'été du pays, qui dure à-peu-près
» juſqu'au mois de Mars : le temps du retour eſt
» Mai ou Juin.

Guiane.

» La Guiane peut être regardée comme un pays
» vierge, auquel les Européens n'ont point encore
» touché; car les faibles établiſſemens qu'ils ont
» ſur les côtes de la mer du Nord, ne méritent
» pas le nom de *conquêtes :* mais celui qui bâtirait
» ſeulement deux Forts à l'entrée du pays, n'aurait
» pas à craindre que ce vaſte terrain lui fût diſputé.
» On ne pourrait remonter le fleuve ſans eſſuyer
» le feu des deux Forts. D'ailleurs les vaiſſeaux
» chargés n'y peuvent aborder facilement qu'en
» un ſeul endroit, & l'on ne peut même approcher
» de la côte qu'avec de petits bâteaux & des
» canots. On rencontre, ſur les bords du fleuve,
» des bois fort épais, & de deux cens milles de
» longueur. La route de terre n'eſt pas moins
» difficile : on a, de toutes parts, un grand nombre
» de hautes montagnes; &, ſi l'on n'eſt pas bien
» avec les Naturels du pays, les vivres y ſont
» difficiles à trouver. C'eſt ce que les Eſpagnols

Guiane. » ont toujours éprouvé avec perte, quoiqu'ils » aient ſouvent tenté de conquérir cette vaſte » région. »

« Enfin, conclut Raleigh, je ſuis perſuadé que » la conquête de la Guiane agrandira merveilleu- » ſement le Prince à qui ce bonheur eſt réſervé, » & qu'il en pourra tirer aſſez de richeſſes & de » forces, pour contrebalancer celles de l'Eſpagne. » Si c'eſt à l'Angleterre que le ciel deſtine un ſi » beau partage, je ne doute pas que la Chambre » de Commerce, qui ſera établie à Londres pour » la Guiane, n'égale bientôt celle de la *Contra-* » *tacion*, que les Eſpagnols ont à Séville pour » toutes leurs conquêtes occidentales »

Joignons à cette Relation d'autres témoignages recueillis à peu-près vers le même-temps, par exemple, celui de Domingo Véra, Lieutenant de Berréo, qui, deux ans avant le voyage de Raleigh, avait fait en Guiane, au nom du Roi d'Eſpagne, cette vaine cérémonie de priſe de poſſeſſion, à laquelle on ſemblait attacher alors beaucoup d'importance. On lit dans une lettre adreſſée à ce ſujet, au Roi d'Eſpagne, pour lui rendre compte de ce qui s'eſt paſſé, les détails ſuivans : « Nous entrâmes dans un pays fort peuplé. » Le Cacique vint au-devant de nous, & nous » conduiſit à ſa maiſon, où nous traitant avec » beaucoup d'amitié, il nous fit préſent de quan-

tité

» tité d'or. L'Interprete lui demanda d'où il ti- Guiane.
» rait ce métal, il répondit, d'une Province qui
» n'eſt éloignée que d'une journée. Il ajouta que
» les Américains du pays en avaient autant qu'il
» en pouvait tenir dans la vallée où nous étions.
» L'uſage des habitans de cette Province, eſt de
» ſe frotter la peau du ſuc de certaines herbes,
» & de ſe couvrir enſuite tout le corps de pou-
» dre d'or. Le Cacique offrit de nous conduire
» juſqu'à leur premiere habitation. Mais il nous
» avertit que leur Nation était fort nombreuſe,
» & capable de nous faire périr tous ſans pitié.
» Nous lui demandâmes comment ces Peuples
» s'y prenaient pour trouver de l'or : il nous ré-
» pondit que, dans un canton de leur Province,
» ils creuſaient la terre, enlevant l'herbe même
» avec ſa racine, qu'ils mettaient l'herbe & la
» terre dans de grands vaiſſeaux, où ils lavaient
» tout, & qu'ils en tiraient ainſi quantité d'or.

« Le huit, nous fîmes plus de ſix lieues, juſ-
» qu'au pied d'une montagne, où nous trouvâmes
» un Cacique, accompagné d'environ trois mille
» Américains des deux ſexes, qui étaient chargés
» de poules & d'autres vivres. Ils nous les offri-
» rent, en nous preſſant d'aller juſqu'à leur
» village, qui conſiſtait en cinq cens maiſons. Le
» Cacique nous dit qu'il tirait cette abondance
» de proviſions d'une vaſte montagne, dont nous

Guiane.

» appercevions la côte, à peu de diſtance de ſon » habitation ; qu'elle était extrêmement peuplée, » que tous ſes habitans portaient des plaques d'or » ſur l'eſtomac, & des pendans de même métal » aux oreilles; enfin qu'ils éraient couverts d'or. » Il ajouta que ſi nous voulions lui donner quel- » ques coignées, il nous apporterait des plaques » d'or en échange. On ne lui en fit donner » qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité, » & pour lui laiſſer croire que nous faiſions plus » de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bien- » tôt un lingot d'or, du poids de vingt-cinq » livres. Le Lieutenant ſe rendit maître de ſa » joie, & nous montrant cette pièce, d'un air » ſérieux, il affecta de la jetter à terre, & de la » faire reprendre, ſans aucune marque d'empreſſe- » ment. Nous étions tranquilles, dans la plus » agréable eſpérance, lorſqu'au milieu de la nuit, » un Américain nous avertit que les Peuples de » la montagne étaient en mouvement pour venir » nous attaquer. Véra nous fit partir auſſi-tôt, » armes en main, & dans le meilleur ordre. »

Le reſte de cette relation a été ſupprimé par ordre de la Cour d'Eſpagne.

L'année ſuivante, le Capitaine Keymis, un des compagnons de Raleigh, entreprit un nouveau voyage en Guiane ; mais ce fut une expédition d'aventuriers, qui ne produiſit rien. Les Améri-

cains le virent avec joie, & lui demanderent s'il venait réaliſer les promeſſes de Raleigh, & chaſſer les Eſpagnols. Mais, quand ils ſurent qu'il n'avait qu'un vaiſſeau & très-peu de ſuite, ils ne purent que ſe répandre en plaintes inutiles ſur les maux que leur cauſaient les Eſpagnols de la Trinité. Quoique ceux-ci n'euſſent que de très-foibles établiſſemens à l'entrée du pays, ils ne laiſſaient pas d'être redoutables aux Peuplades qui n'étaient pas défendues par des montagnes, &, ſans avoir beaucoup de puiſſance, ils faiſaient beaucoup de mal. C'eſt du moins ce que dit à Keymis un Officier du vieux Cacique de Carapana, qui s'était bien repenti des premieres complaiſances qu'il avait eues pour les Eſpagnols. Comme Raleigh en avait été très-bien reçu, Keymis s'empreſſa de le viſiter. Guiane.

A quelque diſtance du Port de Carapana, il vit paraître cinq ou ſix canots, qui ſemblaient venir au-devant de lui, ſans aucune marque de crainte. Il mouilla pour le recevoir. C'était une députation du Cacique, qui les faiſait prier de ne pas deſcendre devant ſa bourgade, mais qui promettait de le venir voir à bord. Pluſieurs jours ſe paſſerent à l'attendre. Enfin un Américain, fort âgé, vint déclarer, de ſa part, qu'il était vieux, foible, malade, & que les chemins étaient trop mauvais, pour lui permettre de ſe rendre au bord du fleuve. Le confident du Ca-

Guiane.

cique ne diſſimula point aux Anglais que, dans l'eſpérance de leur retour, ſon maître avait paſſé le temps de leur abſence dans des montagnes inacceſſibles; que les Eſpagnols, irrités du refus qu'il avait fait de leur fournir des vivres, lui avaient enlevé une partie de ſes femmes; que Don Juan, qui ſe faiſait ſurnommer *Eparacamo*, avait pris le commandement du Pays, & ne lui avait laiſſé qu'un petit nombre d'hommes, qui ne l'avaient pas quitté dans ſa retraite; que ſe rappellant, avec amertume, tout ce qu'il avait ſouffert depuis qu'il avait ouvert l'entrée de ſa Province aux Etrangers, il avait formé pluſieurs fois le deſſein d'aller chercher un établiſſement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité, il mettait beaucoup de différence entre les Anglais, dont il avait reconnu la modération, & les Eſpagnols, qui n'avaient pas ceſſé de traiter ſes Peuples avec la derniere cruauté; mais que, ne voyant point paraître les ſecours qu'on lui avait promis d'Angleterre, il devait juger que les plus méchans étaient les plus forts, ſur-tout lorſqu'il n'entendait parler que de l'armement qui ſe faiſait à la Trinité, & des nouvelles entrepriſes de Berréo, depuis qu'il s'était racheté des mains des Anglais; que les révolutions, qui étaient arrivées dans le Pays, en avaient banni non-ſeulement la tranquillité, mais l'humanité & la bonne foi, &

leur avaient fait ſuccéder les défiances, les tra- Guiane.
hiſons, & les plus étranges barbaries; que l'amitié n'y était plus connue, que perſonne ne dormait en paix, & qu'on ne voyait point de remède à tant de maux; enfin que, perdant l'eſpérance d'être ſecouru par les Anglais, & ne pouvant ſe réſoudre à vivre avec les Eſpagnols, il avait pris la réſolution d'éviter tout commerce avec les uns & les autres, diſpoſé à ſouffrir patiemment des malheurs qu'il ne pouvait empêcher, c'eſt-à-dire, ſa ruine & celle de ſa Patrie.

Keymis fut frappé de ces plaintes ſi raiſonnables. Son étonnement augmenta, lorſque le vieillard entreprit volontairement de lui apprendre quels étaient les cantons les plus riches en or, comment on l'y recueillait, & par quels chemins on y pouvait pénétrer. Il ne douta pas que cette explication ne fût l'effet d'une profonde politique, pour engager les Anglais à revenir avec des forces ſupérieures à celles des Eſpagnols, & que le doute qu'il avait marqué de leur puiſſance, ne fût une autre ruſe pour les piquer d'honneur. L'Américain ajouta, & vraiſemblablement dans les mêmes vues, qu'après tout, les Eſpagnols n'avaient que les Arouakas, ſur l'attachement deſquels ils puſſent compter, que les Caraïbes de Guanipa, les Cievanas, les Sebaïos, les Amapagotos, les Caſſipagotos, les Purpagotos,

Guiane.

les Samipagotos, les Serouos, les Etaiguinacous, & quantité d'autres Peuples, dont il fit l'énumération, ſeraient toujours prêts à s'armer contr'eux, ſans compter le puiſſant Empire des Oréjones & des Eporémérios, dans leſquels ils trouveraient une réſiſtance invincible; que la Nation des Pariagotos, dont ils avaient le Pays à traverſer, était capable ſeule, par la valeur & le nombre, de les arrêter & de les détruire; que les Youarcouakaris avaient laiſſé croître, depuis trois ans, toutes les herbes, pour y mettre le feu, lorſque l'ennemi ſerait entré ſur leurs terres; enfin, que tous les Américains du Pays, étaient réſolus de ne pas aller au-devant des Eſpagnols, parce qu'ils craignaient à la vérité leurs canons & leurs fuſils; mais qu'ils périraient tous pour la défenſe de leurs Provinces, & que, dans l'intervalle, ils ne manqueraient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveraient diſperſés, pour diminuer inſenſiblement leur nombre.

Il paraît que Raleigh, qui occupait alors la place de Capitaine des Gardes auprès de la Reine Eliſabeth, & qui jouiſſait d'un grand crédit à la Cour d'Angleterre, avait fort à cœur la découverte de la Guiane; car il y eut une troiſieme tentative faite à ſes frais, & ſur ſes inſtructions, mais qui eut encore moins de ſuccès que les précédentes. Keymis a joint, à ſa Relation, une longue nomenclature de pays & de rivieres;

mais ce ſerait très-inutilement que l'on tranſcrirait ici ces noms barbares de régions ignorées, & peut-être n'en avons-nous que trop cité. Guiane.

La partie de cet article, qui regarde plus particulierement des Lecteurs Français, c'eſt celle qui concerne le peu d'établiſſemens qu'ils ont dans la Guiane, & ſur-tout l'Iſle de Cayenne, qu'ils poſſédent ſur la Côte. Quant à ce qu'ils poſſédent ſur le continent, M. Barrere, qui avait été Médecin de l'Hôpital Militaire à Cayenne, & qui a publié, en 1748, une Deſcription de la France équinoxiale, en réduit l'étendue à environ cent lieues entre le Marony & l'Oyapok, qui ſéparent ce territoire des Colonies Hollandaiſes & Portugaiſes. Cependant les Français ont été des premiers à fréquenter la Guiane. Ils y allaient d'abord charger des bois de teinture, & continuerent d'y voyager ſans interruption. Mais, vers l'année 1624, ils y eurent un établiſſement. Quelques Marchands de Rouen y envoyerent alors une Colonie de vingt-ſix hommes, ſur les bords de la riviere de Tinamary, qui ſe jette dans la mer, par les cinq degrés & demi de latitude ſeptentrionale. Deux ans après, d'autres s'établirent ſur la riviere de Conamarac. Dans la ſuite, on y envoya des renforts d'hommes & de munitions, qui augmenterent ſenſiblement ces deux Colonies naiſſantes. Enfin pluſieurs Marchands de

Guiane. la même Nation formerent une Compagnie ; avec des Lettres-Patentes du Roi Louis XIII, qui les autoriſaient à faire ſeuls le Commerce de la Guiane, dont elles marquaient les bornes par les rivieres des Amazones & d'Orénoque. Cette Compagnie reçut le nom de Compagnie du Cap de Nord, & devint fameuſe par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à diverſes perſonnes de qualité, en leur accordant de nouveaux priviléges. Ils y envoyerent ſucceſſivement près de huit cens hommes, autant pour découvrir de nouvelles Terres, que pour affermir les premiers établiſſemens. Enfin Louis XIV ayant établi, en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, lui donna, par de nouvelles Patentes, la propriété de toutes les Iſles & des autres Terres habitées par des Français dans l'Amérique Méridionale, & cette Compagnie prit poſſeſſion de Cayenne & des pays voiſins de cette Iſle.

M. Barrere donne à la Côte, depuis le Cap de Nord, juſqu'à l'embouchure de l'Orénoque, trois cens lieues de long. Il confeſſe que, malgré les courſes des Eſpagnols, des Anglais, & de quelques Miſſionnaires Jéſuites, l'intérieur du Pays n'eſt encore que très-imparfaitement connu. « *C'eſt un Pays vierge*, dit-il, dans les termes de » Raleigh, que, juſqu'à préſent, aucun Prince

» Chrétien n'a tenté ſérieuſement de conquérir. »
Les ſauts ou cataractes, qui interrompent le cours des rivieres ſont un obſtacle pour ceux qui veulent pénétrer dans l'intérieur des terres. On donne ce nom à de gros rochers, qui barrent ordinairement tout le lit des fleuves, & qui, s'étendant quelquefois de plus d'un quart de lieue, obligent de quitter les canots, de les hiſſer & de les tranſporter juſqu'au-delà des rochers. L'eau tombe avec une impétuoſité effrayante. Les Américains, pour s'épargner la peine de tranſporter leurs canots & leur bagage, ont quelquefois la hardieſſe de franchir ces caſcades, dont la rapidité cauſe de l'effroi; mais il en coûte ſouvent la vie aux Européens qui entreprennent de les imiter. Guiane.

On ne peut trop recommander aux Voyageurs de ſe régler par les marées, lorſqu'ils rangent la Côte, ſur-tout vers l'Amazone, où l'on a continuellement la barre à combattre. On appelle barre, le flot qui charie quantité de vaſe, ou, ſuivant le langage des Français du pays, le *montant des grandes marées*, qui renverſe les plus fortes pirogues, ſeuls bâtimens néanmoins qu'on puiſſe employer. Elles ne ſoutiennent point l'effort des lames, dans les pleines & les nouvelles Lunes.

L'Iſle de Cayenne a été très-exactement décrite par Froger, qui accompagna M. de Gennes

Guiane.

dans le Voyage qu'il fit, en 1696, au Détroit du Magellan. Quoique le but de cette expédition fut d'abord de faire des découvertes dans la mer du Sud, les vents contraires obligerent l'eſcadre de repaſſer le Détroit & de rentrer dans la mer du Nord. Elle employa quatre mois à ſe rétablir au Bréſil; enſuite M. de Gennes réſolut de viſiter Cayenne, où les Français avaient été rétablis, en 1675, par M. le Maréchal d'Eſtrées, après en avoir été chaſſés deux fois depuis 1635, premiere année de leur poſſeſſion.

L'Eſcadre quitta San-Salvador le 7 d'Août, pourvue de toutes ſortes de rafraîchiſſemens; &, doublant le Cap Saint-Antoine, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui eſt dangereuſe par ſes bancs de roches, & parce que les grains y ſont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap Saint-Auguſtin, dont on ſe croyait à plus de trente lieues; ce qui fit juger aux Pilotes qu'ils avaient été portés à la Côte par des grands courans. Le 22, ayant paſſé la Ligne, ils en trouverent d'autres qui portaient vers l'Oueſt. Ils continuerent de courir au large pour ſe mettre à la hauteur du Cap d'Orange. Le 27, lorſqu'ils ſe croyaient encore à plus de ſoixante lieues de terre, ils s'apperçurent que l'eau devenait jaune & bourbeuſe, & qu'elle était un peu douce; d'où ils

conclurent qu'ils étaient à l'embouchure du fameux fleuve des Amazones, qui, par sa rapidité, conserve la douceur de ses eaux près de vingt lieues en mer. Les jours suivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils suivirent à trois & quatre lieues, sans trouver jamais plus de cinq & six brasses d'eau, ils reconnurent le Cap d'Orange le 30; &, le même jour, ils doublerent une grosse roche, nommée le Connétable, qui est à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demi-portée de canon, ils mouillerent, vers six heures du soir, à trois lieues au Nord de l'Isle, devant cinq petits Islots qui en sont fort proches. Guiane.

L'Isle de Cayenne est située à la Côte de la Guiane, à quatre degrés quarante-cinq minutes du Nord, & à trois cens trente-deux degrés de longitude. Elle est formée par deux bras de riviere, & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Froger la représente assez haute sur le bord de la mer, & si marécageuse dans son milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les marais sont couverts de mangles fort épais, qui croissent jusques dans l'eau de mer, & dont l'entrelacement forme une espèce de chaussée, sur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre. Cayenne.

Guiane.

La ſituation de la Ville eſt à l'Occident de l'Iſle, où la Nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle eſt défendue par un Fort qui commande de toutes parts, & par différentes batteries, qui peuvent monter à ſoixante pièces de canon. Sa garniſon était alors de deux cens hommes de troupes réglées, & le nombre de ſes habitans de plus de quatre cens, demeurans dans l'Iſle, ou à peu de diſtance ſur la Côte, & à la moindre alarme, obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur a l'adminiſtration ſuprême de la Juſtice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne, que l'on joint ici. L'air y était autrefois mal-ſain, non-ſeulement parce que le terrain y eſt plein de bois & marécageux, mais encore parce qu'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étaient fréquentes, & les enfans y mouraient preſqu'auſſi-tôt qu'ils voyaient le jour; mais, depuis que l'Iſle ſe défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureuſement, & les enfans y ſont robuſtes.

Le principal commerce de l'Iſle conſiſte en ſucre & en rocou; mais il ſe fait peu de l'un & de l'autre, parce que les habitans manquent d'eſclaves pour y travailler. Auſſi les navires y paſſent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre

leur cargaiſon. Les marchandiſes que l'on y porte de France, ſont du vin, de l'eau-de-vie, des farines & des viandes ſalées. Les bœufs y ſont très-rares; il eſt même défendu d'en tuer, ſans une permiſſion expreſſe, parce qu'on veut leur laiſſer le temps de multiplier. On y porte des merceries & des ferremens, pour traiter avec les Américains. L'argent y a toujours été fort rare; mais les Flibuſtiers, qui étaient revenus depuis peu de la mer du Sud, & dont chacun n'avait pas moins de deux ou trois mille écus, l'avaient rendu plus commun, en achetant des magaſins & des habitations. Guiane.

Les Français de Cayenne avaient fait, pendant quelque temps, un commerce aſſez avantageux d'eſclaves, de poiſſon ſec & de hamacs, avec les Américains de la riviere des Amazones; mais ils étaient ſans ceſſe traverſés par les Portugais.

Avec le ſucre & le rocou, l'Iſle de Cayenne produit du coton & de l'indigo. Elle eſt très-fertile auſſi en maïs & en manioc. Il y croît de la caſſe, des papaies, des pommes d'acajou, de la vanille & de la pite, eſpèce d'herbe dont la côte ſe teille comme le chanvre. Le fil en eſt plus fort, & plus fin, dit-on, que la ſoie, dont Froger croit qu'il ruinerait le commerce, ſi l'uſage en était permis en France.

Guiane.

L'ébène noire & verte, le bois de lettre, le bois de violette, & d'autres bois de teinture & de menuiſerie, ſont communs dans l'Iſle. Le poiſſon & le gibier y ſont en abondance. On y voit des tigres, des cerfs, des cochons, des porcs-épics, des agoutils & des ſapajous. L'agoutil eſt de la groſſeur d'un lièvre : il a la couleur du cerf, le muſeau pointu, de petites oreilles & les jambes courtes & menues. Le ſapajou de Cayenne eſt une eſpèce de petit ſinge, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il eſt alerte & careſſant, mais voleur, & très-ſenſible au froid comme les ſagouins du Bréſil. On trouve dans l'Iſle de fort gros ſerpens, mais peu venimeux. Entre pluſieurs ſortes d'oiſeaux, les perroquets y ſont d'une beauté ſinguliere. Ils apprennent facilement à parler, & les Américains ont l'art de leur faire croître des plumes de diverſes couleurs, en les frottant du ſang de certains reptiles. Les bois ſont peuplés de flamands, de petites perriques, de colibris, d'ocos & de toucans. On nomme ocos un oiſeau de la groſſeur d'un poulet d'inde, qui a le plumage noir ſur le dos & blanc ſur l'eſtomac, le bec court & jaune, la marche fiere, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le toucan eſt noir, rouge & jaune. Sa groſſeur eſt celle d'un pigeon. On admire particuliere-

ment ſon bec, qui eſt preſque auſſi gros que ſon corps & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendrait pour de l'ébène & de l'ivoire. Sa langue eſt une ſimple plume fort étroite. Les flamands de Cayenne ne ſont pas plus gros que nos poules. Ils volent par bandes comme les canards, & leur plumage eſt d'un ſi beau rouge, que les Américains s'en font des couronnes. Guiane.

Le Gouvernement de Cayenne n'eſt pas renfermé dans les bornes de l'Iſle. Il s'étend plus de cent lieues ſur le bord du Continent. A l'Oueſt, il a la riviere de Marony, qui le ſépare de la Colonie Hollandaiſe de Surinam; &, du côté du Sud, il touche au bord Septentrional des Amazones, où les Portugais ont trois Forts ſur les rivieres de Parou & de Macabu. Ce pays eſt habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles ſont preſque ſans ceſſe en guerre; mais leurs exploits n'aboutiſſent qu'à s'enlever mutuellement quelques priſonniers. Ces Américains ſont de petite taille; ils s'arrachent la barbe & ſe colorent de rocou. Leurs cheveux ſont noirs, longs & plats; ils vont nus, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, paſſée entre les jambes. Leurs ornemens ſont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des brace-

Guiane.

lets de raſſade. La plupart ſe percent l'entre-deux des narines pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un gros grain de cryſtal verd, qui vient de la riviere des Amazones. On diſtingue une Nation entiere, où l'uſage eſt de ſe faire un trou fort large à la lèvre d'en-bas, & d'y paſſer un petit morceau de bois auquel ce cryſtal eſt attaché. Chaque Nation porte d'ailleurs quelque marque qui la fait diſtinguer. L'unique habillement des femmes, eſt un morceau de toile d'un demi-pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une ſimple feuille de carret.

Les hommes ſe ſervent de leur arc avec beaucoup d'adreſſe, pour la chaſſe & pour la pêche. Ils font des hamacs dont on admire le travail, de la poterie qui n'eſt pas moins eſtimée, & des panniers emboîtés ſi parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent ſur leurs calebaſſes diverſes figures, qu'ils enduiſent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette induſtrie, ils ſont extrêmement pareſſeux. On les trouve toujours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cauſe jamais d'inquiétude; il n'y a que le beſoin préſent qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes ſont accouchées, ils ſe hâtent de retourner à leurs maiſons; ils ſe bandent

bandent la tête, comme s'ils étaient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement; ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite, & leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases, qu'ils nomment *carbets*, où plusieurs familles vivent ensemble sous un Capitaine. Ils se nourrissent de cassave, de maïs, de poissons & de fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Froger, qui écrivait sur le témoignage des Jésuites du pays, assure qu'ils mangent la chair de leurs prisonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux Français. Ils ont entr'eux plusieurs fêtes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un carbet à l'autre, &, parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte, qu'ils nomment *ouicou*. C'est une composition de cassave & de fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les astres, mais ils craignent beaucoup un mauvais génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs loix les attachent à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les vieillards. Guiane.

Guiane.

Lorſque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans le carbet où il a vécu; ils aſſemblent les habitans des carbets voiſins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur ouicou, pour l'avaler en cérémonie.

Biet, autre Voyageur, rapporte quelques uſages fort ſinguliers des Peuples voiſins de l'Iſle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces élections ſe font après une guerre, & ſont précédés des exercices qui retracent exactement ceux que nous avons vus chez une Nation Nègre pour un ſemblable ſujet.

Premierement, celui qui aſpire à cette grande diſtinction, déclare ſes vues, en revenant dans ſa caſe avec une rondache ſur la tête, baiſſant les yeux, & gardant un profond ſilence. Il n'explique pas même ſon deſſein à ſa femme & à ſes enfans. Mais, ſe retirant dans un coin de la caſe, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laiſſe à peine la liberté de ſe remuer. On ſuſpend au-deſſus le hamac qui lui ſert de lit, afin qu'il n'ait occaſion de parler à perſonne. Il ne ſort de ce lieu que pour les néceſſités de la nature, & pour ſubir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui impoſent ſucceſſivement.

On lui fait garder, pendant ſix ſemaines, un

jeûne fort rigoureux. Toute ſa nourriture conſiſte dans un peu de millet bouilli & de caſſave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voiſins viennent le viſiter matin & ſoir. Ils lui repréſentent, avec beaucoup de force, que, pour ſe rendre digne du rang auquel il aſpire, il ne doit craindre aucun danger; que non-ſeulement il aura l'honneur de la Nation à ſoutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs parens & leurs amis, & qui leur ont fait ſouffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue ſeront déſormais ſon ſeul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voie pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modeſtement, on lui donne mille coups pour lui faire connaître ce qu'il aurait à ſupporter, s'il tombait entre les mains des ennemis de ſa Nation. Il ſe tient debout, les mains croiſées ſur la tête. Chaque Capitaine lui décharge ſur le corps trois grands coups d'un fouet compoſé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie les jeunes gens de l'habitation s'emploient à faire les fouets; &, comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup, lorſque les Capitaines ſont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour pendant l'eſpace de ſix ſemaines. On le frappe en trois endroits du corps, aux mammelles, au ventre & aux cuiſſes. Le ſang ruiſſelle,

Guiane.

Guiane.

& , dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légere marque d'impatience. Il rentre enſuite dans ſa priſon, avec la liberté de ſe coucher dans ſon lit, au-deſſus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont ſervi à ſon ſupplice.

Si ſa conſtance ſe ſoutient pendant ſix ſemaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'aſſemblent, parés ſolemnellement, & viennent ſe cacher aux environs de la caſe, dans des buiſſons, d'où ils pouſſent d'horribles cris. Enſuite, paraiſſant tous avec la fleche ſur l'arc, ils entrent bruſquement dans la caſe, ils prennent le novice, déjà fort exténué de ſon jeûne & des coups qu'il a reçus, ils l'apportent dans ſon hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la premiere fois, par un diſcours préparé, & pour eſſai de ſon courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il ſe remet dans ſon lit. On amaſſe autour de lui quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auxquelles on met le feu, ſans que la flamme puiſſe le toucher, mais pour lui en faire ſentir ſeulement la chaleur. La ſeule fumée qui le pénètre de toutes part, lui fait ſouffrir des maux étranges. Il de-

vient à demi-fou dans ſon hamac, &, s'il y demeure conſtamment, il tombe dans des pamoiſons ſi profondes, qu'on le croirait mort. On lui donne quelques liqueurs pour lui faire rappeller ſes forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il eſt dans ces ſouffrances, tous les autres paſſent le temps à boire autour de lui. Enfin, lorſqu'ils croient le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils rempliſſent de groſſes fourmis noires, dont la piquure eſt extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bientôt le pouvoir de le réveiller par de nouvelles douleurs. Il ſe leve, &, s'il a la force de ſe tenir debout, on lui verſe ſur la tête une liqueur ſpiritueuſe au travers d'un crible. Il va ſe laver auſſi-tôt dans la riviere, ou la fontaine la plus voiſine, & retourne à ſa caſe, ou il va prendre un peu de repos. On lui fait continuer ſon jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiſeaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent & la nourriture augmente par degrés, juſqu'à ce qu'il ait repris ſon ancienne force. Alors il eſt proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf & tout ce qui convient à ſa dignité. Cependant ce rude apprentiſſage

Guiane.

Guiane.

ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en poſſeſſion d'un canot, qu'on doit avoir fait ſoi-même, ce qui demande un travail long & pénible.

La méthode du pays pour faire les Piaies, (c'eſt auſſi le nom des Médecins,) n'eſt pas moins remarquable. Celui qui aſpire à cette grande diſtinction, paſſe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit ſervir, en recevant ſes inſtructions. L'ancien obſerve s'il a les qualités néceſſaires : l'âge doit être au-deſſus de vingt-cinq ans.

Lorſque le temps de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines : il eſt exténué juſqu'à manquer de forces. Les anciens Piaies s'aſſemblent & ſe renferment dans une caſe, pour lui apprendre le principal myſtere de leur Art, qui conſiſte dans l'évocation de certaines puiſſances, que Biet croit celles de l'enfer. Au-lieu de le fouetter comme les Capitaines, on le fait danſer avec ſi peu de relâche que, dans ſa faibleſſe, il tombe ſans connaiſſance : mais on la lui rappelle avec des ceintures & des colliers remplis de groſſes fourmis noires; enſuite, pour le familiariſer avec les plus violens remèdes, on lui met dans la bouche une eſpèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler un grand vaiſſeau de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cauſe des évacuations qui vont juſ-

qu'au ſang, & qui durent pluſieurs jours : alors on le déclare Piaie, & revêtu de la puiſſance de guérir toutes ſortes de maladies. Cependant, pour la conſerver, il doit obſerver un jeûne de trois ans, qui conſiſte, la première année, à ne manger que du millet & de la caſſave ; la ſeconde, à manger quelques grappes avec cette eſpèce de pain, & la troiſième, à ſe contenter d'y joindre encore quelques petits oiſeaux. Mais la plus rigoureuſe partie de cette abſtinence, eſt la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de ſe faire appeller à la viſite des malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitence. L'évocation des puiſſances infernales ne mérite pas le ſoin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonſtances ; mais ſon récit demande plus d'attention, lorſqu'il vante la connaiſſance que ces Barbares ont d'un grand nombre de ſimples, « avec leſquelles ils font des cures ad» mirables. Ils ont des racines qui guériſſent les » plaies les plus empoiſonnées, & qui ont la force » d'en tirer les fleches rompues. » Nos Médecins d'Europe ne font pas des cures ſi merveilleuſes ; mais ils ne ſont pas non plus aſſujettis à de ſi rudes épreuves. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas le pouvoir d'évoquer les puiſſances de l'enfer ; c'eſt-là, ſans doute, le privilége que l'on achete ſi cher chez les Sauvages de Cayenne. Il ne ſemble pas

Guiane.

Guiane.

trop néceſſaire d'être martyr pour devenir Médecin ; mais il ne peut pas en coûter trop cher pour devenir ſorcier.

Les obſervations de M. Bartere, poſtérieures de plus de quarante ans à celles que nous venons de lire, peuvent nous fournir de nouvelles connaiſſances, & rendre cet article plus complet. Selon lui, la néceſſité de faire valoir les terres, oblige tous les habitans de ſe tenir dans leurs plantations ; ce qui rend la Ville ordinairement fort déſerte. Souvent on n'y voit perſonne dans les rues ; &, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, on y pourroit tuer un homme en plein jour, ſans riſque d'être apperçu. Ce n'eſt qu'aux grandes fêtes, ou dans le temps des revues, qu'elle eſt mieux peuplée. On voit arriver alors les habitans dans leurs canots, ou quelquefois dans leurs hamacs, avec une ſuite de Nègres & de Négreſſes, qui portent de la volaille, de la caſſave, du taffia, des racines & d'autres proviſions.

Les habitans de Cayenne ſont fort affables & fort libéraux : ils reçoivent civilement les étrangers. Quoiqu'ils parlent tous la Langue françaiſe, à peine leurs enfans en ſavent-ils deux mots : le jargon de l'Iſle tient beaucoup du Nègre, ſurtout dans la manière de prononcer. Les Négreſſes, à qui l'on eſt obligé de confier l'éducation des enfans, ont introduit une infinité de mots Africains

1 Akoquoa. 2 Pahkour.

Benard Direxit

INDIEN ET INDIENNE DE LA GUIANE.

Cependant le langage créole de Cayenne eſt moins ridicule que celui des autres Iſles Françaiſes. Les femmes y ſont auſſi mieux faites; elles n'ont pas le teint jaune ou pâle de celles de la Martinique & de Saint-Domingue, & la plupart ont naturellement beaucoup d'eſprit. La propreté, qui ne leur eſt pas moins naturelle, contribue à la ſanté dont elles jouiſſent; mais, dans leur parure, elle eſt quelquefois pouſſée trop loin. A Cayenne, comme dans les autres Iſles, les maris ſont obligés, pour ſatisfaire la vanité des femmes, de faire une dépenſe extraordinaire à l'arrivée de chaque vaiſſeau, & leurs affaires en ſouffrent beaucoup. Une loi, qui éloignerait le luxe des familles particulieres, ferait la richeſſe des Colonies. Guiane.

Les obſtacles mis au commerce par la jalouſie des Nations voiſines & rivales, & pluſieurs expéditions malheureuſes, ont contribué à dépeupler Cayenne.

Du temps de M. Barrere, on n'y comptait guère plus de quatre-vingt-dix Français; diminution bien ſurprenante, lorſque l'on compare ce nombre à celui des eſclaves Américains & Nègres. Dans une revue générale, qui s'était faite dans le même temps, il s'était trouvé cent-vingt-cinq Indigènes, hommes, femmes ou enfans, & quinze cens Nègres, capables de travail. Avec ſi peu de proportion entre les Maîtres & les ouvriers,

Guiane.

l'ordre ne laiſſait pas de s'y ſoutenir. On voyait en pied ſoixante Fabriques de Rocou, dix-neuf Sucreries & quatre Indigotteries. Tous les eſclaves, au-deſſous de ſoixante ans & au-deſſus de quatorze, donnaient au Domaine ſept livres & demie pour la Capitation annuelle, qui ſe paie en denrées du pays, & qu'on faiſait alors monter à ſix ou ſept mille livres.

On voit à Cayenne quantité de chevaux, depuis que les Anglais de Boſton & de la Nouvelle-Yorck y ſont venus régulierement pour le commerce. Ces animaux coûtent peu à nourrir : on ne les enferme point. L'uſage, après leur avoir ôté la ſelle & la bride, eſt de les laiſſer paître à leur gré. On y nourrit auſſi des moutons, des chèvres & de gros beſtiaux, avec le ſoin de mettre le feu dans les ſavannes au mois d'Août & de Septembre, pour en faire de bons pâturages. Les terres brûlées, avant la ſaiſon des pluies, produiſent d'excellente herbe : auſſi le mouton & le bœuf de Cayenne eſt-il de meilleur goût que celui des autres Iſles, où la viande de boucherie eſt déteſtable; ce qui paraît dépendre uniquement de la qualité des pâturages. La néceſſité de faire multiplier ces beſtiaux ne permet point d'en tuer beaucoup; encore faut-il une permiſſion du Gouverneur. Le plus grand obſtacle à leur multiplication vient des tigres, ſur-tout de ceux

qu'on nomme dans le pays, *tigres rouges*, & qui paſſent du continent à la nage, pour chercher leur proie. On eſt ſouvent obligé d'aſſembler tous les Nègres & les Américains chaſſeurs, pour donner la chaſſe à ces furieux animaux. Celui qui en tuait un, recevait autrefois pour récompenſe, un de ces gros fuſils qu'on nomme *boucaniers*. Aujourd'hui, l'uſage eſt encore de promener dans les habitations la mâchoire du tigre, & chacun fait ſon préſent au vainqueur. Guiane.

Quoique la Cayenne ſoit une Iſle montagneuſe & remplie de forêts, elle ne laiſſe pas de manquer de bois en quelques endroits, ſur-tout à la côte où l'on eſt obligé de brûler, dans les Fabriques, des bagaſſes, c'eſt-à-dire, les cannes à ſucre, qu'on a paſſées deux fois au moulin, & dont il ne reſte rien à tirer. Le ſéjour des plantations eſt beaucoup plus agréable que celui de la Ville. L'abondance y régne, particulierement à l'arrivée des vaiſſeaux marchands. On y fait très-bonne chere. Il n'y a point d'habitant aiſé qui n'entretienne une baſſe-cour, où l'on fait élever quantité de volaille, dont on vante le goût, quand elle eſt nourrie quelque temps de millet. La campagne fournit toutes les eſpèces de gibier qui ſe trouvent ſur le Continent, & le poiſſon eſt excellent dans les rivieres & ſur la Côte. Chaque plantation a ſon jardin. Les arbres fruitiers de

Guiane.

l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Iſle, mais en récompenſe les herbes potageres y croiſſent fort bien. On y cultive des petits pois, des citrouilles, des potirons & ſur-tout des melons d'eau, d'un goût délicieux, qui déſalterent merveilleuſement dans les grandes chaleurs. Tous les fruits de l'Amérique Méridionale y viennent avec peu de ſoin. Le *tayom* eſt une plante du pays, dont les feuilles ſe mangent comme les épinards, & dont les racines ſervent de nourriture aux eſclaves. On apprête auſſi, ſous le nom d'épinards, les feuilles d'une autre plante qui ne differe du *phytolacca* ordinaire, que par la petiteſſe de ſon fruit. L'Auteur juge que c'eſt la même plante, un peu changée par la différence du climat. On mange d'excellentes figues à Cayenne, & la vigne y croît très-bien; mais on a beaucoup de peine à ſauver le raiſin des oiſeaux, ſur-tout des fourmis. On partage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'eſt-à-dire, d'un mois à l'autre, & le raiſin croît ſucceſſivement ſur l'une & ſur l'autre. Cependant les groſſes pluies de l'hiver l'empêchent de mûrir parfaitement, ou du moins lui font conſerver un petit goût d'acide dans ſa plus grande maturité. On a tenté pluſieurs fois, & toujours avec ſuccès, d'en faire du vin; il eſt bon, & même facile à garder, pourvu qu'on le

laiſſe fermenter ſept à huit jours, avant de le mettre en bouteille. Guiane.

Le climat de l'Iſle eſt fort pluvieux, mais ſain. On n'y connait point le mal de Siam, qui fait tant de ravages à la Martinique & à Saint-Domingue. Les fièvres malignes & la petite vérole y ſont rares. On n'y reſſent pas non plus de ces vives chaleurs, qui ſont la principale incommodité des autres Iſles. Un vent d'Eſt, qui s'élève tous les jours ſur les neuf heures du matin, y rafraîchit l'air. Mais la ſéchereſſe & l'humidité y ſont exceſſives, il y pleut neuf mois entiers, & c'eſt ce temps de pluie qu'ou nomme l'hiver. Cette ſaiſon commence à ſe déclarer par des grains qui ſont fréquens dans le cours d'Octobre, & qui s'appellent pluies d'acajou, parce que ces fruits mûriſſent alors; & bientôt ils ſont ſuivis de pluies ſi continuelles & ſi abondantes, qu'on ne ſaurait conſerver de meubles dans les caſes; mais alors les beſtiaux trouvent par-tout de bons pâturages; au-lieu qu'en été les campagnes ſont quelquefois ſi ſéches, que la pâture & l'eau manquant à-la-fois, une partie des chevaux & des bœufs périt de faim & de ſoif. Les mouſtiques, les maringoins, les maks, les chiques, les tiques, les poux d'agouthy & ceux de bois, les fourmis, les ravets ou ſcarabées & les crapauds, ſeraient d'autres fléaux de l'Iſle, par leur nombre & leur vora-

Guiane.

cité, ſi tous ces inſectes ne ſe faiſaient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'eſt plus admirable qu'une fourmi paſſagere, qu'on appelle vulgairement *fourmi coureuſe*. Auſſi-tôt qu'elle arrive dans un canton, elle y tue tout, mouches, guêpes, ravets, araignées, & juſqu'aux rats, de quelque groſſeur qu'ils puiſſent être : elles en font de parfaits ſquelettes.

Avant que l'Iſle fût défrichée, les habitans y étaient ſujets à de très-fâcheuſes maladies. La plupart des petits Nègres mouraient preſqu'en naiſſant, d'un mal auquel on ne trouvait point de remède. Il ſubſiſte même encore, quoiqu'il ſoit fort diminué. M. Barrere, qui traite ce curieux article en Médecin, remarque qu'on lui donne improprement, le nom de catharre. « C'eſt, dit-» il, une convulſion univerſelle, ou un véritable » *Tethanos*. S'il attaque principalement les Né-» grillons, il n'épargne pas non plus les Nègres » d'un âge avancé ; mais on n'a jamais vu de » blancs qui en aient été ſaiſis, ou du moins rien » n'eſt plus tare. Une obſervation conſtante a fait » connaître que le temps où les enfans y ſont plus » ſujets, eſt l'eſpace de neuf jours après leur naiſ-» ſance. S'ils les paſſent ſans aucune apparence du » mal, on les croit hors de danger, & les femmes » ne craignent plus de les expoſer à l'air. Quel-» ques-uns naiſſent avec cette maladie, & meu-

» rent auſſi-tôt. Ses premieres marques ſont la » difficulté qu'ils ont à ſucer le lait, par une » petite convulſion de la mâchoire, & leur cri, » qui eſt tout-à-fait gêné. Euſuite la mâchoire » continue de ſe ſerrer; ſes extrémités deviennent » roides, & des mouvemens convulſifs, qui ſont » les avant-coureurs de la mort, enlevent » promptement le malade. Guiane.

» Les adultes réſiſtent plus long-temps. A cet » âge, le mal ſe manifeſte par une douleur que » l'on ſent au cou, & que les malades compa- » rent à l'effet d'une corde dont ils auraient le » cou fort ſerré. La mâchoire ſe reſſerre, & ne » laiſſe plus de paſſage à la nourriture. Les bras, » les jambes deviennent ſi roides, qu'en prenant » le malade par la tête ou par un pied, on le » leve comme une pièce de bois; cependant la » roideur des membres n'eſt pas ſi continuelle, » qu'il n'arrive quelquefois des contractions » involontaires. Ces accidens fatiguent ſi fort, » qu'ils font jetter de hauts cris aux malades. Ils » demandent qu'on les ſoutienne; ils veulent » qu'on leur tienne la tête un peu élevée, pour » leur faciliter la reſpiration. Mais, ce que ce » mal a de plus ſingulier, c'eſt une faim ſi in- » ſatiable, qu'on mangerait à chaque moment, » ſi l'on avait la liberté d'avaler. La fièvre ne » manque point de ſurvenir. Des ſueurs abon-

Guiane.

» dantes ſe répandent par-tout le corps, & les » douleurs ne faiſant qu'augmenter, on meurt » avec d'horribles convulſions. »

L'Auteur joint à cette deſcription, les remèdes qu'une heureuſe expérience lui a fait découvrir, & qu'il faut lire dans ſon Ouvrage. Pluſieurs eſclaves, dit-il, qu'il eut le bonheur de guérir dans la Colonie, doivent leur témoignage au ſuccès de ſa méthode.

On ne parle point du ver de Guinée, ſur lequel on a déjà fait pluſieurs obſervations ; mais c'eſt ici l'occaſion de parler du *makaque*, ver qui eſt fort commun à Cayenne, entre les Américains, les Nègres & les Créoles, & que les étrangers même y contractent par un long ſéjour. Il eſt de la groſſeur d'un tuyau de plume, long d'un pouce, rouſſâtre, ou d'un brun foncé, approchant d'une chenille par ſa figure. Il naît ſous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuiſſes, près des articulations, ſur-tout aux genoux. D'abord il ſe fait ſentir par une démangeaiſon, qui eſt bientôt ſuivie d'une tumeur ſur la peau. On la perce après l'avoir laiſſé groſſir. L'animal s'y trouve nageant dans le ſang. La maniere de l'en tirer, eſt de preſſer ſimplement la peau, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la craſſe qui ſe forme dans les pipes à fumer. Après l'opération,

ration, la plaie ne tarde point à se fermer d'elle-même.

Guiane.

Entre les observations de M. Barrere sur le Commerce de la Cayenne, on en trouve de curieuses sur quelques plantes que cette Colonie a comme adoptées. Il nous apprend qu'on n'y a commencé qu'en 1721 à cultiver le café. Quelques déserteurs Français, qui étaient passés à Surinam, se flatterent d'obtenir leur amnistie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques feves de café, que les Hollandais avaient déjà commencé à cultiver avec succès dans leur Colonie. Elles furent mises en terre. Trois pieds de café, qui leverent, produisirent un bon nombre de feves, qui furent distribuées entre les habitans, &, dans l'espace de peu d'années, toute l'Isle en fut pourvue; mais la forme des arbres differe beaucoup de celle d'Arabie.

Le café de Cayenne ne s'élève gueres qu'à la hauteur de dix pieds. La racine produit une tige droite, de deux pouces de grosseur par le bas, branchue dès sa naissance. Les branches, qui sont opposées les unes aux autres, en croix, & deux à deux, s'étendent à la ronde, jusqu'à trois ou quatre pieds, & forment un arbrisseau assez touffu, de forme presque pyramidale. Les feuilles croisent aussi deux à deux, semblables à celles

Guiane.

du laurier franc, mais plus grandes; leur longueur commune eſt d'un demi-pied, ſur deux pouces & demi de large. Elles ſont d'un verd foncé pardeſſus, d'un verd pâle pardeſſous, & un peu ondées ſur les bords. De leurs aiſſelles naiſſent, par étages, pluſieurs fleurs aſſez ſerrées, preſque ſans odeur. Chacune eſt un petit tuyau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant de celui du petit jaſmin, & diviſé, par le haut, en cinq parties. Le piſtil, qui part du fond, n'eſt d'abord qu'un très-petit bouton plat, & ſurmonté par un filet fourchu, d'environ ſix lignes de long; il ſe change en baie verte, qui prend la couleur de ceriſe en mûriſſant, & qui contient deux ſemences, ou deux feves convexes d'un côté, applaties de l'autre, chacune renfermée dans une capſule blanchâtre.

La ſaiſon où les arbres fleuriſſent & donnent leur fruit, eſt principalement le temps des pluies. Dans l'origine de leur culture, on doutait qu'ils puſſent s'accommoder du climat. L'extrême ſéchereſſe en faiſait périr beaucoup, & les pluies exceſſives de l'hiver empêchaient les fruits de mûrir, & pourriſſaient même les racines, à meſure qu'elles s'étendaient vers le fond. D'ailleurs on avait une peine infinie à garantir les nouveaux plans, des fourmis & d'autres inſectes qui les

dévoraient ; mais tous ces obſtacles furent ſurmontés. Aujourd'hui les arbres croiſſent en perfection, & lorſqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils donnent, pour récolte ordinaire, chacun douze livres de feves. M. Barrere aſſure que le café de Cayenne, un peu ſuranné, ne le cède gueres au Moka. Il s'en fait deux récoltes; la premiere au mois de Juin, & la ſeconde vers Noël. Les branches, qui fleuriſſent dans le cours de Juin, rapportent du fruit en Décembre, & celles qui fleuriſſent vers Noël, donnent leur fruit en Juin. L'arbre s'accommode mieux d'un terrain élevé, que des fonds bas : il croît mieux auſſi dans les terres noires & graſſes, qui ſont malheureuſement aſſez rares dans la Colonie, que dans les terres ſablonneuſes. Enfin il ſe multiplie plus aiſément par la graine que par la bouture. Guiane.

Dès l'année 1735, on avait planté du cacao, & ſes progrès faiſaient concevoir de grandes eſpérances à la Colonie. On y cultive auſſi du coton, que l'Auteur juge plus fin & plus beau que celui des autres Iſles, quoiqu'il ſoit de même eſpèce, c'eſt-à-dire, de la claſſe de celui qu'on nomme coton arbriſſeau, parce qu'il s'éleve à la hauteur de dix ou douze pieds. La pitte, qui n'eſt pas négligée dans l'Iſle, fournit une filaſſe très-utile,

Guiane. On aſſure que le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoie, & la crainte de nuire aux Manufactures de ſoie, eſt la ſeule raiſon qui en arrête le tranſport en Europe. Les Portugais en font des bas, qu'ils eſtiment, & les Américains teignent cette plante comme le chanvre, pour en faire des cordes & des hamacs.

Mais, quoiqu'avec ces nouvelles adoptions, l'Iſle de Cayenne ait naturellement d'excellens arbres, & qu'une ſoigneuſe culture y pût faire croître tous les fruits étrangers, ſans en excepter la canelle & le poivre, ſon principal commerce eſt celui du ſucre & du rocou, dont M. Barrere fait monter le produit annuel, avec celui des autres marchandiſes, à plus de cent mille écus. Les vaiſſeaux qu'on y envoie, bornent leur cargaiſon au vin, à la farine, au bœuf ſalé, aux groſſes toiles, ſur-tout aux toiles peintes, aux ferremens, à diverſes ſortes d'étoffes & de mercéries, en un mot, aux marchandiſes les plus ſimples & les plus néceſſaires à la vie. Encore ſerait-il inutile ou nuiſible d'y en porter trop, parce qu'on ne trouverait pas aiſément à s'en défaire. Le malheur de l'Iſle eſt de manquer d'habitans, ſur-tout de Nègres, pour cultiver quantité de bonnes terres, qui reſtent en friche dans une ſi petite étendue.

Les habitans de la Côte ont pris l'uſage d'aller faire, entre les écueils de quelques petites Iſles voiſines ; la pêche de l'eſpadon & des groſſes tortues de mer, qui ſe retirent ordinairement près des rochers contre leſquels les vagues ſe viennent briſer. C'eſt une eſpèce de filet, nommé *la fole*, qu'ils emploient à cette pêche. Il eſt large de quinze à vingt pieds, ſur quarante à cinquante de long. Les mailles ont un pied d'ouverture en quarré, & le fil n'a pas plus d'une ligne & demie de groſſeur. On attache de deux en deux mailles, deux flots de demi-pied de long, faits d'une tige épineuſe, que les Américains appellent *moucou-moucou*, & qui tient lieu de liége. On amarre à la relingue, qui eſt en-bas du filet, quatre ou cinq groſſes pierres, du poids de quarante à cinquante livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts, qui ſont à fleur d'eau, on met des bouées, c'eſt-à-dire, d'autres gros morceaux de moucou-moucou, qui ſervent à marquer l'endroit où il eſt placé. Les foles ſe placent ordinairement fort près des Iſlots, ou de quelques briſans, parce que les tortues mâles, les ſeules qu'on prenne à cette pêche, vont brouter une plante marine, ou plutôt une eſpèce de *fucus*, qui croît ſur les rochers à fleur d'eau. Les pêcheurs font exactement le quart, c'eſt-à-dire, que de temps en temps ils viſitent les filets. Lorſque la fole com- Guiane.

Guiane.

mence à *caler*, ſuivant leur langage, ce qui ſignifie s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on ſe hâte de l'iſſer. Les tortues ne peuvent ſe dégager aiſément de cette ſorte de rets, parce que les lames, qui ſont aſſez élevées près de l'Iſlots, donnent aux deux bouts un mouvement continuel, qui les étourdit, ou qui les embarraſſe. Au contraire, l'eſpadon s'agite quelquefois ſi furieuſement lorſqu'il eſt pris, qu'il s'échappe, en briſant le filet, & l'on reconnaît à la rupture des mailles, ſi c'eſt un de ces poiſſons qui a paſſé. Pour peu qu'on differe à viſiter les filets, lorſqu'on a pris quelques tortues, on les trouve ordinairement noyées & tout-à-fait mortes.

Le temps réglé pour foler la tortue, eſt depuis Janvier juſqu'en Mai; mais la pêche de l'eſpadon ſe fait au commencement de l'hiver, ſur-tout lorſque le vent du Nord régne. Dans le cours de Décembre, Janvier, Février & Mars, ce vent a quelquefois tant d'impétuoſité, qu'il brûle & déracine les plantes. Jamais l'eſpadon ne s'approche tant de la terre que la tortue. On place les foles un peu plus au large, & lorſque ce poiſſon eſt pris, on ne manque point de lui couper avec une hache, l'eſpèce d'épée qui fait ſa défenſe, avant même que de l'iſſer dans le canot, ſur-tout lorſqu'il eſt d'une groſſeur ex-

traordinaire : ſans cette précaution, il tuerait ou bleſſerait dangereuſement quelque pêcheur. Il s'en trouve de vingt-cinq & trente pieds de long. La chair n'en étant pas aſſez bonne pour compenſer le travail & le danger, elle eſt abandonnée aux Américains & aux Nègres ; mais le foie eſt fort utile, par la quantité d'huile qu'on en tire, & qu'on brûle dans les Fabriques de ſucre. La groſſe tortue, au contraire, eſt excellente dans cette mer. Guiane.

On prend auſſi entre les Iſles, mais plus rarement, cette belle eſpèce de tortue, qu'on nomme *carret*, & dont l'écaille a toujours fait le fonds d'un riche commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre aux environs de Cayenne, & regrette encore ici que le petit nombre des habitans ne leur permette point d'en faire une pêche réglée.

Il donne un dénombrement des différentes Nations connues des Français. « On les diſtingue, » dit-il, en Américains des côtes & des terres. » Le nombre de celles qui ſont répandues dans » le fonds du Pays, doit être très-grand ; mais » l'éloignement où elles ſont les unes des autres, » & la difficulté de pénétrer dans une région ſi » vaſte, par d'affreux déſerts, des forêts de cent » lieues, & par des rivieres telles qu'on les » repréſentées, ne permettent gueres de ſe pro-

Guiane.

» curer les informations qu'on desire, & per-
» mettent encore moins d'y tenter quelque com-
» merce. Non-seulement cette difficulté serait in-
» surmontable par la longueur & les mauvaises
» qualités du chemin, mais encore par la diver-
» sité des langues, par les pluies démésurées &
» presque continuelles, qui rendent les rivieres
» aussi dangereuses à traverser, qu'elles le sont
» naturellement à remonter, & sur-tout par la
» férocité des habitans, qui n'ayant jamais vu
» d'Européens, tueraient également un Voyageur,
» pour le plaisir de lui enlever ses habits, ou pour
» celui de le manger; car il est certain qu'ils sont
» tous anthropophages. »

A l'égard de ceux qu'on nomme Américains des Côtes, leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze milles. Si l'on excepte les Galibis, qui sont les seuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis l'Isle de Cayenne, jusqu'au-delà de l'Orénoque, tous les autres sont des Américains Portugais, qui ont apporté avec eux leurs usages particuliers, en divers cantons, d'où les Galibis n'ont point entrepris de les chasser. Depuis près d'un siécle, on s'efforce de leur communiquer des principes d'humanité & de Religion. Les Jésuites en ont rassemblé une partie dans des habitations régulieres. C'est apparemment par cette voie qu'on est parvenu à

connaître la plupart de leurs noms; mais si la totalité de ces Américains ne passe point quinze mille, on doit juger que, dans une si grande variété de Nations, chaque Carbet ne peut être fort peuplé. Guiane.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Méridionale, depuis l'Iſthme de Panama juſqu'au Bréſil.

Hiſtoire Naturelle.

Végétaux.

TOUT le pays de l'Iſthme étant plein de bois, contient une grande variété d'arbres, de plantes, & de fruits, dont les eſpèces ſont non-ſeulement inconnues en Europe, mais different de celles des autres parties de la même région. Lionnel Waffer, qui s'était attaché particulierement à ces obſervations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le coton. C'eſt, dit-il, le plus gros arbre de l'Iſtme, & l'abondance en eſt ſurprenante. Il porte une gouſſe de la groſſeur des noix muſcades, remplie d'une eſpèce de duvet, ou de laine courte, qui n'eſt pas plutôt mûre qu'elle creve la gouſſe, & qu'elle eſt emportée par le vent. Les Américains font un grand uſage de ce coton; mais ils emploient le bois à faire des pirogues, eſpèce de bâtimens à rames, qui different autant des canots, que nos barques different des bâteaux. Ils brûlent les arbres creux; mais les Eſpagnols, ayant reconnu que le bois en eſt tendre & facile à travailler, les

coupent ſoigneuſement, pour en faire divers ouvrages.

Hiſtoire Naturelle.

Les cèdres du pays, ſur-tout ceux des côtes du Nord, ſont célèbres, non-ſeulement par leur hauteur & leur groſſeur, mais encore par la beauté de leur bois, qui eſt fort rouge, avec de très-belles veines, & dont l'odeur mérite le nom de parfum. Cependant il n'eſt pas de meilleur uſage que l'arbre à coton, & les Américains l'emploient auſſi à faire des canots & des pirogues.

Le *maca* eſt un arbre fort commun, dont le tronc s'élève toujours droit, & n'a pas plus de dix pieds de hauteur: mais ſes propriétés ſont tout-à-fait ſingulieres. Il eſt couronné d'une ſorte de guirlandes, qui ſont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moëlle ſemblable à celle du ſureau. Le tronc eſt nu juſqu'au ſommet, mais de-là ſortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé *des guirlandes*, parce qu'ayant un pied & demi de large ſur onze ou douze de long, & diminuant inſenſiblement juſqu'à l'extrémité, leur ordre & leur épaiſſeur préſente cette apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes de longues pointes, ſont entremêlées du fruit, qui eſt une eſpèce de grappe, de figure ovale, formée de pluſieurs fruits de la groſſeur d'une petite poire. Leur couleur eſt d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en mûriſſant.

Hiſtoire Naturelle.

Chaque fruit a ſon noyau. La chair, quoiqu'un peu aigre, eſt également agréable & ſaine. Les Américains coupent ſouvent l'arbre, dans la ſeule vue d'en manger le fruit; cependant, comme le bois en eſt dur, peſant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à conſtruire leurs maiſons. Les hommes en font auſſi des têtes de fleches, & les femmes des navettes pour le travail du coton.

Le *bibby*, eſpèce de palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il diſtille, eſt un arbre commun dans l'Iſthme, & que ſon uſage rend fort cher aux Américains. Il a le tronc droit, mais ſi menu que, malgré ſa hauteur, qui va juſqu'à ſoixante-dix pieds, il n'eſt gueres plus gros que la cuiſſe. Il eſt nu, armé de piquans comme le maca; & ſes branches, qui ſortent auſſi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre, & de la groſſeur des noix. Les Américains en tirent une eſpèce d'huile, ſans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les preſſer. Enſuite, écumant la liqueur à meſure qu'elle ſe refroidit, ce deſſus qu'ils enlevent, devient une huile très-claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils ſe peignent le corps. Dans la jeuneſſe de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille roulée en forme d'entonnoir, la li-

queur qu'ils nomment *bibby*. On l'en voit ſortir à groſſes gouttes. Le goût en eſt aſſez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent, après l'avoir gardée un jour ou deux. Hiſtoire Naturelle.

Il ſe trouve des cocotiers dans les Iſles de l'Iſthme; mais Waffer n'en vit pas un ſur le Continent. Au contraire, la plupart des Iſles n'ont point de platanes, & le Continent en eſt rempli. Les platanes de l'Iſthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel pluſieurs longues & groſſes feuilles croiſſent les unes ſur les autres, & forment des eſpèces de panaches, vers le haut deſquels les fruits s'élèvent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en boſquets, qui rendent le païſage fort agréable, par la ſeule verdure des troncs. On diſtingue une autre eſpèce de platanes nommés *bonanos*, qui ne ſont pas moins communs dans l'Iſthme, mais dont le fruit court, épais, doux, farineux, ſe mange cru, au lieu que celui des autres ſe mange bouilli.

Le *mammey* ne croît que dans les Iſles, ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Iſthme qu'il parcourut. Son tronc eſt droit & ſans branches, & n'a pas moins de ſoixante pieds de haut. On fait beaucoup de cas de ſon fruit, qui a la forme d'une poire, & qui eſt ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle-Eſpagne. Au contraire, celui du mammey-ſapota eſt plus

Hiſtoire Naturelle.

petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur; mais cet arbre eſt rare dans les Iſles de l'Iſthme, & ne croît pas même ſur le Continent. Il n'y vient pas non-plus de ſapadilles, tandis qu'elles ſont fort communes dans les Iſles. Ce fruit n'y eſt pas plus gros qu'une poire de bergamote, & ſa peau reſſemble à celle de la reinette. L'arbre differe peu du chêne.

L'ananas, que tous les Voyageurs Anglois appellent *pomme-de-pin*, eſt fort commun dans l'Iſthme, & mûrit dans toutes les ſaiſons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Américains ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *poire piquante*. Sa plante eſt haute d'environ quatre pieds, & fort épineuſe. Elle a des feuilles épaiſſes, à l'extrémité deſquelles s'éleve la poire, que les Etrangers regardent comme un très-bon fruit.

Les cannes de ſucre croiſſent ici ſans culture; mais les Américains n'en font pas d'autre uſage que de les mâcher & d'en ſucer le jus, tandis que les Eſpagnols n'épargnent rien dans leurs plantations pour en faire de bon ſucre.

Waffer ajoute à la deſcription qu'on a déjà donnée de la mancenille que, dans les Iſles de l'Iſthme, cette pomme funeſte joint à la beauté de ſa couleur, une odeur fort agréable; que l'arbre croît dans des terres couvertes de la plus belle ver-

dure ; qu'il eſt bas & bien revêtu de feuilles ; mais que le tronc en eſt ſi gros & le bois ſi bien grainé ; qu'on en fait des pièces de rapport dans les ouvrages de marqueterie ; que cependant on ne peut le couper ſans péril, & que la moindre goutte de ſon ſuc produit un cloche ſur le membre qu'elle touche. « Un Français de notre compagnie, » dit le même Voyageur, s'étant aſſis ſous un de ces » arbres, après une légere pluie, il en tomba ſur » ſa tête & ſur ſon eſtomac quelques gouttes » d'eau, qui y formerent de ſi dangereuſes puſ- » tules qu'on eut la peine à lui ſauver la vie. Il lui » en reſta des marques ſemblables à celles de la » petite vérole. »

Hiſtoire Naturelle.

Le *maho* de l'Iſthme eſt de la groſſeur du frêne : mais il s'y en trouve une autre eſpèce moins groſſe & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce eſt auſſi claire que notre canevas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle ſe déchire en lanieres juſqu'au haut du tronc. Ces lanieres ſont minces, mais ſi fortes, qu'on en fait toutes ſortes de cables & de cordages. Waffer donne la méthode des Américains de l'Iſthme. « Ils commencent, dit-il, par ôter toute l'écorce » de l'arbre, & la mettre en pièces. Ils battent ces » pièces, les nettoient, les tordent enſemble, & » les roulent entre leurs mains, ou ſur leurs cuiſſes, » comme nos Cordonniers font leur fil, mais beau-

Hiſtoire Naturelle.

» coup plus vîte. C'eſt à quoi ſe réduit tout leur » art. Ils en font auſſi des filets pour pêcher le » gros poiſſon. »

Les fameuſes calebaſſes du Darien y croiſſent comme dans les autres parties de l'Amérique, ſur un arbre aſſez petit, mais fort épais, & ſe trouvent diſperſées ſur les branches comme nos pommes. La groſſeur du fruit eſt inégale; & ſa coquille, qui eſt toujours ronde, contient dans ſa capacité, depuis deux juſqu'à cinq pintes. Mais l'Iſthme en a deux eſpèces, l'une douce & l'autre amere, quoique leurs arbres aient une exacte reſſemblance. La ſubſtance de l'un & l'autre fruit eſt ſpongieuſe & pleine de jus. Les calebaſſes douces ſervent de rafraîchiſſement aux Américains dans leurs voyages; c'eſt-à-dire, qu'ils en ſucent le jus, & qu'ils en jettent le reſte. L'autre eſpèce eſt d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais en décoction, elle a des vertus admirables pour la guériſon des fièvres tierces & pour la colique. Les coquilles des calebaſſes de l'Iſthme ſont preſque auſſi dures que celles du coco, ſans approcher de leur épaiſſeur. Les Américains, qui les emploient à divers uſages, ſavent les peindre avec une ſorte d'art, & les vendent aſſez cher aux Eſpagnols. Ils ont auſſi des gourdes, qu'ils laiſſent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent ſoin d'élever à l'appui des arbres. On en

diſtingue

diſtingue auſſi deux eſpèces; la douce, qui ſe mange; & l'amere, qui n'a d'utile que ſa coquille, dont on ſe ſert pour puiſer de l'eau, comme celles des calebaſſes ſervent de plats & de vaſes. Hiſtoire Naturelle.

L'herbe à ſoie de l'Iſthme n'eſt qu'une eſpèce de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine eſt pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, ſont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une ſcie Les Américains coupent ces herbes, les font ſécher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; enſuite, les tordant comme ceux du maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette eſpèce de ſoie eſt recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les femmes Eſpagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des lacets jaunes, dont les Négreſſes des Plantations ſe croient fort parées.

L'Iſthme produit un arbre nommé *bois-léger*, qui tire ce nom de ſon extrême légereté, quoiqu'il ſoit de la groſſeur ordinaire de l'orme. Le tronc en eſt droit, & ſa feuille reſſemble beaucoup à celle du noyer. Il en faut une quantité ſurprenante pour la charge d'un homme. Waffer

Hiſtoire Naturelle.

ignore s'il eſt ſpongieux comme le liége; mais il vit, avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de maca, ſoutenoient ſur l'eau deux ou trois hommes. Les Américains emploient cette eſpèce de radeaux, pour traverſer les rivieres ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de canots. Ils ont un autre arbre, nommé *bois-blanc* dans leur langue, dont la hauteur ordinaire eſt de dix-huit ou vingt pieds, & dont la feuille reſſemble à celle du ſenné. Le bois en eſt fort dur, ſerré, peſant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il eſt d'un ſi beau grain, qu'il n'y a point d'ouvrage de marqueterie auquel il ne pût être employé. Cet arbre ne ſe trouve que dans l'Iſthme. Les tamarins bruns y ſont fort gros & fort hauts: ils croiſſent près des rivieres, dans les terrains ſablonneux. Le canelier bâtard eſt commun dans toutes les forêts du Pays, & porte un fruit ſans uſage, dont l'odeur tire ſur celle de la canelle, dans une gouſſe plus courte & plus épaiſſe que celle des feves.

Les bamboux épineux croiſſent dans toutes les parties de l'Iſthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des bois taillis, qui rendent impraticables les cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à-la-fois, vingt ou trente branches, défendues par des pointes

fort piquantes. On voit peu de ces arbriſſeaux dans les Iſles; mais il ne s'y trouve aucun bambou creux, quoique cette eſpèce ſoit fort commune auſſi ſur le Continent, & qu'elle y croiſſe juſqu'à trente & quarante pieds de hauteur, avec une groſſeur proportionnée. Le tronc a, de diſtance en diſtance, des nœuds qui contiendraient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers uſages. Ses feuilles ne reſſemblent pas mal à celles du ſureau. Hiſtoire Naturelle.

On ne parleroit point des mangliers, qui ſont auſſi communs dans l'Iſthme que dans toutes les régions voiſines, & qui n'y cauſent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, ſi Waffer ne faiſait, ſur cette incommode eſpèce d'arbres, deux obſervations qui ne ſe trouvent dans aucun autre Voyageur: l'une que l'écorce des mangliers, qui croiſſent dans l'eau ſalée, eſt rouge, & peut ſervir à la teinture du cuir; l'autre, que l'écorce du Pérou, ſi fameuſe ſous le nom de *quinquina*, eſt de la même eſpèce. « Dans le dernier voyage, dit-il, que » j'ai fait au port d'Arica, j'y vis arriver une ca» ravane d'environ vingt mules, chargées de cette » écorce. Un homme de ma compagnie ayant » demandé d'où elle venait, l'Eſpagnol qui con» duiſait la caravane, nous montra du doigt de » hautes montagnes fort éloignées de la mer, &

Hiſtoire Naturelle.

» répondit que cette marchandiſe venait d'un » grand lac d'eau douce, qui était derrière une » de ces montagnes. J'examinai l'écorce avèc attention, & je dis à l'Eſpagnol, c'eſt de l'écorce » de manglier. Il me répondit dans ſa langue, » qu'elle étoit de manglier d'eau douce, ou d'un » petit arbre de la même eſpèce. Nous emportâmes quelques paquets de cette écorce; & j'ai » éprouvé, en Virginie, que c'étoit effectivement » de l'écorce de manglier. »

L'Iſthme a deux ſortes de poivre; l'une qu'on y appelle en langue du pays, *poivre à la cloche*, & l'autre *poivre à l'oiſeau*. Les deux eſpèces y ſont dans une égale abondance, & ſont le fruit de deux arbriſſeaux. Les Américains en font un grand uſage, ſur-tout de la ſeconde eſpèce, qu'ils préferent à la premiere.

Entre pluſieurs bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y aurait beaucoup d'avantages à tirer pour nous. «Ces arbres croiſ» ſent, dit-il, en fort grande quantité vers la côte » du Nord, ſur une riviere qui coule du côté des » Iſles Sambales, à deux milles & demi de la » mer. » Il en parle ſur le témoignage de ſes propres yeux. Leur hauteur eſt de trente ou quarante pieds. L'écorce eſt rude & fort inégale. A peine le bois eſt coupé, qu'il paraît d'un jaune-rouge. Les Américains le mêlant avec une ſorte

de terre qu'ils ont dans le pays, en teignent le coton pour les hamacs & pour leurs robes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures enſemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du ſang. « J'en fis l'épreuve, » ajoute Waffer : je trempai dans cette eau, une » pièce de coton qui devint très-rouge. A la vérité, » elle pâlit un peu quand je l'eus lavée ; mais je » m'en imputai la faute, & je jugeai que j'avais » manqué à quelque choſe pour fixer la couleur ; » car il eſt certain que l'eau ne ſaurait effacer cette » teinture. »

Hiſtoire Naturelle.

Aux environs de Carthagène, les plus grands & les plus gros arbres, ſont le *caobo*, ou acajou, le cèdre, le baumier, l'arbre-marie & les palmiers. Le bois des premiers ſert à fabriquer des canots, & particulierement des champanes ; ſorte de barques que les habitans emploient pour leur commerce le long de la côte & ſur les rivieres. On y voit deux ſortes de cèdres : les uns blancs, & les autres rougeâtres, qui ſont les plus eſtimés. Le baumier & l'arbre marie diſtillent une liqueur réſineuſe de différente eſpèce ; l'une, appellée *huile-marie*, & l'autre, *baume-tolu*, du nom d'un village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les palmiers, élevant leurs têtes touffues ſur les montagnes, y forment une très-agréable perſpective. On en diſtingue pluſieurs eſpèces

Hiſtoire Naturelle.

peu différentes à la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits ; quoiqu'elles donnent preſque toutes une ſorte de vin qui fait la liqueur ordinaire des Américains du pays. Le meilleur eſt celui qu'on tire du palmier royal, & du *corozo*. Après avoir fermenté pendant cinq ou ſix jours, il mouſſe comme le vin de Champagne ; il eſt agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut eſt de s'aigrir trop tôt, ce qui oblige ſans ceſſe d'en renouveller les proviſions.

Le gayac & l'ébenier des montagnes de Carthagène, ont preſque la dureté du fer. On y trouve auſſi quantité de bejuques, eſpèce de ſaule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui eſt ici plus varié dans ſes eſpèçes. On en diſtingue une, dont le fruit ſe nomme, par excellence, *habilla* ou feve *de Carthagène*. C'eſt en effet une ſorte de feve large d'un pouce ſur neuf lignes de long, plate, à-peu-près en forme de cœur. Sa gouſſe eſt blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noyau peu différent de l'amande ordinaire ; mais un peu moins blanc & fort amer. On aſſure que c'eſt le plus excellent de tous les antidotes, contre la morſure de toutes ſortes de ſerpens. Il ſuffit d'en manger immédiatement après la bleſſure, pour arrêter auſſi-tôt le cours du venin, & pour en diſſiper

tous les effets. C'eſt un préſervatif comme un remède; & cette opinion eſt ſi bien établie que les Chaſſeurs & les Ouvriers ne vont jamais ſur les montagnes, ſans en avoir pris un peu à jeun; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme ſi cette précaution les rendait invulnérables. L'habilla de Carthagène eſt chaude au plus haut degré. Auſſi en mange-t-on ſi peu, que la doſe ordinaire n'eſt que la quatrieme partie d'un noyau; & lorſqu'on l'a priſe, il faut ſe bien garder de boire ſur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Don Antoine d'Ulloa, qui donne ici ſon témoignage pour garant, fondé, dit-il, ſur l'expérience, ajoute que ce fruit n'eſt point inconnu dans d'autres contrées de l'Amérique, & que ſes vertus y ſont même renommées, mais qu'il y porte le nom d'*habilla de Carthagène*, parce que c'eſt dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes ſes perfections. Hiſtoire Naturelle.

La plante qu'on nomme *ſenſitive*, y eſt auſſi très-commune entre celles qui naiſſent ſous les arbres & dans les bois. Elle eſt aujourd'hui trop connue pour demander une deſcription; mais le même Voyageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagène, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Eſpagnols, plus modeſtes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *vergonzoſa* & de *donzella*. Il ajoute, que ſa hauteur

Hiſtoire Naturelle.

ordinaire, aux environs de Carthagène, n'eſt que d'un pied & demi, & que chacune de ſes feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, ſur un peu moins d'une ligne de large; au lieu qu'à Guayaquil, où elle eſt auſſi fort commune, elle a trois ou quatre pieds de haut, & ſes feuilles à proportion.

Le climat de l'Iſthme eſt trop humide & trop chaud pour l'orge, le froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de maïs & de riz. Un boiſſeau de maïs en donne cent. Ce bled ſert non-ſeulement à faire le *bollo*, eſpèce de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces contrées, mais à nourrir auſſi les porcs & toute ſorte de volaille. Le bollo de maïs eſt blanc, mais fort inſipide. Les Eſpagnols, comme les Américains, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laiſſer tremper quelque temps le maïs dans de l'eau fort pure, & de l'écraſer enſuite entre deux pierres. A force de le broyer & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en ſéparer la peau & les autres excrémens, après quoi ils le pétriſſent; &, dans cet état, ils recommencent à le broyer entre deux pierres. Il ne reſte alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'eſt bon que dans cet eſpace. On peut le

pêtrit au lait, & peut-être en eſt-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mêlange qui puiſſe lui faire perdre ſa couleur & ſon goût naturels. Hiſtoire Naturelle.

Les Nègres des plantations de l'Iſthme ſont nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette eſpèce de pain qu'on nomme *caſſave*, compoſé de racines d'*yuca*, *d'ignames*, & de *manioc*. On ne s'arrête à leur méthode que pour donner occaſion de la comparer avec celle des Iſles Françaiſes. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper enſuite avec une rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de long. Leur ſubſtance réduite en farine ſemblable à la groſſe ſciure de bois, eſt jettée dans l'eau pour en ôter un ſuc très-âcre & très-fort, qui eſt un vrai poiſon. Elle y demeure quelque temps, & l'eau eſt ſouvent changée. Enſuite l'ayant fait ſécher, on la pêtrit en forme de gâteau rond, large d'environ deux pieds de diamètre, & de quatre lignes d'épaiſſeur, qu'on fait cuire dans de petits fours, ſur de grandes plaques de cuivre, ou ſur une eſpèce de brique. C'eſt une nourriture fort ſubſtantielle, mais fade. Elle ſe conſerve long-temps ſans ſe corrompre; &, quoiqu'elle ſe durciſſe, ſon goût eſt le même au bout de deux mois que le premier jour.

Hiſtoire Naturelle.

L'uſage du pain de froment eſt rare dans l'Iſthme, parce que la farine n'y venant que d'Eſpagne, elle n'y ſauroit être à bon marché. On n'en trouve gueres que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles, encore n'en uſent-ils qu'en prenant du chocolat, ou en mangeant des confitures au caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préférer le bollo, & même la caſſave, qu'ils aſſaiſonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtiſſeries de maïs, & divers mets, dont ils ſe trouvent auſſi-bien pour leur ſanté que du bollo, qui eſt d'un uſage fort ſain.

Entre diverſes racines communes à toute l'Amérique, l'Iſthme produit beaucoup de *camotes*, que les Voyageurs comparent pour le goût, aux patates de Malaga, mais qui leur reſſemblent peu par la figure. Elles ſont preſque rondes, & fort raboteuſes. Les Créoles en font des conſerves, & les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui ſeroit d'en faire entrer dans la compoſition de leur caſſave. Elle en auroit, dit-il, meilleur goût.

Le cacaotier croît naturellement en divers endroits de l'Iſthme; mais le fruit n'y eſt pas ſi gros ni ſi huileux, que dans la Province de Carthagène. Les melons communs & les melons d'eau, le raiſin

de treille, les oranges, les nefles & les dattes, ſont des fruits auſſi communs aujourdhui dans les Villages Américains que dans les plantations Eſpagnoles; mais le raiſin n'y eſt pas d'un ſi bon goût qu'en Eſpagne. En récompenſe, les nefles y ſont beaucoup plus délicates. On y diſtingue trois ſortes de plantains, toutes trois dans une égale abondance: les *bananes*, qui ſont la plus groſſe, & qui n'y ont pas moins d'un pied de long; les *dominicos*, moins gros & moins longs que les bananes, mais d'un goût fort ſupérieur; & les *guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la ſanté, mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire eſt de quatre pouces. Dans ſa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luiſante & plus unie que celle des deux autres, & le noyau auſſi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé; mais les équipages des vaiſſeaux de l'Europe, buvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils ſont accoutumés d'en boire avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou même des morts ſubites. Cependant un Voyageur éclairé croit avoir vérifié que c'eſt moins la qualité de l'eau-de-vie que la quantité qui cauſe le mal. Il en vit boire modérément à quelques perſonnes de ſa connoiſſance,

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

après avoir mangé des guinéos, & réitérer pluſieurs fois l'expérience, ſans en reſſentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même eſſayer de mettre avec ces fruits rôtis ſur la braiſe, un peu d'eau-de-vie & de ſucre, qui ne ſervit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il s'en faiſait ſervir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Les papaies de l'Iſthme ſont longues de ſix à huit pouces, & reſſemblent aux limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *guanabane*, fruit d'un arbre comme les papaies, reſſemblerait beaucoup au melon, ſi ſon écorce n'était plus liſſe, & toujours verdâtre. Sa chair eſt d'ailleurs un peu jaune, & tire ſur le goût du melon, mais leur principale différence eſt dans l'odeur. Celle de la guanabane eſt rebutante. Ses pepins ſont ronds, luiſans, & d'environ deux lignes de diamètre. Ce n'eſt qu'une moëlle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & tranſparente. Son odeur eſt plus déſagréable encore que celle du fruit, c'eſt-à-dire plus fade. Les Habitans du Pays aſſurent qu'en mangeant cette ſemence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort

indigeſte ſans cette précaution ; mais, quoique le goût n'en ſoit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur. Hiſtoire Naturelle.

Tout le pays produit naturellement une ſi grande abondance de limons, que, ſans culture & ſans ſoins, les campagnes en ſont couvertes : mais ils ne ſont pas de la même eſpèce que ceux de l'Europe, ou du moins ceux de l'eſpèce européenne ſont rares dans l'Iſthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en ſi grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix pieds de haut. En ſortant de terre, il ſe diviſe en pluſieurs branches, qui forment enſemble une houpe aſſez agréable ; mais les feuilles, quoique ſemblables à celles de nos citronniers, ſont plus petites & fort liſſes. Le fruit n'eſt pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en eſt très-fine. A proportion de ſa groſſeur, il contient plus de jus que les citrons d'Europe ; mais il eſt beaucoup plus acide. On ne laiſſe point de l'employer dans toutes les ſauces, ſans s'appercevoir qu'il nuiſe à la ſanté. Les habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot ; c'eſt-à-dire, qu'en la mettant ſur le feu, ils expriment, dans l'eau, le jus d'un certain nombre de limons, qui l'amollit ſi vîte, que, dans l'eſpace de trois-quarts-d'heure, elle ſe trouve en état d'être ſervie. Cet uſage étant commun dans le pays, on s'y moque des Eu-

Hiſtoire Naturelle.

ropéens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourraient rendre auſſi courte.

Les amandiers & les oliviers ne croiſſent pas mieux dans l'Iſthme que le raiſin de vignoble; on eſt obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les amandes, l'huile & les vins; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces marchandiſes fort cheres. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait; & c'eſt un mal dont tous les habitans ont beaucoup à ſouffrir, ſans autre exception que les Américains & les Nègres, qui ſont accoutumés aux liqueurs du pays. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés ſans une prompte révolution dans leur tempérament : l'eſtomac perd ſon activité pour la digeſtion; il s'affoiblit, & le déſordre croît; juſqu'à devenir la ſource de diverſes maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un temps où le vin était ſi rare à Carthagène, qu'on n'y diſait la Meſſe que dans une ſeule Egliſe. On s'apperçoit moins que l'huile manque, parce que tous les mets s'apprêtent avec le ſaindoux, qui eſt toujours en ſi grande abondance, qu'une partie s'emploie à faire du ſavon : on a d'ailleurs des chandelles de ſuif pour la nuit; ainſi, l'uſage de l'huile eſt preſque réduit aux ſalades.

Il croît du tabac dans l'Iſthme : mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie ; ce que Waffer n'attribue qu'à la pareſſe des Américains, qui le cultivent mal, & qui ne le tranſplantent jamais. Ils ſe bornent à le ſemer dans leurs plantations ; &, l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il ſoit ſec pour le dépouiller de ſes feuilles, qu'ils roulent en cordes de deux ou trois pieds de longueur, au milieu deſquelles ils laiſſent un petit trou. Lorſqu'ils veulent fumer en compagnie, un petit garçon allume un bout du rouleau ; & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vîte. Le fumeur met le bout mouillé dans ſa bouche, comme on y met une pipe ; &, ſoufflant par le trou, il pouſſe la fumée au viſage de ceux qui l'environnent. Chacun a, ſous le nez, un petit entonnoir, qui leur ſert à la recevoir ; &, pendant plus d'une demi-heure, ils la reſpirent voluptueuſement.

Hiſtoire Naturelle.

Le même Voyageur, dont le témoignage mérite beaucoup de diſtinction, ſur des propriétés qu'il avait connues dans un long ſéjour avec les Américains de l'Iſthme, aſſure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'animaux ; mais que la terre y étant très-fertile, « il ne ſerait queſtion » que d'en défricher une partie conſidérable, qui » conſiſte en bois, pour en faire d'excellens » pâturages, où tous les animaux de l'Europe

Animaux.

Hiſtoire Naturelle.

» s'engraiſſeraient merveilleuſement. » Cependant M. d'Ulloa ſe plaint que la chair des vaches, qui ſont en abondance dans les Colonies Eſpagnoles, eſt ſéche & peu ſubſtantielle; effet, dit-il, de la chaleur du climat. D'un autre côté, il avoue que les porcs de race d'Europe y ſont extrêmement délicats, & qu'ils paſſent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'eſt auſſi le mets favori des Eſpagnols, qui croient cette viande plus ſaine que toute autre, juſqu'à la préférer dans leurs maladies, aux perdrix, aux poules, aux pigeons & aux oies, dont ils ne manquent point, & qui ſont de fort bon goût.

C'eſt particulierement dans l'Iſthme, qu'on trouve un grand nombre de cette eſpèce de ſangliers ou de porcs ſauvages, que les Américains nomment *peccaris*. Ils ſont faits, ſuivant Waffer, comme les cochons de Virginie : leur couleur eſt toujours noire; ils ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vîte. Ce que le peccari a de plus ſingulier, c'eſt qu'au-lieu d'avoir le nombril ſous le ventre, il l'a ſur le dos; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, ſa chair ſe corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée; au lieu que ſi le nombril eſt coupé, elle ſe conſerve très-fraîche pendant pluſieurs jours : elle eſt d'ailleurs très-nourriſſante, ſaine, & de bon goût.

Ces animaux

Ces animaux vont ordinairement en troupes : les Américains les chaſſent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre eſpèce de porc ſauvage, qu'ils nomment *varé*, couvert d'une ſoie fort épaiſſe, avec de grandes défenſes & de petites oreilles. C'eſt un animal féroce, qui attaque toutes les autres bêtes. On le chaſſe comme le peccari, & ſa chair n'eſt pas moins eſtimée : il n'a pas le nombril ſur le dos. Hiſtoire Naturelle.

On rencontre dans les bois de l'Iſthme une aſſez grande quantité de bêtes fauves, qui reſſemblent beaucoup à nos daims. Non-ſeulement les Américains ne les chaſſent jamais, quoique la chair en ſoit excellente ; mais ils refuſent d'en manger, par une ſuperſtition ignorée : ils paraiſſent même affligés d'en voir manger aux Européens ; &, s'ils en trouvent des cornes, que ces animaux perdent en certains temps, ils les conſervent avec beaucoup de ſoin.

Les chiens de l'Iſthme ſont fort petits & mal faits : ils ont le poil rude & long. Quelque ſoin qu'on apporte à les dreſſer pour la chaſſe, ils ne ſervent qu'à faire lever le gibier ; &, de quatre cens bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la courſe : mais s'ils les font entrer dans quelque détroit, ils les y tiennent aſſez fidèlement bloquées juſqu'à l'arrivée des chaſſeurs.

Histoire Naturelle.

Les lapins du pays different des nôtres, non-seulement par leur groſſeur, qui eſt égale à celle du lièvre; mais encore par les oreilles qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue : jamais ils ne ſe font de terriers; leur retraite eſt entre les racines des arbres. Les Américains aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence : il ne vit point de lièvres dans l'Iſthme.

Les ſinges y ſont en grand nombre, & de différentes eſpèces, dont la plus commune eſt une ſorte de ſapajous, que les Américains nomment *micos*, de la groſſeur d'un chat, & de couleur griſe.

Le renard de l'Iſthme n'excède guère non plus la groſſeur d'un chat ordinaire : ſon poil eſt très-fin, & tire ſur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue; mais il l'a fort épaiſſe, & compoſée d'un poil ſpongieux, qui ne ſert pas moins à ſa défenſe qu'à ſon ornement. S'il eſt pourſuivi d'un chien, ou d'autres animaux qui lui font la guerre, il mouille ſa queue de ſon urine, en fuyant, & la leur fait jaillir au muſeau; l'odeur en eſt ſi puante, qu'elle ſuffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'aſſurer qu'elle ſe fait ſentir d'un quart de lieue, & ſouvent, dit-il, pendant une demi-heure entiere.

La Nature n'a pas moins pourvu à la défenſe

de l'*armadille* ; animal ſingulier, qu'on a déjà nommé pluſieurs fois, ſans en avoir donné la deſcription. Il eſt de la groſſeur d'un lapin d'Europe ; mais d'une figure fort différente. Par le grouin les pieds & la queue, il reſſemble au cochon. Tout ſon corps eſt couvert d'une écaille dure & forte, qui, ſe conformant aux irrégularités de ſa ſtructure, le met à couvert de toutes ſortes d'inſultes, & n'apporte point d'obſtacle à ſa marche. Cette écaille eſt accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la premiere par une jointure. Elle ſert à garantir ſa tête ; de ſorte que toutes les parties de ſon corps ſont dans une égale ſûreté. La ſurface des deux écailles repréſente diverſes figures en relief, de couleur foncée ; mais avec des nuances ſi différentes, que la vue en eſt fort agréable. Les Américains & les Nègres ſont les ſeuls qui mangent la chair de cet animal, & qui la trouvent excellente. Hiſtoire Naturelle.

On ne trouve point dans l'Iſthme d'autres chevreaux ni d'autres moutons, que ceux qu'on y apporte d'Eſpagne ; & ces animaux n'ont jamais pu s'y multiplier. Les rats & les ſouris y ſont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre ; leur couleur eſt griſe, & leur groſſeur extraordinaire. Une race de chats, dit Waffer, ſerait un des beaux préſens qu'on pût faire aux Américains ; ce qui doit faire juger que le climat n'eſt pas

Hiſtoire Naturelle.

favorable non plus à leur multiplication, puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable que les Eſpagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voyageur raconte qu'étant aux Iſles Sambales, & voulant marquer ſa reconnaiſſance, par quelques préſens, à des Américains qui l'avaient bien ſervi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un chat qu'il avait à bord.

Du côté de Porto-Bello, on trouve un animal, qu'on croirait avoir déjà décrit ſous le nom de *pareſſeux*, dans l'Hiſtoire Naturelle du Mexique, ſi quelques propriétés ſingulieres qu'on n'y a pas encore remarquées, beaucoup plus que la différence du nom, ne portaient à croire qu'il n'eſt pas ici le même, ou que la premiere deſcription demande un ſupplément. On l'appelle ici *perico ligero*, nom ironique, pour marquer ſon extrême lenteur. Il a la figure d'un ſinge de groſſeur médiocre; mais il eſt de la plus hideuſe laideur : ſa peau eſt ridée, & d'un gris brun; ſes pattes & ſes jambes ſont preſque ſans poil. Il a tant d'averſion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il ſe trouve que lorſqu'il y eſt forcé par la faim. La vue des hommes & celle des bêtes féroces, ne paraiſſent pas l'effrayer. S'il ſe remue, chaque mouvement eſt accompagné d'un cri ſi lamentable, qu'on ne peut l'entendre ſans un mêlange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, ſans ces témoignages de douleur, qui viennent

apparemment d'une contraction naturelle de ſes nerfs & de ſes muſcles. Toute ſa défenſe conſiſte dans ces cris lugubres : il ne laiſſe pas de prendre la fuite, lorſqu'il eſt attaqué par quelqu'autre bête ; mais, en fuyant, il redouble ſi vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble aſſez ſon ennemi, pour le faire renoncer à le pourſuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme ſi le mouvement qu'il a fait lui laiſſait de cruelles peines : avant que de ſe remettre en marche, il demeure long-temps immobile. Cet animal vit de fruits ſauvages : lorſqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement ſur l'arbre qu'il en voit le plus chargé : il en abat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait ſa proviſion, il ſe met en peloton, & ſe laiſſe tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de deſcendre : enſuite il demeure au pied, juſqu'à ce qu'il ait conſumé ſes vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres.

Hiſtoire Naturelle.

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des habitans, eſt l'*iguana*, ce fameux amphibie qu'on a ſi ſouvent nommé. On écorche l'animal pour en manger la chair, qui eſt très-blanche, & que les habitans du Pays ne trouvent pas moins bonne que ſes œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaiſe, quoique douçâtre, & d'une odeur forte ; mais il trouva les œufs pâ-

Hiſtoire Naturelle.

teux, & d'un goût qu'il traite de déteſtable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de poule ; mais le ſavant Eſpagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de poulet, que les habitans de Panama lui attribuent.

Oiſeaux.

Les oiſeaux de cet ardent climat ſont en ſi grand nombre, & d'eſpèces ſi variées, qu'on ne trouve point de Voyageurs, qui aient entrepris d'en donner une exacte Deſcription. « Les cris & » les croaſſemens des uns, confondus avec le » chant des autres, ne permettent pas de les » diſtinguer. Dans cette confuſion, on ne laiſſe pas » de remarquer, avec étonnement, que la Na- » ture a fait une eſpèce de compenſation du » chant & du plumage ; c'eſt-à-dire, que les oi- » ſeaux qu'elle a parés des plus belles couleurs, » ont un chant déſagréable, & qu'au contraire, » elle a donné un chant très-mélodieux à ceux » dont le plumage a peu d'éclat. Le *guanayo*, » qui ſe fait admirer par ſa beauté, pouſſe des » cris aigus & fort importuns. Ce déſavantage lui » eſt commun avec tous ceux qui ont le bec gros » & court, & la langue épaiſſe, tels que les *Lorros*, » les *lotorras* & les *periquitos*. »

Le *chicaly*, dont les plumes ſont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & ſi belles, que les Américains en font leur plus brillante parure, a le chant du coucou, avec quelque choſe de

plus triſte encore dans le ſon. C'eſt un gros & long oiſeau, qui porte toujours la queue droite, & qui ſe tient ſur les arbres, volant de l'un à l'autre, ſans deſcendre preſque jamais à terre. Il ſe nourrit de fruit. Sa chair eſt noirâtre, mais de bon goût. Hiſtoire Naturelle.

Toutes les ſingularités des volatiles ſemblent unies dans le *tucan*. Sa groſſeur eſt à-peu-près celle d'un ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue eſt courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde ſur un brun obſcur qui domine. Il a la tête exceſſivement groſſe, à proportion du corps; mais il ne pourrait pas ſoutenir autrement le poids de ſon bec, qui n'a pas moins de ſept ou huit pouces, de ſa racine juſqu'à la pointe. La partie ſupérieure a, près de la tête, environ deux pouces de baſe, & forme dans toute ſa longueur, une figure triangulaire, dont les deux ſurfaces latérales ſont relevées en boſſe. La troiſieme, c'eſt-à-dire, celle du dedans, ſert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la ſupérieure; & ces deux parties, qui ſont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur ſaillie, diminuent inſenſiblement, juſqu'à leur extrémité, où leur diminution eſt telle, qu'elles forment une pointe auſſi aigue que celle d'un poignard.

Hiſtoire Naturelle.

La langue eſt faite en tuyau de plume : elle eſt rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui raſſemble d'ailleurs, en-dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues ſur les plumes des autres oiſeaux. Il eſt ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui régne ſur les deux faces latérales de la partie ſupérieure ; & cette couleur forme, tout autour, une ſorte de ruban, d'un demi-pouce de large. Tout le reſte eſt d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoiſi, qui ſont à la diſtance d'un pouce l'une de l'autre, vers la racine. Les lèvres, qui ſe touchent quand le bec eſt fermé, ſont armées de dents, qui forment deux mâchoires en maniere de ſcie. Les Eſpagnols ont donné le nom de *prêcheur* à cet oiſeau, & la raiſon qu'on en apporte, eſt une autre ſingularité : c'eſt, ſuivant M. d'Ulloa, « qu'étant perché au ſommet d'un arbre, » pendant que d'autres oiſeaux dorment plus » bas, il fait, de ſa langue, un bruit qui » reſſemble à des paroles mal articulées, dans la » crainte (dit-on) que les oiſeaux de proie ne » profitent du ſommeil des autres pour les dé- » vorer. » Au reſte, les tucans, ou prêcheurs, s'apprivoiſent ſi facilement, qu'après avoir paſſé quelques jours dans une maiſon, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour rece-

voir ce qu'on leur offre. Ils ſe nourriſſent ordinairement de fruits ; mais, lorſqu'ils ſont apprivoiſés, ils mangent tout ce qu'on leur préſente. Hiſtoire Naturelle.

L'oiſeau que les Eſpagnols ont nommé *gallinazo*, parce qu'il reſſemble aux poules, eſt de la groſſeur d'un panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot juſqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes : cet eſpace eſt entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuſe, qui forme pluſieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il eſt couvert, ſont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire ſur le brun. Le bec eſt bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces oiſeaux ſont familiers dans les Villes & dans les autres habitations. Les toits des maiſons en ſont couverts. On ſe repoſe ſur eux du ſoin de les nettoyer. Il n'y a point d'animaux dont ils ne faſſent leur proie ; &, quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat ſi ſubtil, que, ſans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait obſerver que ſi la Nature n'avait pourvu cette contrée d'un ſi grand nombre de gallizanos, l'infection de l'air, cauſée par des corruptions continuelles, la rendrait bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent

Hiſtoire Naturelle.

fort peſamment ; mais enſuite ils s'élèvent ſi haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en ſautant, avec une eſpèce de ſtupidité. Leurs jambes ſont dans une aſſez juſte proportion. Ils n'ont aux pieds, que trois doigts pardevant ; mais un quatrieme qu'ils ont à côté, inclinant un peu ſur le derriere, & quelques autres, qui ſont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarraſſent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas meſuré, ils ſont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une ſerre, longue & forte. Si les gallinazos ſont preſſés de la faim, & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les beſtiaux qui paiſſent. Une vache, un porc, qui a la moindre bleſſure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui ſert de rien de ſe rouler par terre, & de faire entendre les plus hauts cris. Ces inſatiables animaux ne lâchent pas priſe ; à coups de bec, ils agrandiſſent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle.

On diſtingue d'autres gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & une partie du col ſont blanches dans quelques-uns, rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-deſſus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne ſont pas moins carnaciers que les précédens. Les Eſpagnols leur donnent le nom

de *Reyes gallinazos*, non-seulement parce que le nombre en est petit, mais parce qu'on prétend avoir observé que si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espèce n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, premiere partie à laquelle il s'attache, & qu'il se soit retiré volontairement. Histoire Naturelle.

Les chauves-souris sont non-seulement innombrables dans l'Isthme, mais si grosses, que Wafer les compare à nos pigeons. « Leurs ailes, » dit-il, sont larges & longues à proportion de » cette grosseur, & sont armées de griffes aigues, » à leur jointure. » Dans la Province de Carthagène, le nombre en est si grand au coucher du Soleil, qu'il s'en forme des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs, comme d'adroites sangsues, qui n'épargnent ni les hommes ni les bêtes. L'excessive chaleur du pays obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des chambres où l'on couche, elles y entrent; & si quelqu'un dort, le bras ou le pied découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, pour sucer le sang qui en sort: « J'ai vu, dit M. d'Ulloa, » plusieurs personnes à qui cet accident était ar» rivé, & qui m'ont assuré que, pour peu qu'elles » eussent tardé à s'éveiller, elles auraient dormi » pour toujours; car elles avaient déjà perdu tant

Hiſtoire Naturelle.

» de ſang, qu'il ne leur ſerait pas reſté aſſez de » force pour arrêter celui qui continuait de » ſortir par l'ouverture. » Il ne parait pas étonnant au même Voyageur, qu'on ne ſente point la piquure; « parce qu'outre la ſubtilité du coup, » l'air, dit-il, agité par les ailes de la chauve- » ſouris, rafraîchit le dormeur, & rend ſon aſſou- » piſſement plus profond. »

Les quams, les corroſous, les pélicans, les perroquets bleus & verds, les paraquités, les macas, & la plupart des oiſeaux qu'on a nommés dans la Deſcription du Mexique, ſont communs auſſi dans l'Iſthme. Waffer fait une peinture curieuſe du corroſou. C'eſt un grand oiſeau de terre, noir, peſant, & de la groſſeur d'une poule d'inde; mais la femelle n'eſt pas ſi noire que le mâle. D'ailleurs il a, ſur la tête, une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à ſon gré. Sa gorge eſt celle du coq d'inde. Il vit ſur les arbres & fait ſa nourriture de fruits. Les Américains prennent tant de plaiſir à ſon chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire; & la plupart y réuſſiſſent dans une ſi grande perfection, que l'oiſeau s'y trompe & leur répond. Cette ruſe ſert à le faire découvrir. On mange ſa chair quoiqu'elle ſoit un peu dure. Mais, après avoir mangé un corroſou, les Américains ne manquent jamais d'enterrer ſes os, ou de les jetter dans

une riviere, pour les dérober à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage. Hiſtoire Naturelle.

On trouve, dans l'Iſthme, un oiſeau rouſsâtre, aſſez ſemblable à la perdrix, mais qui a les jambes plus longues, la queue encore plus petite, & qui court ſur la terre, ſans ſe ſervir preſque jamais de ſes ailes : la chair en eſt excellente.

Les Américains ont autour de leurs cabanes, un grand nombre de poules apprivoiſées, dont les unes, ſemblables aux nôtres, ont toutes une houpe ſur la tête, & un plumage fort varié : les autres ſont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaiſſe, qu'elles portent dreſſée, & le bout des ailes noir. Cette ſeconde eſpèce ne ſe mêle point avec la premiere, & chante un peu avant le jour, comme nos coqs. Jamais elles ne s'éloignent des habitations. La chair & les œufs de ces deux ſortes de poules ſont une excellente nourriture. Elles ſont fort graſſes, parce que les Américains leur prodiguent le maïs.

Autour des Iſles Sambales, & ſur la côte de l'Iſthme, particulierement du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'oiſeaux de mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, ſur la côte de la mer du Sud; mais on en voit peu ſur

Hiſtoire Naturelle.

la côte Méridionale, du moins en comparaiſon de celle du Nord. Waffer en donne pour raiſon que la baie de Panama n'eſt pas auſſi poiſſonneuſe, à beaucoup près, que celle des Sambales, ſur laquelle on voit en particulier quantité de pélicans.

Inſectes & Reptiles.

Les inſectes & les reptiles ſont en ſi grand nombre dans toute cette région, que non-ſeulement les habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même eſt ſouvent en danger par la morſure de ces dangereux animaux. Tels ſont les ſerpens, les centipèdes, les ſcorpions & les araignées. Entre les ſerpens, il n'y en a point d'auſſi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Iſthme, que les *corales*, les *ſerpens à ſonnettes* & les *ſaules*.

Les premiers ſont longs de quatre ou cinq pieds, ſur un pouce d'épaiſſeur. La peau de leur corps eſt tachetée de quarrés rouges, jaunes & verds, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête plate & groſſe, comme les viperes de l'Europe. Leurs mâchoires ſont garnies de dents, ou de crochets, dont la morſure fait paſſer dans la plaie un venin ſi ſubtil, qu'il fait enfler auſſi-tôt le corps. Le ſang ſe corrompt enſuite dans tous les organes, juſqu'à ce que les tuniques des veines ſe rompent à l'ex-

trémité des doigts. Alors le ſang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à ſuivre. On a parlé ailleurs du ſerpent à ſonnettes. Hiſtoire Naturelle.

On donne le nom de *ſaule* à un autre ſerpent, dont l'eſpèce eſt fort nombreuſe ; non-ſeulement parce qu'il reſſemble au bois de ſaule par la couleur, mais encore plus, ſans doute, parce qu'il eſt toujours collé aux branches de cet arbre, dont il ſemble qu'il faſſe partie. Sa piquure eſt toujours mortelle, pour peu que les remèdes ſoient différés. Il y en a d'infaillibles, qui ſont connus de certains Américains, auxquels les Eſpagnols ont recours, & que cette raiſon leur a fait nommer *curandores*, c'eſt-à-dire, *guériſſeurs*. Le plus ſûr eſt l'*habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au reſte, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'aſſurer, que les plus redoutables de ces animaux ne nuiſent jamais s'ils ne ſont offenſés ; que, loin d'être agiles, ils ſont d'une lenteur qu'il nomme pareſſe, qu'on paſſe vingt fois devant eux ſans qu'ils faſſent le moindre mouvement ; que, s'ils n'en faiſaient quelquefois pour ſe retirer dans les feuilles, on ne diſtinguerait pas s'ils ſont morts ou vivans ; enfin qu'il n'y a de danger que pour ceux qui marchent deſſus, ou qui ont l'imprudence de les irriter.

Les Habitans de Panama ſont infatués à l'excès de deux ſingularités dont ils font honneur à la

Hiſtoire Naturelle.

Nature. C'eſt une opinion générale dans la Ville, que les campagnes voiſines produiſent une eſpèce de ſerpent qui a deux têtes, une à chaque extrémité du corps, & que ſon venin n'eſt pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas poſſible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur ſéjour à Panama, de voir un de ces merveilleux animaux : mais, ſuivant la deſcription qu'on leur en fit, ils ont environ deux pieds de long, le corps rond comme un ver, de ſix à huit lignes de diamètre, & les deux têtes de la même groſſeur que le corps, ſans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa eſt beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une, & que tout le corps étant d'une groſſeur égale, ce qui paraît aſſez ſingulier, les Habitans ont conclu qu'ils avaient deux têtes parce qu'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce ſerpent eſt fort lent à ſe mouvoir, & qu'il eſt de couleur griſe, mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une herbe qu'ils appellent *herbe de coq*, & dont ils prétendent que l'application eſt capable de guérir, ſur-le-champ, un poulet à qui l'on aurait coupé la tête, en reſpectant une ſeule vertèbre du cou. Les Mathématiciens ſollicitèrent envain ceux qui faiſaient ce récit, de leur montrer l'herbe ; ils ne purent l'obtenir,

nir, quoiqu'on les assurât qu'elle était commune, d'où l'Auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire; dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte. Histoire Naturelle.

Les centipèdes sont une espèce de cloportes d'une grosseur monstrueuse, dont cette région est infestée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagène, où ils pullulent dans les maisons, beaucoup plus encore qu'à la campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune. Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Toute la superficie, supérieure & latérale, est couverte d'écailles dures, couleur de musc, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espèce de toit est assez fort pour défendre l'animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, & sa piquure est mortelle. De prompts remèdes en arrêtent le danger; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

Les scorpions ne sont pas moins communs que les centipèdes. On en distingue plusieurs sortes; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux

Hiſtoire Naturelle.

de la première eſpèce s'engendrent dans les bois ſecs & pourris; les autres dans les coins des maiſons & dans les armoires. Leur groſſeur eſt différente; les plus grands ont trois pouces de long, ſans y comprendre la queue. On remarque auſſi de la différence dans la qualité de leur poiſon. Celui des noirs paſſe pour le plus dangereux; mais, ſi l'on y remédie promptement, il n'eſt pas mortel. La malignité de celui des autres ſe réduit à cauſer la fièvre, à répandre dans la paume des mains & dans la plante des pieds une ſorte d'engourdiſſement, qui ſe communique au front, aux oreilles, aux narines & aux lèvres; à faire enfler la langue, à troubler la vue: on demeure dans cet état pendant un jour ou deux; après quoi, le venin ſe diſſipe inſenſiblement, ſans qu'il y en ait à craindre aucune ſuite. Les Habitans du pays ſont perſuadés qu'un ſcorpion purifie l'eau, & ne font pas ſcrupule d'en boire lorſqu'ils l'y voient tomber. Ils ſont ſi familiariſés avec ces inſectes, qu'ils les prennent avec les doigts ſans aucune crainte, en obſervant de les ſaiſir par la dernière vertèbre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent enſuite avec eux. M. d'Ulloa obſerve que le ſcorpion mis dans un vaſe de cryſtal avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il ſe pique la tête de ſon aiguillon

jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée plusieurs fois, lui fait conclure que le venin de cet animal produit sur son corps, le même effet que sur celui des autres. Histoire Naturelle.

Le *caracol soldado*, ou limaçon soldat, est un dangereux insecte de l'Isthme, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des limaçons ordinaires, c'est-à-dire, tournée en spirale, & de couleur blanchâtre: mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrémité contraire, il ressemble à l'écrevisse, en grosseur, comme dans la forme & la disposition de ses pattes. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un blanc mêlé de gris; & sa grandeur est de deux pouces de long, sur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout son corps est flexible; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille de vrai limaçon, proportionnée à sa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille; quelquefois il la laisse pour chercher sa nourriture; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour se défendre avec ses deux pattes, dont il se sert comme les écrevisses. Sa morsure

Hiſtoire Naturelle.

cauſe, pendant vingt-quatre heures, les mêmes accidens que la piquure du ſcorpion. Il faut ſe garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal: l'expérience a fait reconnoître que, dans ces circonſtances, l'eau cauſe une ſorte de ſpaſme, ou d'étourdiſſement convulſif, qui eſt ordinairement mortel. Waffer, qui n'avait vu de ces inſectes que dans les Iſles Sambales, dit que leur queue eſt un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moëlle ſucrée. Il ajoute qu'ils ſe nourriſſent de ce qui tombe des arbres; & qu'ils ont ſur le cou un petit ſac, dans lequel ils conſervent une petite proviſion de nourriture; qu'ils en ont un ſecond, en dedans, qui eſt rempli de ſable; que lorſqu'ils ont mangé de la mancenille, leur chair devient un poiſon, & que pluſieurs Anglais en ayant mangé ſans précaution, furent dangereuſement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces inſectes eſt un ſpécifique admirable pour les entorſes & les contuſions.

« Les Américains, dit-il, nous l'apprirent: » nous en fîmes ſouvent l'expérience, & nous » cherchions moins ces animaux pour les man- » ger, que pour en tirer l'huile, qui eſt jaune » comme la cire, & qui a la même conſiſtance » que l'huile de palme. »

Mais toutes ces ſingularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du pays

avaient raconté à M. d'Ulloa, que lorſque le caracol ſoldado croît en groſſeur, juſqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui ſervait de retraite, il va, ſur le bord de la mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à ſa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curioſité de s'en aſſurer par ſes propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui: à l'exception, dit-il, de la piquure dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve. Hiſtoire Naturelle.

Carthagène & Porto-Bello ſont peut-être les deux lieux du monde où les crapauds ſont en plus grand nombre. On en trouve, non-ſeulement aux environs, dans les terres humides & marécageuſes, mais dans les rues, dans les cours des maiſons, & généralement dans tous les lieux découverts. Ceux qui paroiſſent après la pluie ſont ſi gros, que les moindres ont ſix pouces de long; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, ſuivant l'opinion qui ſuppoſe un développement de germes, cauſé tout-d'un-coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa ſe perſuade plus volontiers, fondé, dit-il, ſur ſes propres obſervations, que l'humidité du pays le rend propre à la production de ces inſectes; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur

Hiſtoire Naturelle.

deſſéche; qu'ils ſe tapiſſent dans les terres molles, au-deſſus deſquelles il ſe trouve aſſez de terre ſeche pour les cacher, & que, lorſqu'il pleut, ils ſortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui eſt comme leur élément. C'eſt ainſi que les rues & les places ſe rempliſſent de ces reptiles, dont l'apparition ſubite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie eſt transformée en crapaud. Si c'eſt pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en eſt ſi grand, qu'il forme comme un pavé; & perſonne ne peut ſortir ſans les fouler aux pieds. Il en arrive des morſures d'autant plus fâcheuſes, qu'outre leur groſſeur, ces odieux animaux ſont fort venimeux.

M. d'Ulloa fait une peinture charmante des papillons de l'Iſthme: mais il trouve une fâcheuſe compenſation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverſes ſortes de mouches. Il en diſtingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savannes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere qu'il nomme *zancudos*, eſt la plus groſſe. Celle de la ſeconde ne different point des moſquites d'Eſpagne. La troiſieme eſpèce, qu'il nomme *gegenes*, eſt petite, & reſſemble à ces petits vers qui mangent le bled. Leur groſſeur n'excède pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur eſt cendrée. Les *manteaux-blancs*, qui ſont la quatrieme eſpèce, ſont une

ſorte de cirons, ſi petits, qu'on ſent l'ardente cuiſſon de leur piquure, ſans appercevoir ce qui la cauſe. Ce n'eſt que par la quantité qui s'en répand dans l'air, qu'on obſerve qu'ils ſont blancs, & de-là vient leur nom. Les deux premieres eſpèces cauſent une groſſe tumeur, dont l'inflammation ne ſe diſſipe que dans l'eſpace de deux heures. Les deux autres ne cauſent point de tumeur, mais leur piquure laiſſe une démangeaiſon inſupportable. Ainſi, conclut douloureuſement M. d'Ulloa, ſi l'ardeur du Soleil rend les jours du pays longs & ennuyeux, ces cruels inſectes ne rendent pas les nuits plus amuſantes. Envain l'on recourt aux *moſquiteros* contre les petits, ſi la toile n'eſt ſi ſerrée qu'ils ne puiſſent pénétrer au travers; & l'on s'expoſe alors à étouffer de chaleur.

Histoire Naturelle.

Donnons, d'après le même Voyageur, la deſcription du petit inſecte, qui ſe nomme *nigua* au Mexique & dans l'Iſthme, *pique* au Pérou, & dont on ne trouve nulle part une peinture ſi curieuſe. Il eſt ſi petit, qu'il eſt preſqu'imperceptible : ſes jambes n'ont pas les reſſorts de celles des puces; ce qui n'eſt pas une petite faveur de la Providence, puiſque, ſuivant M. d'Ulloa, « s'il avait la faculté de ſauter, il n'y a point de » corps vivant qui n'en fût rempli, & cette en» geance ferait périr les trois quarts des hommes,

Hiſtoire Naturelle.

» par les accidens qu'elle pourrait leur cauſer. » Elle eſt toujours dans la pouſſiere, ſur-tout dans les lieux mal-propres : elle s'attache aux pieds, à la plante même & aux doigts.

Elle perce ſi ſubtilement la peau, qu'elle s'y introduit ſans qu'on la ſente. On ne s'en apperçoit que lorſqu'elle commence à s'étendre : d'abord il n'eſt pas difficile de l'en tirer ; mais, quand elle n'y aurait introduit que la tête, elle s'y établit ſi fortement, qu'il faut ſacrifier un peu de peau pour lui faire lâcher priſe. Si l'on ne s'en apperçoit pas aſſez tôt, l'inſecte ſe loge, ſuce le ſang, & ſe fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate. Il ſe tapit dans cet eſpace, de maniere que ſa tête & ſes pieds ſont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de ſa nourriture, & que l'autre partie de ſon corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y dépoſer ſes œufs. A meſure qu'il les pond, la petite perle s'élargit ; &, dans l'eſpace de quatre ou cinq jours, elle a juſqu'à deux lignes de diamètre. Il eſt alors très-important de l'en tirer ; ſans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, ſemblables à des lentes, c'eſt-à-dire, autant de nigues, qui, occupant bientôt toute la partie, cauſent beaucoup de douleur, ſans compter la difficulté de les déloger. Elles pénètrent quelquefois juſqu'aux os ; &,

lorſqu'on eſt parvenu à s'en délivrer, la douleur dure juſqu'à ce que la chair & la peau ſoient entierement rétablies. Hiſtoire Naturelle.

Cette opération eſt longue & douloureuſe : elle conſiſte à ſéparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où réſident les œufs ; ce qui n'eſt pas aiſé, ſans crever la tunique. Après avoir détaché juſqu'aux moindres ligamens, on tire la perle, qui eſt plus ou moins groſſe, à proportion du ſéjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler, pour en arracher toutes les racines, & ſur-tout pour ne pas laiſſer la principale nigue : elle recommencerait à pondre, avant que la plaie fût fermée ; &, s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donnerait encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut ſe garder, avec un ſoin extrême, de ſe mouiller le pied malade. Sans cette attention, l'expérience a fait connaître qu'on eſt menacé du paſme, mal ſi dangereux, qu'il eſt ordinairement mortel.

Quoique l'inſecte ne ſe faſſe pas ſentir, dans le temps qu'il s'inſinue, dès le lendemain il cauſe une démangeaiſon ardente & fort douloureuſe, ſur-tout dans quelques parties, telles que le deſſous des ongles : la douleur eſt moins vive

à la plante du pied, où la peau eſt plus épaiſſe.

Hiſtoire Naturelle.

On obſerve que la nigue fait une guerre opiniâtre à quelques animaux, ſur-tout au *cerdo*, qu'elle dévore par degrés, & dont les pieds de devant & de derriere ſe trouvent tout percés de trous après ſa mort.

La petiteſſe de cet inſecte n'empêche point qu'on n'en diſtingue deux eſpèces; l'une venimeuſe, & l'autre qui ne l'eſt pas. Celle-ci reſſemble aux puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépoſe ſes œufs. L'autre eſpèce eſt jaunâtre, & ſon nid couleur de cendre. Un de ſes effets, quand elle ſerait logée à l'extrémité des orteils, eſt de cauſer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës, qui ne finiſſent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ulloa, déſeſpérant de pouvoir expliquer un effet ſi ſingulier, s'en tient à l'opinion commune, qui ſuppoſe, dit-il, que « l'inſecte pique de petits muſcles qui deſcendent » des aînes au pied, & que ces muſcles, infectés » du venin de la nigue, le communiquent aux » glandes. » Mais il ajoute, « qu'il ne peut douter » d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver pluſieurs » fois, & que les Académiciens Français éprou- » verent comme lui, particulierement M. de » Juſſieu, à qui l'on doit la diſtinction des deux » eſpèces de nigues. »

L'Iſthme a des abeilles, & par conſéquent du miel & de la cire. Waſſer y vit deux ſortes d'abeilles; les unes épaiſſes & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Américains enfoncent les bras pour la prendre, & les retirent tout couverts de ces petits animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurais volontiers, dit le Voyageur Anglais, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pu le vérifier. Les Américains mêlent le miel avec l'eau ſans autre préparation, & s'en font une liqueur très-fade : ils ne font aucun uſage de la cire, à laquelle ils ſuppléent par une ſorte de bois léger, qui leur ſert de chandelles. Hiſtoire Naturelle.

Ils ſont fort incommodés des fourmis, qui, non-ſeulement ſont fort groſſes, mais qui ont des ailes, dont elles ſe ſervent pour voler près des côteaux : elles piquent vivement, ſur-tout lorſqu'elles entrent dans les maiſons. On évite de ſe repoſer ſur la terre, dans les endroits où elles ſont en grand nombre; & les Américains, qui voyagent, ne manquent pas d'obſerver le terrain, avant que d'attacher leurs hamacs aux arbres. Toutes les marchandiſes tiſſues, les toiles de lin, les étoffes de ſoie, d'or & d'argent, ont d'autres inſectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un,

Hiſtoire Naturelle.

qui eſt à peine connu dans l'Iſthme, mais qui fait un extrême ravage dans le pays de Carthagène. C'eſt le *comégen*, « eſpèce de tigne, ſi prompte » & ſi vive dans ſes opérations, qu'en moins de » rien elle convertit en pouſſiere le ballot de » marchandiſes où elle ſe gliſſe. Sans en déranger » la forme, elle le perce de toutes parts avec » tant de ſubtilité, qu'on ne s'apperçoit point » qu'elle y ait touché, juſqu'à ce qu'en y portant » les mains, on n'y trouve, au-lieu de toile ou » d'étoffe, que des retailles & de la pouſſiere. » Cet accident eſt ſur-tout à craindre après l'ar- » rivée des galions, qui offrent toujours une » proie fort abondante au comégen. On n'a pu » trouver d'autre préſervatif que de placer les » ballots ſur des bancs élevés, dont les pieds ſont » enduits de goudron, & de les éloigner des » murs. Cet inſecte, quoique ſi petit, qu'on a de » la peine à le diſcerner, n'ayant beſoin que » d'une nuit pour détruire toutes les marchandiſes » d'un magaſin, on ne manque point, dans le » commerce de Carthagène, de ſpécifier, entre » les pertes dont on demande l'indemnité, celle » qu'on peut craindre du comégen : il eſt ſi par- » ticulier à cette Ville, qu'on n'en voit pas même » à Porto-Bello ni à Panama. »

Poiſſons.

On a déjà remarqué qu'il y a peu de côtes

aussi abondantes en poisson, que celle du Nord de l'Isthme : Wasser eut souvent l'occasion d'en distinguer les principales espèces. Histoire Naturelle.

Le *paracod* est rond, & de la grosseur d'un grand brochet ; mais il est ordinairement plus long. On ne le trouve aussi bon, nulle part, que sur cette côte : cependant on observe qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Wasser n'en soupçonne point d'autre cause que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, plusieurs personnes qui sont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été si malades, que les cheveux & les ongles leur sont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le paracod porte avec lui son contre-poison : c'est l'épine de son dos, qu'on fait sécher au soleil, & qu'on réduit en poudre très-fine. Une pincée de cette poudre, avalée dans quelque liqueur, guérit sur-le-champ : Wasser en fit une heureuse épreuve. On l'assura que, pour distinguer les paracods empoisonnés, de ceux qui ne le sont point, il suffit d'examiner le foie : il n'y a rien à craindre, lorsqu'il est doux ; & le danger n'est que dans ceux qui l'ont amer.

La même côte offre en abondance un poisson que Wasser nomme *gar*, & qu'on prendrait pour l'épée ou la bécune, si sa longueur n'était pas bornée à deux pieds. Il a, dit-il, sur le museau,

Hiſtoire Naturelle.

un os long du tiers de ſon corps : il nage à fleur d'eau, preſqu'auſſi vîte qu'une hirondelle vole, avec des bonds continuels ; & ſon os étant ſi pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il eſt extrêmement dangereux, pour un nageur, de ſe rencontrer ſur ſon paſſage. La chair en eſt excellente : celle du *ſoulpin* n'eſt pas moins bonne ; c'eſt un poiſſon armé de piquans, & de la longueur d'un pied.

Les *raies piquantes*, les *perroquets de mer* & les *congres*, ſont en ſi grand nombre, que la facilité de les prendre, diminue le plaiſir de la pêche.

Toutes les Sambales ſont bordées de coquilles : celle que Waffer nomme *conque* eſt grande, torſe en-dedans, plate du côté de l'ouverture, qui eſt proportionnée à ſa groſſeur, raboteuſe dans toute ſa ſurface ; mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un poiſſon fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoyé long-temps avec du ſable : on le bat long-temps auſſi, parce qu'il a la chair très-ferme ; mais on eſt bien payé de toutes ces peines : cette chair eſt délicieuſe. Il n'y a point d'huitres ni d'écreviſſes de mer ſur la côte de l'Iſthme : on voit ſeulement, entre les rochers des Sambales, quelques groſſes écreviſſes, auxquelles il manque les deux

grandes griffes, qui ſont ordinaires à celles de mer.

Hiſtoire Naturelle.

La pêche des Américains du pays ſe fait avec de grands filets d'écorce de maho, ou de ſoie d'herbe, qui reſſemblent à nos tiraſſes. Dans les courans rapides & traverſés de rochers, ils ſe jettent à la nage, pour ſuivre le poiſſon, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer ; & leur adreſſe eſt extrême à ſaiſir le poiſſon qui s'avance vers la lumiere. Leur maniere de le préparer eſt d'en ôter les boyaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller ſur le charbon. Ils le mangent, ſans autre ſauce que du ſel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faiſant évaporer l'eau ſur le feu, & quantité de leur poivre, qui eſt leur aſſaiſonnement univerſel.

En ſe rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voyageur curieux s'arrête volontiers ſur la côte de Punta de Santa-Elena, ſecond Bailliage de cette Juriſdiction, pour y vérifier ce qu'on raconte d'une propriété, qu'on ne connaît, dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte, & à ceux du port de Nicoya, Province de la Nouvelle-Eſpagne, c'eſt de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait ſemblable à celle des limaçons ordinaires, le petit

Hiſtoire Naturelle.

animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'eſpèce tout-à-fait perdue, parce qu'il n'en reſtait aucune connaiſſance. Cette ſorte d'eſcargot eſt environ de la groſſeur d'une noix. On attribue ſa production aux rochers de la Côte, parce qu'il ne s'en trouve que ſur ceux que la mer baigne. Il renferme une liqueur, qui eſt la véritable pourpre des Anciens, & qui paraît n'être que ſon ſang. Un fil de ſoie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur ſi vive & ſi forte, qu'il n'y a point de leſſive qui puiſſe l'effacer : au contraire, elle en devient plus éclatante, & le temps même ne peut la ternir. On l'emploie, non-ſeulement à teindre le fil de coton & de ſoie, mais à donner la même couleur aux ouvrages déjà tiſſus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

La maniere d'extraire la liqueur eſt différente. Les uns tuent l'animal, & leur méthode eſt de le tirer de ſa coquille, de le poſer enſuite ſur le revers de la main, de le preſſer avec un couteau, depuis la tête juſqu'à la queue, & de ſéparer du reſte du corps, la partie où s'eſt amaſſée la liqueur. Ils font la même opération ſur un grand nombre d'autres, juſqu'à ce qu'ils en aient une quantité ſuffiſante. Alors réuniſſant toute la liqueur enſemble, ils ne font qu'y paſſer les fils qu'ils

qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paraît pas tout-d'un-coup : on ne la diſtingue qu'à meſure que le fil ſeche. Elle eſt d'abord blanchâtre, tirant ſur le lait, enſuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent ſans tuer le limaçon, & ſans l'arracher entierement de ſa coquille. Ils ſe contentent de le preſſer, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil ; après quoi, le remettant ſur le roc où ils l'ont pris, ils lui laiſſent le temps de ſe rétablir. Ils le reprennent, & le preſſent encore ; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la premiere fois ; &, dès la quatrieme, il en rend très-peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de ſa vie, qu'il n'a plus la force de renouveller. M. d'Ulloa ſe trouvant, en 1744, à Punta de Santa-Elena, eut l'occaſion d'examiner l'animal, de voir extraire ſa liqueur par la premiere méthode, & de voir teindre des fils. Il fut ſatisfait de l'opération ; mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre, ſoit fort commun. Quoique le limaçon multiplie aſſez, il en faut une ſi grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne ſe la procure point aiſément, ce qui rend cette teinture fort chere. Elle n'en eſt que plus eſtimée. Entre pluſieurs propriétés, la plus ſinguliere, eſt qu'elle donne au fil une différence

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

de poids, ſuivant les différentes heures du jour. Un Marchand, qui en achete avec cette connoiſſance, ne manque point de ſpécifier l'heure à laquelle le fil & les ouvrages teints, ſeront peſés. Une autre particularité, aſſez remarquable, c'eſt que cette teinture n'eſt jamais ſi belle & ſi parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; ſur quoi M. d'Ulloa ſouhaiterait que les expériences fuſſent multipliées ſur toutes ſortes de fils.

On a remarqué, à l'occaſion de Guayaquil, que les champs de cette Juriſdiction produiſent naturellement une ſi prodigieuſe quantité de cacaotiers, qu'une partie des fruits eſt abandonnée aux ſinges. Cet arbre demande une deſcription. Sa hauteur ordinaire eſt de dix-huit à vingt pieds, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avaient peut-être vu que de jeunes. Lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, ſuivant la vigueur de ſa principale racine. Chaque tronc a depuis quatre juſqu'à ſept pouces de diamètre. A meſure que l'arbre croît, il panche vers la terre; ce qui fait que ſes branches ſont éparſes, c'eſt-à-dire, éloignées les unes des autres. Leurs feuilles ſont longues de quatre juſqu'à ſix pouces, ſur trois ou quatre de large, fort liſſes, d'une odeur agréable, & terminées en pointe, fort

ſemblables, en un mot, à celle de l'oranger connu en Europe, ſous le nom d'*oranger de la Chine*, & au Pérou, ſous celui d'*oranger de Portugal*. Elles different un peu, dans la couleur ſeulement, que la feuille du cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luiſant. Des troncs de l'arbre, comme de ſes branches, naiſſent les gouſſes qui contiennent le cacao. Elles ſont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le piſtil contient la gouſſe, qui croît, en ſe développant, juſqu'à ſix ou ſept pouces de longueur, ſur quatre à cinq de large. Sa figure eſt celle d'un melon pointu, & diviſé en côtes, depuis la tige juſqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur, que dans le melon. Toutes ces gouſſes ne ſont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'eſt pas toujours proportionné à la groſſeur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites, & ſouvent une petite eſt attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'eſt à un rameau très-foible. On obſerve qu'ordinairement, de deux gouſſes qui croiſſent l'une près de l'autre, l'une tire à ſoi tout le ſuc nutritif, & devient, par conſéquent, fort grande aux dépens de l'autre.

La gouſſe eſt verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & ſon écorce eſt mince, liſſe & unie; mais, en ceſſant de croître,

Hiſtoire Naturelle.

elle devient jaune. La cueillant alors, & la coupant en ruelles, on découvre ſa chair, qui eſt blanche, pleine de jus, & qui renferme de petits pepins, diſpoſés le long des côtes, de la même conſiſtance que la chair même, mais plus blancs, revêtus d'une membrane; ils ſe mangent, comme tout autre fruit; & leur goût, qui tire ſur l'aigre, n'a rien de déſagréable; mais ils paſſent pour fiévreux dans le Pays. Dès que la gouſſe eſt jaune en-dehors, on juge que le cacao commence à ſe nourrir de ſa propre ſubſtance, que le pepin durcit en croiſſant, & que le fruit touche à ſa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Enſuite les pepins ayant achevé de mûrir, l'écorce de la gouſſe prend une couleur de muſc foncée; & c'eſt le temps où l'on doit cueillir le fruit. L'épaiſſeur de l'écorce eſt alors d'environ deux lignes, & chaque pepin ſe trouve renfermé dans les diviſions des membranes de la gouſſe.

Auſſi tôt qu'elle eſt détachée de l'arbre, on l'ouvre, pour en vider les pepins ſur des cuirs de bœufs ſecs, ou plus ordinairement ſur des feuilles de *vijahuas*. On les y laiſſe ſécher. Enſuite on les renferme dans des peaux, & c'eſt dans cet état qu'ils ſont tranſportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges, dont chacune contient quatre-vingt-une livres de poids. Le prix n'en eſt

pas fixe. Quelquefois la diſette d'acheteurs les fait donner à ſix ou ſept réales la charge, ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés ſont plus heureux, le prix courant eſt de trois à quatre piaſtres. A l'arrivée des galions, & dans d'autres occaſions de cette nature, il augmente à proportion du débit. Hiſtoire Naturelle.

La récolte du cacao ſe fait deux fois par an, ſans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produiſent, dans l'étendue de la Juriſdiction de Guayaquil, environ cinquante mille charges de cacao. Les cacaotiers, pour être cultivés régulierement, demandent beaucoup d'eau, ſans quoi ils ſe deſſéchent, & dépériſſent bientôt: il faut auſſi qu'ils ajent continuellement de l'ombrage, ou du moins que les rayons du Soleil ne tombent pas directement deſſus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robuſtes, à l'abri deſquels ils puiſſent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur eſt d'autant plus favorable, qu'il eſt compoſé de grandes plaines, qui ſont inondées pendant l'hiver, & qu'on peut arroſer en été, par les canaux tirés des rivieres. Un autre avantage pour le cacaotier, c'eſt que tous les autres arbres y croiſſent facilement. Toute la culture conſiſte à ſarcler de petites plantes, qu'un terroir ſi humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui ôtent

aux arbres la meilleure partie de leur nourriture.

Hiſtoire Naturelle.

On vante beaucoup une laine particuliere aux Pays de Guayaquil, qui s'appelle *laine de Leibo*, du nom d'un arbre qui la produit. Il eſt fort haut & fort touffu. Le tronc en eſt droit, les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pouſſe entre ſes feuilles une petite fleur, dans laquelle ſe forme une eſpèce de coccon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur, ſur dix ou douze lignes de diamètre, qui contient cette laine. Dans cette maturité, le coccon s'ouvre, & laiſſe voir un floccon de petits fils, qui tire un peu ſur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le coton. Cette eſpèce de laine eſt ſi déliée, que les habitans du Pays ne croient pas qu'on puiſſe la filer. Mais le Voyageur qu'on cite, n'en accuſe que leur ignorance, & juge que, s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit poſſible, l'extrême fineſſe de cette laine lui fera mériter le nom de ſoie. Juſqu'à préſent, le ſeul uſage qu'on en faſſe, eſt d'en remplir des matelas. Elle y eſt d'autant plus propre, qu'outre ſa molleſſe naturelle, elle ſe leve & ſe gonfle au Soleil, juſqu'à rendre la toile du matelas auſſi tendue qu'un tambour, ſans s'affaiſſer enſuite à l'ombre, ſi le lieu n'eſt humide, qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Pays, le défaut d'être

extrêmement froide ; mais, d'une infinité de perſonnes, qui avaient couché toute leur vie ſur des matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fuſſent trouvées mal. Hiſtoire Naturelle.

Les peuples de la même Juriſdiction emploient à la pêche, ſur-tout dans les *eſteros*, ou les canaux, une herbe du Pays, qu'ils nomment *barbaſco*. Leur méthode eſt d'en prendre une bouchée, qu'ils mâchent ſoigneuſement, & qu'ils incorporent enſuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe eſt ſi fort, qu'il enivre le poiſſon, juſqu'à le faire ſurnager comme s'il était mort ; de ſorte qu'il ne reſte au pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les eſpèces de petit poiſſon qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivreſſe ; mais le gros revient à ſon état naturel, du moins lorſqu'il n'en a pas trop pris. On pourrait craindre d'en manger, après cette épreuve, ſi l'expérience n'avait appris qu'on le peut ſans danger.

Le plus gros poiſſon, qu'on prenne dans les eſteros de Guayaquil, eſt celui qu'on nomme le *bagre*. Sa longueur eſt de quatre ou cinq pieds. Il eſt fade & mal-ſain dans ſa fraîcheur ; mais il ſe mange gardé. Le *robalo*, qu'on nous donne pour une eſpèce de loup marin, eſt un poiſſon de très-bon goût dans les eſteros éloignés de la Ville. La grande riviere, où l'on ne peut ſuppoſer que le poiſſon ne ſoit pas dans

Hiſtoire Naturelle.

une extrême abondance, eſt continuellement appauvrie par une ſi grande quantité de caymans, qu'on en prend occaſion de décrire ici ceux de l'Amérique Méridionale.

Cet animal, qui eſt une ſorte de crocodile, & que les Eſpagnols nomment *Lagarto*, ou lézard, parce qu'il lui reſſemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques propriétés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal obſervées. Quoiqu'amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher ſa nourriture; & ſon ſéjour ordinaire eſt ſur le bord des rivieres. Il y en a de ſi monſtrueux, que M. d'Ulloa leur donne juſqu'à dix-huit ou vingt pieds de long. Tandis qu'ils ſont à terre, ils s'y tiennent couchés ſur la rive, ſemblables à ces troncs d'arbres à demi-pourris, que l'eau laiſſe quelquefois dans ſon cours. Ils ont ſans ceſſe la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y raſſemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaler. Malgré ce que d'autres Voyageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa convient qu'ordinairement ils fuient les hommes, & que, s'ils en apperçoivent un, ils ſe précipitent auſſi-tôt dans l'eau. Mais cette obſervation généralement vrai, de tous les animaux malfaiſans, laiſſe lieu à beaucoup d'exceptions, comme on va le voir encore tout-à-l'heure, à l'occaſion

des caymans. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles ſi fortes, qu'elles réſiſtent aux balles, à l'exception de l'aiſſelle, qui eſt le ſeul endroit pénétrable.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du cayman dépoſe ſes œufs ſur le bord de la riviere, & n'en pond pas moins de cent dans l'eſpace d'un ou deux jours : mais M. d'Ulloa obſerve qu'après avoir eu ſoin de couvrir de ſable le trou qu'elle a fait pour les y laiſſer, elle a le ſoin de ſe rouler deſſus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire diſparaître toutes les marques. Elle s'éloigne enſuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne parait pas qu'on ait obſervé le nombre, après leſquels elle revient, ſuivie du mâle ; elle écarte le ſable, & découvrant les œufs, elle en caſſe la coque. Auſſi-tôt les petits ſortent, avec ſi peu de peine, que, de la ponte entiere, il n'y a preſque pas un œuf perdu. La mere les met ſur ſon dos & ſur les écailles de ſon cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade : mais, dans l'intervalle, les gallinazos en enlevent quelques-uns ; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la mere dévore ceux qui ſe détachent d'elle, ou qui ne ſavent pas nager tout-d'un-coup ; & ſur ce compte, qui doit avoir demandé des obſer-

Hiſtoire Naturelle.

vations extrêmement attentives, on aſſure que d'une ſi nombreuſe couvée, à peine en reſte-t-il cinq ou ſix.

Les gallinazos ſont les plus cruels ennemis des caymans. Ils en veulent ſur-tout à leurs œufs, dont la coque eſt blanche comme celle d'un œuf de poule, mais beaucoup plus épaiſſe ; & leur adreſſe eſt extrême pour les enlever. En été, qui eſt la ſaiſon de cette ponte, lorſque les bords du fleuve ceſſent d'être inondés, ils demeurent comme en ſentinelle ſur les arbres, le corps caché ſous les feuilles, & ſuivent des yeux tous les mouvemens de la femelle. Ils la laiſſent pondre tranquillement, ſans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ſes œufs : mais à peine s'eſt-elle retirée, que, fondant ſur le nid, ils les découvrent avec le bec, les ſerres & les ailes. Le feſtin ſerait grand pour les premiers, s'il n'en arrivait un beaucoup plus grand nombre, qui leur raviſſent une partie de leur proie. « Je me ſuis ſouvent amuſé, dit le grave » & ſavant Voyageur, à voir cette manœuvre » des gallinazos ; & la curioſité me fit prendre » auſſi quelques-uns de ces œufs. Les Habitans » du Pays ne font pas difficulté d'en manger, lorſ» qu'ils en trouvent de frais. Sans cette guerre, » que les hommes & les animaux font aux cay» mans, toutes les eaux du fleuve & toute la

» plaine ne ſuffiraient pas pour contenir ceux qui » naîtraient de ces nombreuſes pontes, puiſqu'après » cette deſtruction, il eſt impoſſible de s'imaginer » combien il en reſte encore. »

Hiſtoire Naturelle.

Non-ſeulement ils font leur nourriture ordinaire du poiſſon; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils ſe joignent, huit ou dix enſemble, & vont ſe placer à l'embouchure d'un eſtero, d'où il ne ſort aucun poiſſon dont ils n'aient ainſi le choix; &, pendant qu'ils forment ce cordon à l'entrée du canal, d'autres ſont placés à l'autre bout, pour donner la chaſſe, devant eux, à tout ce qui ſe trouve dans l'intervalle. Le cayman ne peut manger ſous l'eau. Lorſqu'il tient ſa proie, il s'éleve au-deſſus, & peu-à-peu, il l'introduit dans ſa gueule, où il la mache pour l'avaler.

Quand ces animaux ſont preſſés de la faim, & que le poiſſon ne ſuffit pas pour les raſſaſier tous, ils quittent le bord de l'eau pour ſe répandre dans les plaines voiſines. Les veaux & les poulains ne ſont pas à couverts de leurs attaques; & lorſqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent ſi avides, qu'ils renoncent à la chaſſe des rivieres. Ils prennent le temps des ténèbres pour celle des hommes & des bêtes. On a de triſtes exemples de leur voracité, ſur-tout à l'égard des enfans, qu'ils ſe hâtent d'emporter au

Hiſtoire Naturelle.

fond de l'eau, comme s'ils craignaient que leurs cris ne leur attirent du ſecours; & lorſqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-deſſus. Un Canotier qui s'endort imprudemment ſur les planches de ſon canot, ou qui alonge dehors le bras ou la jambe, eſt ſouvent tiré dans l'eau, & dévoré ſur-le-champ. Les caymans, qui ont goûté de la chair humaine, ſont toujours les plus terribles. Entre divers piéges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *caſoneta*, eſt une eſpèce d'hameçon compoſé d'un morceau de bois fort & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque animal. On l'attache au bout d'une groſſe corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte ſur l'eau; & le premier cayman qui l'apperçoit ne manque point de l'engloutir: mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris, ſans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre: là, devenant furieux, il s'élance contre les aſſiſtans, qui ne craignent point de l'irriter, parce qu'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverſer par terre.

Les caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du lézard, quoique les Eſpagnols leur en donnent le nom. Elle ſe termine en pointe, formant un muſeau comme le grouin du cochon. Dans les rivieres, ils tiennent continuellement

cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont besoin de respirer souvent un air grossier. Leurs deux mâchoires sont garnies de dents fort serrées, très-fortes & très-pointues. Histoire Naturelle.

Le même climat qui rend les caymans si nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'insectes, qui infectent l'air & la terre. Les couleuvres, les viperes, les scorpions, les centipèdes, entrent familierement dans les maisons, au risque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquure mortelle. C'est un danger qui dure pendant toute l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il semble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des insectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre temps. On se garde bien alors de se coucher sans avoir soigneusement visité les lits. Quelques-uns de ces animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a personne, sans excepter les Esclaves Nègres & les Américains, qui ne dorme environné d'un *toldo*, grand drap qui ne laisse aucun passage. La persécution des insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un fanal. Ils voltigent autour de la lumiere, & se précipitent dessus, de maniere qu'elle est éteinte aussi-tôt. Une autre plaie de la Ville est une espèce de rats, qu'on y nomme *pericotes*,

Hiſtoire Naturelle.

dont toutes les maiſons ſe trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils ſortent de leurs retraites, pour trotter dans les appartemens, avec tant de bruit, que le ſommeil n'y réſiſte point. Ils eſcaladent les lits & les armoires. Si l'on poſe une chandelle allumée dans un lieu où ils puiſſent atteindre, ils l'enlèvent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même chambre : le danger du feu auquel on ſeroit ſans ceſſe expoſé, eſt une autre raiſon pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur inſupportable, les Naturels du Pays en préferent le ſéjour à celui des montagnes, tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'été, ſuivant M. d'Ulloa, eſt la ſaiſon la plus ſupportable à Guayaquil, parce qu'alors l'on y eſt à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche à quelques Auteurs de s'être trompés ſur ce point. La chaleur, dit-il, eſt moins étouffante, parce que les vents de Sud-Oueſt & d'Oueſt-Sud-Oueſt, y ſoufflent alors : on les appelle *chandui*, du nom d'une montagne d'où ils viennent. Ils ſoufflent régulierement depuis midi, juſqu'à cinq ou ſix heures du matin. Le ciel, pendant ce temps, eſt toujours ſerein; les pluies ſont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les me-

lons, & cette autre eſpèce du même fruit, nommée *ſandias* ou *anguries*, qu'on apporte par la riviere, dans de grandes balles. En hiver, on eſt ſujet, dans Guayaquil, aux fièvres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parce qu'on y rejette l'uſage du quinquina ; ſpécifique du Pays, qui n'y eſt pas négligé, ſuivant M. d'Ulloa, parce que ſes propriétés y ſont inconnues, mais parce qu'on ſe figure qu'avec une qualité chaude, il ne peut convenir à ceux qui ſont nés dans ce climat. Les Habitans des montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur air, ne peuvent ſupporter celui de Guayaquil, qui les affaiblit juſqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laiſſent tenter par la beauté des fruits, qui leur cauſent bientôt des fièvres, auſſi communes pour eux dans une ſaiſon que dans l'autre. Hiſtoire Naturelle.

A Guayaquil, on eſt fort ſujet auſſi à la cataracte ; ſans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois juſqu'à faire perdre entierement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du Pays, que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement viſqueuſes.

On a parlé, dans la Deſcription du même Pays, de quelques productions de ſon terroir, entre leſquelles on n'a fait que nommer les *vijahuas* & les *béjuques ;* deux plantes dont les propriétés

Hiſtoire Naturelle.

mériteront plus d'attention. Les vijahuas ſont des feuilles ſi grandes, qu'elles pourroient ſervir de draps dans un lit. Elles naiſſent ſans tige. Leur longueur commune eſt de cinq pieds, ſur deux pieds & demi de large ; & la principale côte, qui ſort immédiatement de terre, eſt large de quatre à cinq lignes. Tout le reſte de la feuille eſt fort liſſe & fort uni. La couleur en eſt verte en-dedans, blanche en-dehors ; & le côté extérieur ſe trouve naturellement couvert d'une pouſſiere fine & gluante. On a remarqué que, dans les déſerts de Guayaquil, ces feuilles ſervent à bâtir ſur-le-champ des huttes : mais elles s'emploient, dans tout le pays, à couvrir les maiſons, ſans compter qu'elles ſervent d'enveloppe pour tranſporter le poiſſon, le ſel, & toutes les marchandiſes qu'on veut garantir de l'humidité.

Le béjuque eſt une ſorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on diſtingue deux eſpèces ; l'une qui croît de la terre, & qui s'entortille autour des arbres ; l'autre qui n'eſt qu'une ſorte de branche ſouple de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la premiere ; ce qui fait juger que le béjuque eſt moins le nom de la plante que celui de ſes qualités. Les béjuques des deux eſpèces croiſſent en ſe courbant, juſqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent

&

& s'entortillent juſqu'à ſa cime ; & de-là ils continuent de croître en deſcendant juſqu'à terre. Ils ſont ſi ſouples & ſi flexibles, qu'on peut les tordre & les plier ſans les rompre. On en fait même des nœuds très-ſerrés & très-fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper, deviennent exceſſivement gros, mais les plus minces ont depuis quatre à cinq juſqu'à ſept ou huit lignes de diamètre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même uſage, ils ſervent tous à faire diverſes ſortes de liens. On en joint même pluſieurs enſemble, comme autant de torons, pour faire des cables d'amarre, qui ſervent aux balzes, & qui ſe conſervent fort bien dans l'eau. Hiſtoire Naturelle.

La ſingularité du *matapalo*, mérite auſſi une deſcription. Ce nom, qui ſignifie *tue-pieu*, eſt celui d'un arbre, qui n'a dans ſon origine que l'apparence d'une foible plante. Il croît fort mince, à côté d'un puiſſant arbre auquel il ſe joint, & le long duquel il monte, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à le dominer. Alors ſa houpe s'élargit aſſez pour dérober à ſon ſoutien l'influence des rayons du Soleil. Il ſe nourrit de ſa ſubſtance, & le conſumant par degrés, il prend à la fin ſa place. Enſuite il devient ſi gros, qu'on en fait des canots de la premiere grandeur, à quoi la quantité

Hiſtoire Naturelle.

de ſes fibres & ſa légereté le rendent très-propre.

Le manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voyages d'Afrique, & qu'on trouve nommé *mangrove* par les Anglais, *paletuvier* par les Français, *mangle* par les Traducteurs des Relations Hollandaiſes, croît avec quelques différence dans l'Amérique Méridionale. On en a déjà diſtingué deux eſpèces, dont l'une, ſuivant Waffer, peut ſervir à la teinture; mais ſes propriétés générales ſont, premierement de naître & de ſe nourrir dans les terres que le flot de la mer inonde tous les jours, c'eſt-à-dire, dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aiſément; auſſi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des mangliers, répandent-ils une fort mauvaiſe odeur. 2.° En ſortant de terre, cet arbre commence à ſe diviſer en branches noueuſes & produit par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui ſe multiplient juſqu'à former un entrelacement impénétrable. Lorſqu'il devient un peu grand, on ne diſtingue plus les rejettons des principales branches: outre leur confuſion, celles de la premiere production & de la ſixieme, ſont d'une égale groſſeur, qui eſt, dans toutes, d'environ deux pouces de diamètre. Elles ſont ſi ſouples, qu'on les tord inu-

tilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent preſqu'horizontalement, les troncs principaux ne laiſſent pas de croître en hauteur. Les feuilles ſont petites, en comparaiſon des branches : elles n'ont pas plus d'un pouce & demi ou de deux pouces de long. Elles ſont rondes, épaiſſes, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs eſt de dix-huit à vingt pieds, ſur huit, dix & douze pouces de diamètre. Ils ſont couverts d'une écorce mince & raboteuſe, qui n'a guères plus d'une ligne d'épaiſſeur. Leur bois eſt ſi peſant, ſi compact, & ſi ſolide, qu'il s'enfonce dans l'eau; & qu'il eſt fort difficile à couper; deux propriétés qui ne permettent pas de l'employer ſouvent en mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aiſément.

Hiſtoire Naturelle.

En traitant des plantes & des animaux du Pérou, il ne ſera pas inutile de rappeller la différence qu'il faut mettre entre les ſituations de ſes Provinces, qui doivent toujours en faire ſuppoſer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainſi, les unes croiſſent dans les contrées chaudes, qui portent le nom de *vallées* ou d'*yungas*, quoique ces deux mots aient un ſens différent; car on entend, par le premier, les petites plaines enfoncées entre les

Hiſtoire Naturelle.

collines, &, par le ſecond, celles qui ſont au pied des Cordelieres; mais le climat des unes & des autres eſt chaud. C'eſt de-là qu'on tire non-ſeulement les cannes de ſucre, mais les plantains, les guinéos, *l'agi* ou piment, les *chirimoyas*, les *aguacates* ou *avocats*, les grenadilles, les ananas, les gouyaves, les *guabas*, & d'autres fruits qui ſont communs aux autres régions chaudes de l'Amérique. Les contrées froides produiſent de petites poires, des pêches, des *pavis*, des brugnons, des *guaitambos*, des *aurimales*, des abricots & différentes eſpèces de melons. Ceux qu'on appelle *melons d'eau*, ont une ſaiſon déterminée, & les autres croiſſent dans tous les temps. Enfin les contrées où le climat n'eſt proprement ni chaud ni froid, produiſent auſſi, toute l'année, des frutilles ou fraiſes du Pérou, des figues de *tuna* & des pommes. Les fruits qui ont beaucoup de jus, tels que les oranges douces & les oranges ameres, les citrons royaux & les petits limons, les limes douces & aigres, les cédrats & les toronjes, autre eſpèce de citrons, diſtingués par leur petiteſſe & leur rondeur, ne ceſſent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les ſaiſons. On ne penſe point à répéter ce qu'on a déjà dit dans d'autres deſcriptions; mais tout ce qui eſt propre au pays, ou qui s'y diſtingue par quelque différence

remarquable, demande une explication particuliere.

Histoire Naturelle.

La chirimoya, par exemple, y paſſe pour le plus délicieux de tous les fruits, & les Européens ne lui refuſent pas cet honneur. Sa groſſeur n'eſt pas égale : il s'en trouve, depuis un & deux juſqu'à cinq pouces de diamètre. Elle eſt ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une eſpèce de nombril. Son écorce eſt mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être ſéparée qu'avec un couteau, & d'un verd obſcur avant ſa maturité; mais, en mûriſſant, ſa couleur devient plus claire. Elle a pluſieurs côtes ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles : le dedans eſt blanc, mêlé de quelques fibres preſqu'imperceptibles, dont ſe forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en eſt doux, avec un léger mêlange d'acide, & l'odeur très-agréable. Les pepins, ou la graine, ſont enveloppés dans la chair. Leur grandeur eſt d'environ ſept lignes de long, ſur trois à quatre de large. Ils ſont un peu plats, avec des raies qui rendent leur ſurface inégale.

L'arbre qui porte cet agréable fruit, eſt haut & touffu. Le tronc en eſt rond, gros, un peu raboteux. Ses feuilles ſont arrondies, mais un peu moins larges que longues, & ſe terminent en pointe : elles ont environ trois pouces de long,

Hiſtoire Naturelle.

ſur deux & demi de large, & leur couleur eſt un verd foncé. C'eſt une ſingularité, dans ce climat, que la propriété qu'a cet arbre de ſe dépouiller de ſes feuilles pour en prendre de nouvelles, qui ſe ſechent à leur tour, & tombent tous les ans. Sa fleur jouit auſſi d'une propriété diſtinguée : elle eſt d'abord verte, c'eſt-à-dire, de la couleur des feuilles; &, dans ſa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle reſſemble à la fleur de caprier, quoiqu'un peu plus groſſe & plus épaiſſe. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne font pas le plus beau calice du monde; mais ſon odeur eſt d'un agrément, dont on aſſure que rien n'approche. Ces fleurs ne ſont pas nombreuſes : l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits; & ce nombre même eſt diminué par la paſſion des femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parce qu'elles ſe vendent fort cher.

Dans toute la Province de Quito, on donne le nom de *guabas* à un fruit qu'on appelle *pacaès* dans tout le reſte du Pérou. Il conſiſte dans une coſſe, un peu plate de deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, quoique cette longueur varie ſuivant le terroir, & d'un verd foncé. Elle eſt toute couverte d'un duvet qui eſt doux lorſqu'on y paſſe la main du haut en bas, & rude, au contraire, en remontant.

On l'ouvre en long ; & d'un bout à l'autre ſes diverſes cavités ſont remplies d'une moëlle ſpongieuſe & légere, de la blancheur du coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une groſſeur démeſurée, puiſqu'ils ne laiſſent autour d'eux qu'une ligne & demie d'eſpace à la moëlle, qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre reſſemble à celui de l'aguacate, c'eſt-à-dire, qu'il eſt haut & touffu. Ses feuilles ſont un peu plus grandes que celles du chirimoyer. Hiſtoire Naturelle.

La grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de poule, mais elle eſt plus groſſe. L'écorce en eſt fort liſſe, luiſante en dehors, & de couleur incarnate. En dedans, elle eſt blanche & molle. Son épaiſſeur eſt d'environ une ligne & demie. La ſubſtance qu'elle renferme eſt viſqueuſe & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des grenades ordinaires ; & toute cette ſubſtance eſt ſéparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la grenadille eſt aigre-doux, mais ſi rafraîchiſſant & ſi cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, ſans aucun danger. Il ne croît point ſur un arbre, mais ſur une plante, dont la fleur reſſemble à celles qu'on nomme fleurs de la Paſſion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la grenadille, comme de la plupart des

Hiſtoire Naturelle.

fruits du Pérou, que pour la manger bonne, il faut la garder quelque temps après l'avoir cueillie. Loin d'acquérir cette bonté ſur l'arbre, elle ſe flétrit, lorſqu'elle eſt mûre, & ſe deſſéche au point de perdre entierement ſon goût.

La frutille, ou fraiſe du Pérou, eſt fort différente des fraiſes de l'Europe, non-ſeulement par ſa grandeur qui eſt d'un bon pouce de long ſur huit lignes de diamètre, mais encore par ſon goût, qui eſt plus aqueux, ſans être moins agréable. Auſſi renferme-t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la plante ne differe des nôtres que par les feuilles, qui ſont un peu plus grandes.

L'*oca*, eſt une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & groſſe d'environ ſix lignes dans une partie de ſa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle eſt couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine ſe mange, a le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits de l'Amérique, qu'elle eſt douce. Elle ſe mange bouillie ou frite. On en fait des conſerves au ſucre, qui paſſent pour délicieuſes dans le pays. La plante eſt moins grande que celle des *camotes* & des *yucas*.

La *quinoa*, graine particuliere & naturelle au pays de Quito, reſſemble aux lentilles par la forme, mais elle eſt beaucoup plus petite, & de couleur blanche. Elle ſert de nourriture & de remède. Dans la premiere acception, elle eſt de fort bon goût; &, dans la ſeconde, c'eſt un ſpécifique admirable contre toutes ſortes d'abcès & d'apoſtumes. Lorſqu'on la fait cuire, elle s'ouvre, & laiſſe ſortir un petit filament tourné en ſpirale, qui a l'apparence d'un vermiſſeau, & qui eſt encore plus blanc que la graine. Cette eſpèce de légume ſe ſeme & ſe coupe tous les ans. Sa plante croît à la hauteur de trois ou quatre pieds. Ses feuilles ſont grandes, aſſez ſemblables à celles de la mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pouſſe une fleur de cinq à ſix pouces de long, ſemblable à celle du maïs, dans laquelle les grains de la ſemence forment une ſorte d'épi. On mange la quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui ſert à la faire cuire, paſſe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait enſuite un cataplaſme. Appliqué ſur une contuſion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençait à former un dépôt. Hiſtoire Naturelle.

On ne parle point de la cochenille, qui n'eſt pas différente au Pérou de celle du Mexique;

Hiſtoire Naturelle.

mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que juſqu'à préſent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

La fameuſe herbe, qui ſe nomme la *coca*, & qui était autrefois particuliere à quelques cantons du Pérou, eſt aujourd'hui fort commune dans toutes ſes Provinces méridionales, par le ſoin que les Américains prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan : mais juſqu'aujourd'hui, la Province de Quito n'en produit point, & ſes habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préferent aux pierres précieuſes. C'eſt une plante foible, qui s'entrelace aux autres plantes : la feuille en eſt fort liſſe, & longue d'environ un pouce & demi. Les Américains la mâchent, mêlée en portion égale avec une ſorte de craie ou de terre blanche, qu'ils nomment *mambi*. Ils crachent d'abord ; mais enſuite ils avalent le jus avec leur ſalive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture, auſſi long-temps qu'ils en ont ; &, quelque travail qu'ils faſſent, ils ne ſouhaitent pas d'autre ſoulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affaibliſſent lorſqu'elle leur manque : ils prétendent même qu'elle

raffermit les gencives, & qu'elle fortifie l'eſtomac. La meilleure eſt celle qui croît aux environs de Cuſco. Il s'en fait un grand commerce, ſur-tout dans les lieux où l'on exploite les mines; car les Américains ne peuvent travailler ſans cet aliment, & les Propriétaires des mines leur en fourniſſent la quantité qu'ils deſirent, en rabattant ſur leur ſalaire journalier.

Hiſtoire Naturelle.

M. d'Ulloa eſt perſuadé que la coca eſt abſolument la même plante que celle qui n'eſt pas moins en uſage dans les Indes orientales, ſous le nom de bétel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'uſage qu'on en fait, ni dans ſes propriétés.

Dans le Bailliage de Paſto, qui appartient au Popayan, & qui eſt la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il ſe trouve des arbres, d'où l'on voit diſtiller ſans ceſſe une ſorte de gomme, ou de réſine, que les habitans nomment *mopamopa*. Elle ſert à faire toutes ſortes de laque, ou de vernis en bois, & ce vernis eſt non-ſeulement ſi beau, mais ſi durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni par l'eau bouillante. La maniere de l'appliquer eſt fort ſimple. On met dans la bouche un morceau de la réſine, & l'ayant délayé avec la ſalive, on y paſſe le pinceau, après quoi il ne reſte qu'à prendre la

Hiſtoire Naturelle.

couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & qu'à la coucher ſur le bois, où elle forme un auſſi bel enduit que ceux de la Chine. Les ouvrages que les Américains font dans ce genre, ſont fort recherchés.

Le Pays de Quixos, reconnu pour la premiere fois en 1536, par Gonzale Diaz de Pigneda, viſité par Gonzale Pizarre en 1539, & ſoumis en 1559, par Gil Ramirez d'Avalos, eſt dans un climat fort chaud, où les pluies ſont continuelles, & qui ne differe de celui de Guayaquil, qu'en ce que l'été n'y eſt pas ſi long. Cette reſſemblance s'étend juſqu'aux différentes ſortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes, & les parties montagneuſes n'y ſont pas moins couvertes de bois épais, & d'arbres d'une prodigieuſe groſſeur. Mais on trouve, ſur-tout vers les parties du Sud & de l'Oueſt, des caneliers, qui ne ſont point connus à Guayaquil, & de-là eſt venu, dès le temps de Pigneda, le nom de *Canelos*, que cette Province conſerve encore. On en tire une certaine quantité de canelle, qui ſe diſtribue dans le pays de Quito & dans les vallées. Quoique moins fine que celle des Indes orientales, elle lui reſſemble par l'odeur, par l'épaiſſeur de l'écorce & par la groſſeur du tuyau; ſa couleur eſt un peu foncée; mais la plus grande différence eſt dans le goût, que celle-ci a moins délicat &

plus piquant. La feuille eſt parfaitement ſemblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum ſi doux, ſur-tout la fleur, que ſi ces arbres recevaient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur canelle égalerait celle du Ceylan. Dans les forêts du même pays, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui eſt une eſpèce de *ſtorax*, eſt d'une odeur à laquelle on ne connaît rien d'égal. Elle eſt rare, par la même raiſon qui s'oppoſe à la culture des caneliers; c'eſt la crainte des Américains ſauvages, que leur haine contre les Eſpagnols tient ſans ceſſe à l'affût, pour les tuer comme des bêtes féroces. Hiſtoire Naturelle.

On trouve auſſi des caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paraît même perſuadé, ſur des témoignages de grand poids, que leur canelle eſt réellement ſupérieure à celle de Ceylan. Auſſi, pour la diſtinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *canelle de Caſtille*. On donne, pour raiſon de cette excellence, que les caneliers de Macas ſont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont, par conſéquent, rien à ſouffrir du voiſinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire du même terroir beaucoup de copal, & de la cire, qu'on diſtingue par le nom

Hiſtoire Naturelle.

de *cera de palo*, mais qui a le défaut d'être rouge, & de ne pas durcir. En général, toutes les cires de ces régions ne valent pas celles de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins ſi ce n'eſt pas faute de préparation, & parce qu'on ignore l'art de la nettoyer.

Entre les reptiles du pays de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, eſt un ſerpent, nommé *cavi-mullinvo*, qui a la peau de couleur d'or, régulierement tigrée, couverte d'écailles, & dont toute la figure eſt affreuſe. Sa tête eſt d'une groſſeur déméſurée, ſa gueule eſt armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche priſe, lorſqu'il a ſaiſi ſa proie, & ſes moindres bleſſures ſont mortelles. Les Bravos, pour ſe rendre plus terribles, peignent ſur leurs rondaches la figure de ce monſtre.

Dans les montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'eſt-à-dire, les plus élevées & les plus ſtériles, l'air eſt ſi rude, qu'en général, il n'y a point d'animaux qui puiſſent y faire un continuel ſéjour. Cependant quelques-uns, dont la conſtitution s'en accommode moins, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels ſont les chevreuils, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces lieux déſerts, où, par conſéquent, l'air eſt le moins ſupportable. La chaſſe de ces ani-

maux eſt un exercice pour lequel on eſt fort paſſionné au Pérou. Il eſt remarquable d'ailleurs par l'intrépidité qu'il demande, « & » qu'on pourrait nommer témérité, ſuivant M. » d'Ulloa, ſi les hommes les plus ſages n'y » prenaient le même goût, après en avoir une » fois eſſayé. Leur confiance eſt dans la bonté de » leurs chevaux, qui courent avec tant de vîteſſe, » & d'un pas ſi ſûr au travers des rochers & des » montagnes, que la légereté la plus vantée des » nôtres, n'eſt que lenteur en comparaiſon. » Un prélude ſi curieux, ne nous permet pas de paſſer ſur cet article. Hiſtoire Naturelle.

La chaſſe ſe fait entre pluſieurs perſonnes diviſées en deux claſſes, l'une d'Américains à pied, pour faire lever les chevreuils, l'autre de cavaliers pour la courſe. On ſe rend, dès la pointe du jour, au ſommet du Paramo, chacun avec un lévrier en leſſe. Les cavaliers prennent poſte ſur les plus hautes roches, tandis que les piétons battent le fond des coulées, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embraſſe ainſi un terrain de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des chaſſeurs. S'il part un chevreuil, le cheval le plus proche s'en apperçoit auſſitôt, & part après lui, ſans qu'il ſoit poſſible au cavalier de le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court

Hiſtoire Naturelle.

par des deſcentes ſi roides, qu'un homme à pied n'y paſſerait pas ſans précaution. Un étranger, témoin pour la premiere fois de ce ſpectacle, eſt ſaiſi d'effroi, & juge qu'il vaudrait mieux ſe laiſſer tomber de la ſelle, & couler juſqu'au bas de la deſcente, que de ſe livrer au caprice d'un animal, qui ne connaît ni frein, ni danger. Cependant le cavalier eſt emporté juſqu'à ce que le chevreuil ſoit pris, ou que le cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de courſe, cède la victoire à la bête qui continue de fuir. Ceux qui ſont poſtés dans d'autres lieux, n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs chevaux n'ont pas beſoin d'être animés; il leur ſuffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des chaſſeurs & des chiens, ou d'appercevoir ſeulement l'agitation du premier qui découvre la bête. Alors le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, eſt de leur laiſſer la liberté de courir, & de les animer même de l'éperon & de la voix; mais en même-temps il faut être aſſez ferme ſur l'arçon, pour réſiſter aux ſecouſſes qu'on reçoit de ſa monture, en courant par les deſcentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le cavalier pardeſſus la tête du cheval.

du cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, ſoit par la violence de ſa chûte, ou par l'emportement du cheval même, qui, pourſuivant ſa courſe, ne manque gueres de l'écraſer ſous ſes pieds. Hiſtoire Naturelle.

On donne le nom de *paraméros* à ces chevaux, parce qu'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les paramos. La plupart ſont trotteurs ou traquenards. D'autres, qu'on nomme *aguilillas*, ne ſont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas ſimple, mais un pas ſi vif, qu'il égale le plus grand trot des autres, & quelques-uns ſont ſi légers, qu'on ne connaît rien à leur comparer. Leur pas conſiſte à lever en même-temps le pied de devant & celui de derriere, du même côté, &, ſuivant l'explication du même Voyageur, au-lieu de porter, comme les autres chevaux, le pied de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pied de devant, ils le portent plus loin, vis-à-vis, & même au-delà du pied de devant de l'autre côté, ce qui rend leur mouvement plus prompt du double, que celui des chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le cavalier. Cette allure leur eſt naturelle; mais on l'enſeigne à des chevaux qui ne ſont pas de la même race, & l'on a des écuyers exprès pour les dreſſer. Les uns & les

Hiſtoire Naturelle.

autres ne ſont pas diſtingués par leur beauté. On ne vante que leur légereté, leur douceur & leur courage.

Les oiſeaux que l'on trouve dans les paramos, ne ſont gueres que des perdrix, des *condors* ou *buytres*, & des *zumbadors* ou *bourdonneurs*. On a déjà remarqué que les perdrix du Pérou ne reſſemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos cailles : elles n'y ſont pas en abondance.

Le condor ne paſſera plus pour un être imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Eſpagne en ont vérifié l'exiſtence par leurs yeux *(a)*. C'eſt le plus grand oiſeau de l'Amérique. Il reſſemble, par la couleur & la forme, aux gallinazos, dont on a donné la deſcription. Jamais on ne le voit dans les lieux bas, ce qui fait juger que ſa complexion demande un air fort ſubtil. On l'apprivoiſe néanmoins dans les villages. Il eſt carnacier. On le voit ſouvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paiſſent au bas des montagnes. M. d'Ulloa

(*a*) On en vit un à Paris il y a quelques années; mais d'une très-petite eſpèce. C'eſt un animal hideux, plus gros de corps qu'aucun oiſeau connu, & couvert d'un duvet très-épais.

en fut témoin. Un jour qu'il allait de *Lalanguſo* à la Hazienda de *Pul*, qui eſt au pied de cette montagne, il remarqua une confuſion extraordinaire dans un troupeau de moutons. Tout-d'un-coup il en vit partir un condor, qui enlevait dans ſes ſerres un agneau, & qui le laiſſa tomber d'une certaine hauteur. Enſuite il le vit fondre une ſeconde fois ſur ſa proie, la ſaiſir, l'enlever, & la laiſſer retomber, pour la ſaiſir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parce que l'oiſeau s'éloigna de cet endroit, fuyant les Américains, qui accouraient aux cris des bergers, commis à la garde du troupeau.

Hiſtoire Naturelle.

Dans quelques montagnes, cet oiſeau eſt plus commun que dans d'autres. Comme les beſtiaux y ſont toujours menacés de ſes ravages, les naturels du Pays lui tendent des pièges. Ils tuent quelque animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi, ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes, car on repréſente le condor ſi ſoupçonneux, que, ſans cette précaution, il ne toucherait point à la chair. On la détetre. Auſſi-tôt les condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, juſqu'à demeurer ſans mouvement. Dans cet état, il eſt facile de les aſſommer. On les prend auſſi près des charognes, avec des pièges proportionnés à leur force, car ils ſont d'une vigueur ſi ſurpre-

Hiſtoire Naturelle.

nante, qu'ils terraſſent d'un coup d'aîle, & qu'ils eſtropient quelquefois ceux qui les attaquent.

Le zumbador eſt un oiſeau nocturne, qui ne ſe trouve que dans les paramos, & qu'on voit rarement, mais qui ſe fait ſouvent entendre, ſoit par ſon chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient ſon nom. Ce bruit, qui ſe fait entendre à la diſtance de plus de cinquante toiſes, eſt attribué à la violence de ſon vol. Il eſt plus fort, à meſure qu'on s'en approche. De temps en temps le zumbador pouſſe un ſifflement aſſez ſemblable à celui des autres oiſeaux nocturnes. C'eſt dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner ſa deſcription. « Dans les nuits claires, » dit-il, qui ſont les temps auxquels il ſe fait le » plus entendre, nous nous mettions aux aguets, » pour obſerver ſa groſſeur & la violence de ſon » vol; quoiqu'il en paſſât près de nous, il nous » fut toujours impoſſible de diſtinguer leur » figure; nous n'appercevions que la route qu'ils » tenaient, & qu'ils traçaient dans l'air, comme » une ligne blanche, par la ſeule impreſſion de » leurs aîles. Elle ſe diſtinguait facilement, à la » diſtance où j'étais. La curioſité de voir de plus » près un oiſeau ſi ſingulier, nous fit ordonner » à quelques Américains de nous en procurer un. » Leur zèle ſurpaſſa notre attente. Ils en décou-

» vrirent une nichée entiere, qu'ils ſe hâterent » de nous apporter. A peine les petits avaient des » plumes; cependant ils étaient de la groſſeur des » perdrix. Leurs plumes étaient mouchetées de » deux couleurs griſes, l'une foncée, & l'autre » claire, le bec droit & proportionné, les na- » rines beaucoup plus grandes que dans aucun » autre oiſeau, la queue petite & les aîles aſſez » grandes. Si l'on en croit les Péruviens, c'eſt par » l'ouverture des narines que le zumbador pouſſe » ſon bourdonnement; mais, quoiqu'elle ſoit aſſez » conſidérable, elle ne me paraît pas ſuffiſante » pour cauſer un ſi grand bruit, ſur-tout au mo- » ment qu'il ſiffle, car il fait en même-temps l'un » & l'autre; mais je ne diſconviens point qu'elle » n'y puiſſe contribuer beaucoup. »

Histoire Naturelle.

Dans les *cannades*, c'eſt-à-dire, les vallons des hautes montagnes, que les eaux diſperſées rempliſſent de marécages, on voit un oiſeau que les habitans du Pays nomment *cunelon*; nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime aſſez bien ſon chant. Avec la groſſeur & la tête de l'oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les pieds & les jambes proportionnés au corps, le plumage ſupérieur des aîles gris, & l'inférieur blanc. A la jointure des aîles, il a deux éperons, qui ſortent de près d'un pouce & demi, & qui ſervent à ſa défenſe. Le mâle & la femelle ne ſont jamais l'un

Hiſtoire Naturelle.

ſans l'autre, ſoit qu'ils volent, ou qu'ils ſoient à terre, leur ſéjour aſſez conſtant, car ils ne volent que pour paſſer d'un vallon à l'autre, ou pour fuir la chaſſe qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même lorſqu'elle eſt un peu mortifiée. Ils ſe tiennent auſſi dans les parties moins froides des montagnes; mais leur figure y eſt un peu différente: ils y ont ſur le front, une petite corne calleuſe & molle; & ſur la tête, une petite touffe de plumes.

Dans les jardins du Pérou, on trouve communément un oiſeau ſingulier par ſa petiteſſe & par le coloris de ſes plumes, que ſa deſcription fait prendre pour le colibri, mais dont le nom Péruvien eſt *Quinde*, quoiqu'on le nomme auſſi *robilargue*, *liſongere*, & plus ordinairement encore *bequefleurs*, parce qu'il voltige ſans ceſſe ſur les fleurs, & qu'il en ſuce fort légerement le jus. Tout le volume de ſon corps, avec ſes plumes, n'eſt pas plus gros qu'une noix muſcade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps, & les yeux fort vifs; ſon bec eſt blanc vers la racine, noir à l'extrémité, long & fort mince, ſes aîles ſont longues & déliées. Le fond de ſon plumage eſt verd, mais tacheté preſque par-tout de jaune & de bleu. On diſtingue diverſes eſpèces de quindes, qui different un peu en groſſeur,

& dans la couleur des taches de leur plumage. La femelle ne pond que deux œufs, de la groſſeur d'un pois. Ils font leur nid ſur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puiſſent trouver. Hiſtoire Naturelle.

Dans la partie du Pérou, qui n'a ni bruyeres ni montagnes, on ne voit que des animaux domeſtiques, & la plupart de leurs eſpèces étant venues d'Eſpagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Eſpagnols, celles qui ſont particulieres au pays étaient en fort petit nombre. *Llama* eſt un nom général, qui ſignifie *bête-brute*; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'eſpèce. Ainſi, *runa* ſignifiant brebis; ils nomment *runa Llama*, l'animal qu'on trouve nommé dans les Relations *brebis des Indes*. Cependant il a moins de reſſemblance avec la brebis qu'avec le chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la boſſe. Il eſt plus petit; mais quoiqu'il ait le pied fourchu, ſa marche eſt auſſi celle du chameau. Tous les Llamas ne ſont pas de la même couleur; il y en a de bruns, de noirs, de tigrés, & beaucoup de blancs. Leur hauteur eſt à-peu-près celle d'un ânon. Ils ſont aſſez forts pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres; auſſi les Américains s'en ſont-ils toujours ſervis comme de bêtes de charge. Avant la conquête, ils mangeaient leur chair, qui

Hiſtoire Naturelle.

a le goût de celle du mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même ils mangent encore ceux que leur vieilleſſe met hors d'état de ſervir. Ces animaux ſont extrêmement dociles, & d'un entretien fort aiſé. Toute leur défenſe conſiſte dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur viſqueuſe, qui cauſe la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Juriſdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba, parce qu'ils y ſervent au commerce qui s'y fait d'un Village à l'autre.

Les Provinces méridionales, telles que Cuſco, la Paz, la Plata, ont deux autres eſpèces d'animaux aſſez ſemblables au Llama, qui ſe nomment *la vicugna* & le *guanaco*. La premiere ne differe du Llama, qu'en ce qu'elle eſt plus petite, ſon poil plus fin & plus délié, brun par-tout le corps, à l'exception du ventre, qui eſt blanchâtre; c'eſt l'animal que nous appellons en Europe, *vigogne*, & dont le poil ſert à faire les draps les plus fins & les plus chauds que l'on connaiſſe. Le guanaco eſt plus grand; il a le poil plus long & plus rude; mais c'eſt auſſi ſa ſeule différence. Les guanacos ſont d'une grande utilité dans les mines, pour tranſporter le minerai par des chemins ſi rudes & ſi difficiles, que d'autres animaux n'y peuvent paſſer.

On trouve, dans les édifices de cette région,

un animal que les Habitans nomment *chucha*, & ceux des Provinces méridionales, *muca-muca*. Il a la figure d'un rat; mais il eſt plus gros qu'un chat ordinaire. Son muſeau, ſemblable au grouin d'un petit cochon, eſt d'une extrême longueur. Ses pieds & ſon dos ſont ceux d'un rat, mais le poil en eſt plus long & plus noir. La Nature a partagé le chucha femelle d'une bourſe, qui s'étend depuis l'entrée de l'eſtomac juſqu'à celle des parties naturelles, & qui conſiſte en deux peaux membraneuſes, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles ſuivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourſe eſt une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de ſa longueur, & que l'animal ouvre & ferme à ſon gré, par le moyen de quelques muſcles. Lorſqu'elle a mis bas, elle y renferme ſes petits & les porte comme une ſeconde ventrée, juſqu'à ce qu'elle veuille les ſévrer: alors elle lâche ſes muſcles, pour ſe délivrer de ſon fardeau. M. de Juſſieu & M. Seniergues firent à Quito, ſur cet animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'était une femelle, morte depuis trois jours, & qui commençait à ſe corrompre: cependant, l'orifice de la bourſe était encore aſſez ſerré pour contenir les petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans ſa gueule; & lorſ-

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

qu'on les en ſépara, les Académiciens en virent ſortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit eſt emprunté, déclare qu'il n'a jamais vu de chucha mâle ; mais que, ſuivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il eſt de la même grandeur & de la même figure que la femelle, à l'exception de la bourſe qu'il n'a point ; & que ſon partage le plus remarquable conſiſte en deux teſticules de la groſſeur des œufs de poule, ce qui paraît monſtrueux par comparaiſon à celle de ſon corps. Au reſte, le mâle & la femelle ſont mortels ennemis de la volaille & de tous les oiſeaux domeſtiques. Ils ſe trouvent, non-ſeulement dans les maiſons, mais juſqu'au milieu des champs, où ils font beaucoup de dégât dans les maïs. Les Américains font la guerre à ces animaux, en mangent la chair, & la trouvent bonne ; mais il faut obſérver qu'en fait de goût, ils different beaucoup des Européens.

C'eſt ſur les paramos que croît la *contra-yerva*, cette plante, fameuſe par ſa vertu contre toute ſorte de poiſons. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus à proportion. Ses feuilles ſont longues de trois à quatre pouces, ſur un peu plus d'un pouce de large, épaiſſes, veloutées en-dehors & d'un verd pâle. En-dedans, elles ſont liſſes & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur,

compoſée de fleurs plus petites, qui tirent un peu ſur le violet.

Hiſtoire Naturelle.

Une autre plante, qui ne mérite pas moins d'obſervations, eſt la *calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les neiges continuelles rendent ſtériles, ou dont le ſol eſt de ſable. Sa hauteur eſt de ſept ou huit pouces, & ſa tige conſiſte en divers petits troncs, qui ſe font jour au travers du ſable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaiſſeur: ils ſont remplis de nœuds, à peu de diſtance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui ſe détache d'elle-même lorſqu'elle eſt ſeche. La calaguela eſt un ſpécifique admirable pour diſſiper les apoſtumes. Elle produit cet effet en fort peu de temps. Trois ou quatre priſes, c'eſt-à-dire, trois ou quatre morceaux en décoction ſimple, ou infuſée dans le vin, ſuffiſent dans l'eſpace d'un jour; mais étant chaude au plus haut degré, elle deviendroit nuiſible, ſi l'on en prenoit exceſſivement. On remarque néanmoins, que ſur les paramos, elle n'eſt pas de ſi bonne qualité que dans les autres parties du Pérou; auſſi la recherche-t-on moins. Les feuilles en ſont fort petites, en petit nombre, & ſortent immédiatement des troncs.

Hiſtoire Naturelle.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune ſemence, on trouve un arbre que les Habitans du pays nomment *quinoal*, dont la nature répond à la rudeſſe du climat. Il eſt de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même eſt épaiſſe dans toute ſa longueur. Sa couleur eſt un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé ſous celui de *quinoa*, elle n'en vient point, & ſa plante n'a rien de commun avec lui

Le même climat eſt ami d'une petite plante, que les Américains nomment dans leur langue *bâton de lumiere*. Sa hauteur ordinaire eſt d'environ deux pieds. Elle conſiſte, comme la calaguela, en pluſieurs petites tiges qui ſortent de la même racine, droites & unies juſqu'à leur ſommet, où elles pouſſent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette plante fort près de terre, où ſon diamètre eſt d'environ trois lignes; on l'allume, & quoique verte, elle répand une lumiere qui égale celle d'un flambeau, ſans demander d'autre ſoin que celui d'en ſéparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

L'*algarrobale*, eſt le fruit d'un arbre légumineux de même nom, qui croît particulierement au-deſſus de Tumbez, dans l'intérieur des terres,

C'eſt une eſpèce d'haricot fort réſineux, avec lequel on nourrit toute ſorte de beſtiaux. Ses coſſes ont quatre ou cinq pouces de long, ſur environ quatre lignes de large. Il eſt blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes. Non-ſeulement cette nourriture fortifie les bêtes de charge, mais elle engraiſſe extrêmement les bœufs & les moutons; & l'on aſſure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il eſt facile de diſtinguer. Hiſtoire Naturelle.

On a parlé pluſieurs fois de l'herbe du Paraguay, comme de la principale richeſſe des Eſpagnols & des Américains, qui appartiennent à cette Province, ſoit par leur ſéjour, ou par des liaiſons de commerce. C'eſt du nouvel Hiſtorien qu'il faut emprunter ici des lumieres, puiſqu'ayant tiré les ſiennes des Miſſionnaires du pays, on ne peut rien ſuppoſer de plus exact & de plus fidèle. Tout en eſt curieux, juſqu'à ſon prélude. « On » prétend, dit-il, que le débit de cette herbe » fut ſi conſidérable, & devint une ſi grande » ſource de richeſſes, que le luxe s'introduiſit » bientôt parmi les Conquérans du pays, qui s'é» taient trouvés réduits d'abord au pur néceſſaire. » Pour ſoutenir une exceſſive dépenſe, dont le » goût va toujours en croiſſant, ils furent obligés » d'avoir recours aux habitans aſſujétis par les » armes, ou volontairement ſoumis, dont on fit

Hiſtoire Naturelle.

» des domeſtiques, & bientôt des eſclaves. Mais, » comme on ne les ménagea point, pluſieurs » ſuccomberent ſous le poids d'un travail auquel » ils n'étaient point accoutumés, & plus encore » ſous celui des mauvais traitemens dont on pu- » niſſait l'épuiſement de leurs forces plutôt que » leur pareſſe: d'autres prirent la fuite, & de- » vinrent les plus irréconciliables ennemis des » Eſpagnols. Ceux-ci retomberent dans leur pre- » miere indigence, & n'en devinrent pas plus la- » borieux. Le luxe avait multiplié leurs beſoins; » ils n'y purent ſuffire avec la ſeule herbe du » Paraguay: la plupart même n'étoient plus en » état d'en acheter, parce que la grande conſom- » mation en avait augmenté de prix. »

Cette herbe, ſi célèbre dans l'Amérique méridionale, eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de la mauve, & ſa figure eſt à-peu-près celle de l'oranger. Elle a auſſi quelque reſſemblance avec la feuille de la coca du Pérou; mais elle eſt plus eſtimée au Pérou même, où l'on en tranſporte beaucoup, principalement dans les montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux mines. Les Eſpagnols l'y croient d'autant plus néceſſaire, que l'uſage des vins du pays y eſt pernicieux. Elle s'y tranſporte ſeche & preſque réduite en pouſſiere; jamais on ne la laiſſe infuſer

long-temps, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en diſtingue communément deux eſpèces, quoique ce ſoit toujours la même feuille: la premiere ſe nomme *caa*, ou *caamini*; & la ſeconde *caacuys*, ou *yerva de Palos*. Mais le P. del *Techo* prétend que le nom générique eſt *caa*, & diſtingue trois eſpèces, ſous les noms de *caacuys*, *caamini* & *caaguazu*. Hiſtoire Naturelle.

Suivant le même Voyageur, qui avait paſſé une grande partie de ſa vie au Paraguay, le caacuys eſt le premier bouton, qui commence à peine à déployer ſes feuilles. Le caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on tire les côtes, avant que de les faire griller. Si les côtes y reſtent, on l'appelle *caaguazu*, ou *palos*. Les feuilles qu'on a grillées ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre, & couvertes d'une peau de vache. Le caacuys ne peut ſe conſerver auſſi long-temps que les deux autres eſpèces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Eſpagne; il ſouffre difficilement le tranſport: On aſſure même que cette herbe, priſe ſur les lieux, a je ne ſais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente ſa vertu comme ſon prix. La maniere de prendre le caacuys eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulvériſée & réduite en pâte: à meſure qu'elle ſe diſſout, le

Hiſtoire Naturelle.

peu de terre qui peut y être reſté, ſurnage aſſez pour être écumé. On paſſe enſuite l'eau dans un linge, & l'ayant laiſſée un peu repoſer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de ſucre; mais on y mêle un peu de jus de citron, ou certaines paſtilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laiſſe tiédir.

La grande fabrique de cette herbe eſt à la *Villa*; ou la nouvelle *Villaricca*, qui eſt voiſine des montagnes de Maracayu, ſituées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de latitude auſtrale. On vante ce canton, pour la culture de l'arbre; mais ce n'eſt point ſur les montagnes qu'il y croît, c'eſt dans les fonds marécageux qui les ſéparent. On en tire pour le Pérou, juſqu'à cent mille *arrobes*, de 25 livres ſeize onces de poids; & le prix de l'arrobe eſt ſept écus de France. Cependant le caacuys n'a point de prix fixe; & le caamini ſe vend le double du caaguazu. Les Peuples qui ſont établis dans les Provinces d'Uraguay & de Paraña, ſous le gouvernement des Jéſuites, ont ſemé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & qui n'ont preſque pas dégénérés. Elles reſſemblent à celles du lierre; mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la premiere eſpèce; ils gardent le caamini pour leur uſage, & vendent le caaguazu

le caaguazu ou palos, pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Eſpagne.

Hiſtoire Naturelle.

Les Eſpagnols croient trouver, dans cette herbe, un remède, ou un préſervatif, contre tous leurs maux. Perſonne ne diſconvient qu'elle ne ſoit apéritive & diurétique. On raconte que, dans les premiers temps, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, dont ils ne revinrent que pluſieurs jours après; mais il paraît certain qu'elle produit ſouvent des effets fort oppoſés entr'eux, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie, d'être nourriſſante & purgative. L'habitude d'en uſer la rend néceſſaire; & ſouvent même on a de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré, quoiqu'on aſſure que l'excès enivre, & cauſe la plupart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes.

M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'herbe du Paraguay ſe nomme *maté* au Pérou. « Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine » quantité dans une coupe de calebaſſe, ornée » d'argent, qu'on appelle auſſi *maté* ou *totumo*, » ou *calabacito*. On jette dans ce vaſe une por- » tion de ſucre, & l'on verſe un peu d'eau froide » ſur le tout, afin que l'herbe ſe détrempe: en- » ſuite on remplit le vaſe d'eau bouillante; &

Hiſtoire Naturelle.

» comme l'herbe eſt fort menue, on boit par un » tuyau aſſez grand pour laiſſer paſſage à l'eau, » mais trop petit pour en laiſſer à l'herbe. A » meſure que l'eau diminue, on la renouvelle, » ajoutant toujours du ſucre, juſqu'à ce que l'her- » be ceſſe de ſurnager. Alors on met une nou- » velle doſe d'herbe. Souvent on y mêle du jus » d'orange amere, ou de citron, & des fleurs » odoriférantes. Cette liqueur ſe prend ordinai- » rement à jeun: cependant pluſieurs en prennent » auſſi dans l'après-dînée. Il ſe peut que l'uſage » en ſoit ſalutaire; mais la maniere de la prendre » eſt extrêmement dégoûtante: quelque nom- » breuſe que ſoit une compagnie, chacun boit » par le même tuyau, & tour-à-tour, faiſant » ainſi paſſer le maté de l'un à l'autre. Les Cha- » petons (Eſpagnols-Européens) ne font pas » grand cas de cette boiſſon, mais les Créoles en » ſont paſſionnément avides. Jamais ils ne voya- » gent ſans une proviſion d'herbe du Paraguay, » & ne manquent point d'en prendre chaque jour, » la préférant à toutes ſortes d'alimens, & ne » mangeant qu'après l'avoir priſe. »

Le même Hiſtorien a pris ſoin de recueillir les autres productions naturelles du Paraguay & de quelques Provinces voiſines. « Dans ces vaſtes » plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buénos- » Aires juſqu'au Chili, & vers le Sud, quelques

» chevaux & quelques vaches que les Eſpagnols, en » abandonnant cette Ville peu de temps après ſa fon- » dation, avaient laiſſées dans les campagnes, ont » multiplié avec tant d'abondance, que, dès l'année » 1628, on avait un très-bon cheval pour deux ai- » guilles, & un bœuf à proportion. » Aujourd'hui, il faut aller aſſez loin pour en trouver; cependant il y a trente ans qu'un vaiſſeau ne ſortait pas du Port de Buénos-Aires, ſans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de taureaux. Il fallait en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parce que toutes les peaux qui ne ſont point d'aloi, c'eſt-à-dire, de taureaux, & d'une certaine meſure, n'entrent point dans le commerce. Enfin une partie des chaſſeurs, après avoir tué ces animaux, ne prennent que les langues, & la graiſſe, qui, dans ce pays, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de ſain-doux.

Hiſtoire Naturelle.

Ce récit ne donne point encore une juſte idée de leur multiplication. Les chiens, dont un très-grand nombre eſt devenu ſauvage, les tigres & les lions, en détruiſent plus qu'on ne peut ſe l'imaginer. On raconte même que les lions n'attendent point que la faim les preſſe, pour tuer des taureaux & des vaches; qu'ils ſe font un amuſement de leur donner la chaſſe, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont

Hiſtoire Naturelle.

ils ne mangent qu'un ſeul. Mais les plus grands ennemis de ces animaux ſont les chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des ſuifs était augmenté des deux tiers à Buénos-Aires; & l'Hiſtorien juge que ſi les taureaux diſparaiſſent jamais de ce pays, ce ſera ſur-tout par la guerre des chiens, qui dévoreront les hommes, dit-il, lorſqu'ils ne trouveront plus de bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'on ne peut faire entendre raiſon là-deſſus aux habitans. Un Gouverneur de la Province ayant envoyé quelques Compagnies militaires pour donner la chaſſe à ces cruels animaux, elles n'en furent récompenſées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens*. Auſſi n'a-t-on pu les engager depuis à rendre le même ſervice au pays.

Les chevaux ſe prennent avec des lacets. Ils ſont beaux, & d'une légereté qui ne dément point leur origine Eſpagnole. Les mulets ne ſont pas moins communs au Paraguay que dans le Tucuman, d'où l'on a déjà remarqué qu'il en paſſe, tous les ans, un très-grand nombre au Pérou. Ces animaux ſont d'une grande reſſource, dans des Pays où il y a tant à monter & à deſcendre, & ſouvent des pas fort difficiles à franchir.

On trouve preſque par-tout, dans les forêts de ces Provinces méridionales, des abeilles qui

prennent le creux des arbres pour ruches ; & l'on en compte juſqu'à dix eſpèces différentes. La plus eſtimée, pour la blancheur de ſa cire, ſe nomme *opémus*. Le miel en eſt auſſi plus délicat. Hiſtoire Naturelle.

Le coton eſt naturel à tout ce Pays, & l'arbre qui le porte, y croît en buiſſon. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la vigne. Sa fleur approche de la tulipe jaune. Elle s'ouvre aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après, elle ſe fane & ſe ſeche. Le bouton qu'elle renferme, a toute ſa maturité au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Américains avaient commencé à ſemer du chanvre ; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plupart y ont renoncé. Les Eſpagnols, qui ont été plus conſtans, en font un uſage aſſez avantageux.

Outre le maïs, le manioc & les patates, qui ſont communs dans pluſieurs parties de ces Provinces, & dont les Peuples faiſaient leur nourriture ordinaire, avant l'arrivée des Européens, on y trouve pluſieurs fruits, & divers ſimples, qui ſont propres au Pays. Les Eſpagnols, auſſi paſſionnés ici qu'au Pérou pour les confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaiſent. Quelques-uns y ont planté des vignes, mais avec un ſuccès inégal. A Rioja & à Cordoue,

Hiſtoire Naturelle.

deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de vin. Celui de Cordoue eſt gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & ſituée dans la Cordeliere, à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'eſt pas fort inférieur à celui d'Eſpagne. On a ſemé du froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtiſſeries.

Si ce Pays eſt rempli d'herbes venimeuſes, dont les Américains empoiſonnent leurs fleches, il y a par-tout des contrepoiſons; & telle eſt particulierement l'*herbe au moineau*, qui forme d'aſſez gros buiſſons. On nous apprend d'où lui vient ſon nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes eſpèces de moineaux qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plupart ſont de la groſſeur de nos merles, on en diſtingue un fort joli, qui ſe nomme *macagua*. Ce petit animal fait une guerre continuelle aux viperes, dont il eſt fort friand. Dès qu'il en apperçoit une, il cache ſa tête ſous une de ſes ailes, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La vipere s'approche; & comme ſa tête n'eſt pas ſi couverte, qu'il ne puiſſe voir au travers de ſes plumes, il ne la remue que lorſqu'il eſt à portée de donner un coup de bec à ſon ennemie. Elle lui rend auſſi-tôt un coup de langue: mais, dès

qu'il ſe ſent bleſſé, il va manger de ſon herbe, qui le guérit dans l'inſtant. Il ſe hâte de retourner au combat ; & chaque fois qu'il eſt piqué, il a recours à ſon ſpécifique. Ce jeu dure juſqu'à ce que la vipere, qui n'a pas la même reſſource, ait perdu tout ſon ſang. Alors le moineau la mange ; & lorſqu'il eſt raſſaſié, il fait encore uſage de ſon contrepoiſon. Hiſtoire Naturelle.

Le Tucuman & le Paraguay nourriſſent un nombre extraordinaire de différentes eſpèces de reptiles ; mais tous les ſerpens n'y ſont pas venimeux. Ils ſont connus des Américains, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, ſans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux pieds de long, & d'une groſſeur proportionnée, qui avalent des cerfs entiers, ſi l'on s'en rapporte aux Eſpagnols, qui prétendent en avoir été témoins. Les Américains aſſurent qu'ils s'accouplent par la gueule ; & que les petits déchirent le ventre de la mere, pour en ſortir, après quoi les plus forts dévorent les plus foibles, ſans quoi, dit un célèbre Miſſionnaire, on ſerait ſans ceſſe expoſé aux attaques de ces monſtrueux reptiles. Entre ceux qui ſont ovipares, quelques uns font de fort gros œufs, que les meres font éclore en les couvant. Le ſerpent à ſonnettes n'eſt nulle part ſi commun qu'au Paraguay. On y obſerve que, lorſque

Hiſtoire Naturelle.

ſes gencives ſont trop pleines de venin, il ſouffre beaucoup ; que, pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre, & que par deux crochets creux, aſſez larges à leur racine, & terminés en pointe, il inſinue, dans la partie qu'il ſaiſit, l'humeur qui l'incommodait. L'effet de ſa morſure, & de celle de pluſieurs autres ſerpens du même Pays, eſt fort prompt. Quelquefois le ſang ſort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives & les jointures des ongles ; mais les antidotes ne manquent point contre ce poiſon. On y emploie, ſur-tout avec ſuccès, une pierre qu'on nomme *Saint-Paul*, le bézoard & l'ail, qu'on applique ſur la plaie, après l'avoir mâché. La tête de l'animal même, & ſon foie, qu'on mange pour purifier le ſang, ne ſont pas un remède moins vanté ; cependant le plus sûr eſt de commencer par faire ſur-le-champ, une inciſion à la partie piquée, & d'y appliquer du ſoufre, ce qui ſuffit même quelquefois pour la guériſon.

Le Paraguay a des ſerpens qu'on nomme *chaſſeurs*, qui montent ſur les arbres, pour découvrir leur proie, & qui s'élançant deſſus, quand elle s'approche, la ſerrent avec tant de force, qu'elle ne peut ſe remuer, & la dévorent toute vivante ; mais, lorſqu'ils ont avalé les bêtes entieres, ils deviennent ſi peſans, qu'ils ne

peuvent plus se traîner. On ajoute que, n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périraient, si la Nature ne leur avait pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent, & les oiseaux fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin, & bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant, elle renferme des branches d'arbres, sur lesquelles l'animal se trouvait couché, & l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras. Histoire Naturelle.

Plusieurs de ces monstrueux reptiles vivent de poisson, & le P. Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une couleuvre, dont la tête était de la grosseur d'un veau, & qui pêchait sur le bord d'une riviere. Elle commençait par jetter de sa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau, ensuite y plongeant la tête, & demeurant quelque temps immobile, elle ouvrait tout-d'un-coup la gueule, pour avaler quantité de poissons, que l'écume semblait attirer. Une autre fois, le même Missionnaire vit un Américain de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la

Hiſtoire Naturelle.

pêche, fut englouti par une couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avait tous les os auſſi briſés, que s'ils l'euſſent été entre deux meules de moulin. Les couleuvres de cette eſpèce ne ſortent jamais de l'eau, & dans les endroits rapides, qui ſont aſſez fréquens ſur la riviere de Parana, on les voit nager en levant la tête, qu'elles ont très-groſſe, avec une queue fort large. Les Américains prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terreſtres, & que les mâles attaquent les femmes, de la maniere qu'on le rapporte des ſinges. Le P. de Montoya fut un jour appellé pour confeſſer une Péruvienne, qui étant occupée à laver du linge ſur le bord d'une riviere, avait été attaquée par un de ces animaux, & qui en avait ſouffert une amoureuſe violence. Le Miſſionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne ſe ſentait plus que quelques momens à vivre, & ſa confeſſion ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Les caymans ſont ici d'une prodigieuſe groſſeur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil ; c'eſt d'avoir, ſous les pattes de devant, des bourſes remplies d'une ſubſtance dont l'odeur eſt ſi forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Séchée au Soleil, elle a toute la douceur du muſc. Les requins du fleuve de la Plata

ſont auſſi plus grands que ceux des autres rivieres ; ils attendent les taureaux qui viennent y boire, les ſaiſiſſent par le muſle, & les étouffent. Hiſtoire Naturelle.

On voit, dans quelques cantons de ces Provinces, des caméléons d'une eſpèce bien ſinguliere, puiſqu'on leur donne cinq ou ſix pieds de long, ſans compter qu'ils portent leurs petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'eſt un animal fort doux, mais d'une ſtupidité ſurprenante. Les ſinges de ce Pays ſont preſque de grandeur humaine, ont une grande barbe, & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables, lorſqu'ils ſont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont bleſſés. Les renards ſont fort communs. Du côté de Buénos-Aires, ils tiennent beaucoup du lièvre, & leur poil eſt d'une belle variété. On aſſure que rien n'eſt ſi joli que cet animal. Il eſt ſi familier, qu'il vient careſſer les paſſans ; mais ſon urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, eſt d'une telle infection, qu'on eſt obligé de jetter au feu tout ce qui en eſt mouillé.

On diſtingue deux eſpèces de *tatares* ; les uns qui ſont de la taille d'un cochon de ſix mois, ont dans le ventre une ſorte de

Hiſtoire Naturelle.

nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins ; tous ont le muſeau alongé ; les deux pattes de devant leur ſervent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les lapins du Pays, que les Eſpagnols nomment *apercos*, n'ont preſque point de queue, & ſont d'un gris argenté. Une eſpèce qu'on diſtingue, ſans la nommer, a la gueule ſi petite, qu'à peine une fourmi peut y entrer.

On connaît, dans les mêmes Provinces, trois eſpèces de cerfs. Les uns, qui ſont preſque de la taille des bœufs, & qui ont le bois fort branchu, ſe tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la chèvre, paiſſent dans les plaines. Les troiſiemes ne ſont gueres plus grands qu'un taureau de ſix mois. Les chevreuils du Paraguay n'ont preſque rien qui les diſtingue des nôtres. Les ſangliers, dont on a déjà parlé ſous le nom de peccaris, ont, comme dans tout le reſte de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une eſpèce d'évent ſur le dos ; mais ici, leur chair eſt ſi délicate & ſi ſaine, qu'on en fait manger même aux malades. Les daims & les chevreuils vont toujours en troupes.

Un animal aſſez commun dans cette partie du continent, eſt une eſpèce de bufle, qu'on appelle *anta* ou *denta*. Il eſt de la groſſeur d'un âne, dont il approche beaucoup auſſi par la

figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connaît de plus ſingulier, eſt une trompe, qu'il alonge & qu'il retire à ſon gré, & par laquelle on croit qu'il reſpire. Chacun de ſes pieds a trois ongles, auxquels on attribue une vertu ſouveraine contre toutes ſortes de poiſons, ſur-tout à ceux du pied gauche de devant, ſur lequel il ſe couche, lorſqu'il ſe trouve mal. Il ſe ſert des deux pieds de devant, comme les ſinges & les caſtors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de bézoard, qui ſont eſtimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & la nuit il mange d'une eſpèce d'argille, qu'il trouve dans les marais, où il ſe retire au coucher du Soleil. Sa chair eſt fort ſaine, & ne differe de celle du bœuf, qu'en ce qu'elle eſt plus légere & plus délicate. Il a la peau ſi forte, que lorſqu'elle eſt ſeche, on la croit à l'épreuve des balles de mouſquet; auſſi les Eſpagnols s'en font-ils des caſques & des cuiraſſes. La chaſſe de l'anta eſt fort aiſée; mais elle ne ſe fait que la nuit. On attend ces animaux dans leurs retraites, où ils ſe rendent ordinairement en troupes. Lorſqu'on les voit paraitre, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouiſſent, & pendant qu'ils ſe renverſent les uns ſur les autres, on tire ſur eux avec tant de ſuccès, qu'à la lu-

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

miere du jour, on ne manque point d'en trouver pluſieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereuſement bleſſés.

La Province du Chaco, dont on a donné une Deſcription particuliere, eſt couverte de vaſtes forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qui ſe trouve dans le creux des arbres. La chaleur devrait naturellement y être exceſſive; mais le vent du Sud, qui ſouffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties Méridionales, on éprouve quelquefois des froids très-piquans. Les arbres y ſont d'une beauté ſinguliere. Le long d'une petite riviere nommée Sinta, on trouve des cèdres, qui ſurpaſſent en hauteur, ceux de tous les autres pays; &, du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois braſſes de circonférence. Le quinaquina y eſt fort commun: c'eſt un grand arbre dont le bois eſt rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une réſine odoriférante. Son fruit eſt une groſſe feve, fort dure, & célèbre par ſes vertus médicinales. Le même pays a des forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement compoſées de grands palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec ſa moëlle, eſt un aliment ſain & de très-bon goût. Ceux qui croiſſent le long du Pilco-mayo,

ſont auſſi hauts que les grands cèdres. Le *rival* eſt un arbre tout hériſſé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées paſſent pour ſouveraines contre tous les maux des yeux ; ſon fruit eſt doux & agréable. Le Chaco a deux eſpèces de gayac, dont la plus eſtimée eſt celle que les Eſpagnols nomment *ſanto palo*. Hiſtoire Naturelle.

Les lions de cette Province ont le poil rouge & fort long : ils ſont aſſez doux, & même ſi timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien ; & que s'ils n'ont pas le temps de grimper ſur un arbre, ils ſe laiſſent prendre. Les tigres ne ſont nulle part plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent ſouffrir l'urine d'un homme, & l'on ſe ſert de cette connaiſſance pour ſe garantir de leurs inſultes. On obſerve auſſi qu'ils perdent toute leur force, lorſqu'ils ſont bleſſés aux reins. Du reſte, ils ſont auſſi bons chaſſeurs dans l'eau que ſur terre. Cette Province a des peccaris ou des ſangliers de deux couleurs, de gris & de noirs. Les chèvres y ſont noires ou rouges, comme dans le Tucuman ; & l'on n'en voit de blanches, que ſur les bords du Pilcomayo. On trouve dans ce pays juſqu'à ſix différentes eſpèces d'oies, & toutes ſortes de volaille.

L'anta du Chaco eſt un peu différent de celui qu'on a déjà décrit. Les Eſpagnols le nomment *la-*

Hiſtoire Naturelle.

grande bête. Il a le poil châtain & fort long, la tête d'un cheval, les oreilles d'un mulet, les lèvres d'un veau, les pieds de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a ſur le muſeau, comme l'autre, une trompe qu'il alonge dans ſa colere; ſa queue eſt courte, ſes jambes déliées & ſes dents pointues. Il a deux eſtomacs, dont l'un lui ſert de magaſin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de bézoard. Sa peau, durcie au Soleil, & paſſée en bufle, eſt impénétrable aux coups de feu, & ſa chair ne differe point de celle du bœuf. La corne de ſon pied gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'élan, ou de l'orignal du Canada; il en fait le même uſage dans les accès d'épilepſie, auxquels il eſt ſujet comme l'orignal: enfin l'on aſſure que, lorſqu'il a trop de ſang, il ſe perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Américains ont appris de lui ce remède.

Le guanaco, nommé *wanotra* par les Anglais, eſt commun dans le Chaco, & porte des pierres de bézoard, du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Américain, de qui les Eſpagnols en reçurent la premiere connaiſſance, fut maſſacré par ſes compatriotes. En 1723, quelques Anglais eurent la curioſité de porter en Angleterre deux guanacos, qu'ils avaient achetés à Buénos-Aires; mais perſonne n'a pris la peine de publier ſi ces animaux

Hiſtoire Naturelle.

animaux ont multiplié dans un climat ſi différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en troupes, ſi ce n'eſt peut-être dans les cantons déſerts; &, pendant qu'ils paiſſent, il y en a toujours un qui ſe tient en ſentinelle ſur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une eſpèce de henniſſement. Alors ils ſe réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les femelles marchent les premières avec leurs petits.

Les autres animaux du Chaco ſont le *zorillo*; qui ne paraît pas différer de la bête-puante du Canada; le capivara, qui eſt un amphibie de la figure d'un porc; l'iguana, peu différent de celui de l'Iſthme; le *quinquinchon*, qui eſt très-rare, & qui porte avec lui ſa maiſon; c'eſt-à-dire, une écaille fort dure, dans laquelle il ſe replie tout entier: il a d'ailleurs la figure du porc. Avec ſes pattes & ſon muſeau, il ſe creuſe en terre un trou de trois ou quatre pieds de diamètre, dans lequel il ſe tapit. Des écailles qu'il a ſous le ventre, il ſort un poil fort long & fort épais. On aſſure que, lorſqu'il pleut, il ſe renverſe ſur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il paſſe un jour entier dans cette poſture, attendant que quelque daim altéré vienne boire l'eau dont ſa coque eſt remplie; mais qu'auſſi-tôt que le daim y a fourré ſon muſeau, il ſe trouve pris ſans

Hiſtoire Naturelle.

pouvoir reſpirer, & que tous ſes efforts, ne pouvant le dégager, il ſert de nourriture au quinquinchon. Quelques Anglais préſenterent, en 1728, deux de ces animaux vivans au Roi, leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût déſagréable. On en diſtingue une autre eſpèce, nommée *tatou* au Paraguay, & *mulica* au Tucuman, qui forme dans ſa coque une boule ſi bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & ſa chair n'eſt pas différente de celle du cochon de lait. Enfin les vallées, qui ſéparent les montagnes par leſquelles on entre dans le Chaco, ont cette eſpèce de moutons qu'on nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendrait pour de petits chameaux, s'ils avaient une boſſe. On s'en ſert comme de bêtes de charge.

Toutes les forêts du Chaco ſont pleines d'abeilles; &, dans la plupart, il n'y a pas un arbre d'une certaine groſſeur, qui ne renferme une ruche. Auſſi cette Province pourrait-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connait point de meilleure qualité.

Dans le pays des Magnacicas, qui eſt à l'extrémité Septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit par-tout, ſans culture,

diverſes ſortes de fruits. La vanille y eſt aſſez commune, auſſi-bien qu'une eſpèce de cocotier, qui n'eſt point de la nature de ceux des autres contrées, & dont le fruit eſt plutôt un melon qu'un coco. Entre les animaux, on diſtingue, par ſa ſingularité, celui qui ſe nomme *famacoſio*. Il a la tête d'un tigre, le corps d'un mâtin, & n'a point de queue. Sa légereté & ſa férocité n'ont rien d'égal. Lorſqu'on en eſt apperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant auſſi-tôt ſur un arbre : encore n'y trouve-t-on de sûreté que pour quelques momens; car l'animal, qui ne peut grimper, demeure au pied de l'arbre, & jette un cri qui en attire pluſieurs autres. Alors tous enſemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auraient pas beſoin d'un temps fort long, ſi l'homme n'était aſſez bien armé pour les percer tous de fleches; s'il eſt ſans armes, il ne peut éviter de périr. Les habitans n'ont trouvé qu'un moyen pour diminuer le nombre de ces redoutables animaux, dont la multiplication rendrait le pays abſolument inhabitable : ils ſe réuniſſent dans un enclos bien paliſſadé, où ils pouſſent de grands cris, qui font accourir les famacoſios de toutes parts; & tandis qu'une légion de ces monſtres s'occupe à creuſer la terre pour faire tomber la paliſſade, on les perce de fleches ſans aucun

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

riſque. Les *Mopſicas*, qui formaient un des plus puiſſans Cantons du même pays, ont été moins heureux à ſe délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puiſque ce n'était qu'une eſpèce d'oiſeaux, auxquels un Miſſionnaire donne même le nom de *moineaux*: mais ſi ce pieux Ecrivain n'abuſe point de la confiance qu'on doit à ſon caractere, il faut croire avec lui : « Que ces petits animaux fondaient ſi furieuſement ſur les hommes, qu'il les tuaient » ſans qu'ils puſſent s'en défendre, & qu'ils ont » preſqu'entierement dépeuplé tout le Canton. » Obſervons que le pays des Magnacicas eſt arroſé de pluſieurs rivieres poiſſonneuſes, & ceint de forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, ſi épaiſſes qu'on n'y voit preſque jamais le Soleil ; qu'au-delà de ces forêts, on trouve de vaſtes ſolitudes, preſque toujours inondées ; &. que les habitans ſont ſujets à une eſpèce de lèpre, qui leur couvre tout le corps de croûtes aſſez ſemblables à des écailles de poiſſon, quoique trop faibles pour réſiſter au terrible bec des moineaux.

M. de la Condamine n'a pas manqué, dans la relation de ſon Voyage ſur la riviere des Amazones, de donner la deſcription des animaux les plus ſinguliers qu'il eut l'occaſion d'obſerver. « Je » deſſinai, dit-il, d'après nature, à Saint-Paul

» d'Omaguas, le plus grand des poiſſons connus
» d'eau douce, à qui les Eſpagnols & les Por-
» tugais ont donné le nom de *pexe-buey*, ou
» poiſſon-bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec
» le *phoca*, ou veau-marin. Celui dont il eſt
» queſtion, paît l'herbe des bords de la riviere;
» ſa chair & ſa graiſſe ont aſſez de rapport à
» celle du veau. La femelle a des nageoires qui
» lui ſervent à allaiter ſes petits. Le P. d'Acugna
» rend la reſſemblance avec le bœuf, encore
» plus complète, en attribuant à ce poiſſon des
» cornes, dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il
» n'eſt pas amphibie, à proprement parler, puiſ-
» que jamais il ne ſort entierement de l'eau, &
» qu'il n'en peut ſortir, n'ayant que deux na-
» geoires à côté de la tête, plates & rondes,
» en forme de rames de quinze à ſeize pouces de
» long, qui lui tiennent lieu de bras & de pieds,
» ſans en avoir la figure, comme Laët le ſup-
» poſe fauſſement, d'après l'Ecluſe. Il ne fait qu'a-
» vancer ſa tête hors de l'eau, pour atteindre
» l'herbe ſur le rivage. Celui que je deſſinai,
» était femelle; ſa longueur était de ſept pieds &
» demi de roi, & ſa plus grande largeur de
» deux pieds. J'en ai vu de plus grands. Les yeux
» de cet animal n'ont aucune proportion avec la
» grandeur de ſon corps; ils ſont ronds, & n'ont
» que trois lignes de diamètre; l'ouverture de ſes

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

» oreilles eſt encore plus petite, & ne paraît qu'un » trou d'épingle. Quelques-uns ont cru ce poiſſon » particulier à la riviere des Amazones ; mais il » n'eſt pas moins commun dans l'Orénoque. Il ſe » trouve auſſi, quoique moins fréquemment, » dans l'Oyapoc, & dans pluſieurs autres rivieres » des environs de Cayenne, de la côte de » Guiane & des Antilles ; c'eſt le même qu'on » nommait autrefois *manatée*, & qu'on nomme » aujourd'hui *lamentin* dans les Iſles Françaiſes » de l'Amérique. Cependant je crois l'eſpèce de » la riviere des Amazones un peu diſtérente. Il » ne ſe rencontre pas en haute mer; il eſt même » rare d'en voir près des embouchures des fleuves ; » mais on le trouve à plus de mille lieues de la » mer, dans le Guallaga, le Paſtaca, &c. Il n'eſt » arrêté dans l'Amazone, que par le Pongo, au- » deſſus duquel on n'en trouve plus. »

Cette barriere n'eſt pas un obſtacle pour un autre poiſſon, nommé *mixano*, auſſi petit que l'autre eſt grand ; car il s'en trouve de la petiteſſe du doigt. Les mixanos arrivent tous les ans en foule à Borja, quand les eaux commencent à baiſſer, vers la fin de Juin. Ils n'ont de ſingulier, que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la riviere les raſſemble néceſſairement près du détroit, on les voit traverſer en troupes, d'un

bord à l'autre, & vaincre alternativement ſur l'une ou ſur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux ſe précipitent dans ce canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux ſont baſſes, dans les creux des rochers du Pongo, où ils ſe repoſent pour reprendre des forces, & dont ils ſe ſervent comme d'échelons, pour remonter. Hiſtoire Naturelle.

L'Académicien vit, aux environs du Para, un poiſſon qui ſe nomme *puraqué*, dont le corps, comme celui de la lamproie, eſt percé d'un grand nombre d'ouvertures, & qui a de plus la même propriété que la torpille : celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, reſſent dans le bras un engourdiſſement douloureux, & quelquefois en eſt, dit-on, renverſé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait ; mais il aſſure que les exemples en ſont ſi fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute.

Les tortues de l'Amazone ſont fort recherchées à Cayenne, comme les plus délicates. Ce fleuve en nourrit de diverſes grandeurs & de diverſes eſpèces, en ſi grande abondance, que ſeules, avec leurs œufs, elles pourraient ſuffire à la nourriture des habitans de ſes bords. Il y a auſſi des tortues de terre, qui ſe nomment *ſabutis*, dans la Langue du Bréſil, & que les habitans du Para préferent aux autres eſpèces. Toutes ſe conſervent, particulierement les der-

Hiſtoire Naturelle.

nieres, pluſieurs mois hors de l'eau, ſans nourriture ſenſible.

La Nature ſemble avoir favoriſé la pareſſe des Américains, & prévenu leurs beſoins : les lacs & les marais, qui ſe rencontrent à chaque pas ſur le bord de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les terres, ſe rempliſſent de toutes ſortes de poiſſons dans le temps des crûes de la riviere ; & lorſque les eaux baiſſent, ils y demeurent renfermés, comme dans des étangs & des réſervoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Les crocodiles ſont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plupart des rivieres que l'Amazone reçoit. On aſſura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt pieds de long, & même de plus grands. Il en avait déjà vu un grand nombre de douze, quinze pieds & plus, ſur la riviere de Guyaquil. Comme ceux de l'Amazone ſont moins chaſſés & moins pourſuivis, ils craignent peu les hommes. Dans le temps des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes. Leur plus dangereux ennemi, & peut-être l'unique qui oſe entrer en lice avec eux, eſt le tigre. Ce doit être un ſpectacle curieux, que celui de leur combat ; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet du haſard. Voici ce que les Naturels du pays raconterent à M. de la Condamine. Quand

le tigre vient boire au bord de la riviere, le crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque, dans la même occasion, les bœufs, les chevaux, les mulets, & tout ce qui se présente à sa voracité. Le tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser; mais le crocodile se plongeant dans l'eau, y entraîne le tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les tigres, que l'Académicien vit dans son Voyage, & qui sont communs dans tous les Pays chauds & couverts de bois, ne lui parurent point différens en beauté ni en grandeur de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'homme, s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espèce, dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Maynas sont fort adroits à combattre les tigres avec la demi-pique, qui est leur arme ordinaire. Histoire Naturelle.

M. de la Condamine ne rencontra point, sur les bords de l'Amazone, l'animal que les Américains du Pérou nomment dans leur Langue, *puma*, & les Espagnols d'Amérique, *lion*. « C'est, » dit-il, une espèce absolument différente de ceux » que nous connoissons : le mâle n'a point de crinière; il est beaucoup plus petit que les lions » Africains. Je ne l'ai pas vu vivant, mais em» paillé. »

Hiſtoire Naturelle.

Il ne ſerait pas étonnant que les ours, qui n'habitent gueres que les pays froids, & qu'on trouve dans pluſieurs montagnes du Pérou, ne ſe rencontraſſent point dans les bois du Maragnon, dont le climat eſt ſi différent; cependant les habitans du pays parlent d'un animal nommé *Ucumari*, & c'eſt préciſément le nom de l'ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'aſſurer ſi l'animal eſt le même.

En paſſant chez les *Yaméos*, il deſſina une eſpèce de belette, qui s'apprivoiſe aiſément; mais il ne put écrire, ni prononcer le nom qu'elle porte dans cette Langue. Enſuite, l'ayant retrouvée aux environs du Para, il ſut qu'elle ſe nomme *coati* dans la Langue du Bréſil.

Les ſinges ſont le gibier le plus ordinaire, & le plus recherché des Peuples de l'Amazone. Lorſqu'ils ne ſont pas chaſſés, ni pourſuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'homme; & c'eſt à quoi les Sauvages de l'Amazone reconnoiſſent, quand ils vont à la découverte des terres, ſi le Pays qu'ils viſitent eſt neuf, ou n'a pas été fréquenté par des hommes. Dans tout le cours de ſa navigation ſur ce fleuve, M. de la Condamine vit un ſi grand nombre de ſinges, en ouit nommer tant d'eſpèces, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'auſſi

grands qu'un lévrier, & d'autres auſſi petits qu'un rat, c'eſt-à-dire, plus petits que les ſapajoux, & difficiles à apprivoiſer, dont le poil eſt long, luſtré, ordinairement couleur de marron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois auſſi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & ſaillantes, comme les chiens & les chats, & non comme les autres ſinges, avec leſquels ils ont peu de reſſemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit lion. On les nomme *pinches* à Maynas, & tamarins à Cayenne. L'Académicien en eut pluſieurs, qu'il ne put conſerver. Ils ſont de l'eſpèce, appellée *ſahuins*, dans la Langue du Brèſil, & par corruption en Français, *ſagouins*. Le Gouverneur du Para en fit préſent d'un à M. de la Condamine, & c'était l'unique de ſon eſpèce qu'on eût vu dans le Pays : le poil de ſon corps était argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds ; celui de ſa queue était d'un marron luſtré, approchant du noir. Il avait une autre ſingularité, plus remarquable encore ; ſes oreilles, ſes joues &. ſon muſeau étaient teints d'un vermillon ſi vif, qu'on avait peine à ſe perſuader que cette couleur fût naturelle. Hiſtoire Naturelle.

L'animal le plus rare & le plus ſingulier eſt un grand ſerpent amphibie, de vingt-cinq à trente

Hiſtoire Naturelle.

pieds de long, & de plus d'un pied de groſſeur; que les Américains nomment *yacu-mama*, c'eſt-à-dire, *mère de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on, les grands lacs, formés par l'épanchement des eaux du fleuve au-dedans des terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il penſe de ce monſtre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa. « On » en raconte, dit-il, des faits dont je douterais » encore, ſi je croyais les avoir vus, & que je » ne me hazarde à répéter ici que, d'après l'Auteur » de l'*Orénoque illuſtré*, qui les rapporte fort ſé- » rieuſement. Non-ſeulement, ſelon les Améri- » cains, cette monſtrueuſe couleuvre engloutit un » chevreuil tout entier, mais ils aſſurent qu'elle » attire invinciblement, par ſa reſpiration, les » animaux qui l'approchent, & qu'elle les dévore. » Divers Portugais du Para entreprirent de me » perſuader des choſes preſqu'auſſi peu vraiſem- » blables, de la manière dont une groſſe couleuvre » tue un homme, en s'entortillant autour de ſon » corps, & l'empalant avec ſa queue. A juger » par la taille, ce pourroit être la même qui ſe » trouve dans les bois de Cayenne, où l'expé- » rience a fait connoître qu'elle eſt plus effrayante » que dangereuſe. J'y ai connu un Officier, » qui en avoit été mordu à la jambe, ſans aucune » ſuite fâcheuſe; peut-être ne fut-il pas mordu

» juſqu'au ſang. J'en ai apporté deux peaux, dont » l'une, toute deſſéchée qu'elle eſt, a près de » quinze pieds de long & plus d'un pied de large. » Sans doute il y en a de plus grandes. »

Hiſtoire Naturelle.

C'eſt le récit de M. d'Ulloa qu'on va faire ſuccéder avec la même fidélité. « Dans les pays que » le Maragnon arroſe, on trouve un ſerpent auſſi » affreux par ſa groſſeur & ſa longueur que par » les propriétés qu'on lui attribue. Pour donner » une idée de ſa grandeur, pluſieurs diſent qu'il » a le goſier & la gueule ſi larges, qu'il avale » un animal, & même un homme entier. Mais » ce qu'on en raconte de plus étrange, c'eſt qu'il » a dans ſon haleine une vertu ſi attractive, que, » ſans ſe mouvoir, il attire à lui un animal, quel » qu'il ſoit, lorſqu'il ſe trouve dans un lieu où » cette haleine peut atteindre. Cela paroît un peu » difficile à croire. Ce monſtrueux reptile s'ap- » pelle, en langue du pays, *yacu-mama*, mère » de l'eau, parce qu'aimant les lieux marécageux » & humides, on peut le regarder comme amphi- » bie. Tout ce que j'en puis dire, après m'en » être exactement informé, c'eſt qu'il eſt d'une » grandeur extraordinaire. Quelques perſonnes » graves mettent auſſi cet animal dans la Nouvelle- » Eſpagne, l'y ont vu, m'en ont parlé ſur le même » ton ; & tout ce qu'ils m'ont dit de ſa groſſeur » s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du

» Maragnon, à l'exception ſeulement de la vertu
Hiſtoire Naturelle. » attractive. »

En permettant qu'on ſuſpende ſon opinion ſur les particularités du récit vulgaire, ou même qu'on les rejette comme ſuſpectes, parce qu'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la ſurpriſe, qui font adopter aſſez communément les plus grandes abſurdités, ſans examiner le degré de certitude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cauſe du phénomène, & ſe contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. « Premierement, on raconte » que, dans ſa longueur & dans ſa groſſeur, cette » couleuvre reſſemble beaucoup à un vieux tronc » d'arbre abattu, qui ne tire plus aucune nourri- » ture de ſes racines. 2.° Son corps eſt environné » d'une eſpèce de mouſſe, ſemblable à celle qui » ſe forme autour des arbres ſauvages. Cette » mouſſe, qui eſt apparemment un effet de la » pouſſiere ou de la boue qui s'attache à ſon corps, » s'humecte par l'eau & ſe deſſéche au Soleil. » De-là il ſe forme une croûte ſur les écailles de » la peau. Cette croûte, d'abord mince, va tou- » jours en s'épaiſſiſſant, & ne contribue pas peu » à la pareſſe de l'animal, ou à la lenteur de ſon » mouvement; car, s'il n'eſt preſſé de la faim, il » demeure, pendant pluſieurs jours, immobile » dans un même lieu; &, lorſqu'il change de » place, ſon mouvement eſt preſqu'imperceptible.

» Il fait ſur la terre une trace continue, comme » celle d'un mât ou d'un gros arbre qu'on ne feroit » que traîner 3.° Le ſouffle que la couleuvre » pouſſe eſt ſi vénimeux, qu'il étourdit l'homme » ou l'animal qui paſſe dans la ſphère de ſon action, » & lui fait faire un mouvement forcé qui le mène » vers elle juſqu'à ce qu'elle puiſſe le dévorer. On » ajoute que le ſeul moyen d'éviter un ſi grand » péril eſt de couper ce ſouffle, c'eſt-à-dire, de » l'arrêter par l'interpoſition d'un corps étranger, » qui en rompe le fil, & de profiter de cet inſtant » pour prendre une autre route. »

Hiſtoire Naturelle.

Toutes ces circonſtances ſemblent fabuleuſes, mais M. d'Ulloa juge que ce qui paroît extrêmement fabuleux, ſous un point de vue, devient fort naturel ſous un autre. « On ne peut, dit-il, nier abſolument que l'ha- » leine du ſerpent n'ait la vertu de cauſer une » ſorte d'ivreſſe, à quelque diſtance, puiſqu'il eſt » certain que l'urine du renard produit cet effet, » & que très-ſouvent les baillemens des baleines » ont tant de puanteur qu'on ne peut les ſupporter. » Il n'y a donc aucune difficulté à croire que cette » haleine a quelque choſe de la propriété qu'on » lui attribue, & que le ſerpent ſupplée, par cette » vertu, à la lenteur de ſon corps pour ſe procurer » des alimens. Les animaux, frappés d'une odeur » ſi forte, peuvent bien perdre le pouvoir de

Hiſtoire Naturelle.

» fuir ou de continuer leur chemin : ils ſont » étourdis, ils perdent l'uſage des ſens, ils tom- » bent ; & la couleuvre, par ſon mouvement » tardif, qui ne laiſſe pas d'augmenter la force » de la vapeur, s'approche juſqu'à les ſaiſir & » les dévorer. A l'égard du préſervatif, qu'on » fait conſiſter à couper le fil de l'haleine, c'eſt » une vaine imagination, à laquelle on ne peut » ajouter foi, ſans ignorer la nature & la propa- » gation des odeurs. Les circonſtances de cette » eſpèce ſont des inventions du pays, qui en » impoſent d'autant plus, que perſonne, pour » ſatisfaire ſa curioſité, ne veut s'expoſer au dan- » ger de l'examen. »

Le ver qui ſe nomme, chez les Maynas, *ſagla-curu*, & ver *macaque* à Cayenne, c'eſt-à-dire, *ver ſinge*, prend ſon accroiſſement dans la chair des animaux & des hommes. Il y croît juſqu'à la groſſeur d'une feve, & cauſe une douleur inſupportable, mais il eſt aſſez rare. M. de la Condamine deſſina l'unique qu'il ait vu, & le conſerva dans l'eſprit-de-vin. On dit qu'il naît dans la piquure d'une ſorte de mouſtique ou de maringoin ; mais l'animal, qui dépoſe l'œuf, n'eſt pas encore connu.

La quantité de différentes eſpèces d'oiſeaux, dont les forêts de l'Amazone ſont peuplées, eſt plus grande encore & plus variée que celle des quadrupèdes ;

quadrupèdes ; mais on remarque ici, comme dans le reſte du Nouveau-Monde, qu'avec le plus chatmant plumage, il n'y en a preſqu'aucun qui ait le chant agréable. La plupart ſont communs aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *colibri*, qui ſe trouve dans toute la Zône Torride, porte ici le nom de *quindé* comme au Paraguay. Les eſpèces de perroquets & d'aras ſont ſans nombre, & ne different pas moins en grandeur qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne, ſous le nom de *tahouas*, ou perroquets de l'Amazone, ſont verds, avec le haut de la tête, le deſſous & les extrémités des ailes d'un beau jaune. Une autre eſpèce, nommée auſſi *tahouas* à Cayenne, eſt de la même couleur, avec cette ſeule différence, que ce qui eſt jaune dans les autres, eſt rouge dans ceux-ci ; mais les plus rares ſont ceux qui ſont entièrement jaunes, couleur de citron à l'extérieur, avec le deſſous des ailes, & deux ou trois plumes de leur bout d'un très-beau verd. On ne connoît point en Amérique l'eſpèce griſe, qui a le bout des ailes couleur de feu, & qui eſt ſi commune en Guinée. Les habitans des bords de l'Oyapoc ont l'adreſſe de procurer artificiellement aux perroquets des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différens endroits, ſur le col

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

& ſur le dos, & en frottant l'endroit plumé du ſang de certaines grenouilles. C'eſt ce qu'on nomme à Cayenne *tapirer* un *perroquet* : ſur quoi l'Académicien remarque que peut-être le ſecret ne conſiſte-t-il qu'à mouiller la partie plumée de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'eſt-il beſoin d'aucun apprêt. C'eſt une expérience qu'il ne fit pas ; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un oiſeau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repouſſer du poil blanc, à la place du noir, ſur le dos d'un cheval qui a été bleſſé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence ſur la couleur des nouvelles plumes, c'eſt que, quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renaiſſent toujours rouges dans l'eſpèce qui a du rouge aux ailes, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des ailes jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Américains, font quelques ouvrages de plumes ; mais qui n'approchent pas de l'art ni de la propreté de ceux des Mexicains.

Entre pluſieurs oiſeaux ſinguliers, le même Voyageur vit au Para le Cahuitahu, oiſeau de la grandeur d'une oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des ailes eſt armé d'un ergot, ou corne très-aiguë, ſemblable

à une groſſe épine d'un demi-pouce de long. Cette propriété lui eſt commune avec l'oiſeau, nommé *canelon* à Quito : mais, outre qu'il eſt plus grand, il a de plus, au-deſſus du bec, une autre petite corne droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt : ſon nom exprime ſon cri. Hiſtoire Naturelle.

L'oiſeau, nommé *trompétéro* par les Eſpagnols, dans la province de Maynas, eſt le même qu'on nomme *agami*, au Para & dans l'Iſle de Cayenne. Il eſt très-familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner ſon nom.

Les chauve-ſouris, de l'eſpèce de celles qui ſucent le ſang des chevaux, des mulets & même des hommes, s'ils ne s'en garantiſſent pas en dormant ſous un pavillon, ſont un fléau de l'Amazone comme de la plupart des pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monſtrueuſes, pour la groſſeur, qui ont entierement détruit à Borja & dans d'autres lieux, le gros bétail que les Miſſionnaires y avaient introduit, & qui commençait à s'y multiplier.

M. de la Condamine vit le tucan, oiſeau qu'on a déjà nommé entre ceux du Paraguay : mais ſa ſingularité mérite une deſcription plus étendue, d'après le P. Feuillée, & dans ſes termes. Il eſt de la groſſeur d'un pigeon, & ſi célèbre par ſon bec, qu'on l'a placé dans le ciel entre les

Hiſtoire Naturelle.

conſtellations Auſtrales. Le bec de celui dont on fit préſent au P. Feuillée, avait, à ſa naiſſance, deux pouces & demi de groſſeur, & ſa longueur était de ſix pouces. Ce ſavant Minime crut d'abord qu'un ſi grand poids devait être à charge au tucan : mais, l'ayant examiné de près, il le trouva creux & fort léger. La partie ſupérieure, arrondie au-deſſus, était en forme de faulx, émouſſée à ſa pointe. Les deux bords, qui la terminaient, étaient découpés en dents de ſcie, d'un tranchant ſubtil, prenant leur naiſſance vers la racine du bec, & continuant juſqu'à ſon extrémité. On voyait, le long du ſommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui régnait ſur toute ſa longueur. Cette même couleur s'étendait depuis l'origine du bec juſqu'à un demi-pouce au-delà, embraſſant toute cette partie, terminée vers ſes bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faiſait un effet charmant. Tout le reſte de cette partie était un mêlange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obſcur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avait, à ſa naiſſance, une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reſte était un mêlange ſemblable à celui de la partie ſupérieure : ſes bords étaient ondés, à la différence de l'autre partie, qui était en dents de ſcie.

Histoire Naturelle.

La langue de l'animal, presqu'aussi longue que le bec, était composée d'une membrane blanchâtre, fort déliée, découpée profondément, de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'aurait prise pour une plume; ses yeux, plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étaient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, tout son manteau & son vol, étaient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu distante du dessus de la queue, & terminée à la naissance de cette partie. Son parement était d'un blanc de lait, qui continuait jusqu'à la poitrine, où une bande jaune, large de deux lignes, divisait ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi suivait une couleur noire, qui allait se perdre au-dessous du ventre, où un rouge clair prenait naissance & continuait jusqu'à l'anus. La queue, toute noire, avait quatre pouces de longueur, & son extrémité était arrondie. Ses jambes bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avaient deux pouces de longueur; chacun des pieds était composé de quatre serres, deux devant & deux derriere; les deux premieres, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émoussé. On distingue si peu les narines du tucan, qu'on

Hiſtoire Naturelle.

croirait qu'il n'en a point, parce qu'elles ſont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet oiſeau s'apprivoiſe auſſi facilement que les poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui préſente.

C'eſt d'après un Obſervateur auſſi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner auſſi la deſcription du quinde ou colibri, tel qu'il le vit dans la Zone Torride. Il en avait déjà vu un grand nombre dans les Iſles de l'Amérique ; mais ceux du Pérou lui paraiſſant encore plus petits, il entreprit d'en repréſenter un au naturel. Ces oiſeaux ſont beaucoup moins gros que les roitelets de l'Europe : leur bec eſt extrêmement pointu, noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie ſupérieure du bec ; elles ſont fort petites à leur naiſſance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur juſqu'au-deſſus de la tête, avec un ordre admirable. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté ſans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diverſifié ſelon les différens aſpects de l'œil qui les regarde : tantôt il paraît d'un noir égal au plus beau velours ; tantôt d'un verd naiſſant ; tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des colibris eſt d'un verd obſcur, mais doré ; les grandes plumes des ailes ſont d'un

violet foncé, un peu pâle : la queue eſt compoſée de neuf petites plumes, & auſſi longue que tout le corps, en quoi ils ſont différens des oiſeaux de la même eſpèce que le P. Feuillée avait vus aux Iſles de l'Amérique. Cette queue eſt d'un noir mêlé de violet & de verd, dont le mêlange fait une diverſité ſurprenante, ſuivant la poſition de l'œil. Leur parement eſt d'un gris foncé ; & tout le deſſous du ventre juſqu'à la queue, tire ſur le noir, mêlé de violet, de verd & d'autore, toujours d'une apparence différente, ſuivant la ſituation de l'Obſervateur. Leurs yeux, vifs & luiſans, ſont de la noirceur du jais, & proportionnés à la groſſeur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les pieds fort petits, compoſés de quatre ſerres, dont trois ſont ſur le devant, & la quatrieme ſur le derriere, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu. Hiſtoire Naturelle.

Ces oiſeaux voltigent continuellement, d'une vîteſſe admirable ; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le ſuc qui leur ſert de nourriture. Leur langue eſt longue d'un pouce & demi, cartilagineuſe ; &, depuis ſon milieu juſqu'à ſa pointe, elle eſt dentelée comme une petite ſcie Leur chant n'eſt qu'un petit grincement, que ſa vivacité fait aſſez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de

Hiſtoire Naturelle.

la groſſeur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne ſont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & ſont d'une fort jolie ſtructure. Ils ſont ordinairement ſuſpendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbriſſeaux.

Pour donner quelque idée de la violence du poiſon dans quelques ſerpens du même pays, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de ſon temps près d'une ſource, qui eſt entre le cinq & ſixieme degré de latitude auſtrale, à ſoixante-&-dix lieues de la mer du Sud. Une Américaine, âgée d'environ dix-huit ans, était allée puiſer de l'eau dans une ſource, éloignée de cinquante pas de ſa maiſon; & n'ayant point apperçu un ſerpent à ſonnettes, qui était caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au ſecours. Un Médecin Flamand, que la ſeule curioſité avait attiré au Pérou, & qui faiſait un Voyage dans les terres, ſe trouvait alors dans ce canton avec un Ami, pour y chercher des nouvelles plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident; &, connaiſſant par d'autres expériences combien ces animaux ſont terribles, l'un d'eux courut à la maiſon du Curé, pour demander les ſecours de ſon miniſtere, pendant que l'autre s'efforçait de ſoulager la malade. Le Curé ne put être aſſez prompt; il la trouva morte: &

ce qui doit paraître fort étrange, c'eſt qu'ayant voulu relever le corps, les chairs s'en détacherent, comme s'il eût été déjà pourri, de ſorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Egliſe. L'Auteur admire une diſſolution ſi précipitée, « qui prouve, dit-il, la vio» lence avec laquelle les parties, dont le venin » de ces ſerpens eſt compoſé, agiſſent ſur les » corps animaux. » Il ajoute qu'un fait ſi ſingulier, rapporté à lui-même par un homme éclairé, qui n'était au Nouveau-Monde que pour acquérir de nouvelles lumieres & pour diſtinguer le vrai du faux, méritait bien qu'il manquât à la parole qu'il avait donnée, en commençant ſon Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même. Le même Médecin avait découvert, dans les campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne, du côté du Sud, la célèbre plante, dont les Américains font tant de cas pour rendre leurs femmes fécondes. Ils la nomment *macha*; & des expériences ſans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne ſoit un ſpécifique admirable contre la ſtérilité, dans les femmes qui s'en nourriſſent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pied de hauteur. Ses feuilles & ſes graines reſſemblent à celles du *naſturſium hortenſe*. Sa racine eſt un

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

oignon ſemblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude.

A l'occaſion du nom de *pepite*, que les Eſpagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il ſort de la mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la groſſeur de quelques unes de ces maſſes, par celle qu'il vit à Lima dans le cabinet de Don Antoine Porto-Carréro. Elle peſoit trente-trois livres & quelques onces. Un Américain l'avait trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie ſupérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence ſe faiſoit remarquer par degrés avec une admirable proportion : c'eſt-à-dire, que, vers l'extrémité de la partie ſupérieure, l'or étoit de vingt-deux carats, deux grains; un peu plus bas, de vingt-un carats un demi-grain; deux pouces plus loin, de vingt-un carats; &, vers l'extrémité de la partie inférieure, de dix-ſept carats un demi-grain ſeulement. D'où l'Obſervateur conclut que la Nature, en travaillant à ſa formation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette chaleur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux plantes, repouſſant de haut en bas les parties hétérogènes, mêlées avec les petites parties dont l'aſſemblage fait l'or, les oblige de deſcendre inſenſiblement, d'abandonner

ce précieux métal, de le laiſſer entièrement pur.

Hiſtoire Naturelle.

Le travail de la Nature n'eſt pas moins remarquable dans l'obſervation ſuivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célèbre par ſes mines de vif-argent, à ſoixante lieues de Lima, une ſource qui ſort du milieu d'un baſſin quarré dont les côtés ont environ dix toiſes, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur ſortie, ſe pétrifient dans les campagnes, en s'y répandant à peu de diſtance de leur ſource. La couleur de ces eaux pétrifiées eſt un blanc qui tire ſur le jaune, & leurs ſuperficies ſont ſemblables à celles des glaces qui, ſortant des mains de l'ouvrier, attendent d'être polies pour devenir tranſparentes. On s'eſt ſervi de ces pierres pour bâtir la plus grande partie des maiſons de Guanca-Vélica. Leur coupe donne peu de peine aux ouvriers ; ils n'ont qu'à remplir de ces eaux des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres ; &, ſans régle ni marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les deſirent. Les Sculpteurs mêmes ſont délivrés du long travail qu'il faut employer à la recherche de la draperie & des traits de leurs ſtatues : lorſque leur moule eſt bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette ſource, qui ne manque point de ſe pétrifier ; alors, tirant des moules leurs ſtatues toutes faites, il ne

Hiſtoire Naturelle.

reſte plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre tranſparentes. « J'ai vu, dit le P. Feuillée, » une infinité de ces ſtatues. Tous les bénitiers de » la plupart des Egliſes de Lima ſont de la même » matiere, & d'une telle beauté, qu'on ne croiroit » jamais l'hiſtoire de leur formation, ſi l'on n'en » jugeoit que par les apparences. La grande mine » de mercure, qui ſert dans toutes les mines de » l'Amérique méridionale à purifier l'argent, eſt » creuſée proche de Guanca-Vélica, dans une » montagne fort vaſte, qui menaçoit ruine en » 1709. Les bois, qui la ſoutenoient en pluſieurs » endroits, étoient à demi-pourris; & les dépenſes » qu'on y avoit faites juſqu'alors, en bois ſeule- » ment, montoient à trois millions deux cens » mille livres. On trouve, dans cette mine, des » places, des rues, & une Chapelle où la Meſſe eſt » célébrée les jours de fête. On y eſt éclairé par » une grande quantité de chandelles allumées. Les » parties ſubtiles du mercure, qui s'évaporent, y » rendent l'air fort dangereux. »

Un autre Voyageur nous apprend que la terre, qui contient le vif-argent de cette mine, eſt d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concaſſe, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau eſt une voûte en cul-de-four, un peu ſphéroïdale, où elle eſt étendue ſur une grille de fer recouverte de terre, ſous

laquelle on entretient un petit feu de paille d'*icho*, qui eſt plus propre à l'opération que toute autre eſpèce de matière combuſtible : auſſi eſt-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, ſe communiquant au travers de cette terre, échauffe tellement le minérai concaſſé, que le vif-argent en ſort volatiliſé en fumée ; mais, comme le chapiteau eſt exactement bouché, elle ne trouve d'iſſue que par un petit trou, qui communique enſuite à des cucurbites de terre, rondes, & emboitées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & ſe condenſe par le moyen d'un peu d'eau qui eſt au fond de chaque cucurbite, où le vif-argent tombe condenſé & en liqueur bien formée. Dans les premieres cucurbites il s'en forme moins que dans les dernières ; &, de peur qu'elles ne s'échauffent juſqu'à ſe briſer, on a ſoin de les rafraîchir par-dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette mine appartient au Roi, c'eſt-à-dire que, payant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit, en 1712, ſoixante piaſtres le quintal, il vend le mercure quatre-vingt piaſtres pour l'exploitation des mines d'or & d'argent. Lorſqu'on en a tiré une quantité ſuffiſante, il fait fermer l'entrée de la mine, & perſonne n'en peut avoir que dans ſes magaſins. M. Fréziet rend témoi-

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

gnage auſſi de la pétrification preſque ſubite de l'eau.

Le P. Feuillée rencontra un jour, ſur le rivage du Chili, un corps extraordinaire que la mer avoit jetté ſur le ſable. C'étoit une *veſcie*; ouvrage des plus merveilleux que cet élément produiſe. Ceux qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne ſe meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime ayant bientôt remarqué, par ſon mouvement périſtaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les veſcies de cette eſpèce dans le genre de celles que les Naturaliſtes appellent *holotures*, qui, ſans être plantes, ni poiſſons, ne laiſſent pas d'avoir une véritable vie, & de ſe tranſporter, par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du ſecours des vents & des ondes.

Cette holoture eſt une veſſie oblongue, ronde dans ſon contour, & comme émouſſée par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle eſt compoſée d'une ſeule membrane, très-déliée & tranſparente, ſemblable à ces demi-globes qui s'élèvent ſur la ſurface des eaux en tems de pluie, particulièrement lorſqu'elle tombe à groſſes gouttes. Cette membrane eſt compoſée de deux ſortes de fibres, les unes circulaires & les autres longitudinales, par leſquelles on dé-

couvre un mouvement de contraction ſemblable à celui que les Anatomiſtes donnent aux inteſtins & au ventricule. Elle eſt toujours vide, mais enflée comme un balon plein de vent. A ſon extrémité la plus aiguë, elle a un peu d'eau très-claire, renfermée par une eſpèce de cloiſon, tendue comme la peau d'un tambour ou le tympan de l'oreille ; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, ondée ſur ſes bords, ſemblable à une belle crête pliſſée, qui deſcend en forme de ſillons juſques ſur le dos. Cette membrane, qui lui ſert comme de voile pour naviger, ſe baiſſe, ſe hauſſe, s'appareille à toutes ſortes de vents, & ne garantit pas l'animal du naufrage, puiſqu'il étoit venu échouer ſur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, ſous le ventre, pluſieurs jambes fort courtes, de l'épaiſſeur du petit doigt, diviſées en deux branches, qui ſe ſubdiviſent en pluſieurs autres beaucoup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées enſemble, ont l'apparence de pluſieurs vermiſſeaux entrelacés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement périſtaltique. Toutes ces jambes, diviſées en pluſieurs, reſſemblent à de très-belles houpes, pendantes & tranſparentes comme le plus beau cryſtal-de-roche, accompagnées d'autres jambes

Hiſtoire Naturelle.

très-longues, ſemblables à des cordons azurés, de l'épaiſſeur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en maniere de petite dentelle. L'Obſervateur s'apperçut que toutes ces petites veines remuoient inceſſamment, quoique les jambes qu'elles parcourent demeuraſſent toujours pendantes.

Il ne put déterminer, dit-il, la vraie couleur de cette holoture; mais il ſe promet d'en donner quelque idée, en la faiſant conſidérer comme celle qu'on verrait dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embraſement d'une fournaiſe de ſoufre; c'eſt une confuſion de bleu, de violet & de rouge, ſi bien mêlés enſemble, qu'on ne ſaurait diſtinguer lequel des trois l'emporte ſur les deux autres. Enfin cet animal ne repréſente pas ſeulement le feu grégeois au naturel, par ſes couleurs, il l'imite encore par les douloureuſes cuiſſons qu'il cauſe à ceux qui le touchent. L'expérience en inſtruiſit le P. Feuillée. Il y fut ſurpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avait ſervi à mettre l'holoture dans ſon mouchoir, pour le deſſiner: le lendemain, ne faiſant pas réflexion à l'uſage qu'il avait fait de ſon mouchoir, il voulut s'en eſſuyer les mains, après les avoir lavées. Il ſentit auſſi-tôt un feu violent, qui augmenta juſqu'à lui cauſer des convulſions par tout le corps, avec

avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'à force de tenir ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau. Histoire Naturelle.

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou. M. Frézier nous donne ses remarques sur celui du Chili. Après avoir regretté, en général, qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un pays où elles sont si fertiles & si faciles à labourer, qu'en les grattant seulement avec une branche d'arbre crochu, tirée par deux bœufs, le grain, à peine couvert, n'y rend gueres moins du centuple; il se plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laissent pas d'être abondantes; mais, faute d'industrie pour vernisser les cruches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une sorte de résine, qui, jointe aux peaux de boucs, dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Les fruits du même Pays viennent aussi sans culture. On n'y greffe point les arbres. Cependant la quantité de poires & de pommes, dont on n'y est redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre comment ces arbres, qui n'y étaient pas connus, dit-on, avant la conquête, ont pu se multiplier jusqu'à cette ex-

Hiſtoire Naturelle.

ceſſive abondance. On voit des campagnes entieres d'une eſpèce de fraiſiers, différens des nôtres par les feuilles, qui ſont plus arrondies, plus charnues, & fort velues. Leurs fruits ſont ordinairement de la groſſeur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de poule. Ils ſont d'un rouge blanchâtre, un peu moins délicats pour le goût, que nos fraiſes de bois; mais les bois du Chili n'en manquent point de l'eſpèce des nôtres; comme les champs y ſont remplis de toutes eſpèces de légumes, dont quelques-unes, telles que les navets, les patates, la chicorée des deux eſpèces, &c. y croiſſent même naturellement.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit baume, la méliſſe, la tanefie, les camomilles, la menthe, la ſauge, une eſpèce de piloſelle, dont l'odeur approche de celle de l'abſynthe, y couvrent toutes les terres. On y diſtingue une petite eſpèce de ſauge, qui s'élève en arbriſſeau, dont la feuille reſſemble un peu au romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, ſi l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les collines ſont embellies de roſiers qui n'ont point été plantés, & l'eſpèce la plus fréquente y eſt ſans épines. On voit auſſi dans les campagnes, une eſpèce de lis, que les habitans nomment *liuto*. Il s'en trouve de diffé-

lentes couleurs, & des ſix feuilles qui la compoſent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'oignon de cette fleur, donne une farine très-blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

On cultive dans les jardins, un arbre qui donne une fleur blanche, en forme de cloche, dont l'odeur eſt fort agréable, ſur-tout à la fin du jour & pendant la nuit; ſa longueur eſt de huit à dix pouces, ſur quatre de diamètre par le bas. La feuille eſt velue, un peu plus pointue que celle du noyer. C'eſt un réſolutif admirable pour certaines tumeurs. Les habitans du Chili ont un remède infaillible pour l'effet des chûtes violentes qui font jetter du ſang par le nez, c'eſt la décoction d'une herbe, nommée *quinchamali*, eſpèce de ſantoline, dont la petite fleur eſt jaune & rouge. Outre la plupart de nos vulnéraires & de nos autres plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Pays. Les herbes de teinture n'y ſont pas moins abondantes; telle eſt celle qu'ils nomment *reilbon*; eſpèce de garance, qui a la feuille plus petite que le nôtre, & dont ils font cuire la racine pour teindre en rouge. Le *poquell* eſt une ſorte de bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*anil* du Chili eſt une eſpèce d'indigo, qui teint en bleu. La teinture noire ſe fait avec la tige & la

Hiſtoire Naturelle.

racine du *panqué*, dont la feuille ronde, & tiſſue comme celle de l'acante, a deux ou trois pieds de diamètre. Lorſque ſa tige eſt rougeâtre, on la mange crûe pour ſe rafraîchir : elle eſt d'ailleurs fort aſtringente : bouillie avec le *maki* & le *gouthiou*, arbriſſeaux du Pays, la teinture qu'elle donne en noir, eſt non-ſeulement très-belle, mais elle ne brûle point les étoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette plante ne ſe trouve que dans les lieux marécageux.

Les forêts ſont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes eſpèces de myrthes ; une ſorte de laurier, dont l'écorce a l'odeur du ſaſſafras, le *boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la canelle, le canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient, ſans lui reſſembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

Le *licti* eſt un arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment deſſous. M. Frézier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier Français ; mais le remède n'eſt pas difficile : c'eſt une herbe nommée *pelboqui*, eſpèce de lierre terreſtre, qu'on pile avec du ſel, & dont il ſuffit de ſe frotter, pour diſſiper promptement l'enflure. L'écorce du *peumo*, en décoction, eſt d'un grand ſoulagement dans

l'hydropiſie : cet arbre porte un fruit rouge de la forme d'une olive ; ſon bois peut ſervir à la conſtruction des vaiſſeaux ; mais le meilleur du pays, pour cet uſage, eſt une eſpèce de chêne, dont l'écorce, comme celle de l'yeuſe, eſt un liège. Les bords de la riviere de Biobio ſont couverts de cèdres, qui peuvent ſervir, non-ſeulement à toute ſorte de conſtruction, mais même à faire de très-bons mâts. Cependant la difficulté de les tranſporter par la riviere, dont l'embouchure n'a point aſſez d'eau pour un navire, les rend inutiles. Hiſtoire Naturelle.

Les oiſeaux, dont ces campagnes ſont peuplées, different peu de ceux des autres contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des pigeons ramiers, des tourterelles, des perdrix, des bécaſſines, toutes ſortes de canards, dont on diſtingue une eſpèce, nommée *patos réales*, qui ont ſur le bec une crête rouge ; des courlis & des ſarcelles. Les *pipelienes*, dont on ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, ſuivant M. Frézier, quelque reſſemblance avec l'oiſeau de mer qu'on appelle *mauve*, ſont d'un très-bon goût. « Ils ont le bec rouge, » droit, long, étroit en largeur, & plat en hau» teur, avec un trait de même couleur ſur les » yeux, & les pieds du perroquet. Les *pechiolo*» *rados* ſont une eſpèce de rouge-gorges, d'un

Hiſtoire Naturelle.

» beau ramage. On voit quelques cignes, & » quantité de flamans, dont les plumes, qui font » un beau mêlange de blanc & de rouge, ſervent » de parure aux bonnets des Américains. Mais le » plaiſir de la chaſſe eſt ici fort interrompu par » la multitude de ces oiſeaux, qu'on nomme » *vyolos*, » & que les Français du vaiſſeau de M. Frézier nommaient *criards*, parce qu'à la vue d'un homme, ils viennent crier & voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres animaux, qui fuient, ou qui s'envolent auſſi-tôt qu'ils les entendent. Obſervons que tout ce qu'on vient de lire du Chili, regarde particulierement les cantons voiſins de la Conception.

Aux environs de Valparaïſo, les montagnes, quoique fort ſeches par la rareté des pluies, produiſent quantité d'herbes, dont on vante les vertus. La plus renommée eſt le *cachinlagua*, eſpèce de petite centaurée, plus amere que celle de France, & par conſéquent plus abondante en ſel; elle paſſe pour un excellent fébrifuge. La *vira-verda* eſt une ſorte d'immortelle, dont l'infuſion, éprouvée par un Chirurgien Français, guérit de la fièvre tierce. L'*unoperquen* eſt un ſenné, tout-à-fait ſemblable à celui qui nous vient du Levant. L'*alva-quilla*, nommé *culen* par les Américains, eſt un arbriſſeau dont la feuille a l'odeur du baſilic, & contient un baume

d'un grand uſage pour les plaies. M. Frézier en vit des effets ſurprenans. Sa fleur eſt longue, diſpoſée en épi, de couleur blanche tirant ſur le violet. Un autre arbriſſeau, nommé *havillo*, différent de la habilla du Tucuman, n'eſt pas moins célèbre par les mêmes vertus: il a la fleur du genet, la feuille très-petite, d'une odeur forte, qui tient un peu de celle du miel, & ſi pleine de baume, qu'elle en eſt toute gluante. Hiſtoire Naturelle.

On trouve dans les mêmes lieux, le *mollo*, que les habitans nomment *ovighan*. Cet arbre, dont la feuille eſt à-peu-près ſemblable à celle de l'acacia, porte pour fruit une grappe compoſée de petits grains rouges, qui ont le goût du poivre & du genièvre. Les Américains en font une liqueur plus forte que le vin. La gomme de l'ovighan eſt purgative. On tire de cet arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en diſtille un lait qui diſſipe les taies des yeux. Du cœur de ſes rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de ſon écorce fait une teinture, couleur de café, tirant ſur le rouge, dont les Américains teignent particulierement leurs filets de pêche, pour les rendre moins viſibles au poiſſon.

Un animal très-ſingulier, eſt celui que les Chiliens nomment *pulpo*. A le voir ſans mouve-

Hiſtoire Naturelle.

ment, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce ſemblable à celle du châtaignier. Il eſt de la groſſeur du petit doigt, long de ſix à ſept pouces, & diviſé en quatre ou cinq nœuds ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paraît, comme la tête, qu'un bout de branche caſſée. Lorſque l'animal déploie ſes jambes, qui ſont au nombre de ſix, & qu'il les tient raſſemblées vers ſa tête, on les prendrait pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On aſſure que, manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, ſans cauſer d'autre mal. M. Frézier le croirait une ſauterelle, de la même eſpèce que la cocſigrue du P. du Tertre, dépeinte dans l'Hiſtoire des Antilles, s'il ne lui manquait une queue à deux branches, & les petites excreſcences en pointes d'épingle, que cet Ecrivain donne à ſa cocſigrue : d'ailleurs le P. du Tertre ne parle point d'une veſſie, qui ſe trouve dans le pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très-belle encre. On trouve auſſi, à Valparaïſo, des araignées monſtrueuſes & velues ; mais qui ne paſſent point pour venimeuſes.

Aux environs de Coquimbo, on voit une eſpèce de *ceterach*, que les Eſpagnols ont nommée *doradilla*, dont la feuille eſt toute friſée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle

sert à purifier le sang, & sur-tout à rétablir un Voyageur des fatigues d'une longue marche. Dans le même pays, on cultive une espèce de citrouille, nommée *lacatoya*, qu'on fait ramper sur le toit des maisons, & qui dure toute l'année. De sa chair, on fait une excellente confiture. Là, commence à croître un arbre qui ne se trouve nulle part au Chili, & que M. Frézier croit particulier au Pérou. Il le nomme *lucumo*. « Sa feuille, dit-il, ressemble un peu à » celle de l'oranger ; & son fruit est fort sem- » blable à la poire qui contient la graine du » *floripondio*. » Dans sa maturité, l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la consistance du fromage frais.

Histoire Naturelle.

Dans les plaines de Truxillo, il croît un arbre qui porte vingt ou trente fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment ensemble une espèce de grappe : on l'appelle *flor del Paraisso*, fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo* & *San-Mathéo*, Villages du pays de Lima, à la chûte des montagnes, on trouve certains arbrisseaux qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en se changeant en fruit, produit une croix si parfaite, qu'on ne la ferait pas mieux avec l'équerre & le compas. Dans la Province de

Hiſtoire Naturelle.

Charcas, ſur les bords de la grande riviere de Miſco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'arrayan ou du myrthe, & dont le fruit eſt une grappe de cœurs verds, un peu plus petits que la paume de la main. Ouverts, ils offrent pluſieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une croix avec trois clous au pied.

Le *curvi* eſt un poiſſon d'une extrême ſingularité : ſa longueur n'eſt que d'un pied ; mais il a, ſur la lèvre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaiſſes d'une ligne à leur naiſſance, terminées en pointe, & de couleur d'or. A l'extrémité de la lèvre inférieure, il a quatre autres cornes, deux deſquelles ont ſix pouces de long, & les deux autres trois, toutes de la même couleur que les deux de la lèvre ſupérieure, avec la même flexibilité. Sa tête eſt plate : vers le haut, il a ſix nageoires ; deux au-deſſous des ouïes, qui commencent par une arête fort dure, découpée en ſcie. Au-deſſous, & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, compoſée de ſept épines, qui ſe diviſent en pluſieurs branches vers leurs extrémités, entre leſquelles eſt une pellicule mince, de couleur griſe. Au-delà de l'anus, &

toujours au-deſſous du ventre, une autre nageoire eſt également compoſée de ſept épines, diviſées vers leurs extrémités, couvertes auſſi d'une pellicule griſe. Deux autres nageoires ont leur ſiége ſur le dos: la premiere prend ſon origine derriere la tête, commence par une arête, découpée d'un côté en dents de ſcie, aux mâles, & toute unie aux femelles; celle-ci, ſuivie de ſix autres, qui ſont couvertes d'une peau ſemblable aux autres: la ſeconde, qui eſt vers la queue, & fort différente dans ſa compoſition, a ſes épines fort minces, en grand nombre, ſans aucune diviſion vers leur extrémité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du curvi eſt diviſée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend ſon origine aux bronches, & va ſe terminer à l'angle de diviſion, formé par les deux parties. Sur la partie ſupérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches griſes, qui commencent derriere la tête, & ſe terminent vers la queue. Toute cette partie eſt d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne de diviſion. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, ſur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui ſe confondent inſenſiblement, donne un éclat char-

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

mant à ce poiſſon. Sa chair eſt d'ailleurs d'un excellent goût : il n'a point d'écailles ; mais toutes les parties extérieures ſont couvertes d'une très-belle peau.

Fin du Livre cinquieme.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE VI.
BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

Etabliſſemens au Bréſil.

ON COMPREND, ſous le nom de Bréſil, de vaſtes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent à l'Eſt l'Océan Atlantique. Les Eſpa- Bréſil.

Bréſil. gnols & les Portugais ne s'accordent point ſur les limites, qui ſont encore quelquefois une occaſion de guerre entr'eux.

Il aurait été facile à Chriſtophe Colomb, après avoir découvert, dans ſon troiſieme Voyage, l'Iſle de la Trinité & les bouches de l'Orénoque, de ſuivre une Côte; qui l'aurait conduit juſqu'à l'Amazone; mais, rappellé par ſes premiers établiſſemens, & par l'eſpérance qu'il avait encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en ſuivant cette mer qui s'enfonce entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il aurait pu ſuivre heureuſement. Ce fut l'année ſuivante, (comme nous l'avons vu dans la ſeconde Partie de cet Abrégé), que le Bréſil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne penſait point à le chercher. Le zèle ne fut pas d'abord fort ardent pour y établir des Colonies : on ſe contenta d'en apporter du bois de teinture, des ſinges & des perroquets; marchandiſes qui ne coûtaient que la peine de les prendre, & qui ſe vendaient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Liſbonne y fit tranſporter quelques miſérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des femmes de mauvaiſe vie, dont on voulait purger le Royaume.

On aſſigna même, à quelques Seigneurs, des

Provinces entieres, dans l'eſpérance qu'ils y raſſembleraient des habitans. La terre coûtait d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faiſait aucune dépenſe. Enfin le Bréſil fut engagé à Ferme, pour un revenu aſſez modique ; & le Roi, content d'une nouvelle ſouveraineté, ſe réduiſit preſqu'au titre. Les Indes Orientales attiraient alors toute l'attention des Portugais : non-ſeulement les vertus militaires y trouvaient de l'exercice, mais on y parvenait, par la valeur, à toutes les diſtinctions militaires & civiles ; au-lieu qu'au Bréſil, il fallait ſe partager ſans ceſſe entre la néceſſité de ſe défendre & celle de défricher, par un travail aſſidu, des terres à la vérité très-fertiles ; mais qui demandaient néanmoins de la culture pour fournir aux beſoins des habitans. Dans ces premieres entrepriſes, ils eurent beaucoup à ſouffrir des Braſiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, qu'on n'offenſait jamais impunément, & qui mangeaient leurs priſonniers. S'ils rencontraient un Portugais à l'écart, ils ne manquaient point de le maſſacrer, & d'en faire un de ces horribles feſtins qui font frémir la Nature. Bréſil.

Malgré tant de difficultés, le pays ne laiſſa point de ſe peupler d'Européens ; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les ſuivre. La guerre, qu'ils avaient ſans ceſſe à ſoutenir

Bréſil. contre des légions d'Américains, les obligea de ſe partager en *capitainies*; & dans l'eſpace de cinquante ans, on vit naître, le long de la Côte, diverſes Bourgades, dont les cinq principales étaient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilhéos*, *Porto ſeguro* & *Saint-Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirerent de leur ſituation, firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal : elle ſentit le tort qu'elle s'était fait, en accordant des conceſſions ſans bornes, & Jean III entreprit d'y remédier.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies; &, dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de *Souſa* au Bréſil, avec le titre de *Gouverneur-Général*. Six vaiſſeaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, compoſaient ſa Flotte. Il avait ordre non-ſeulement d'établir une nouvelle adminiſtration, dont il emportait le plan dreſſé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de Tous-les-Saints. Le Roi, penſant auſſi à la converſion des Braſiliens, qu'il regardait comme ſes ſujets, s'était adreſſé au Pape Paul III, & à Saint-Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jeſus, pour leur demander quelques Miſſionnaires. Il en obtint ſix, qui, à leur arrivée, bâtirent une Ville, qu'ils nommerent *San-Salvador*.

Les Français, qui ont commencé par-tout des établiſſemens,

établiſſemens, dont la plupart ont été depuis négligés ou perdus, porterent auſſi leurs vues vers le Bréſil dès l'an 1555. Villegagnon, Chevalier de Malte & Vice-Amiral, obtint de Henri II la permiſſion d'aller fonder une Colonie dans le Nouveau-Monde. Secrètement attaché aux opinions nouvelles du Proteſtantiſme, il mena avec lui une foule de Sectaires, ſous la protection du fameux Amiral de Coligny, dont il donna le nom au premier Fort qu'il bâtit dans une petite Iſle, ſur la Côte du Bréſil. Mais Villegagnon, que les Proteſtans ont depuis traité d'Apoſtat, gagné, dit-on, par le Cardinal de Lorraine, revint au Catholiciſme; &, comme s'il eût voulu ſignaler ſon repentir par la perſécution, il maltraita ſi fort les Proteſtans, qu'il les força de partir, &, fit perdre ainſi à la France une poſſeſſion qui promettait de devenir floriſſante. Il les embarqua ſur un vaiſſeau nommé le *Jacques*, qui ſe trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. Tout ce qu'il y avait de monde à bord montait à quarante-cinq hommes, Matelots & paſſagers, ſans y comprendre le Capitaine, & Martin Baudouin, du Havre, Maître du Vaiſſeau. Bréſil.

Après avoir navigué ſept ou huit jours, il arriva, pendant la nuit, que les Matelots, qui travaillaient à la pompe, ne purent épuiſer l'eau.

Bréſil. Le Contremaître, ſurpris d'un accident dont perſonne ne s'était défié, deſcendit au fond du vaiſſeau, & le trouva non-ſeulement entr'ouvert en pluſieurs endroits, mais ſi plein d'eau, qu'on le ſentait preſqu'enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la conſternation fut extrême. Il y avait tant d'apparence qu'on allait couler à fond, que la plupart, déſeſpérant de leur ſalut, ſe préparerent à la mort. Cependant quelques uns prirent la réſolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques momens. Un travail infatigable fit ſoutenir le navire avec deux pompes juſqu'à midi; c'eſt-à-dire, près de douze heures, pendant leſquelles l'eau continua d'entrer ſi furieuſement, que l'on ne put diminuer ſa hauteur; &, paſſant par le bois de Bréſil, dont le vaiſſeau était chargé, elle ſortait, par les canaux, auſſi rouge que du ſang de bœuf. Les Matelots & le Charpentier, qui étaient ſous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laiſſerent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on leur préſentait. Le vent, qui portait vers terre, l'ayant fait voir le même jour, on prit la réſolution d'y retourner. C'était auſſi l'opinion du Charpentier, qui s'était apperçu, dans ſes recherches, que le Navire était tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné

de ſes Matelots, s'ils touchaient une fois au rivage, aima mieux haſarder ſa vie que ſes marchandiſes, & déclara qu'il était réſolu de continuer ſa route. Cependant il offrit aux paſſagers une barque pour retourner au Bréſil; à quoi du Pont, que les Proteſtans reconnaiſſaient pour Chef, répondit qu'il voulait tirer auſſi vers la France, & qu'il conſeillait à tous ſes gens de le ſuivre. Là-deſſus, le Contre-Maître obſerva qu'outre les dangers de la navigation, il prévoyait qu'on ſerait long-temps ſur mer, & que le navire n'était point aſſez fourni de vivres. Il n'y eut que ſix perſonnes, à qui la double crainte du naufrage & de la famine, fit prendre le parti de regagner la terre, dont on n'était qu'à neuf ou dix lieues, tant Villegagnon avait inſpiré de terreur. Elle ne pouvait pas être mieux fondée : car ceux qui revinrent au Bréſil, furent pendus en arrivant; au reſte, le ſort des autres, pendant la traverſée, fut ſi affreux, qu'on ne ſait ſi l'on doit les féliciter d'être échappés à une mort pour en ſouffrir mille. Laiſſons parler ici Lery, Auteur de cette épouvantable Relation, ſans rien ôter à la naïveté de ſon ſtyle. Bréſil.

« Le vaiſſeau Normand remit donc à la voile, » *comme un vrai cercueil*, dans lequel ceux qui » ſe trouvaient renfermés s'attendaient moins à » vivre juſqu'en France, qu'à ſe voir bientôt enſe-

Bréſil. » velis au fond des flots. Outre la difficulté qu'il » eut d'abord à paſſer les baſſes, il eſſuya de » continuelles tempêtes pendant tout le mois de » Janvier ; & ne ceſſant point de faire beaucoup » d'eau, il ſerait péri cent fois le jour, ſi tout le » monde n'eût travaillé ſans ceſſe aux deux pompes. » On s'éloigna ainſi du Bréſil d'environ deux cens » lieues, juſqu'à la vue d'une Iſle habitable, auſſi » ronde qu'une tour, qui n'a pas plus d'une » demi-lieue de circuit. En la laiſſant de fort près » à gauche, nous la vîmes remplie, non-ſeule- » ment d'arbres, couverts d'une belle verdure, » mais d'un prodigieux nombre d'oiſeaux, dont » pluſieurs ſortirent de leur retraite pour ſe » venir percher ſur les mâts de notre navire, » où ils ſe laiſſaient prendre à la main ; il y » en ayait de noirs, de gris, de blanchâtres » & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, » qui paraiſſaient fort gros en volant, mais qui, » étant pris & plumés, n'étaient guères plus » charnus qu'un moineau. A deux lieues ſur » la droite, nous apperçûmes des rochers fort » pointus, mais peu élevés, qui nous firent » craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau ; » dernier malheur, qui nous aurait ſans doute » exemptés pour jamais du travail des pompes. » Nous en ſortîmes heureuſement. Dans tout » notre paſſage, qui fut d'environ cinq mois,

» nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces
» petites Iſles, que notre Pilote ne trouva pas Brésil.
» même ſur ſa carte, & qui peut-être n'avaient
» jamais été découvertes.

» On ſe trouva, le 3 de Février, à trois degrés
» de la Ligne, c'eſt-à-dire, que depuis près de
» ſept ſemaines, on n'avait pas fait la troiſième
» partie de la route. Comme les vivres dimi-
» nuaient beaucoup, on propoſa de relâcher au
» Cap de Saint-Roch, où quelques vieux Matelots
» aſſuraient qu'on pouvait ſe procurer des rafraî-
» chiſſemens. Mais la plupart ſe déclarerent pour
» le parti de manger les perroquets & d'autres
» oiſeaux qu'on apportait en grand nombre, &
» cet avis prévalut.

» Nos malheurs commencèrent par une querelle
» entre le Contre-Maître & le Pilote, qui, pour
» ſe chagriner mutuellement, affectaient de négli-
» ger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis
» que le Pilote faiſant ſon quart, c'eſt-à-dire,
» conduiſant trois heures, tenait toutes les voiles
» hautes & déployées, un impétueux tourbillon
» frappa ſi rudement le vaiſſeau, qu'il le renverſa
» ſur le côté, juſqu'à faire plonger les hunes
» & le haut des mâts. Les cables, les cages d'oi-
» ſeaux & tous les coffres qui n'étaient pas bien
» amarrés, furent renverſés dans les flots, & peu
» s'en fallut que le deſſus du bâtiment ne prît

Brésil.

» la place du dessous. Cependant la diligence, qui » fut apportée à couper les cordages, servit à » le redresser par degrés. Le danger, quoi- » qu'extrême, eut si peu d'effet pour la réconci- » liation des deux ennemis, qu'au moment qu'il » fut passé, & malgré les efforts qu'on fit pour les » appaiser, ils se jettèrent l'un sur l'autre & se » battirent avec une mortelle fureur.

» Ce n'était que le commencement de nos infor- » tunes. Peu de jours après, dans une mer calme, » le Charpentier & d'autres Artisans, cherchant le » moyen de soulager ceux qui travaillaient aux » pompes, remuerent si malheureusement quelques » pièces de bois au fond du vaisseau, qu'il s'en » leva une assez grande, par où l'eau entra tout- » d'un-coup avec tant d'impétuosité, que ces misé- » rables Ouvriers, forcés de remonter sur le tillac, » manquerent d'haleine pour expliquer le danger, » & se mirent à crier, d'une voix lamentable, » nous sommes perdus, nous sommes perdus ! Sur » quoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant » point de la grandeur du péril, ne pensaient qu'à » mettre la barque dehors en toute diligence, » faisant jetter en mer les panneaux qui couvraient » le navire, avec grande quantité de bois de Bré- » sil & autres marchandises ; &, délibérant de » quitter le vaisseau, ils se voulaient sauver les » premiers. Même le Pilote, craignant que pour

» le grand nombre de perſonnes qui demandaient
» place dans la barque, elle ne fût trop chargée, Bréſil.
» y entra avec un grand coutelas au poing, & dit
» qu'il couperait les bras au premier qui ferait
» ſemblant d'y entrer : tellement que nous voyant
» délaiſſés à la merci de la mer, & nous reſſou-
» venant du premier naufrage dont Dieu nous
» avait délivrés, autant réſolus à la mort qu'à la
» vie, nous allâmes nous employer de toutes nos
» forces à tirer l'eau par les pompes pour empê-
» cher le navire d'aller à fond. Nous fîmes tant,
» qu'elle ne nous ſurmonta point. Mais le plus
» heureux effet de notre réſolution fut de nous
» faire entendre la voix du Charpentier, qui,
» étant un jeune-homme de cœur, n'avait pas
» abandonné le fond du navire comme les autres.
» Au contraire, ayant mis ſon caban à la matelote
» ſur la grande ouverture qui s'y était faite, & ſe
» tenant à deux pieds deſſus pour réſiſter à l'eau,
» laquelle, comme il nous dit après, de ſa violence
» le ſouleva pluſieurs fois, il criait en tel état,
» de toute ſa force, qu'on lui portât des habille-
» mens, des lits de coton & autres choſes, pour
» empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoutre-
» rait la pièce. Ne demandez pas s'il fut ſervi auſſi-
» tôt : &, par ce moyen, nous fûmes préſervés. »

» On continua de gouverner, tantôt à l'Eſt, tantôt
» à l'Oueſt, qui n'était pas notre chemin, car notre

Bréſil. » Pilote, qui n'entendait pas bien ſon métier, ne » fut plus obſerver ſa route; & nous allâmes ainſi, » dans l'incertitude, juſqu'au Tropique du Cancer, » où nous fûmes pendant quinze jours dans une » mer herbue. Les herbes, qui flottaient ſur l'eau, » étaient ſi épaiſſes & ſi ſerrées, qu'il fallut les » couper avec des coignées, pour ouvrir le paſſage » au vaiſſeau. Là, un autre accident faillit de nous » perdre. Notre Canonnier, faiſant ſécher de la » poudre dans un pot de fer, le laiſſa ſi long- » tems ſur le feu qu'il rougit, & la flamme ayant » pris à la poudre, donna ſi rapidement d'un » bout à l'autre du navire, qu'elle mit le feu aux » voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle » ne s'attachât même au bois, qui, étant goudron- » né, n'aurait pas manqué de s'allumer prompte- » ment, & de nous brûler vifs au milieu des » eaux. Nous eûmes quatre Hommes maltraités » par le feu, dont l'un mourut peu de jours » après; & j'aurais eu le même ſort, ſi je ne » m'étais couvert le viſage de mon bonnet, & » j'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles » & les cheveux grillés.

» Nous étions au 15 d'Avril. Il nous reſtait » environ cinq cens lieues juſqu'à la côte de » France. Nos vivres étaient ſi diminués, malgré » le retranchement qu'on avait déjà fait ſur » les rations, qu'on prit le parti de nous en re-

» trancher encore la moitié ; & cette rigueur
» n'empêcha point que, vers la fin du mois, Bréſil.
» toutes les proviſions ne fuſſent épuiſées. Notre
» malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui
» ſe croyait proche du Cap de Finiſtere en Eſ-
» pagne, tandis que nous étions encore à la
» hauteur des Iſles Açores, qui en ſont à plus de
» trois cens lieues. Une ſi cruelle erreur nous réduiſit tout-d'un-coup à la dernière reſſource, qui
» était de balayer la *ſoute*, c'eſt-à-dire, la chambre
» blanchie & plâtrée, où l'on tient le biſcuit. On
» y trouva plus de vers & de crottes de rats que
» de miettes de pain. Cependant on en fit le partage, avec des cuillers, pour en faire une
» bouillie auſſi noire & plus amere que ſuie. Ceux
» qui avaient encore des perroquets, (car dès
» long-temps pluſieurs avaient mangé les leurs,) les
» firent ſervir de nourriture dès le commencement du mois de Mai, que tous vivres ordinaires manquerent entre nous. Deux Mariniers,
» morts de mal-rage de faim, furent jettés hors
» le bord ; & pour montrer le très-pitoyable état
» où nous étions lors réduits, un de nos Matelots,
» nommé *Nargue*, étant debout, appuyé contre
» le grand mât, & les chauſſes abaiſſées ſans qu'il
» pût les relever, je le tançai, de ce qu'ayant
» un peu de bon vent, il n'aidait point avec les
» autres à hauſſer les voiles ; le pauvre Homme,

Bréſil.

» d'une voix baſſe & pitoyable, me dit, *hélas ! je* » *ne ſaurais ;* & à l'inſtant il tomba roide mort. »

» L'horreur d'une telle ſituation fut augmentée » par une mer ſi violente, que, faute d'art ou de » force, pour ménager les voiles, on ſe vit dans » la néceſſité de les plier, & de lier même le » gouvernail. Ainſi, le vaiſſeau fut abandonné au » gré des vents & des ondes. Ajoutez que le gros » temps ôtait l'unique eſpérance dont on pût ſe » flatter, qui était celle de prendre un peu de » poiſſon. Auſſi tout le monde était-il d'une foi- » bleſſe & d'une maigreur extrême. Cependant » la néceſſité faiſant penſer & repenſer à chacun » de quoi il pourrait appaiſer ſa faim, quelques- » uns s'aviſerent de couper des pièces de certaines » *rondelles*, faites de la peau d'un animal nommé » *tapirouſſous*, & les firent bouillir à l'eau pour » les manger ; mais cette recette ne fut pas trouvée » bonne. D'autres mirent ces rondelles ſur les » charbons ; &, lorſqu'elles furent un peu rôties, » cela ſuccéda ſi bien, que les mangeant de cette » façon, il nous était avis que ce fuſſent carbo- » nades de couenne de pourceau. Cet eſſai fait, » ce fut à qui avoit des rondelles, de les tenir de » court ; & comme elles étaient auſſi dures que cuir » de bœuf ſec, il fallut des ſerpes & autres ferremens » pour les découper. Ceux qui en avaient, portant » les morceaux dans leurs manches, en petits ſacs

» de toile, n'en faiſaient pas moins de compte » que font les gros uſuriers de leurs bourſes pleines » d'écus. Il y en eut qui en vinrent juſques-là, » de manger leurs collets de maroquin & leurs » ſouliers de cuir. Les Pages & Garçons du navire, » preſſés de mal-rage de faim, mangerent toutes » les cornes des lanternes, dont il y a toujours » grand nombre aux vaiſſeaux, & autant de chan- » delles de ſuif qu'ils en purent attraper. Mais » notre faibleſſe & notre faim n'empêchoient » pas que, ſous peine de couler à fond, il ne » fallût être nuit & jour à la pompe avec grand » travail. » Bréſil.

On regretterait ſans doute que la ſuite de ce récit fût dans un autre ſtyle que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudrait-il pas ſacrifier à l'élégance! « Environ le 12 Mai, reprend » Lery, notre Canonnier, auquel j'avais vu manger » les tripes d'un perroquet toutes crues, mourut » de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin » de penſer à nous défendre ſi l'on nous eût atta- » qués, nous euſſions plutôt ſouhaité d'être pris » de quelque Pirate qui nous eût donné à manger: » mais nous ne vîmes, dans notre retour, qu'un » ſeul vaiſſeau, dont il nous fut impoſſible d'ap- » procher. »

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre » vaiſſeau, juſqu'aux couvercles des coffres, nous

Bréſil.

» penſions toucher au dernier moment de notre
» vie ; mais la néceſſité fit venir à quelqu'un l'idée
» de chaſſer les rats & les ſouris, & l'eſpérance
» de les prendre d'autant plus facilement, que
» n'ayant plus les miettes & d'autres choſes à
» ronger, elles couraient en grand nombre, mou-
» rant de faim dans le vaiſſeau. On les pourſuivit
» avec tant de ſoin, & tant de ſortes de piéges,
» qu'il en demeura fort peu. La nuit même, on
» les cherchait à yeux ouverts comme les chats.
» Un rat était plus eſtimé qu'un bœuf ſur terre. Le
» prix en monta juſqu'à quatre écus. On les faiſait
» cuire dans l'eau, avec tous leurs inteſtins, qu'on
» mangeait comme le corps. Les pattes n'étaient
» pas exceptées, ni les autres os, qu'on trouvait
» le moyen d'amollir. L'eau manqua auſſi. Il ne
» reſtait, pour tout breuvage, qu'un petit ton-
» neau de cidre que le Capitaine & les Maîtres
» ménageaient avec grand ſoin. S'il tombait de
» la pluie, on étendait des draps, avec un boulet
» au milieu pour la faire diſtiller. On retenait
» juſqu'à celle qui s'écoulait par les égoûts du
» vaiſſeau, quoique plus trouble que celle des
» rues. On lit, dans Jean de Léon, que les Mar-
» chands qui traverſent les déſerts d'Afrique, ſe
» voyant en même extrémité de ſoif, n'ont qu'un
» ſeul remède ; c'eſt que, tuant un de leurs cha-
» meaux, & tirant l'eau qui ſe trouve dans ſes

» inteſtins, ils la partagent entr'eux & la boivent.
» Ce qu'il dit enſuite d'un riche Négociant qui, Bréſil.
» traverſant un de ces déſerts & preſſé d'une ſoif
» extrême, acheta une taſſe d'eau d'un voiturier
» qui était avec lui la ſomme de dix mille ducats,
» montre la force de ce beſoin ; cependant le
» Négociant, & celui qui lui avait vendu ſon
» eau ſi cher, moururent également de ſoif ; &
» l'on voit encore leur ſépulture dans un déſert,
» où le récit de leur aventure eſt gravé ſur une
» groſſe pierre. Pour nous, l'extrémité fut telle,
» qu'il ne nous reſta plus que du bois de Bréſil,
» plus ſec que tout autre bois, que pluſieurs néan-
» moins, dans leur déſeſpoir, grugeaient entre
» leurs dents. Corguilleray du Pont, notre Con-
» ducteur, en tenant un jour une pièce dans la
» bouche, me dit avec un grand ſoupir : *hélas !*
» *Lery, mon ami, il m'eſt dû en France une*
» *ſomme de quatre mille francs, dont plût-à-Dieu*
» *qu'ayant fait bonne quittance je tinſſe mainte-*
» *nant un pain d'un ſou & un ſeul verre de vin !*
» Quant à Maître Richer, notre Miniſtre, mort
» depuis peu à la Rochelle, le bon Homme,
» étant étendu de faibleſſe, pendant nos miſeres,
» dans ſa petite cabine, ne pouvait même lever
» la tête pour prier Dieu, qu'il invoquait néan-
» moins, couché à plat comme il était. Je dirai
» ici, en paſſant, avoir non-ſeulement obſervé

Brésil.

» dans les autres, mais ſenti moi-même pendant
» les deux cruelles famines où j'ai paſſé, que
» lorſque les corps ſont atténués, la nature dé-
» faillante & les ſens aliénés par la diſſipation des
» eſprits, cette ſituation rend les Hommes fa-
» rouches, juſqu'à les jeter dans une colère, qu'on
» peut bien nommer une eſpèce de rage ; & ce
» n'eſt pas ſans cauſe que Dieu, menaçant ſon
» Peuple de la famine, diſait expreſſément que
» celui qui avait auparavant les choſes cruelles
» en horreur, deviendrait alors ſi dénaturé,
» qu'en regardant ſon prochain & même ſa propre
» femme & ſes enfans, il deſirerait d'en manger ;
» car, outre l'exemple du pere & de la mere,
» qui mangèrent leur propre enfant au ſiége de
» Sancerre, & celui de quelques Soldats, qui,
» ayant commencé par manger les corps des enne-
» mis tués par leurs armes, confeſſerent enſuite
» que ſi la famine eût continué, ils étaient réſolus
» de ſe jetter ſur les vivans, nous étions d'une
» humeur ſi noire & ſi chagrine ſur notre vaiſſeau,
» qu'à peine pouvions-nous nous parler l'un à
» l'autre ſans nous fâcher, & même, (Dieu veuille
» nous le pardonner !) ſans nous jetter des œillades
» & des regards de travers, accompagnés de quel-
» que mauvaiſe volonté de nous manger mutuel-
» lement.

» Le 15 & le 16 Mai, il nous mourut encore

» deux Matelots, ſans autre maladie que l'épui- Bréſil.
» ſement cauſé par la faim. Nous en regrettâmes
» beaucoup un, nommé *Roleville*, qui nous encou-
» rageait par ſon naturel joyeux, & qui, dans
» nos plus grands dangers de mer, comme dans
» nos plus grandes ſouffrances, diſait toujours :
» *mes amis, ce n'eſt rien.* Moi, qui avais eu ma part
» à cette famine inexprimable, pendant laquelle
» tout ce qui pouvait être mangé l'avait été, je ne
» laiſſais pas d'avoir toujours ſecrètement gardé
» un perroquet que j'avais, auſſi gros qu'une
» oie, prononçant auſſi nettement qu'un Homme
» ce que l'Interprète, dont je le tenais, lui avait
» appris de la Langue Françoiſe & de celle des
» Sauvages, & du plus charmant plumage. Le
» grand deſir que j'avais, d'en faire préſent à
» M. l'Amiral, me l'avait fait tenir caché cinq
» ou ſix jours, ſans avoir aucune noutriture
» à lui donner ; mais il fut ſacrifié comme
» les autres à la néceſſité, ſans compter la
» crainte qu'il ne me fût dérobé pendant
» la nuit. Je n'en jettai que les plumes : tout
» le reſte, c'eſt-à-dire non-ſeulement le corps,
» mais auſſi tripes, pieds, ongles & bec
» crochu, ſoutint pendant quatre jours quelques
» amis & moi.

» Enfin Dieu, nous tendant la main du Port,
» fit la grace à tant de miſérables, étendus preſ-

Bréſil.

» que ſans mouvement ſur le tillac, d'arriver le » 24 de Mai 1558, à la vue des terres de Bre- » tagne. Nous avions été trompés tant de fois par » le Pilote, qu'à peine oſâmes-nous prendre » confiance aux premiers cris qui nous annon- » cerent notre bonheur. Cependant nous ſûmes » bientôt que nous avions notre Patrie devant » les yeux. Après que nous en eûmes rendu » graces au Ciel, le Maître du navire nous » avoua publiquement, que ſi notre ſituation eût » duré ſeulement un jour de plus, il avait pris » la réſolurion, non pas de nous faire tirer au » ſort, (comme il eſt arrivé quatre ou cinq ans » après, dans un navire qui revenait de la Floride); » mais, ſans avertir perſonne, de tuer un d'entre » nous, pour le faire ſervir de nourriture aux » autres; ce qui me cauſa d'autant moins de » frayeur, que, malgré la maigreur extrême de » mes compagnons, ce n'aurait pas été moi qu'il » eût choiſi pour premiere victime, s'il n'eût » voulu manger ſeulement de la peau & des » os.

» Nous nous trouvions peu éloignés de la » Rochelle, où nos matelots avaient toujours » ſouhaité de pouvoir décharger & vendre leur » bois de Bréſil. Le Maître ayant fait mouiller » à deux ou trois lieues de terre, prit la cha- » loupe avec Dupont & quelques autres, pour

» aller

» aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous » étions assez proche. Deux de nos compagnons, » qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt » au rivage, que, l'esprit troublé par le souvenir » de leurs peines, & par la crainte d'y retomber, » ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage, » en protestant que jamais ils ne retourneraient » au vaisseau. Brésil.

» Entre plusieurs vaisseaux de guerre, qui se » trouvaient dans ce Port, il y en avait un de » Saint-Malo, qui avait pris & emmené un navire » Espagnol revenant du Pérou, & chargé de » bonnes marchandises, qu'on estimait plus de soi- » xante mille ducats. Le bruit s'en étant divulgué » par toute la France, il était arrivé à Blavet » quantité de Marchands Parisiens, Lyonnois & » d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut un bon- » heur pour nous; car plusieurs d'entr'eux se » trouvant près de notre vaisseau, lorsque nous » en voulûmes descendre, non-seulement ils nous » emmenerent pardessous les bras, comme gens » qui ne pouvaient encore se soutenir; mais, » apprenant ce que nous avions souffert de la » famine, ils nous exhorterent à nous garder de » trop manger; & nous firent d'abord user peu- » à-peu de bouillons de vieilles poulailles bien » consommées, de lait de chèvre, & autres choses » propres à nous élargir les boyaux, que nous

Bréſil.

» avions tous fort rétrécis. Ceux qui ſuivirent ce » conſeil, s'en trouverent bien. Quant aux mate- » lots, qui voulurent ſe raſſaſier dès le premier » jour, je crois que de vingt, échappés à la » famine, plus de la moitié creverent & mouru- » rent ſubitement. De nous autres quinze, qui » nous étions embarqués comme ſimples paſſa- » gers, il n'en mourut pas un ſeul, ni ſur terre, » ni ſur mer. A la vérité, n'ayant ſauvé que la » peau & les os, non-ſeulement on nous au- » rait pris pour des cadavres déterrés, mais » auſſi-tôt que nous eûmes commencé à » reſpirer l'air de terre, nous ſentîmes un » tel dégoût pour toutes ſortes de viandes, » que moi particulierement, lorſque je fus au » logis, & que j'eus approché le nez du » vin qu'on me préſenta, je tombai à la ren- » verſe, dans un état qui me fit croire prêt à » rendre l'eſprit. Cependant, ayant été couché » ſur un lit, je dormis ſi bien cette premiere » fois, que je ne me réveillai point avant le » jour ſuivant.

» Après avoir pris quatre jours de repos » à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, » petite Ville qui n'en eſt qu'à deux lieues, où » les Médecins nous conſeillerent de nous faire » traiter. Mais un bon régime n'empêcha point » que la plupart ne devinſſent enflés, depuis la

» plante des pieds, jusqu'au sommet de la tête. Bréſil.
» Trois ou quatre seulement, entre lesquels je
» me compte, ne le furent que de la ceinture
» en-bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si
» opiniâtre, qu'il nous aurait ôté l'espérance de
» pouvoir jamais rien retenir, sans le secours
» d'un remède, dont je crois devoir la recette
» au Public. C'est du lierre-terrestre & du riz
» bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le
» même pot, avec quantité de vieux draps alen-
» tour. On y jette ensuite des jaunes d'œufs, &
» le tout doit être mêlé ensemble dans un plat
» sur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger
» avec des cuillers, comme de la bouillie,
» nous délivra tout-d'un-coup d'un mal, qui n'au-
» rait pu durer quelques jours de plus, sans nous
» faire périr tous. »

Le Portugal continuait de jouir du Bréſil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avait commencé à donner de la ſolidité aux premiers établiſſemens. Mais cette Couronne étant paſſée, en 1581, ſur la tête de Philippe II, Roi d'Eſpagne, les guerres que ce Prince eut à ſoutenir contre la France & l'Angleterre, & ſur-tout contre les mécontens des Pays-Bas, qui formerent ſous ſon régne, la République des Provinces-Unies, lui laiſſerent peu de loiſir pour s'occuper de ſes acquiſitions

Bréſil.

étrangeres. D'un autre côté, ces nouveaux Républicains, qu'il n'avait pu retenir dans ſa dépendance, étaient encore trop foibles, ou trop preſſés de leurs affaires domeſtiques, pour entreprendre d'affaiblir l'ennemi de leur liberté par des conquêtes; mais ils firent de ſi grands progrès pendant les régnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureuſement leur Compagnie des Indes Orientales, ils ſe virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas ceſſé juſqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette inſtitution devint fatale aux Portugais, dès ſon origine. Jacob Wilkens & l'Hermite, deux Commandans des flottes Hollandaiſes, commencerent par courir les Côtes de Portugal, & firent des priſes, qui augmenterent leurs forces. Après cet eſſai, les Hollandais envoyerent Wilkens au Bréſil. Ils n'ignoraient point que ce Pays, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de côtes, était naturellement riche & fertile. On a vu qu'il y avait peu de grandes Maiſons en Portugal, qui n'y poſſédaſſent des terres. Les Braſiliens les plus voiſins, avaient été ſoumis par degrés. On y prenait peu de part aux guerres qui troublaient l'Europe; & ſi l'on excepte l'en-

treprise des Français, dont le souvenir commençait à s'éloigner, on y jouissait depuis longtemps d'une paix profonde. Aussi les Gouverneurs ne s'y appliquaient-ils qu'au commerce, & les soldats étaient devenus Marchands. Cependant quelques particuliers Hollandais, qui s'y étaient présentés pour la traite, avaient été fort bien reçus des Américains, parce que, donnant les marchandises à bon marché, il y avait plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avait disposé tous les Naturels du Pays en leur faveur. Bréſil.

Telles étaient les conjonctures, lorsque Wilkens parut dans la Baie de Tous-les-Saints. Les Portugais songerent moins à se défendre, qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses. L'Amiral Hollandais se rendit maître de Saint-Salvador, capitale de cette grande région. Les Hollandais firent un butin inestimable dans la Ville, & s'emparerent, en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Bréſil; mais les Portugais firent les plus grands efforts pour ressaisir leurs possessions. Elles furent longtemps disputées; enfin la nécessité de se réunir contre les Espagnols, leurs ennemis communs, engagea les deux Nations à s'accorder, & le Bréſil fut assuré aux Portugais, en 1661, pour huit millions de florins.

Bréſil.

Les Hollandais, chaſſés du Bréſil, ſongerent à ſe dédommager de leurs pertes, par un autre établiſſement dans l'Amérique Méridionale. Dès l'année 1640, les Français en avaient formé un ſur la riviere de Surinam ; mais les terres y étant marécageuſes & mal-ſaines, ils les abandonnerent bientôt. L'Angleterre, qui s'en ſaiſit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandais, dont la patrie n'eſt qu'un marais, s'en accommoderent mieux, & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668. Il ſemble que la Nation Hollandaiſe ſoit née pour faire valoir des marais, où les autres Peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds ſtériles. Elle a trouvé, ſur les bords de la riviere de Surinam, une terre humide & bourbeuſe, où elle n'a pas laiſſé de bâtir un Fort nommé *Zelandia*, proche du bourg de Paramaribo, & cette Colonie, accrue par des Français réfugiés, eſt devenue floriſſante. Elle appartient à différentes Sociétés, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques particuliers ont commencé des Habitations ſur la *Berbice*, à l'Oueſt de Surinam ; mais ces Etabliſſemens ont été moins encouragés, & n'ont pas fait les mêmes progrès.

La même Compagnie, qui avait fait la conquête

du Bréſil, poſsède encore, au Nord de la côte de Vénézuéla, trois Iſles, de celles qu'on nomme ſous le vent. La principale eſt *Curaçao*, qui ſe prononce Curaço; les deux autres ſont *Bonnaire* & *Oruba*. Bréſil.

CHAPITRE II.

Deſcription du Bréſil.

Bréſil.

C'EST aux guerres preſque continuelles que les Portugais ont eu à ſoutenir contre les habitans naturels du Bréſil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des terres. La plupart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, ſont ſitués le long du rivage, à des diſtances inégales, & ſouvent aſſez conſidérables.

Oliveira compte quatorze Capitainies, à commencer depuis Para, c'eſt-à-dire, preſque ſous l'Equateur, juſqu'au 35.me degré de latitude auſtrale; &, ſuivant la Côte dans tous ſes détours, il fait monter cet eſpace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t-il, le nom de Bréſil ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui ſont *Para*, *Marognan*, *Ciara*, *Rio-Grande*, *Paraïba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Serégipé*, *Bahia*, *Ilhéos*, *Spiritu-Santo*, *Porto-Seguro*, *Rio de Janéiro* & *Saint-Vincent*; ſix deſquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les

ont conquiſes par les armes, & les huit autres au Roi. Bréſil.

La Province de Saint-Vincent, qui eſt la plus méridionale, commence, ſuivant Oliveira, au fleuve qu'on a décrit ſous le nom de Rio de la Plata. Mais ſes limites paraiſſent incertaines & mal expliquées. Un ancien Miſſionnaire en parle dans ces termes. « La Ville de cette Capitainie eſt ſituée » dans un petit golfe, par les 24 degrés de la- » titude auſtrale, à quarante lieues au Sud de la » Ville de Rio-Janéiro. Sept ou huit Jéſuites, qui » y font leur ſéjour, s'emploient, avec beaucoup » de peine & de zèle, au ſalut des Américains, » qui ſont répandus aux environs de pluſieurs » villages. Ils pénétrent ſouvent dans l'intérieur » du Pays, ſur-tout dans celui des *Cariges*, qui » ſont à 80 lieues au Sud de la ville de Saint- » Vincent, & qui ne s'étendent pas moins de » deux cens lieues ſur cette Côte, juſqu'aux » bords de Rio de la Plata. De tous les habitans » du Bréſil, ce ſont les plus policés. Ils ſe cou- » vrent le corps de peaux de bêtes. La plupart » ſont d'une belle taille, & le diſputent en blan- » cheur aux Européens. On leur a toujours trouvé » beaucoup de bonne foi dans le commerce; » mais la crainte de l'eſclavage, pour lequel ils ſe » voient quelquefois enlevés par les Portugais, » leur ôte la hardieſſe de s'approcher de Saint- S. Vincent.

Brésil.

» Vincent. On obſerve que, par un juſte juge-
» ment de Dieu, les Colonies, qui traitent ces
» malheureux Américains avec cruauté, décroiſ-
» ſent de jour en jour; au-lieu que celles qui ſe
» conduiſent plus humainement, proſperent d'une
» maniere ſenſible. »

Stadius donne le nom de *Tupinikinſes* aux Braſiliens de cette Capitainie qui ont reconnu la domination des Portugais. « Ils habitent, dit-il,
» les montagnes à plus de 80 lieues dans les
» terres, & ne laiſſent pas de s'étendre d'en-
» viron 40 lieues ſur la Côte. Leurs voiſins, au
» Sud, ſont les Cariges. Du côté du Nord, ils
» ont les Topinambous, Nation farouche, qui a
» toujours déteſté les Portugais. » Les Miſſionnaires, établis dans ces quartiers, parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Miramumins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à ſouffrir, mais preſque toujours par leur propre faute. Il n'y avait point d'artifices & de violences qu'ils n'employaſſent continuellement pour y faire des eſclaves, juſqu'à ſe déguiſer ſouvent ſous des habits de Jéſuites, avec des armes cachées ſous leurs robes.

La Ville de Saint-Paul eſt ſituée ſur une colline, d'environ cent-cinquante pas de haut, du pied de laquelle ſortent deux ruiſſeaux; l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Oueſt, qui, mêlant

bientôt leurs eaux, vont se jetter aussi dans l'Injambi. On a, de la Ville, une vue charmante au Sud, à l'Est & au Nord, sur des plaines sans bornes; à l'Oueſt, sur de fort grandes forêts. Elle contient une centaine de maisons; une Eglise Paroissiale; deux Monasteres, l'un de Bénédictins, l'autre de Carmélites, & un Collége de Jésuites. Le commerce n'y consiste qu'en bestiaux & en fruits de la terre, sur-tout en froment, dont le seul défaut est de manquer de couleur. La Nature n'a refusé à ce canton que de l'huile, du sel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui descend des montagnes, n'y est jamais d'une excessive chaleur: l'hiver y est assez froid, & quelquefois même accompagné d'un peu de glace. Bréſil.

Le fleuve *Injambi* coule au Nord de Saint-Jean, à près d'une lieue de la Ville. Il est fort poissonneux, assez large, & capable de porter des bâtimens médiocres. Sa source est au Levant de la Ville, dans les montagnes de Pernapiacaba, d'où il descend à l'Oueſt: la saison des pluies le fait quelquefois sortir de ses bornes, jusqu'à couvrir tous les champs voisins. Au Nord du fleuve, les montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Est & l'Oueſt, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment plusieurs mines d'or, qui s'y trouvent en grains

Bréſil.

& en poudre, & communément de vingt-deux carats.

Rio-Janéiro.

On donne le ſecond rang à la Capitainie de Rio-Janéiro, ou riviere de Janvier, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue la découverte en 1525, met à vingt-deux degrés vingt minutes de latitude auſtrale. Après la retraite des Français, qui furent dépoſſédés, en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du fleuve, ſur une petite baie qui forme un demi-cercle, à deux milles de la mer, dans un lieu plat, mais entre deux montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette ſituation, eſt d'une demi-heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze maiſons. Les rues n'en étaient point encore pavées vers le milieu du dernier ſiécle; elle n'avait encore ni portes ni murs : mais elle était défendue par quatre Forts, dont le premier s'offrait, du côté de l'Eſt, ſur un roc fort élevé; le ſecond, dans une Iſle ou un rocher de la forme d'un pain de ſucre, à peu de diſtance de la partie Occidentale de la Côte; le troiſieme, au Sud de la Ville, & le quatrieme, au Nord. La Ville d'ailleurs eſt comme diviſée en trois parties, dont la premiere & la plus haute contient l'Egliſe principale & le Collége des Jéſuites; la ſeconde,

un peu baſſe, ſe nomme *Barrio de San-Antonio* ; & la troiſieme s'étend ſur le rivage même de la baie, depuis le Fort intérieur, juſqu'aux murs d'un Monaſtere de l'Ordre de Saint-Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'eſt le Roi Sébaſtien qui a bâti le Collége de Rio-Janéiro, comme la plupart de ceux du Bréſil. Bréſil.

La troiſieme Capitainie du Bréſil, nommée Spiritu-Santo, eſt ſituée par les vingt degrés de latitude Auſtrale, à ſoixante lieues au Nord de Rio-Janéiro, & cinquante au Sud de Porto-Séguro. On n'y compte gueres plus de deux cens familles Portugaiſes, dans deux Villes, dont l'une porte, comme ſa Baie ou ſon Port, le nom de Spiritu-Santo. Laët parle d'un petit Fort, aſſez mal muni, qui ſe préſente à droite en entrant dans le baſſin du Port. Spiritu-Santo.

On vante cette Province, comme la partie la plus fertile du Bréſil. Il n'y manque rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie. La chaſſe y fournit toute ſorte d'animaux, les rivieres une quantité incroyable de poiſſon ; & les terres, arroſées des plus belles eaux du monde, ne refuſent rien au travail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui ſe nommaient *Margajats*, ont été long-temps mortels ennemis des Portugais ; mais, s'étant apprivoiſés par degrés,

Bréſil. ils ont fait avec eux des alliances que le temps a confirmées.

Porto-Séguro. Porto-Séguro, quatrieme Capitainie du Bréſil, conſerve le nom qu'il reçut d'Alvarez Cabral, lorſqu'il deſcendit le premier ſur cette Côte. Il eſt à trente lieues au Sud, de ce qu'on nomme le Gouvernement des Iſles, à cinquante au Nord de Spiritu-Santo, & par les ſeize degrés trente minutes de latitude auſtrale. On donne à cette Province trois Villes Portugaiſes; *San-Amaro*, *Santa-Cruz*, & *Porto-Séguro*, mais toutes fort mal peuplées.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyro; & le commerce de ſes habitans, Portugais, conſiſte à porter par mer, aux autres Provinces du Bréſil, des vivres de toute eſpèce, que leurs terres produiſent dans une extrême abondance. C'eſt à peu de diſtance de cette Côte, que commencent les fameux écueils qui ſe nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en mer, ſans qu'on en ait encore pu fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, ſur-tout dans les navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins pluſieurs canaux, par leſquels on trouve un paſſage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A ſix ou ſept lieues du continent, on rencontre,

près de ces écueils, quatre petites Iſles, que les Portugais nomment *Monte de Piedhras*, *Ilha-Seca*, *Ilha-dos Paſſeros*, & *Ilha-de-Meo*. Les deux premieres ſont extérieures, & laiſſent à leur Oueſt un canal navigable. Les deux autres, qui ſont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En géneral, les écueils nommés Abrolhos, ſont couverts de mer haute, ou ne paſſent point la ſurface des flots. De mer baſſe, on découvre leurs pointes, ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, ſur-tout lorſque les vagues s'y briſent aſſez pour ſervir d'avertiſſement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs eſt toujours fort haute alentour. Bréſil.

Les Hollandais, qui viſiterent la côte de Porto-Séguro, & qui pénétrerent même dans le continent, n'y trouverent que de vaſtes ſolitudes, des terres preſqu'impénétrables, & des fleuves extrêmement poiſſonneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord, juſqu'à la Baie de Tous-les-Saints, & vingt juſqu'à Ilhéos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze bourgs ou villages d'Américains convertis, ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant ſouffert de la barbarie d'une Nation ſauvage, nommée les *Guaymurs*, qu'il y reſte à peine vingt familles, expoſées ſans ceſſe aux mêmes incurſions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un

Bréſil.

Pays dont on vient de vanter la fertilité. La même raiſon a fait abandonner San-Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq moulins à ſucre, qu'elle avait fait conſtruire. Les Guaymurs ayant déjà dévoré la plus grande partie des ouvriers & des domeſtiques, il ne reſta aux Maîtres que le patti de la fuite.

Ilhéos.

La Capitainie qu'on nomme *Ilhéos*, tire ce nom de pluſieurs Iſles, qui couvrent l'entrée d'une Baie où ſa principale Ville eſt ſituée. Elle eſt à trente lieues au Nord de Porto-Séguro. Sa latitude, ſuivant Herréra, eſt par les 15 degrés 40 minutes; &, ſuivant les Cartes marines, 15 degrés 15 minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens familles Portugaiſes. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartient, dans l'origine, à un Portugais, nommé *Lucas Giraldo*. Une riviere médiocre, qui traverſe la Ville, offre pluſieurs moulins à ſucre. La principale occupation des habitans, eſt l'agriculture, dont ils tranſportent les fruits ſur de petites barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A ſept lieues de la Ville, dans l'intérieur des terres, on rencontre un lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze braſſes, d'où ſort une riviere, mais par des canaux ſi étroits, qu'à peine un canot y peut paſſer.

Les eaux

Les eaux du lac ne laiſſent pas de s'enfler comme celles de la mer, lorſqu'elles ſont agitées par le vent. Le poiſſon, dont il nourrit différentes eſpèces, y eſt excellent, & d'une ſinguliere groſſeur, ſur-tout les manatées ou lamentins, dont on a pris pluſieurs qui peſaient quarante arrobes, c'eſt-à-dire, environ mille livres de France. Les caymans & les requins y ſont auſſi monſtreux. On trouve, dans cette Province, des arbres, dont la moindre inciſion fait découler un baume, auquel on attribue de merveilleuſes vertus. Le Pays voiſin de celui d'Ilhéos, s'eſt peuplé, depuis l'arrivée des Portugais, d'une Nation barbare, chaſſée apparemment de ſes propres terres, & plus blanche que le commun des Américains, mais ſi belliqueuſe & ſi cruelle, que la Colonie en a toujours eu beaucoup à ſouffrir. On remarque que ces Sauvages, ſoit par un ancien uſage, ou parce qu'ayant perdu leur Patrie ils dédaignent de ſe faire de nouveaux établiſſemens, n'habitent jamais deux jours dans le même lieu, & qu'errant dans les champs & les forêts, ils n'ont point d'autre lit que la terre. Leurs arcs ſont maſſifs, & leurs fleches d'une longueur extraordinaire. Bréſil.

On compte, pour ſixieme Capitainie celle qui porte le nom de *Bahia de todos Santos*, Baie de Tous-les-Saints, ou de *Bahia*, *Baie* par Baie de Tous-les-Saints.

Bréſil.

excellence, à l'honneur de ſa ſituation ſur une fort grande Baie. Elle eſt à trente lieues d'Ilhéos, au Nord; & à cent lieues de Fernambuc au Sud, par les treize degrés de latitude auſtrale. La Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large; mais elle ſe diviſe en pluſieurs anſes, qui la font pénétrer juſqu'à plus de quatorze lieues dans les terres, pour l'extrême avantage des habitans. Elle contient quantité d'Iſles, grandes & petites. Trois fleuves de la même grandeur, nommés le *Pitange*, le *Géréſipe*, & le *Gachocira*, y deſcendent de l'intérieur des terres. On ſe diſpenſe d'en nommer pluſieurs petits.

La principale Ville de cette Capitainie eſt *San-Salvador*, dont on a déjà parlé.

Le Bréſil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Auſſi la Ville de Saint-Sauveur eſt-elle le ſéjour du Gouverneur-général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement.

Sérégipe.

Sérégipe, ſixieme Capitainie du Bréſil, eſt ſituée par les onze degrés de latitude Méridionale. Sa Capitale a un Port, à l'embouchure de la riviere de Vazabaris.

Fernambuc.

Fernambuc, ſeptieme Capitainie du Bréſil, eſt à cent lieues de Bahia au Nord, & n'eſt

qu'à cinq de Tamaraca au Sud ; diſtance qui ne doit être entendue que des Villes capitales, car les limites des Capitainies ſe touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut pour premier Seigneur, Edouard d'Albuquerque. Il lui donne une vaſte étendue. Depuis Olinde, elle s'étend au Sud d'environ quarante lieues, juſqu'au fleuve Saint-François. Au Nord de ce fleuve, eſt ſituée la ville d'*Alagoa*, où deux rivieres ſe joignent pour ſe rendre dans l'Océan. Tout le Pays eſt riche en moulins à ſucre. Bréſil.

Laët obſerve ici, ſur le témoignage d'un Hollandais qui avait paſſé pluſieurs années au Bréſil, que les Portugais tiraient alors, tous les ans, plus de quarante mille caiſſes de ſucre, des ſeules Capitainies de Fernambuc, de Tamaraca & de Paraïba, juſqu'à Rio-grande, ce qui ne le ſurprend point, dit-il, parce qu'il ſavait d'ailleurs qu'on comptait plus de cent moulins dans la Capitainie de Fernambuc. Il ajoute, ſur les mêmes lumieres, que les grands moulins emploient quinze ou vingt Portugais & cent Nègres ; les médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Nègres ; les moindres, cinq ou ſix Portugais & vingt Nègres. Des grands moulins, on tirait annuellement ſept ou huit mille arrobes de ſucre, quatre ou cinq mille des médiocres,

Bréſil.

& trois des petits. Les vaiſſeaux ordinaires, qui partaient du Bréſil avec ce ſucre, en payaient au Roi dix pour cent, ſuivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les terres de Portugal; mais les Seigneurs du moulin, qui le tranſportaient à leurs propres frais, étaient exempts du cinquieme. Le bois de teinture appartenait au Roi, ou à ceux qui achetaient de lui le droit d'en couper, & les vaiſſeaux, qui ſervaient au tranſport, étaient obligés, ſuivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majeſté.

Olinde eſt une Ville célèbre, non-ſeulement par ſa ſituation & ſa grandeur, mais encore plus par la conquête que les Hollandais en firent le 10 de Février 1630, & par la poſſeſſion qu'ils en conſerverent pendant quelques années. Elle eſt bâtie dans un lieu élevé du rivage de la mer, & renferme pluſieurs collines dans ſon enceinte. Sa ſituation eſt ſi bizarre, que toute l'induſtrie humaine ne pourrait la fortifier.

Le Port eſt petit & peu commode. D'ailleurs il eſt tellement fermé par une chaîne de rochers & de bancs, dont cette Côte eſt bordée dans une grande étendue, que les grands vaiſſeaux marchands n'y peuvent entrer que par un canal étroit, & le baſſin, qui reçoit une petite riviere, eſt éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a ſur ſes bords un village, ou une

eſpèce de fauxbourg, dans lequel on a bâti des magaſins pour le ſucre & les autres marchandiſes, avec un petit Fort, à l'entrée même du canal, que les Portugais ont élevé ſur le roc, depuis l'inſulte qu'ils reçurent des Anglais à la fin du ſeizieme ſiécle, ſous la conduite du Capitaine Lancaſtre, & ce Fort, joint à la diſpoſition naturelle des lieux, rend l'accès du Port preſqu'inacceſſible. Bréſil.

Tamaraca, huitième Capitainie du Bréſil, paſſe pour la plus ancienne, quoique le voiſinage de Fernambuc & de Paraïba l'ait fait tomber dans l'obſcurité. Elle tire ſon nom de l'Iſle de *Tamaraca*, ou *Tamarica*, qui eſt ſéparée du Continent par un canal fort étroit, & dont la longueur eſt d'environ trois lieues ſur deux de large. Tamaraca.

Cette Iſle, qui n'eſt qu'à cinq milles d'Olinde, a au Sud un aſſez bon Port, dans lequel on entre par un canal, qui n'a jamais moins de quinze ou ſeize palmes d'eau. Il eſt défendu par un Fort Portugais, ſitué ſur une haute colline & de très-difficile accès.

L'Iſle de Tamaraca & la partie du Continent qui porte ſon nom, appartiennent aux Comtes de Monſanto, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille ducats, par les moulins à ſucre qu'ils ont particulièrement ſur le fleuve de Go-

Bréſil.

vana, & dans les cantons d'Aracipé & de Paratibé.

La Capitainie de Paraïba doit ſon origine aux Français. Les Portugais, après les en avoir chaſſés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les habitans s'emploient à la culture du ſucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

Paraïba.

Tout le terroir eſt d'une extrême fertilité, & n'eſt pas ſans agrémens. On y trouve, en pluſieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques mines d'argent, ſur-tout dans un canton que les Américains nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivarés*.

Rio-grande.

Le fleuve que les Portugais nomment *Rio-grande*, porte entre les Braſiliens le nom de *Poteingi*. Son embouchure eſt par 5 degrés 30 minutes de latitude auſtrale. L'entrée en eſt difficile; mais, dans l'intérieur, il eſt agréable & d'une navigation facile. Le pays d'alentour eſt la dixieme Capitainie du Bréſil.

Elle ne contient pas un grand nombre de Portugais : il conſiſte en ſoixante ou quatre-vingts hommes, qui compoſent la garniſon du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voiſin, pour cultiver les cannes de ſucre & nourrir les beſtiaux. Les Américains y ſont auſſi fort rares. La plupart ont été détruits par les Portugais, & le reſte s'eſt retiré chez les Tapuyras.

Ciara qu'Oliveira compte entre les Capitainies Portugaiſes, a néanmoins peu d'habitans de cette Nation. Ils y ont conſtruit un Fort au pied d'une montagne, du côté droit du Port, qui n'eſt pas capable de recevoir de grands bâtimens. Une petite riviere qui s'y jette eſt la ſeule qu'on rencontre dans l'eſpace de trois milles. Au-deſſous du Fort, les Portugais ont une douzaine de maiſons, entre leſquelles on diſtingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois navires, qui y abordent tous les ans, en tirent diverſes marchandiſes, telles que du chanvre, du cryſtal, quelques pierres précieuſes & pluſieurs eſpèces de bois. Les cannes de ſucre y croiſſent volontiers. Le pays intérieur eſt habité par des Barbares, dont on prétend que le Chef a pluſieurs autres petits Rois dans ſa dépendance. Bréſil. Ciara.

La Capitainie, qu'on nomme *Maragnan*, eſt une grande Baie devant laquelle eſt ſituée l'Iſle de même nom, & qui reçoit trois fleuves deſcendus du Midi droit au Nord, derrière les Provinces Portugaiſes du Bréſil. Oliveira range l'Iſle & cette partie de la côte entre les Provinces du Bréſil Septentrional. Maragnan.

La Baie devant laquelle eſt ſituée l'Iſle de Maragnan, s'ouvre entre deux pointes, & s'en-

Bréſil.

fonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a guères moins de l'autre côté, vers le fond. Du côté de l'Eſt, elle eſt fermée d'abord par une petite Iſle, que les Américains nomment *Upaonmici*, & dont les Français ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte-Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Iſle de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui eſt ſituée à deux degrés trente minutes au Sud de l'équateur.

Du fond de la Baie ſortent, vers cette Iſle, trois beaux fleuves, qui viennent la ceindre de toutes parts; de ſorte que, d'un côté, elle n'eſt qu'à cinq ou ſix milles du Continent, d'un autre à deux ou trois, & plus ou moins par ſes autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois fleuves ſe nomme *Mounin*; & ſa largeur, à l'embouchure, eſt d'un quart de mille. Il ne prend pas ſa ſource à plus de cinquante milles du rivage. Le ſecond, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou*, & deſcend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure eſt large d'un demi-mille. Le troiſième, qui eſt l'Occidental, ſe nomme *Miary*. Il a cinq ou ſix milles de largeur à ſon embouchure, & l'opinion commune eſt qu'il prend ſa ſource ſous le Tropique même du Capricorne. Ce Pays a d'autres rivieres, telles

que le *Pinaré*, qui, ayant reçu le *Maracou*, tombe dans le Miary, à ſoixante ou quatre-vingt milles de ſon embouchure, & l'*Ouaicou*, qui ſort des forêts pour ſe jetter auſſi dans le Miary ; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce fleuve. Le Taboucourou n'eſt guères moins rapide, ſur-tout vers ſon embouchure, après avoir été reſſerré par deux rochers. Les grands flots, cauſés par ces deux fleuves, rendent l'accès de l'Iſle de Maragnan fort difficile ; ſans compter qu'en dehors, c'eſt-à-dire vers la mer, elle eſt environnée de ſables & d'écueils, qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'eſt néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la côte, à l'Eſt comme à l'Oueſt, eſt bordée de baſſes & de monticules de ſable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la Tortue juſqu'à celui des Arbres ſecs, nom d'origine Françaiſe, ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la côte, depuis le Cap de Tapouytapere, qui forme la Baie à l'Occident, juſqu'au grand fleuve des Amazones : c'eſt-à-dire, qu'elle eſt maſquée par une infinité d'Iſlots & de ſables, & que le rivage même eſt couvert de mangliers ſi épais, que vu la nature du terrain, où les traces des pieds diſparaiſſent auſſi-tôt, il eſt impoſſible d'y pénétrer.

Bréſil.

Bréſil.

Tous les environs de l'Iſle & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les repréſente, on n'y a découvert que deux paſſages ; l'un entre le Cap des Arbres ſecs & l'Ilette Sainte-Anne, qui n'eſt pas même ſans danger pour ceux qui le connoiſſent le mieux : les grands vaiſſeaux ne peuvent paſſer au-delà de cette petite Iſle, & les petits ſont les ſeuls qui ſe haſardent juſqu'à la grande. Le ſecond paſſage eſt de l'autre côté de Sainte-Anne ; il peut recevoir les grands vaiſſeaux ; mais, comme ce n'eſt qu'en certains temps, & jamais ſans quelque danger, on ne ſaurait apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Américains qui habitent la grande Iſle de Maragnan nomment leurs habitations *Oc* ou *Tave*. Elles ſont compoſées de quatre longs édifices, qui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté eſt ordinairement long de deux cens pieds ; mais, dans quelques-unes, il en a juſqu'à cinq cens. Leur largeur eſt de vingt ou trente pieds. Ce ſont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles ſont remplis par des branches entrelacées ; & du pied juſqu'au ſommet, tout eſt revêtu de feuilles de palmier. On y voit pluſieurs centaines d'Américains qui vivent paiſiblement ſous le même toit. L'Iſle contient vingt-ſept Bourgs ou Villages de cette forme ; &

l'évaluation des principaux fit juger aux Français qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille habitans. Bréſil.

Le ciel eſt ordinairement pur & ſerein dans cette Iſle. On n'y ſent preſqu'aucun froid. La ſéchereſſe n'y eſt point immodérée, comme le brouillard n'y eſt jamais épais, ni les vapeurs nuiſibles à la ſanté. On n'y connait point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y eſt jamais tombé de grêle ni de neige. Le tonnerre y eſt très-rare, ou ne ſe fait gueres entendre que dans la ſaiſon des pluies. On y voit aſſez ſouvent des éclairs, vers le ſoir, & le matin même, tandis que l'air eſt le plus ſerein. Lorſque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chaſſe des pluies devant ſoi dans toutes ces régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zénith; enſuite, auſſi-tôt qu'il a paſſé, on eſſuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, ſuivant la différence des climats. Dans l'Iſle de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février juſqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solſtice d'été, lorſque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Eſt, qui ſe nomment briſes, commencent à ſe lever, & ſe fortifient à meſure qu'il s'approche du Zénith, comme ils s'affaibliſſent à meſure qu'il s'en éloigne.

Brésil.

Ils ſe levent ordinairement après le crépuſcule ; c'eſt-à-dire, à ſept ou huit heures du matin, & leur violence augmente à proportion qu'il monte ſur l'horizon. L'après-midi, ils perdent inſenſiblement leur force ; & le ſoir ils ceſſent tout-à-fait de ſiffler. Dans l'Iſle & dans le Continent voiſin, on ne ſent point d'autre vent que celui d'Eſt, qui raftaîchit l'air, & le rend fort ſain. A ſi peu de diſtance de l'Equateur, les jours & les nuits ſont égaux, la température preſque toujours la même, & l'on aurait peine à trouver un pays dont le climat ſoit plus agréable.

Quoique l'Iſle ſoit environnée d'eau de mer, elle n'en abonde pas moins en ſources d'eau douce, la plus pure & la plus ſaine, d'où ſe forment pluſieurs ruiſſeaux qui l'arroſent. Auſſi la terre y eſt-elle ſi fertile que, ſans ſecours & ſans repos, elle produit en trois mois une abondante moiſſon de maïs, avec toutes ſortes de fruits, de légumes & de racines à proportion. Les marchandiſes qu'elle peut d'ailleurs fournir, ſont du bois de teinture, du ſaffran, du chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *rocou*, quelques eſpèces de laque, du baume que le P. Claude compare à celui de la Mecque, d'excellent tabac, & cette ſorte de poivre que les Américains nomment *axi*. Ceux qui ont obſervé les qualités du terroir, le croient propre à

porter des cannes de ſucre. On trouve ſouvent de l'ambre gris ſur les Côtes ; &, dans les cailloux, une ſorte de cryſtal blanc & rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'Iſle n'eſt pas non plus ſans d'autres pierres précieuſes, puiſque les habitans en tirent celles qu'ils portent aux lèvres, & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils ſont bien pourvus auſſi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en faſſent aucun uſage, d'argille pour faire des briques de ciment & de chaux. Enfin cette Iſle n'ayant ni de trop hautes montagnes ni des plaines trop vaſtes, & ſe trouvant par-tout auſſi riche en bois qu'en eau, elle peut paſſer pour un des plus beaux ſéjours du monde. Ses animaux & ſes plantes ſont peu différens de ceux du Continent. Bréſil.

Après avoir ſuivi la Côte juſqu'au Para, derniere Capitainie Portugaiſe, en allant du Sud au Nord, il nous reſte à recueillir ce qu'on trouve de plus clair & de plus certain ſur l'intérieur du Bréſil. Corréal, qui fit un ſéjour de cinq ans, dans les terres Portugaiſes, depuis 1684 juſqu'en 1690, raconte, qu'étant à la Baie de Tous-les-Saints, il fut employé avec diſtinction, ſur quelques barques qu'on envoyait à Saint-Vincent, pour y porter des proviſions, ce qui lui donna occaſion de s'inſtruire aſſez parti-

Bréſil.

culierement de l'état de cette Province. Santos, qui en eſt la capitale, eſt une petite Ville maritime, qui lui parut très-bien ſituée. Dans toute l'Amérique, il n'y a point de Port qui puiſſe être mieux fortifié, ni qui ſoit plus propre à contenir de gros vaiſſeaux. La Colonie était alors compoſée de trois ou quatre cens Portugais, Métis, mariés la plupart à des Américaines converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui poſsédent toutes les richeſſes du Pays. Ils ont un grand nombre d'eſclaves & d'Américains tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des mines qui ſont entre Santos & Saint-Paul. Ces riches Eccléſiaſtiques ſongent peu à l'inſtruction de leurs ſujets. Corréal regarde les habitans de Santos comme les plus ignorans de toute l'Amérique. « Un » d'entr'eux lui demanda s'il y avait des Amériſ» cains en Europe, & ſi les hommes y étaient » faits comme au Bréſil. La converſation étant » tombée ſur la poſition du Bréſil & du Portu» gal, qui fait que l'un de ces deux Pays a l'été, » lorſqu'on a l'hiver dans l'autre, & qu'il eſt » nuit ici lorſqu'il eſt jour au Bréſil, Corréal ne » put perſuader à perſonne qu'il parlât ſérieuſe» ment. Son embarras augmenta beaucoup, par » une indiſcrétion qui le fit parler des Anglais, » parmi leſquels il avait ſervi. On lui demanda

» vingt fois s'il n'était pas hérétique, & ceux qui » l'avaient entendu, apporterent de l'eau-bénite, » dont ils arroſerent le lieu où il était avec » eux. »

Bréſil.

Il ne vit point la ville de Saint-Paul, qui eſt à plus de douze lieues de Santos dans les terres, enfermée de tous côtés, par des montagnes inacceſſibles, & par la grande forêt de Pernacabiaba; mais il fut bien informé de ce qu'il n'avait ſu juſqu'alors, que par des témoignages incertains. « C'eſt une eſpèce de République, compoſée, » dans ſon origine, d'un mêlange d'habitans ſans » foi & ſans loi, que la néceſſité de ſe conſer- » ver a forcé de prendre une forme de Gou- » vernement. Il s'y trouve des fugitifs de tous » les Ordres & de toutes les Nations; des Prê- » tres, des Religieux, des ſoldats, des artiſans, » des Portugais, des Eſpagnols, des Créoles, » des Métis, des *Caribocks*, qui ſont des Amé- » ricains nés d'un Braſilien & d'une Négreſſe, & » des mulâtres. » Elle ne conſiſtait d'abord qu'en une centaine de familles, qui pouvaient monter à trois ou quatre cens perſonnes, en y comprenant les eſclaves & quelques Braſiliens des cantons voiſins. Dans l'eſpace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix ou douze fois ce nombre. Les *Pauliſtes*, c'eſt le ſeul nom que l'Auteur leur donne, prennent la qualité de Peuple

Bréſil.

libre, & ne donnent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel du quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond : on prétend qu'il monte à huit cens marcs. C'eſt la tyrannie des Gouverneurs, qui a donné naiſſance à cette petite Société. Elle eſt ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ſes terres aux étrangers, s'ils ne ſe préſentent dans le deſſein de s'y établir. Alors on les aſſujettit à de longues épreuves, autant pour s'aſſurer qu'ils ne ſont pas des eſpions & des traîtres, que pour connaître à quoi ils peuvent être employés. Lorſqu'on ſe croit sûr de leurs diſpoſitions, on leur fait faire de pénibles courſes, dans leſquelles ils ſont obligés d'enlever chacun deux Américains, qu'ils doivent amener pour l'eſclavage, & qui ſont employés au travail des mines ou de l'agriculture. Si l'on ne ſoutient pas l'examen, ou ſi l'on eſt ſoupçonné de quelque perfidie, on eſt tué ſans pitié. La permiſſion de ſe retirer ne s'accorde pas plus aiſément à ceux qui ſe laſſent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient payer le tribut, ils font déclarer que le devoir & la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif eſt un ancien ſentiment de reſpect pour le Roi de Portugal. On aſſure, qu'ayant quantité de mines d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi, eſt fort éloigné d'en être le quint.

Les Gouverneurs

Les Gouverneurs Portugais en ſont convaincus ; mais comment forcer une troupe de brigands, qui ſont environnés de rochers inacceſſibles, & qui ajoutent ſans ceſſe de nouvelles défenſes aux paſſages qu'ils ne croient pas aſſez fortifiés par la Nature ? Ils ne marchent qu'en corps, armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire des fuſils ; mais il eſt certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Corréal juge que, reſpectant peu les Voyageurs qui s'écartent, & recevant quantité de Nègres fugitifs, ils amaſſent des armes à feu par cette voie. Ils font des courſes de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des terres, entre les rivieres de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu l'audace de traverſer le Bréſil. On a ſu que les Jéſuites du Paraguay avaient fait divers efforts pour s'introduire dans les terres des Pauliſtes ; mais que, ſoit par défiance de leurs vues, ou par indifférence pour la Religion, ces indociles brigands s'étaient obſtinés à les rejetter. Bréſil.

Le témoignage de Corréal ſe trouve ici confirmé par celui des Miſſionnaires ; mais, quoique leurs récits ſe reſſemblent pour le fond, il y a d'autres lumieres à tirer des Obſervations du P. Loçano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint-Vincent ſur le bord de la mer, avaient envoyé de-là quelques Colonies Pauliſtes ou Mamelus.

Bréſil.

dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célèbres eſt celle de *Saint-Paul*, qui fut bâtie dans un canton, nommé *Piratininga* par les Naturels du Pays, d'où elle prit le ſurnom de Piratiningue. Peu de temps après ſa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avait été envoyé au Bréſil par Saint Ignace, pour y être le premier Supérieur Provincial de ſa Compagnie, ayant jugé cette petite Ville avantageuſement placée, pour y former une nombreuſe Egliſe de Braſiliens, qu'il ſe flattait d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la mer, y transféra le Collége de Saint-Vincent. Comme il y était arrivé la veille du jour où l'on célèbre la Converſion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Egliſe du nouveau Collége à cet Apôtre, dont le nom eſt devenu enſuite celui de la Ville.

Ses habitans ſe maintinrent quelque temps dans la piété, & les Américains du canton, protégés par les Jéſuites, qui les faiſaient traiter humainement, embraſſaient le Chriſtianiſme à l'envi; mais cette ferveur dura peu, & la Colonie Portugaiſe de Saint-Paul de Piratiningue, dont les Miſſionnaires avaient eſpéré toute ſorte de ſecours, devint bientôt leur plus grand obſtacle. La premiere ſource du mal fut une autre Colonie, voiſine de Saint-Paul, où le ſang Portugais était fort mêlé avec celui des Braſiliens.

Cet exemple fut contagieux pour Saint-Paul ; &, par degrés, il sortit, du mêlange des deux sangs, une génération perverse, dont les désordres furent poussés si loin, qu'ils firent donner à ces Métis, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens brigands d'Egypte. Brésil.

Les efforts des Gouverneurs, des Magistrats & des Supérieurs Ecclésiastiques, ne purent empêcher que la dissolution ne devînt générale, & les Mamelus secouerent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des bandits de diverses Nations, Portugais, Espagnols, Italiens & Hollandais, qui fuyaient les poursuites de la Justice des hommes, & qui ne craignaient point celle du Ciel, s'établirent à Saint-Paul. Quantité de Brasiliens vagabonds s'y rassemblerent aussi, & le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immense étendue de pays. Le plus court eût été d'en purger la terre ; & les deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, réunies alors sur une même tête, y étaient également intéressées. Mais la Ville, située sur la cime d'un rocher, ne pouvait être soumise que par la faim. Il fallait des armées nombreuses, que le Brésil n'était point en état de fournir, sans compter qu'un petit nombre de gens déterminés,

Bréſil.

pouvait en défendre les approches, & que, pour les réduire, il aurait fallu, entre les deux Nations, un concert qui ne s'y eſt jamais trouvé.

Ce qui paraît ſurprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du-moins quelques meſures contre les Mamelus, c'eſt qu'ils n'avaient pas beſoin de ſortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On reſpire à Saint-Paul de Piratiningue, un air pur, ſous un Ciel toujours ſerein. Le climat, quoique par les 24 degrés de latitude auſtrale, eſt fort tempéré. Toutes les terres ſont fertiles, & portent de très-beau froment. Les cannes de ſucre y croiſſent en abondance, & les pâturages y ſont excellens. Ainſi, l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage, cette fureur qui leur a fait long-temps parcourir, avec des fatigues incroyables & de continuels dangers, de vaſtes régions ſauvages, qu'ils ont dépeuplées, dit-on, de deux millions d'hommes. D'ailleurs rien n'était plus miſérable que la vie qu'ils menaient dans ces expéditions, qui duraient ſouvent pluſieurs années. Il y en périſſait un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvaient leurs femmes remariées. Enfin leur propre Pays aurait été bientôt ſans habitans, ſi ceux qui ne revenaient point, n'euſſent été remplacés par les captifs qu'on ramenait

de ces longues courſes, ou par des Américains avec qui la Ville était en ſociété. Bréſil.

Les Eſpagnols du Paraguay n'ont pas moins ſouffert de ces ennemis publics, que les Nations Américaines qui ſe trouvaient expoſées à leurs incurſions. Mais l'Hiſtorien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avaient, dit-il, qu'à ſoutenir les Réductions, c'eſt-à-dire, les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auraient jamais pu forcer cette barriere. L'intérêt les aveugla. Ils ne voyaient, dans ces nouvelles Egliſes, qu'une digue oppoſée à leur cupidité ; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvaient tirer juſtement, qu'après la ruine de cette frontiere. Cependant, comme les Mamelus ne laiſſerent pas de trouver plus de réſiſtance qu'ils ne s'y étaient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne voulaient pas s'affaiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruſe, dont ils employerent pluſieurs ſortes. Celle qui eut le plus de ſuccès, du-moins pendant quelque temps, fut de marcher en petites troupes, dont les Commandans étaient vêtus en Jéſuites, dans les lieux où ils ſavaient que ces zélés Miſſionnaires cherchaient à faire des Proſélytes ; ils commençaient à y planter des croix ; ils faiſaient de petits préſens aux Amé-

Brésil.

ricains qu'ils rencontraient, ils donnaient des médicamens aux malades, & ſachant la Langue *Guaranie*, qui eſt la plus commune dans cette contrée, ils allaient juſqu'à les preſſer d'embraſſer le Chriſtianiſme, dont ils leur donnaient une courte explication. Lorſque ces artifices avaient eu le pouvoir d'en raſſembler un grand nombre, ils leur propoſaient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devait manquer à leur bonheur. La plupart ſe laiſſaient conduire par ces traîtres, qui, levant enfin le maſque, commençaient par leur lier les mains, égorgeaient ceux qui leur faiſaient craindre quelque réſiſtance, & traînaient les autres à l'eſclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns, qui répandirent l'alarme; mais, avant que cette infernale perfidie fût vérifiée, les Jéſuites en reſſentirent de triſtes effets, par les dangers auxquels ils furent expoſés dans leurs courſes Apoſtoliques, & ſur tout par la difficulté qu'ils trouverent long-temps à ſe faire ſuivre par des Américains.

Toute l'Hiſtoire du Paraguay eſt remplie des ſanglantes entrepriſes des Mamelus; & ce fut à l'occaſion d'un mal, qui croiſſait de jour en jour, que les Jéſuites obtinrent enfin du Roi d'Eſpagne, la permiſſion d'armer leurs Américains.

« Ce n'était pas assez, dit le P. Charlevoix, » d'avoir rassemblé les nouveaux Chrétiens dans » les réductions, & de les y avoir mis même à » couvert d'une surprise. Les Chefs représentèrent » au Supérieur des Missions, que tandis qu'il n'y » aurait point d'égalité dans les armes, toutes les » précautions ne pourraient empêcher qu'ils ne » cédassent aux Mamelus. Les Missionnaires n'en » étaient pas moins persuadés qu'eux ; mais on » s'était fait une maxime d'Etat, en Espagne, de » ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi » les Américains, & rien n'était plus sage en effet ; » pour les Américains en commande qui vivaient » parmi les Espagnols, intéressés à leur conser- » vation. On ne pouvait compter sur la fidélité » de ces espèces d'Esclaves, dont la soumission » était forcée, qu'autant qu'ils étaient dans l'im- » puissance de secouer le joug. Mais il n'en était » pas de même des autres : leur soumission était » volontaire ; & les avantages qu'ils y avaient » trouvés leur en ayant fait connaître le prix, » rien ne pouvait les porter à la révolte, aussi » long-tems du moins qu'on n'entreprendrait point » sur leur liberté, que le Souverain s'était engagé » à maintenir. D'ailleurs ils étaient les seuls sur » lesquels on pût compter, pour la défense des » Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, » contre les entreprises des Portugais & des

Brésil.

Bréſil. » Américains du Bréſil, qui n'ont détruit les Villes » de Xeres, de Villarica & de Ciudad Réal, ne » ſe ſont ouvert un chemin au Pérou par le Nord » du Paraguay, & ne ſe ſont mis en poſſeſſion » de pluſieurs belles mines d'or, telles que *Mon-* » *tegreſſo* & *Guiaba*, que depuis qu'on leur eut » laiſſé ruiner les Réductions de Guayra. Il était » fort ſurprenant que les Gouverneurs Eſpagnols, » à qui l'on avoit fait pluſieurs fois ces repré- » ſentations, y euſſent ſi peu d'égard : ils ſe laiſ- » ſaient prévenir par diverſes perſonnes qui n'a- » vaient en vue que leurs intérêts propres, & » qui les entendaient même très-mal, en leur » ſacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

» Ces préjugés paraiſſaient ſi bien établis, que » le Gouverneur le mieux intentionné n'aurait » oſé prendre ſur lui d'autoriſer les armes à feu » parmi les nouveaux Chrétiens, & les Miſſion- » naires oſoient encore moins le propoſer ; mais » le P. de Montoya, un des principaux, devant » faire le voyage de Madrid, on ne manqua » point de mettre cet article dans ſes inſtructions. » Il en fit l'ouverture au Conſeil Royal des Indes. » Comme il s'était attendu à ſe voir objecter que » ſi les Néophytes, une fois armés, ſe révoltaient » contre les Eſpagnols, il ſerait impoſſible de » les réduire, puiſqu'on n'avait pu les ſoûmettre » lorſqu'ils n'avaient pour armes que leurs fleches

» & leurs macanas, il alla au-devant de cette » objection, en représentant que le dessein des » Missionnaires n'était point de laisser les armes » à la discrétion de leurs Américains ; qu'ils » comptaient les garder eux-mêmes, avec toutes » les munitions, & ne les leur mettre en main » que lorsqu'ils seraient menacés de quelque ir- » ruption de la part des ennemis ; de n'en garder » même, dans les Réductions, que ce qui serait » nécessaire pour se garantir d'une surprise, & » de mettre tout le reste en dépôt dans la Ville » Espagnole de l'Assomption. Il ajouta que ces » armes seraient achetées des aumônes qu'ils rece- » vraient ; qu'il n'en coûterait pas un sou à la » Caisse Royale ; & que, pour apprendre aux » Américains à les manier, on ferait venir du » Chili quelques Freres Jésuites qui avaient servi » dans les troupes. Bréſil.

» Enfin la Cour goûta ces raisons, & fut satisfaite » des précautions dont on avait eu soin de les » appuyer. Tout fut accordé en 1639 ; & les » Gouverneurs particuliers, comme le Vice-Roi, » reçurent des ordres qui furent bientôt suivis » de l'exécution. Quelques Espagnols se récrierent » beaucoup sur cette innovation ; mais le Con- » seil Royal des Indes a tenu ferme, & les Rois » Catholiques n'ont pas cessé d'approuver sa déci- » sion. Dans ces derniers temps Philippe V, jugeant

Bréſil.

» les Miſſionnaires plus intéreſſés que perſonne ;
» à ne pas ſouffrir que leurs Américains abuſaſſent
» de leurs armes, s'eſt contenté, dans un De-
» cret, du 28 Décembre 1743, de recommander
» au Supérieur des Réductions, d'employer tous
» ſes ſoins pour arrêter les abus dans leur ſource,
» & d'informer le Conſeil des moindres déſor-
» dres ; mais, comme il n'eſt jamais rien arrivé
» qui pût juſtifier les défiances, la Cour d'Eſ-
» pagne a reconnu qu'il n'y avait point d'éta-
» bliſſement plus ſage. Depuis plus d'un ſiécle,
» non-ſeulement les Mamelus & leurs alliés n'ont
» pu entamer les Réductions Chrétiennes, ni pé-
» nétrer impunément dans les Provinces où elles
» ſont établies ; mais il s'eſt formé, parmi les
» Néophytes, une milice, qui fait la principale
» reſſource du Souverain, dans cette partie de
» l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne
» lui coûte pas plus que l'entretien. On en a vu
» particuliérement des exemples, dans les diffé-
» rends de l'Eſpagne avec le Portugal, pour la
» fameuſe Colonie du Saint-Sacrement.

» En 1705, lorſque les Portugais ſe furent
» emparés de cette Colonie, le Sergent Major,
» Don Baltazar Garcia de Ros, qui fut chargé
» d'en faire le ſiége, & qui y rétablit les Eſ-
» pagnols, déclara, dans un Mémoire public,
» adreſſé au Roi, au Conſeil Royal des Indes,

» au Vice-Roi du Pérou, à tous les Tribunaux de
» l'Amérique Eſpagnole & aux Officiers des troupes, Bréſil.
» qu'il avait toute l'obligation du ſuccès aux Amé-
» ricains des réductions du Parana & de l'Uraguay,
» qu'ils s'étaient chargés de tous les travaux juſ-
» qu'à porter, à force de bras, les canons pour
» les batteries ; qu'ils avaient toujours eu la tête
» des attaques, & qu'ils avaient eſſuyé, avec
» la plus grande intrépidité, le feu de la Place.
» Les Aſſiégés en eurent tant d'effroi, que les
» voyant marcher pour l'aſſaut, ils s'embarquerent
» ſur pluſieurs navires, arrivés avec un ſecours
» qui n'eut pas le temps de débarquer, & laiſ-
» ſerent dans la place toute leur artillerie & leurs
» munitions. On ajoute, à l'honneur des mêmes
» Américains, que lorſqu'ils furent congédiés,
» ils refuſerent généreuſement cent quatre-vingt
» mille piaſtres, que le Gouverneur leur offrit,
» & qui devaient leur revenir pour le temps de
» leur ſervice. »

Sur ce récit du P. Charlevoix on peut obſerver qu'il paraiſſait bien contraire aux vraiſemblances morales & politiques, que l'on pût armer & déſarmer à volonté les habitans du Paraguay, & l'on pouvait répondre aux Jéſuites : quand vous aurez donné des armes aux Américains, s'ils ne veulent pas vous les rendre, comment les y forcerez-vous ? Il n'y avait

Derriere les premieres Capitainies du Bréſil, mais à quinze journées de la mer, régne, pendant deux cens lieues, de l'Eſt à l'Oueſt, une chaîne de montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uraguay. On y trouve des vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jéſuites du Paraguay y avaient établi quantité de Réductions, dont la plupart ont été ruinées par les Mamelus. Bréſil.

On ne penſe point ici à donner les noms de tous les pays & de tous les Peuples qui bordent le Bréſil, dans une auſſi vaſte étendue que celle qu'on a repréſentée, depuis Rio de la Plata juſqu'au fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les tranſmigrations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confuſion dans les témoignages des Voyageurs & des Hiſtoriens. Un Anglais, auſſi curieux, dans ſes Voyages, de connaître les hommes que la ſituation des lieux, s'eſt fait, pendant pluſieurs années de ſéjour en différentes parties du Bréſil, une étude d'obſerver les différentes races des Américains : c'eſt Knivet dont Laët nous a donné un extrait; & nous ne pouvons ſuivre de meilleur guide. Nous y joindrons les obſervations de Léry, qui portent le caractere de la franchiſe & de la vérité.

Bréſil.

Laët obſerve que les Américains du Bréſil ne parlent point la même Langue, que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parce qu'elle eſt celle de dix Nations qui habitent le rivage, & quelques parties de l'intérieur des terres. La plupart des Portugais l'entendent. Elle eſt facile, abondante, & même aſſez agréable. Les enfans Portugais, nés ou élevés dans le Pays, ne la ſavent pas moins parfaitement que les habitans naturels, ſur-tout dans la Capitainie de Saint-Vincent, & les Jéſuites n'en employaient pas d'autres avec ces Peuples, qui ſont d'ailleurs doux & humains. C'eſt avec leur ſecours que les Portugais ont ſoumis les autres Nations, & qu'ils ont chaſſé, ou détruit celles qui ont entrepris de leur réſiſter.

On trouve entre Saint-Vincent & Rio de la Plata, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établiſſemens. Celle qui ſe nomme les Guaymuras, eſt voiſine des Tupinaques, à ſept ou huit lieues de la mer, & s'eſt fort étendue dans l'intérieur des terres. Les Américains de cette Nation ſont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité ſurprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connaît point de villages, ou d'autres habitations

régulieres. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens ſont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force ſingulieres, & des maſſues, armées de pierres, dont ils écraſent la tête à leurs ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables de tous les autres habitans du Bréſil, ſans en excepter les Portugais. Bréſil.

L'on ne compte pas moins de ſoixante-ſeize Sociétés de Tapuyas, dont la plupart ne parlent plus la même Langue; peuples féroces, indomptés, qui ſont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint-François, ou qui ſont les plus voiſins des Colonies Portugaiſes.

Knivet nomme quelques autres Nations : les *Petivares*, auxquels il fait habiter un très-grand pays, dans la partie Septentrionale du Bréſil, ſont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces; ils reçoivent aſſez civilement les étrangers, & ne laiſſent pas d'être fort braves à la guerre. Leur ſtature eſt médiocre: on leur perce les lèvres, dans l'enfance, avec une pointe de corne de chèvre; & lorſqu'ils ſont ſortis de cet âge, ils y portent de petites pierres

Brésil. vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils méprisent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connait aucune Religion: ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir ; mais ils ne permettent aux femmes que le commerce d'un seul homme. En guerre, elles portent dans des paniers, sur leur dos, les provisions de vivres, qui sont des racines, de la venaison & de la volaille. Pendant leur grossesse, le mari ne tue aucun animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en ressentirait. Lorsqu'elles sont délivrées, il se met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ses voisins. Dans leurs courses par des pays déserts, où ils craignent de voir manquer leurs provisions, ils portent une grande quantité de tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux lèvres. Leur humanité pour les étrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs ennemis, pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes bourgades ; & chacun a son champ distingué, qu'il cultive soigneusement.

Le même Voyageur place sur la Côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de Tous-les-Saints, les *Moriquités*, race de Tapuyas, dont les femmes, quoique d'une figure agréable, sont fort belliqueuses. Cette Nation

passe

paſſe la vie dans des forêts, comme les bêtes ſauvages, & s'étend juſqu'au fleuve Saint-François. Rarement elle attaque ſes ennemis à force ouverte ; elle emploie les embuſcades & la ruſe, avec d'autant plus de ſuccès, qu'elle eſt d'une vîteſſe extrême à la courſe : elle dévore auſſi ſes captifs. Bréſil.

Dans la Capitainie de *Spiritu Santo*, Knivet place une Nation très-féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit ſouvent la guerre, au ſervice des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommée *Morogegès* ; car il croit pouvoir donner le nom de *Villes* à leurs habitations, qui ſont en grand nombre ſur le fleuve de Paraïba. Elles ſont revêtues, en-dehors, d'une enceinte de groſſes pierres, diſpoſées en forme de paliſſades ; &, parderriere, d'un mur de cailloux. Les toits des maiſons ſont d'écorce d'arbres, & les murailles, d'un mêlange de ſolives & de terre, dans lequel ils laiſſent des trous pour lancer leurs fleches. « Notre armée, raconte » Knivet, était compoſée, pour ce ſiége, de cinq » cens Portugais & de trois mille Américains » alliés ; cependant les Tomomymis firent des » ſorties ſi violentes, qu'ils nous obligerent de » nous retrancher nous-mêmes, & de faire de- » mander du ſecours à *Spiritu Santo*. Ces Bar- » bares ſe montraient audacieuſement ſur leurs

Bréſil.

» murs, ornés de plumes, & le corps teint de
» rouge ; ils ſe mettaient ſur la tête une ſorte
» de petite roue combuſtible, à laquelle ils met-
» taient le feu ; &, la faiſant tourner dans cette
» ſituation, ils nous criaient de toutes leurs forces :
» *Lovaé xavé Pomoubana*, c'eſt-à-dire, Vous
» ſerez brûlés de même. Mais à l'arrivée de nos
» Auxiliaires, ils commencerent à ſe retirer fur-
» tivement ; & les Portugais ne s'en furent pas
» plutôt apperçus, que ſe couvrant de claies de
» cannes, à l'épreuve des fleches, ils ſe précipi-
» terent vers le mur, qu'ils ne renverſerent pas
» ſans peine, & pénétrerent dans la Ville. Ils
» y perdirent pluſieurs ſoldats ; mais faiſant main-
» baſſe ſur les Barbares, ils en tuerent ou prirent
» environ ſeize mille : enſuite ils ſe rendirent
» maîtres de quelques autres Villes de moindre
» grandeur, dont les habitans éprouverent le
» même ſort, & tout le pays fut ravagé. »

Les Ovaitaguaſes habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Américains. Le pays eſt humide & bourbeux. Ces Américains, de beaucoup plus haute taille que les Guaymures, laiſſent croître leurs cheveux : ils ont accoutumé leurs femmes à faire la guerre. Leurs lits ne ſont point des hamacs, comme chez les autres Nations ; ils couchent à terre ſur un peu de mouſſe, devant leur foyer. Ils ne ſont en

paix avec perſonne, & leurs plus cruels ennemis ſont leurs voiſins. Brésil.

L'Iſle-Grande, ſituée à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janéiro, eſt habitée par les Ouaiyanaſſés, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, & qui ne ſe piquent point de force ni de courage. Leurs femmes ont le viſage aſſez beau, & le reſte du corps très-difforme, quelque ſoin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux ſexes ſont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonſure ſur la tête, en forme de couronne : leur principale habitation ſe nomme *Jaouaripipo*.

Les *Poriés*, qui demeurent aſſez loin de la mer, reſſemblent beaucoup aux Ouaiyanaſſés par la taille & les uſages; mais ils vivent de fruits. Les hommes ſe couvrent le corps, tandis que leurs femmes vont nues, & ſe peignent de diverſes couleurs. Cette Nation cultive la paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ſes voiſins. Elle ne mange point de chair humaine, lorſqu'elle trouve d'autres alimens. Ses lits ſont une eſpèce de hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils ſuſpendent aux arbres mêmes, & dans leſquels ils ſe garantiſſent des injures de l'air, par de petits toits de branches & de feuilles entrelacées. Ils n'ont point d'autre

Brésil.

habitation : on croit que cet uſage vient de la multitude de lions & de léopards qu'ils ont dans leur pays, & dont ils ne peuvent ſe défendre autrement. Leurs ſeules richeſſes ſont un baume qui découle de leurs arbres, & qu'ils donnent en échange aux Portugais, pour des couteaux & des peignes.

Les Molopagues occupent une vaſte contrée, au-delà du fleuve Paraïba : on les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation eſt du petit nombre de celles qui laiſſent croître leur barbe, & qui ſe couvrent aſſez décemment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui bleſſe l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de ſolives, dont les intervalles ſont remplis de terre. Chaque famille habite une cabane ſéparée : ils reconnaiſſent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'eſt diſtingué d'ailleurs que par le privilége de pouvoir ſe donner plus d'une femme. Leurs terres contiennent des mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir ; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les torrens & les ruiſſeaux, ſur-tout au pied des montagnes, entre leſquelles on vante les richeſſes de celle qu'ils nomment *Etépérangé*. Il ne manque, ſuivant l'Auteur, à cet heureux Peuple, que les lumieres de la Religion. Leurs femmes ſont belles,

ſages ; ſpirituelles , & ne ſouffrent jamais de badinage indécent : elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures réglées pour les repas : elle aime la propreté ; enfin les mœurs & les uſages n'y reſſentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopagues n'ont pas renoncé dans leurs guerres. Bréſil.

Les *Motayes*, qui ſont leurs voiſins, ont la taille courte, & vont nus : ils ne laiſſent pendre leurs cheveux que juſqu'aux oreilles, & ne ſouffent pas un poil dans toutes les autres parties du corps, ſans excepter les ſourcils. Le voiſinage des Molopagues n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les Lõpis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les montagnes, où ils ſe nourriſſent de fruits. Leur pays eſt fort riche en métaux & en pierres précieuſes ; mais l'accès en eſt ſi difficile, la Nation ſi nombreuſe & ſi féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On paſſe delà chez les *Ouayanaouaonſſés*, gens ſimples & groſſiers, bien faits, d'une figure agréable ; mais ſi pareſſeux, qu'ils paſſent tout le jour à dormir dans leurs cabanes, pendant que

Bréſil. leurs femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples ; mais ſi éloignés du Bréſil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ſes Provinces.

On a dû remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Braſiliens : ils ne connaiſſent aucune ſorte de divinité, ils n'adorent rien ; & leur Langue, n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la création du monde. Ils ont ſeulement quelques Hiſtoires confuſes d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre-humain, à la réſerve d'un frere & d'une ſœur, qui recommencerent à peupler le monde. Cependant ils attachent quelque idée de puiſſance au tonnerre, qu'ils nomment *tupan* ; puiſque non-ſeulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la ſcience de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'eſprit que cette vie puiſſe être ſuivie d'une autre, & par conſéquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le ciel & l'enfer ; mais ils ne laiſſent pas de croire qu'il reſte quelque choſe d'eux après leur mort, puiſqu'on leur entend dire que pluſieurs d'entr'eux ont été

changés en démons, & s'amuſent à danſer continuellement dans des campagnes agréables & plantées de toutes ſortes d'arbres. Bréſil.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adreſſent guère que pour obtenir la ſanté dans leurs maladies. Cependant ces impoſteurs trouvent le moyen de leur en impoſer par des preſtiges, ou plutôt par des mouvemens & des geſticulations extraordinaires. Ils y joignent des promeſſes & des prédictions, qui produiſent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le ſimple effet de l'eſpérance ou de la crainte : mais, dans ces occaſions, le Devin riſque beaucoup; car, lorſqu'on s'apperçoit de l'impoſture, il eſt maſſacré par ceux qu'il a voulu tromper.

En général, les Braſiliens ont pluſieurs femmes; & les quittent auſſi facilement qu'ils les prennent. Cependant les hommes ne peuvent ſe marier ſans avoir pris ou tué quelque ennemi de leur Nation, & les jeunes filles doivent attendre les premieres marques de l'état nubile. Juſqu'à ce temps, l'uſage des liqueurs fortes leur eſt interdit.

Les Ouetacas ſont ſans ceſſe en guerre avec leurs voiſins, & ne reçoivent pas même d'étrangers chez eux pour le commerce. Lorſqu'ils ne ſe croient pas les plus forts, ils fuient d'une vîteſſe qu'on compare à celle des cerfs. Leur air ſale & dégoûtant, leur regard farouche, & leur

Brésil.

physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers : d'ailleurs ils sont distingués de la plupart des autres Brasiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Américains, qui n'a point encore permis de les engager dans un commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer, par la crainte, un appétit désordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas; c'est à-dire, que, de part & d'autre, on porte, dans un endroit également éloigné, les marchandises qui font l'objet du commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne-foi; mais il paraît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pygmées*, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité, la taille commune des Brasiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes, & moins

ſujets que les Européens aux maladies. On ne voit guère entr'eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'eſtropiés d'aucun membre : il n'eſt pas rare de les voir vivre juſqu'à cent-vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent preſque jamais gris : leur humeur eſt toujours gaie, comme leurs campagnes ſont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'eſt pas noir, ni même plus brun que celui des Eſpagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de fête ou de réjouiſſance, hommes, femmes, enfans, ils ſont toujours expoſés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'eſt que depuis l'établiſſement des Portugais, qu'ils ont commencé à ſe ceindre uniquement le milieu du corps, & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des ſonnettes, lorſqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endoſſent même alors une eſpèce de manteau; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande ſatisfaction eſt d'être nus. Bréſil.

Ils ne peuvent ſouffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciſeaux & les pincettes, qui leur ſervent à s'en défaire, ſont un des plus grands objets du commerce. Ce qu'on a dit de l'uſage qu'ils ont de ſe percer la lèvre inférieure, eſt vrai dès l'enfance; mais, dans

Bréſil.

cet âge tendre, ils ſe contentent d'y porter un petit os blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y paſſent une pierre, qui eſt ſouvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir ſans aucune ſorte de lien. Quelques-uns s'en enchaſſent juſques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat; & le premier ſoin des peres, à la naiſſance des enfans, eſt de leur rendre cet important ſervice. La couleur noire, dont ils ſe peignent tout le corps, à l'exception du viſage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de diverſes couleurs; mais leurs jambes & leurs cuiſſes conſervent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque diſtance, l'air de culottes noires, abattues ſur leurs talons. Ils portent au cou des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croiſſant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois ſuccéder de petites boules d'un bois noir, fort luiſant, dont ils font une autre eſpèce de collier. Comme ils ont quantité de poulets, dont la race leur eſt venue d'Europe, ils en choiſiſſent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parſemer le corps avec une gomme fort viſqueuſe. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes ſolemnelles, ils s'appliquent,

avec de la cire, sur le front & sur les joues, de petites plumes d'un oiseau noir qu'ils nomment *tucan*. Pour les festins de chair humaine, qui sont leurs plus grandes réjouissances, ils se font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelacées ou tissues avec tant d'art, qu'on les prendrait pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues, qui sont de ce bois dur & rouge, que nous nommons bois du Brésil, sont revêtues aussi de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'autruches, « dont ils accommodent, » dit Léry, tous les tuyaux serrés d'un côté, & » le reste qui s'éparpille en rond, en forme d'un » petit pavillon, ou d'une rose; ce qui forme » un grand panache, qu'ils appellent *araroya*, » lequel étant lié sur leurs reins avec une corde » de coton, l'étroit vers la chair & le large en- » dehors, vous diriez qu'ils portent une mue à tenir » les poulets. S'ils veulent danser, ils prennent des » fruits qu'ils nomment *ahouai*, de la grosseur des » châtaignes; ils le creusent, les rempliſſent de pe- » tites pierres, & se les attachent aux jambes. Dans » les mains, ils ont des calebasses creuses, & rem- » plies aussi de pierres, ou un bâton d'un pied de » longueur, auquel ces calebasses sont attachées. »

Brésil.

A l'égard des femmes, leur parure n'est pas moins bizarre. Elle consiste dans le soin de s'arracher tout le poil du corps, excepté les che-

Bréſil. veux, de ſe peindre de diverſes couleurs, & de ſe fendre étrangement les oreilles pour y porter divers ornemens. Mais d'ailleurs elles vont nues, & ne manquent point l'occaſion de ſe baigner, chaque fois qu'elles rencontrent une riviere ou un ruiſſeau. Cette commodité étant une des raiſons qu'elles alléguaient aux Européens, qui voulaient les forcer de porter des habits, rien n'était ſi difficile que de les y engager.

Les Braſiliens ſe nourriſſent ordinairement de deux ſortes de racines, l'*aipy* & le *manioc*. Ces plantes ſe cultivent, & n'ont pas beſoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi-pié & de la groſſeur du bras. On les fait ſécher au feu ſur des claies; & les ratiſſant avec des pierres aiguiſées, on en fait une farine, dont l'odeur tire ſur celle de l'amidon. Cette farine ſe cuit dans de grands pots, avec le ſoin de la remuer juſqu'à ce qu'elle s'épaiſſiſſe. Refroidie, dans une certaine conſiſtance, ſon goût differe peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait proviſion, dans les courſes & les guerres, eſt aſſez cuite pour ſe durcir. Elles ſont toutes deux fort nourriſſantes; & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un

jus; de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poële de terre pour le cuire; Léry les compare à nos omelettes. Bréſil.

Ces racines servent aussi à la composition du breuvage, & l'on ne sera point surpris de leur abondance, dans un pays où il se trouve des cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures, un jeune homme peut cultiver assez de terre, pour lui rapporter de quoi vivre une année entiere. D'ailleurs les Américains du Bréſil ne manquent point de maïs, auquel ils donnent le nom d'*avari*.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque festin; dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque captif dont ils doivent manger la chair, les femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils vident d'un seul trait. Ils y retournent tour-à-tour, avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports; ou si le plaisir est interrompu,

Bréſil.

c'eſt par le diſcours de quelque brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les ennemis de la Nation.

C'eſt un uſage particulier des Peuples du Bréſil, de boire & de manger à différentes heures, c'eſt-à-dire, qu'ils s'abſtiennent de manger, lorſqu'ils boivent, & de boire lorſqu'ils mangent. Dans les mêmes temps, ils rejettent auſſi toute ſorte de ſoins & d'affaires, ſans excepter celles de leurs haines & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir ſatisfait leurs beſoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs ennemis, de les prendre, de les engraiſſer, de les aſſommer ſolemnellement, & de les manger.

Ce n'eſt jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition, que les Braſiliens ſe font la guerre. Ils ne penſent qu'à venger la mort de leurs parens ou de leurs amis, mangés par d'autres Sauvages. Léry aſſure qu'on remonterait à l'infini, ſans trouver d'autre origine à leurs plus ſanglantes invaſions. La vengeance eſt une paſſion ſi vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne ſe font aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaiſon avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité; ils baiſſent la vue avec une ſorte de confuſion, lorſqu'on leur en fait un reproche.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres,

Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connaiſſent aucune diſtinction de rangs ; mais ils honorent leurs Anciens, & les conſultent, parce que l'âge, diſent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils ſont capables de fortifier les jeunes guerriers par leurs conſeils. Chaque *aldée*, nom qu'ils donnent à à quatre ou cinq cabanes ſituées dans un même canton, a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui ſont en même-temps les Orateurs de la Société, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le ſignal du départ, & ne ceſſent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vengeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, ſe donnent de grands coups ſur les épaules & ſur les feſſes, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des harangues emportées, qui durent des heures entieres. Enſuite chacun s'arme de ſa *tacape*, qui eſt une ſorte de maſſue de bois de Bréſil, ou d'une eſpèce d'ébène noire, fort peſante, ronde à l'extrémité, & tranchante par les bords. Sa longueur eſt de ſix pieds, ſur un de large, & ſon épaiſſeur d'un pouce. Ils ont des arcs du même bois, dont ils ſe ſervent avec une adreſſe extrême. Leurs boucliers ſont de peau, larges,

Bréſil.

Bréſil.

plats & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou ſix mille, formés de pluſieurs aldées, avec quelques femmes chargées de proviſions. Les Généraux ſont choiſis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'ennemis. Ils ont, pour les ſignaux militaires, une eſpèce de cornet, qu'ils nomment *inubia*; & des flûtes d'os, qui ſont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs expéditions ſe font par mer; mais leurs canots, qui ſont d'écorce d'arbre, ne pouvant réſiſter à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les femmes, pendant que les guerriers pénétrent au travers des bois. Leur premiere attaque n'eſt jamais ouverte. Ils ſe cachent à quelque diſtance des habitations ennemies, pour chercher l'occaſion de les ſurprendre; ils attendent les ténèbres, ils y mettent le feu, & profitent de la confuſion. Ils y exercent toutes ſortes de cruautés. Mais leur principal objet eſt toujours d'enlever des priſonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occaſions, ſont gardés ſoigneuſement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de ſe battre en pleine campagne, leur emportement, redoublé par la force

force du péril, devient une vraie fureur. « De quoi ayant moi-même été ſpectateur, dit Léry, » je puis parler avec vérité. Un autre Français » & moi, quoiqu'en danger, ſi nous euſſions été » pris ou tués, d'être mangés des Margajas, » eûmes une fois la curioſité d'accompagner nos » Sauvages, lors au nombre d'environ quatre » mille, dans une eſcarmouche qui ſe fit ſur le » rivage de la mer; & nous vîmes ces barbares » combattre de telle furie, que *gens forcenés & » hors de ſens, ne ſauraient pis faire.* Premiere- » ment, quand les nôtres eurent apperçu l'en- » nemi d'environ demi-quart de lieue, ils ſe » prirent à hurler de telle façon, que quand » il eût tonné du Ciel, nous ne l'euſſions pas » entendu. A meſure qu'ils approchaient, » redoublant leurs cris, ſonnant de leurs » cornets, étendant les bras, ſe menaçant, & » montrant les uns aux autres les os des priſon- » niers qu'ils avaient mangés, & juſqu'aux dents » enfilées, dont pluſieurs avaient plus de deux » braſſes pendues à leur cou; c'était une horreur » de voir leur contenance; mais ce fut bien pis, » lorſqu'ils vinrent à s'approcher; car, étant à deux » ou trois cens pas les uns des autres, ils ſe ſa- » luerent d'abord à grands coups de fleches, &, » dès la premiere décharge, vous en euſſiez vu » l'air tout chargé. Ceux qui en étaient atteints, Bréſil.

Bréſil.

» les arrachaient de leur corps avec un merveil-
» leux courage, les rompaient, les mordaient à
» belles dents, & ne laiſſaient pas de faire tête,
» malgré leurs bleſſures; ſur quoi il faut obſer-
» ver que ces Américains ſont ſi acharnés dans
» leurs guerres, qu'auſſi long-temps qu'ils peu-
» vent remuer bras & jambes, ils ne ceſſent
» point de combattre, ſans reculer ni tourner
» le dos. Quand ils furent mêlés, ce fut à faire
» jouer des deux mains les maſſues de bois,
» & à ſe charger ſi furieuſement, que celui qui
» rencontrait la tête de ſon ennemi, non-ſeu-
» lement le renverſait par terre, mais l'aſſom-
» mait, comme nos bouchers font les bœufs. On
» me demandera ce que mon compagnon & moi
» nous faiſions dans cette rude eſcarmouche. Je
» réponds, pour ne rien déguiſer, que nous
» contentant d'avoir fait la premiere folie, qui
» était de nous être haſardés avec ces barbares,
» & nous tenant à l'arriere-garde, nous étions
» ſeulement occupés à juger des coups. Mais,
» quoique j'euſſe vu la Gendarmerie en France,
» tant à pied qu'à cheval, je dois dire que les
» morions dorés & les armes luiſantes de nos
» Français, ne m'ont jamais donné tant de plai-
» ſir, que j'en eus à voir combattre les Sau-
» vages. Outre leurs ſauts, leurs ſifflemens &
» leurs adroites paſſades, c'était un merveilleux

» ſpectacle que celui de voir voler en l'air tant
» de fleches, avec leurs grands empennons de
» plumes rouges, bleues & vertes, incarnates
» & d'autres couleurs, parmi les rayons du Soleil,
» qui les faiſaient comme étinceler, & de voir
» auſſi tant de bonnets, bracelets & autres équi-
» pages faits de ces plumes naturelles, dont les
» combattans étaient revêtus. Bréſil.

» Après que le combat eut duré environ trois
» heures, & que, de part & d'autre, il y eut
» un bon nombre de tués & de bleſſés, nos
» Topinamboux ayant enfin remporté la victoire,
» firent priſonniers plus de trente Margajats,
» hommes & femmes, qu'ils emmenerent dans
» leur Pays; & quoique nous deux Français,
» nous n'euſſions fait autre choſe que tenir nos
» épées nues à la main, & tirer quelques coups
» de piſtolet en l'air, pour encourager nos gens,
» nous reconnûmes qu'on ne pouvait leur faire
» plus grand plaiſir, que d'aller à la guerre avec
» eux, car ils nous eſtimerent tellement depuis;
» que, dans les villages où nous fréquentions,
» les vieillards nous marquerent toujours plus
» d'amitié.

» Les priſonniers ayant été mis au milieu de
» la troupe victorieuſe, liés & garottés pour
» s'en aſſurer mieux, nous retournâmes à notre
» riviere de Janéiro, aux environs de laquelle

Bréſil.

» ces Sauvages habitaient. Comme nous étions » allés à douze ou quinze lieues loin, ne de- » mandez pas ſi, en paſſant les villages de nos » alliés, ils venaient au-devant de nous, danſant, » ſautant & claquant des mains, pour nous ca- » reſſer & nous applaudir. Il fallait que les pau- » vres priſonniers, ſuivant leur coutume entr'eux, » étant près des maiſons, chantaſſent, & diſent » aux femmes : *voici la viande que vous aimez* » *tant, qui approche de vous.* Pour concluſion, » lorſque nous fûmes arrivés devant notre Iſle, » mon compagnon & moi, nous nous fîmes » paſſer dans une barque, & les Sauvages s'en » allerent chacun à leur quartier. Quelques jours » après, quelques-uns de ceux qui avaient des » priſonniers, nous vinrent voir à notre Fort; » &, ſollicités par nos Interpretes, d'en vendre » une partie à Villegagnon, ils y conſentirent » pour nous obliger. J'achetai une femme & ſon » petit garçon, qui n'avait pas deux ans, leſquels » me coûterent environ trois livres de France en » marchandiſes; mais ce fut aſſez malgré les » maîtres; car, diſait celui qui me fit cette vente, » nous ne ſavons ce qui arrivera ! Depuis que » *Paycolas*, ainſi nommaient-ils Villegagnon, » eſt venu dans ce Pays, nous ne mangeons pas » la moitié de nos ennemis. Je penſais bien garder » le petit garçon pour moi; mais Villegagnon

» me faisant rendre mes marchandises, voulut » l'avoir pour lui. Encore, quand je disais à la » mere que je l'emmenerais en France, elle ré- » pondait, tant cette Nation a la vengeance en- » racinée au cœur, que, sans l'espérance qu'elle » avait, qu'étant devenu grand, il pourrait s'é- » chapper, & se retirer avec les Margajas pour » les venger, elle eût mieux aimé qu'il eût été » mangé par les Topinamboux, que de le laisser » après elle. »

Brésil.

On assure que la plupart des Brasiliens engraissent leurs prisonniers, pour rendre leur chair de meilleur-goût, & que, pendant le temps qu'ils les laissent vivre, ils donnent des femmes aux hommes, mais qu'ils ne donnent point d'hommes aux femmes. Le maître d'un prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa fille ou sa sœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le temps à la chasse & à la pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé; il dépend de l'embonpoint du captif. Lorsqu'il est venu, tous les Américains de l'aldée sont invités à la fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser, & non-seulement le prisonnier est au nombre des convives; mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se

Anthropophagie.

Bréſil.

diſtinguer par ſa gaieté. Après la danſe, deux hommes robuſtes ſe ſaiſiſſent de lui, ſans qu'il faſſe de réſiſtance, ou qu'il laiſſe voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une groſſe corde au milieu du corps ; mais ils lui laiſſent les mains libres, &, dans cet état, ils le menent comme en triomphe, dans les aldées voiſines. Loin d'en paraître abattu, il regarde d'un air fier, ceux qui ſe préſentent ſur ſon paſſage ; il leur raconte hardiment ſes exploits, ſur-tout la maniere dont il a ſouvent lié les ennemis de ſa Nation, & dont il les a rôtis & mangés, & leur prédit que ſa mort ne demeurera pas ſans vengeance, & qu'ils ſeront un jour mangés comme lui. Lorſqu'il a ſervi quelque temps de ſpectacle, & reçu les injures qu'on lui rend, ſes deux gardes reculent, l'un à droite & l'autre gauche, à la diſtance de huit ou dix pieds, tirant à meſure égale, la corde dont ils le tiennent lié, de ſorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ſes pieds un tas de pierres ; & les gardes ſe couvrant de leurs boucliers, lui déclarent, qu'avant ſa mort, on lui laiſſe le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres, & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque ſoin qu'ils ſe retirent, il y en a toujours un grand nombre de bleſſés.

Auſſi-tôt qu'il a jetté toutes ſes pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'eſt pas montré pendant toute cette ſcène, s'avance, la tacape à la main, paré de ſes plus belles plumes. Il tient quelques diſcours au captif, & ce court entretien renferme l'accuſation & la ſentence. Il lui demande s'il n'eſt pas vrai qu'il a tué & mangé pluſieurs de ſes compagnons ? L'autre ſe fait gloire d'un prompt aveu, & défie même ſon bourreau, par une formule énergique dans les langues du Pays : « rends-moi la liberté, lui » dit-il, & je te mangerai, toi & les tiens. Hé- » bien, réplique le bourreau, nous te préven- » drons. Je vais t'aſſommer, & tu ſeras mangé » ce jour même. » Le coup ſuit auſſi-tôt la menace. La femme qui a vécu avec le mort, ſe hâte d'accourir, & ſe jette ſur ſon corps, pour y pleurer un moment. C'eſt une grimace, qui ne l'empêche point de manger ſa part du malheureux qu'elle a pris ſoin d'engraiſſer. Enſuite d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pièces, avec une extrême promptitude, & frottent les enfans de ſon ſang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étaient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui

Bréſil.

Bréſil.

les Braſiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reſte qu'à rôtir les pièces du corps & les entrailles, qui ſont fort ſoigneuſement nettoyées; c'eſt l'office des vieilles femmes, comme celui des vieillards, en mangeant ce déteſtable mets, eſt d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour ſe procurer ſouvent le même feſtin.

L'uſage commun des Braſiliens eſt de conſerver, dans leurs villages, des monceaux de têtes de morts; &, lorſqu'ils reçoivent la viſite de quelqu'étranger, ils ne manquent point de lui donner ce ſpectacle, comme un trophée de leur valeur, & des avantages qu'ils ont remportés ſur leurs ennemis. Ils gardent auſſi fort ſoigneuſement les plus gros os des cuiſſes & des bras, pour en faire diverſes ſortes de flûtes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de chapelets, pour ſe les ſuſpendre au cou. Ceux qui ont fait pluſieurs priſonniers, croyant leur gloire bien établie, ſe font inciſer, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuiſſes, le gras des jambes, & d'autres parties du corps, pour éterniſer la mémoire de leurs exploits. Léry prit ſoin de faire deſſiner la figure d'un Braſilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les captifs ayent eu quelque enfant des femmes qui

ont pris ſoin de les engraiſſer, ces malheureux fruits ſont dévorés, ſoit en naiſſant, ſoit après avoir acquis un peu plus de force. Bréſil.

« Ils nous préſentaient ſouvent, dit Léry, de » la chair humaine pour en manger, & le refus » que nous en faiſions, les chagrinait, comme ſi » nous leur euſſions donné ſujet de ſe défier de » notre alliance; ſur quoi je dois rapporter, à » mon grand regret, que quelques Interprètes » Normans, qui avaient paſſé huit ou neuf ans » dans le Pays, y menant une vie d'athées, non- » ſeulement ſe ſouillaient de toute ſorte de dé- » ſordres avec les femmes, mais ſe vantaient » d'avoir tué & mangé des priſonniers. Un jour, » que j'étais avec quatre ou cinq Français, dans » un village de la grande Iſle, où l'on retenait » dans les fers un jeune homme, que nos Sau- » vages avaient enlevé ſur quelques Européens, » nous trouvâmes l'occaſion de nous approcher » de lui. Il nous dit, en fort bon Portugais, » qu'il était Chrétien, & qu'ayant été conduit en » Portugal, il y avait été baptiſé ſous le nom » d'*Antonio*. Quoique Margaja, & déterminé à » ſouffrir courageuſement la mort, il nous fit en- » tendre qu'il ne ſerait pas fâché de nous devoir » la vie. Nous fûmes touchés de compaſſion. Un » des nôtres, Serrurier de profeſſion, qui ſavait » aſſez l'Eſpagnol, pour entendre quelque choſe

Bréſil.

» au Portugais, lui promit une lime pour couper » ſes fers; & convint avec lui que, ſe déro- » bant à ſes gardes, tandis que nous nous effor- » cerions de les amuſer, il irait nous attendre » dans un petit bois voiſin, où nous aurions pu » le prendre en retournant à notre Iſle. Cette » eſpérance l'avait jetté dans un tranſport de joie. » Mais, ſans avoir entendu ce qu'on lui avait » offert, les Sauvages conçurent quelque ſoupçon » de notre entretien. A peine fûmes-nous ſortis » du village, qu'ayant appellé leurs voiſins, pour » aſſiſter à la mort du priſonnier, ils le maſſa- » crerent enſemble. Le lendemain, nous retour- » nâmes chez eux avec une lime & d'autres » ſecours, ſous prétexte de leur demander des » vivres; mais, ſans nous répondre, ils nous me- » nerent dans un lieu où nous vîmes les pièces » du corps d'Antonio ſur le boucan; & s'applau- » diſſant de nous avoir trompés, ils finirent par » nous montrer la tête, avec des éclats de rire. » Un autre jour, deux Portugais ſe laiſſerent » ſurprendre par nos Sauvages, dans une petite » maiſon de terre, aſſez voiſine d'un de leurs » Forts, qui ſe nommait Moripione. Quoiqu'ils » ſe fuſſent défendus avec beaucoup de courage, » du matin au ſoir, & qu'après avoir épuiſé toute » leur proviſion de poudre, ils fuſſent ſortis, » chacun avec une épée à deux mains, dont ils

» avaient fait un grand carnage, ils n'avaient pu » ſupporter une multitude d'ennemis, qui s'étaient » obſtinés à les prendre. Ils eurent le malheur » de tomber entre leurs mains. J'achetai la dé- » pouille de l'un, qui conſiſtait en quelques » habits de buffle. Un de nos Interprètes eut, » pour deux couteaux, un grand plat d'argent, » qui s'était trouvé dans leur maiſon. Nous ap- » prîmes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir » conduits dans leur habitation, ils avaient com- » mencé par leur arracher la barbe, qu'enſuite » ils les avaient tués & mangés cruellement; & » que, loin d'être attendris de leurs plaintes, » ils leur avaient reproché de ne pas ſavoir mou- » rir avec honneur. » Brésil.

Enfin, comme tout eſt précieux dans un Voyageur de bonne foi, lorſqu'il ne raconte que ce qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux, Léry ajoute : « Qu'un jour, les Topinamboux, alliés des Fran- » çais, las, d'une trop grande tranquillité, qui leur » faiſait perdre le goût de la chair humaine, ſe » ſouvinrent qu'ils avaient, dans leur voiſinage, » une habitation de Margajas, qui s'étaient rendus » à leur Nation depuis vingt ans, & qu'ils avaient » laiſſé vivre en paix. Mais, ſous prétexte qu'ils » étaient iſſus de leurs plus mortels ennemis, ils » prirent la réſolution de les détruire. La nuit » fut priſe pour cette expédition. Ils firent un

Bréſil.

» tel carnage, que les cris des mourans ſe firent » entendre de fort loin. Pluſieurs Français, qui » en furent informés vers minuit, partirent bien » armés dans une grande barque, pour ſe rendre » à ce village, qui n'était pas éloigné du Fort. » Mais, avant qu'ils y puſſent arriver, les furieux » Topinamboux avaient mis le feu aux maiſons, » & fait main-baſſe ſur les habitans qui en étaient » ſortis. » Léry n'était pas du détachement Français; mais il apprit des autres, qu'ils avaient vu quantité d'hommes & de femmes en pièces ſur les boucans, & des enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étaient ſauvés par mer, à la faveur des ténèbres, & vinrent demander un aſyle dans le Fort Français. Ils y furent reçus fort humainement; mais les Topinamboux, qui ne furent pas long-temps ſans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, & ne conſentirent à les laiſſer ſous la protection des Français, qu'après avoir été appaiſés par des préſens.

Avec un goût ſi vif pour la chair humaine, non-ſeulement les Braſiliens ſe bornent à manger leurs ennemis, mais dans leurs guerres mêmes, ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, & qu'ils tuent avec certaines formalités. On ne remarque point, qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, & qui

les a laiſſés maîtres du champ de bataille, ils ſe ſoient arrêtés à dévorer les corps des vaincus; & tous leurs efforts ſemblent ſe rapporter à faire des priſonniers, qu'ils vont égorger dans leurs Villages. Bréſil.

Léry prétend que, quoiqu'ils aient peu d'idées religieuſes, ils croient à des eſprits malfaiſans & au pouvoir des Devins. Il fut témoin de leurs danſes qui ſont de véritables convulſions pouſſées juſqu'à l'évanouiſſement, & ſuivies des harangues de leurs ſorciers.

« Pour concluſion, dit-il, ils frappérent du » pied droit, plus fort qu'auparavant; ils cra- » cherent chacun devant ſoi, & tous chanterent » deux ou trois fois en chœur, mais ſur la même » note, c'eſt-à-dire, ſans aucune variété de ton, » *hé, hé, hua; hé, hua, hua, hua.* Comme » je n'entendais pas encore parfaitement leur » langage, l'Interprète me dit que dans la grande » ballade ils avaient regretté, en premier lieu, » leurs vaillans Ancêtres; qu'enſuite ils s'en étaient » conſolés, par l'aſſurance de les aller rejoindre » après la mort & de ſe réjouir avec eux derriere » les hautes montagnes; qu'ils avaient menacé » leurs ennemis de les prendre & de les manger; » enfin qu'ils avaient célébré un ancien déborde- » ment d'eau, qui avait noyé tous les hommes, » à l'exception des auteurs de leur race. »

Bréſil.

On a cru devoir entrer dans ces détails ſur des Peuples, qui paſſent avec raiſon pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, ſans avoir pu les faire connaitre autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, ſur des peintures ſi révoltantes, que les Braſiliens manquent de raiſon & de bonté. Le même Voyageur, qu'on cite volontiers lorſqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté en ſes termes. « Une » autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques » Français dans un Village nommé *Okarentin*, à » deux lieues de Cotiva, & ſoupant au milieu » d'une place, où les habitans s'étaient aſſemblés » pour nous admirer, (car lorſqu'ils veulent faire » honneur à quelqu'un ils ne mangent jamais » avec lui,) nous les avions autour de nous, comme » autant de gardes, chacun armé d'un os de poiſſon, » long de deux ou trois pieds, & dentelé en » forme de ſcie, moins pour attaquer ou pour » ſe défendre, que pour éloigner les enfans; » auxquels ils diſaient, dans leur langage; » *petite canaille, retirez-vous, vous n'êtes pas* » *dignes de paraître aux yeux de ces Etrangers.* » Après nous avoir laiſſé ſouper tranquillement, » ſans nous interrompre d'un ſeul mot, un Vieil- » lard, ayant obſervé que nous avions fait notre

» Priere au commencement & à la fin du repas, » nous dit d'un ton fort modeſte. *Que ſignifie* » *cet uſage que je vous ai vu, d'ôter vos chapeaux* » *ſans ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a* » *parlé ſeul ? A qui s'adreſſait-il ? Etait-ce à* » *vous-mêmes, qui êtes préſens, ou à quelqu'un* » *dont vous regrettez l'abſence ?* Je pris cette » occaſion, pour leur donner quelque idée du » Chriſtianiſme. C'était à Dieu, lui dis-je, que » nous avions adreſſé nos Prieres ; & quoique ce » grand Dieu ne fût pas viſible, non-ſeulement » il nous avait entendus, mais il ſavait ce que » nous penſions au fond du cœur. Là-deſſus je » commençai, avec le ſecours de l'Interprète, à » leur expliquer une partie de notre Religion, & » j'y employai plus de deux heures. Ils m'écou- » terent avec de grandes marques d'admiration. » Enfin un autre Vieillard me dit : Vous nous » apprenez pluſieurs bonnes choſes, que nous n'a- » vions jamais entendues : cependant vos diſcours » me rappellent ce que nos Peres nous ont ſou- » vent raconté. Long-temps avant eux, & ſi » long-temps qu'ils n'avaient pu tenir le compte » des Lunes, un Etranger, vieux & barbu comme » vous, vint dans ce pays, tint le même langage » que vous, & ne perſuada perſonne. Enſuite il » en vint un autre, qui nous donna ſa malédiction » avec une *tacape*, dont nous n'avons pas ceſſé

Bréſil

Bréſil.

» de nous ſervir pour nous maſſacrer l'un l'autre ;
» à préſent, c'eſt un uſage établi parmi nous ; ſi
» nous venions à l'abandonner, nous devien-
» drions la riſée de tous nos voiſins. Je répli-
» quai, avec toute la force poſſible, que les
» lumieres de la vérité devaient leur faire mé-
» priſer le jugement d'une multitude d'aveugles ;
» & que le vrai Dieu, que je leur annonçais,
» leur ferait vaincre tous leurs ennemis. Ils furent
» émus, juſqu'à promettre de ſuivre la doctrine
» qu'ils venaient d'entendre, & de ne plus man-
» ger de chair humaine ; ils ſe mirent à genoux,
» pour faire la priere à notre exemple, & ſe la
» firent expliquer, après l'avoir écoutée avec beau-
» coup d'attention : mais le ſoir, lorſqu'étant
» couchés dans nos hamacs nous nous applaudiſ-
» ſions de leur changement, nous les entendîmes
» chanter plus furieuſement que jamais, qu'il
» fallait ſe venger de leurs ennemis, en prendre
» un grand nombre & les manger. » Telle eſt l'inconſtance naturelle aux Sauvages, plus encore qu'aux autres hommes.

Quoique les Braſiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs uſages, dont quelques-uns bleſſent ouvertement les principes de juſtice & d'humanité, on ne laiſſe pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conſervent pas moins fidélement

que

que leurs plus barbares pratiques. L'adultere eſt en horreur dans toutes ces Nations; c'eſt-à-dire, que, malgré la liberté bien établie de prendre pluſieurs femmes & de les répudier, un homme n'en doit pas connaître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les femmes doivent être fidelles à leurs maris. Avant le mariage, non-ſeulement les filles ſe livrent ſans honte aux hommes libres; mais leurs parens mêmes les offrent au premier venu, & careſſent beaucoup leurs amans : « de ſorte qu'il n'y en » a pas une, ſuivant la déciſion de Léry, qui » entre vierge dans l'état du mariage. » Mais lorſqu'elles ſont attachées par des promeſſes, ſeule formalité qui les lie, on ceſſe de les ſolliciter; elles ceſſent elles-mêmes de prêter l'oreille aux ſollicitations; & celles qui manquent à leur engagement, ſans l'aveu de leur mari, ſont aſſommées ſans pitié. Une femme enceinte n'eſt pas diſpenſée du travail commun, parce qu'on le croit néceſſaire pour l'heureux ſuccès de ſa délivrance; car il n'eſt pas vrai, dit Léry, que les Braſiliennes accouchent ſans douleur. Il raconte les circonſtances d'un accouchement dont il fut témoin. Bréſil.

La premiere nourriture des enfans eſt non-ſeulement le lait de la mere, mais un peu de farine mâchée. On a déjà remarqué que c'eſt le

Bréſil.

mari qui ſe couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des voiſins ſur l'accroiſſement de ſa famille. La femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours ; & portant ſon fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet uſage, elle reprend ſes occupations domeſtiques. L'unique éducation qu'on donne aux enfans regarde la chaſſe, la pêche & la guerre : mais Léry s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Braſiliens ne connaiſſent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'uſer des droits du mariage en public. Il les repréſente au contraire fort jaloux de l'honnêteté naturelle, ſans que leur nudité devienne jamais une occaſion d'y manquer. Il aſſure auſſi que, quoique les Braſiliennes aillent toujours nues, on ne leur voit jamais de marques de leurs infirmités périodiques ; d'où il faut conclure ſeulement qu'elles prennent grand ſoin de les cacher.

Toute la férocité des Braſiliens, contre leurs ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paiſiblement entr'eux. Dans l'eſpace d'un an, Léry ne vit que deux querelles particulieres. Cependant, loin de ſéparer ceux qui veulent ſe battre, on leur laiſſe la liberté de ſe ſatisfaire ; mais ſi l'un des combattans eſt bleſſé, ſes parens font la même bleſſure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué ſon adverſaire. La loi du talion eſt

toujours obſervée dans la derniere rigueur.

Brésil.

L'occupation des femmes, après les ſoins qu'on a rapportés, eſt de filer du coton, pour en faire des hamacs & des cordes. Léry nous apprend leur maniere de filer & de faire les tiſſus. Elles font auſſi les vaiſſeaux de terre, qui ſervent pour les liqueurs & les alimens : quoique rudes & groſſiers en-dehors, l'intérieur eſt non-ſeulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en ſéchant. Elles ont d'ailleurs des couleurs griſâtres dont elles font, avec des pinceaux, diverſes figures ſur ce fond blanc, ſur-tout dans la vaiſſelle où l'on ſert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur ſervice de table. Mais Léry obſerve que, n'ayant aucune régle de peinture, & ne ſuivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, & que cette variété même a de l'agrément.

Si l'on excepte quelques Peuplades, dont la férocité n'eſt pas différente de celle des bêtes, la plupart des Braſiliens reçoivent humainement les Etrangers. On eſt même ſurpris de trouver dans leur traitement une reſſemblance d'un Village à l'autre, qui ſemble partir d'un fond de ſociété. Léry commence par faire obſerver, que ſi l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choiſir le *Mouſſacat*, c'eſt-à-dire, le Pere

Brésil. de famille chez lequel on veut loger conſtamment, parce que celui auquel on s'eſt d'abord adreſſé, s'offenſerait beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voyageur, qui ſe préſente à ſa porte, il le preſſe de s'aſſeoir dans un lit de coton, ſuſpendu en l'air, où il le laiſſe quelque temps ſans lui dire un mot : c'eſt pour ſe donner le temps d'aſſembler ſes femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains ſur leurs yeux. Bientôt elles laiſſent tomber des larmes de joie; &, ſans ceſſer de pleurer, elles adreſſent mille choſes flatteuſes à leur Hôte. « Que tu es bon! » Que tu as pris de peine à venir! Que tu es » beau! Que tu es vaillant! Que nous t'avons d'o- » bligation! Que tu nous fais de plaiſir, &c! » Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendriſſement. Léry aſſure qu'il a vu des Français, réellement attendris du ſpectacle, pleurer auſſi; mais il conſeille à ceux qui n'ont pas le cœur ſi tendre, de jetter du moins quelques ſoupirs. Après cette premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'eſt retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre ouvrage, comme s'il ignorait ce qui ſe paſſe, revient vers le lit, demande à l'Etranger comment il ſe porte, reçoit ſa réponſe, & lui demande

encore quel ſujet l'amene. On doit ſatisfaire à toutes les queſtions. Alors, ſi l'on eſt venu à pied, il fait apporter de l'eau, dont ſes femmes lavent les pieds & les jambes au *Maïr* : c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur-le-champ tout ce qu'il a de venaiſon ; de volaille, de poiſſon, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du pays. Bréſil.

Veut-on paſſer la nuit dans le même lieu ? Non-ſeulement le Mouſſacat fait tendre un bel *inis* blanc ; mais, quoiqu'il faſſe ſi peu de froid au Bréſil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui ſont entretenus pendant le ſommeil du Maïr, avec une ſorte de petit éventail, nommé *tatapecoun*, fort ſemblable à nos écrans. « Le ſoir, ajoute Léry, qui parle » encore de lui-même, pour ne rien ſouffrir de » nuiſible à notre repos, il fit éloigner tous les » enfans. Enfin, ſe préſentant à notre réveil, il » nous dit : *Atour Aſſaps*, c'eſt-à-dire, parfaits » Alliés, avez-vous bien dormi ? Nous répon» dîmes d'un air ſatisfait. N'importe, répliqua-t-il, » repoſez-vous encore, mes enfans ; car je vis » bien hier au ſoir que vous étiez extrêmement

Bréſil.

» fatigués. Comme c'eſt l'uſage dans ces occaſions; » qu'on leur faſſe quelques préſens, & que nous » ne marchions jamais ſans avoir chacun notre » ſac de cuir, plein de petites marchandiſes, » qui nous ſervaient de monnoie d'or ou d'ar- » gent, nous fûmes libéraux à notre départ; c'eſt- » à-dire, que nous donnâmes au Vieillard des » couteaux, des cizeaux & des pincettes; des » peignes, des miroirs, des bracelets & des » boutons de verre aux femmes; & des hameçons » pour la pêche, aux enfans. »

Léry ſe fait ici demander ſi, malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il ſe croyait ſans danger parmi des Sauvages dont il connaiſſait la cruauté par d'autres preuves. Il répond : « Que » loin de trembler pour ſa vie, il dormait parmi » eux d'un profond ſommeil; que s'ils déteſtent » leurs ennemis, qu'ils aſſomment & qu'ils mangent, » ils portent une extrême affection à leurs Amis » & leurs Alliés; que, pour les garantir du » moindre déplaiſir, ils ſe feraient hacher en » pièces; enfin qu'il ſe croyait moins expoſé » chez les Anthropophages du Bréſil, qu'on ne » l'était alors en France, où les différends de » Religion ſemblaient autoriſer la perfidie & le » meurtre. »

Dans leurs maladies, les Braſiliens ſe traitent mutuellement avec des égards ſi tendres que,

s'il eſt queſtion d'une plaie, un voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour ſucer celle d'un autre ; & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec le même zèle. Outre diverſes ſortes de fièvres & d'infirmités communes aux autres Peuples de l'Amérique Méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui paſſe pour incurable, & que Léry n'attribue qu'au commerce des femmes. Il aſſure qu'ils la nomment *pian*, ſans expliquer d'où leur vient ce nom, qui eſt celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Iſles. La deſcription qu'il en fait, & ſes funeſtes communications, jettent un nouveau jour ſur l'origine des maux vénériens en Europe. Avec les ſimples de leurs forêts & de leurs montagnes, les Braſiliens n'ont gueres d'autre remède que l'abſtinence : ils ne donnent aucune ſorte de nourriture aux malades. Bréſil.

Leurs funérailles conſiſtent moins en cérémonies, qu'en pleurs & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des morts. Ils les enterrent debout, dans une foſſe ronde, que Léry compare à un tonneau ; les bras & les jambes pliés dans leur jointure naturelles, & liés avec le corps. Si c'eſt un Chef de famille, on enterre avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſon inis & ſes armes. Lorſque les habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois

Bréſil. ſans autre raiſon que de changer d'air, chaque famille met, ſur les foſſes de ſes morts les plus reſpectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui ſe nomme *pindo*, & qui ſe conſerve long-temps ſeche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces monumens, ſans pouſſer des cris.

On doit reconnaitre pour un mérite particulier, dans un Voyageur, l'attention qu'il a donnée au Langues étrangeres, ſur-tout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le ſimple ouvrage de la Nature. Léry s'eſt diſtingué par ce ſoin. Non-ſeulement il avait appris la Langue des Topinamboux; mais, ne ſe fiant point à l'étude d'une année, il s'aida du ſecours d'un Interprète, qui en avait paſſé ſept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les obſervations qu'il nous a laiſſées : & Laët en confirme l'exactitude, par la comparaiſon qu'il ſe glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandais, qui avait auſſi vécu long-temps en différentes parties du Bréſil. Ce n'eſt pas que la plupart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue; mais on a déjà remarqué que celle des Topinamboux eſt dominante. Laët y trouve un ſujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Américains & par leurs fréquentes diſperſions.

Bréſil.

Premierement, les Pronoms ſubſtantifs ſont *ché*, moi ; *te*, toi ; *ahé*, lui ; *or*, nous ; *Pée*, vous ; *aurahé*, eux. A la troiſieme perſonne du ſingulier, *ahé* eſt maſculin. Le féminin & le neutre ſont *aé*, ſans aſpiration. Au pluriel, *aurahé* eſt pour les deux genres, & par conſéquent, peut être commun.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Braſilienne, *Guengave*.

L'Auteur conjugue une partie du verbe ſubſtantif *aïco*, je ſuis ; *ereico*, tu es ; *oico*, il eſt ; *oroico*, nous ſommes ; *peico*, vous êtes ; *aura-heoico*, ils ſont.

Le temps imparfait, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point encore accompli, parce qu'on peut être encore ce qu'on était alors, eſt déſigné par *aquoémé*, qui ſignifie *en ce temps-là*. *Aïco aquoémé*, j'étais alors ; *ereico aquoémé*, tu étais alors ; *oico aquoémé*, il était alors. Pluriel, *oroico aquoémé*, nous étions alors ; *peico aquoémé*, vous étiez alors ; *aurahé oico aquoémé*, ils étaient alors.

Temps parfaitement-paſſé. On reprend le verbe *oico*, auquel on ajoute l'adverbe *aquoé-mené*, qui ſignifie *temps jadis*, temps accompli. Exemple dans un autre verbe : *aſſa vouſſou gatou aquoé-mené*, je l'ai aimé en ce temps-là.

Le futur d'*aïco*, je ſuis, eſt *aïco iren*, je ſerai ; c'eſt-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, &

Bréſil.

qu'on ne fait que le répéter à chaque perſonne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Impératif, *oico*, ſois, *toico*, qu'il ſoit; *oroico*, que nous ſoyons; *tapeico*, que vous ſoyez; *aurahé toico*, qu'ils ſoient. Si l'on commande pour le préſent, on ajoute *taugo*, qui ſignifie à l'inſtant.

L'Optatif, *aico momen*, que je ſerais volontiers! & le reſte en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe, *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu ſeul. On y ajoute les pronoms ſinguliers ou pluriels.

Le temps indéfini s'emploie pour l'Infinitif.

Autre verbe: *aiout*, je viens, ou je ſuis venu; *ereiout*, tu viens, ou tu es venu; *o-out*, il vient, ou il eſt venu. Pluriel: *oroiout*, nous venons, ou vous êtes venus; *peiout*, vous venez, ou vous êtes venus; *aurahé iout*, ils viennent, ou ils ſont venus; *aiout aquoémé*, je venais alors; *aiout aquoémené*, je vins, ou je ſuis venu en tel temps; *aiout iren*, je viendrai. En un mot, nul verbe n'eſt décliné, ſans un adverbe qui marque le temps. *Eori* ou *eiot*, viens, *emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *peori* ou *peiot*, venez. Les mots *eiot* & *peiot*, ont le même ſens; mais *eiot* eſt plus civil entre les hommes, & *peiot* ne s'emploie gueres que pour les bêtes. *Ta iout*, que je vienne: *teu umé*, venant.

Noms des principales parties du corps. Remarquez que *ché*, qui ſignifie moi, eſt auſſi le pronom poſſeſſif *mon*. *Ché acan*, ma tête, *ché avé*, mes cheveux, *ché viva*, mon viſage. *Ché nembi*, mes oreilles. *Ché ſhua*, mon front. *Ché reſſa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Retoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apégou*, la langue. *Ram*, les dents. *Aiouré*, le col ou la gorge. *Aſſeoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Acoucoupé*, le derriere. *Poui aſſoo*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré*, les feſſes. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Pàpony*, le poing. *Pò*, la main. *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'eſtomac ou le foie. *Requié*, le ventre. *Pourou aſſen*, le nombril. *Cam*, les mamelles, *Oupy*, les cuiſſes. *Roduponam*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les pieds *Puſſempé*, les ongles des pieds. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poulmon. *Eneg*, l'ame, ou la penſée. *Enegouve*, l'ame, après qu'elle eſt ſortie du corps. *Rencovam*, l'anus. Parties naturelles, *rementieu*, *rapoupit*. Bréſil.

Les articles pour la déclinaiſon des ſubſtantifs, ſont *ché acan*, ma tête; *te acan*, ta tête, *yacan*, ſa tête; *oro acan*, notre tête; *peacan*, votre tête; *aurahe acan*, leur tête.

Bréſil.

Léry ajoute pluſieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata, emi-ren*, apporte de quoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le poiſſon. *Eſſeſſi*, rôtis-le. *Emoui*, fais-le bouillir. *Fa vécu ouy amo*, fais de la farine. *Emagip caouin amo*, fais du *caouin*, c'eſt le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la fontaine. *Erout u icheſué*, apporte-moi de l'eau. *Queré me che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taié poié*, que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouaſſi*, j'ai faim. *Nam ehe iourou*, je n'ai point d'appétit *Ché uſſé*, j'ai ſoif. *Ché raïc*, j'ai chaud, je ſue. *Ché rou*, j'ai froid. *Ché racoup*, j'ai la fièvre. *Ché carocou aſti*, je ſuis triſte. On remarque que *carocu* ſignifie proprement, le ſoir, l'obſcurité. *Aicocevé*, je ſuis dans l'embarras. *Ché poura ouſſoup*, je ſuis mal, ou pauvrement traité. *Ché rocoup*, je ſuis joyeux. *Aico memovoh*, je ſuis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je ſuis dans une ſituation agréable. *Ché reniac oſſou*, mon eſclave. *Ché remiboié*, mon ſerviteur. *Ché roïac*, mon inférieur. *Ché pouracaſſare*, mon pêcheur, celui qui prend du poiſſon pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandiſe, ce qui eſt à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'eſt mon ouvrage. *Rerecouaré*, une garde. *Roubichiac*, Chef, Supérieur. *Mouſſacat*,

Pere de Famille, qui reçoit les paſſans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, fanfaron. *Roup*, pere. *Requeyt*, frere aîné. *Rebure*, frere puîné. *Renadire*, ſœur. *Rure*, fils d'une ſœur, ou neveu. *Tipet*, fille d'une ſœur, ou nièce. *Aïché*, tante. *Aï*, ma mere, en lui parlant. *Ché ſi*, ma mere, en parlant d'elle. *Ché rayt*, ma fille. *Ché rememynou*, les enfans de mes fils & de mes filles. L'oncle ſe nomme *roup*, comme le pere; & le pere donne les noms de fils & de filles à ſes neveux & ſes nièces. *Mae*, le Ciel. *Couaraſſi*, le Soleil. *Iaſcé*, la Lune. *Iaſſi tata ouſſoit*, l'étoile du berger. *Yaſſi tata miri*, toutes les petites étoiles. *Ubouy*, la terre. *Paranan*, la mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau ſalée. *Uheen buho*, eau ſaumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui ſert de fondement pour les édifices. *Aoſa ita*, pilier d'une maiſon. *Yapuo ita*, faîte d'une maiſon. *Tura ita*, poutre traverſiere. *Igoura houy bairah*, toute eſpèce de bois. *Arapat*, un arc. *Arre*, l'air. *Arraïp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poitou*, temps tourné à la pluie. *Toupen*, tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillards. *Ibuſturé*, montagne. *Guoum*, campagnes, ou plat-pays. *Tavé*, Village. *Aoh*, maiſon. *Ohécouap*, riviere, ou courant d'eau. *Uhpaon*, Iſle entourée

Bréſil.

d'eau. *Kaa*, toute ſorte de bois & de forêts.
Bréſil. *Kaa-paou*, bois au milieu d'une campagne. *Kaaonan*, habitant des bois. *Igat*, canot ou nacelle d'écorce, qui contient trente ou quarante hommes. *Ygureouſſou*, navire. *Puiſſa-ouaſſou*, filet de pêche. *Inguea*, grand bateau pour la pêche. *Inquieï*, bateau qui ſert dans les inondations. *Mocap*, toutes ſortes d'armes à feu. *Mocapcoui*, poudre à tirer. *Oura*, oiſeau. *Pira*, poiſſon.

Les Braſiliens n'ont que cinq noms pour les nombres, *Augepé*, 1; *Mocoucin*, 2; *Moſſaput*, 3; *Oïoueoudic*, 4; *Ecoimbo*, 5. Lorſqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts & ceux des aſſiſtans, juſqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De pluſieurs Dialogues que l'Interprète de Léry prenait ſoin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expreſſion eſt facile à démêler; car la traduction en eſt toujours littérale. Léry ſe préſente pour la premiere fois chez un Sauvage, & l'Interprète parle pour lui.

L'*Américain : ere ioubé :* es-tu arrivé ? L'*interprète*, *pa*, *aiout*; oui, je ſuis arrivé. *Américain*, *thé ! augé nipo.* Que c'eſt bien fait ! *Marapé derera*, comment te nommes-tu ? L'*Interprète*, *Léry-Ouſſou*, une groſſe huître. Sur quoi il faut re-

marquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur préſente quelque idée qui leur ſoit familiere, les Européens, qui veulent entretenir commerce avec eux, ſont obligés de prendre celui de quelque ſubſtance du Pays; & le haſard fit qu'en Langue de la Nation, *Léry*, joint à *ouſſou*, ſignifiait une groſſe huître. Bréſil.

L'*Américain. Ere iacaſſo preneg?* As-tu laiſſé ton pays pour venir demeurer ici? L'*Interprète. Pa;* oui. L'*Amér. Eori deretani ovani repiaci*, viens-donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac! Aout ir endé repiac aout! ché rairé Thé! Ouereté Kevoji Léry-Ouſſou Ymeen!* Le voilà donc venu par-deçà, mon fils Léry-Oſſou; le voilà, qui nous a portés dans ſa mémoire, ce cher fils, hélas! *Ererou té carameno?* As tu apporté ton ſac. L'*Interpr. Pa arout.* Oui, je l'ai apporté. L'*Am. Maé pererout té carameno puopé?* Qu'as-tu apporté dans ton ſac? L'*Interpr. A caub*, des vêtemens. L'*Amér. Mara vaé?* De quelle couleur? L'*Interpr. Soboui été*, bleu, *pirenk*, rouge, *joup*, jaune, *ſon*, noir, *ſouboui maſſou*, verd, *pirienk*, de pluſieurs couleurs; *pégaſſou avé*, couleur de ramier; *tin*, blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemiſes. L'*Américain. Maé pamo;* quoi encore? L'*Interp.*

Brésil. *A cang. aubéroupé*, des chapeaux. L'*Am. Seta pé?* beaucoup ? L'*Interp. Itacouperé*, tant qu'on ne peut les nombrer. L'*Amér. Aïpoguo ?* Eſt-ce tout ? L'*Interp. Etimen*, non. L'*Amer. Eſſe non bat*; nomme donc tout. L'*Interp. Coromo*; prens un peu de patience.

On nomma tout ce que le Sauvage connaiſſait; & de ſon côté il fit le détail de ce qu'il pouvait offrir. Enſuite, s'adreſſant aux Américains qui l'accompagnaient, il leur tint paiſiblement ce diſcours. *Ty ierobah apo* ou *ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aé maé gerre iendeſué*; c'eſt le monde qui nous donne ſes biens. *Ty réco gatou iendeſué*; il faut le traiter de maniere qu'il ſoit content pour ſes biens. *Iporencg eté am réco iendeſué*; voilà des beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; ſoyons à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendeſué*; ne faiſons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendeſué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Typorraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* ſignifie particulierement quelque pêche. *Tyrrout maé tyronam anì apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrons trouver. *Tyre comremoich meïendé maé recouſſave*; ne traitons pas mal ceux qui nous

nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh* ; ne ſoyez pas mauvais mes enfans ; *Ta peré eo ihmaé* ; afin que vous ayez des biens ; *To erecoïh poaëté amo*, & que vos enfans en aient. *Niracoïh iendera mouën ma è pouaire*, nous n'avons point de biens de nos Grands-Peres. *O pap cheramouën maé pouaire aitih* ; j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere m'avait laiſſé ; *apocu mahé ry oi Jerobiah*, me tenant glorieux des biens que le monde nous apporte ; *jendéramouin reſuié pyec potategué aven aire* ; ce que nos Grands-Peres voudraient avoir vu, & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh ! oip otarheté ienderamouïn récohiaré te iendeſué* ; oh ! qu'il eſt heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos grands-Peres nous ſoient venus. *Iendé porrau ouſſou vocare* ; c'eſt ce qui nous met hors de triſteſſe : *iendeco ouaſſou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands jardins. *En ſaſſi piram lenderé memy non ape* ; on ne fait plus de mal à nos petits enfans lorſqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderoba gere ari* ; menons ces étrangers avec nous contre nos ennemis : *Toere coih mocap o maé aé* ; qu'ils aient des arquebuſes, qui ſont leur propre bien, venu d'eux. *Mara mo ſenten gatou merin amé* ; pourquoi ne ſe- Bréſil.

Bréſil.

raient-ils point forts ? *Mémé taé morerobiarem* ; c'eſt une Nation qui ne craint rien. *Ty ſenanc apouau mar am iendé iron* ; éprouvons leur force lorſqu'ils ſeront avec nous. *Mauré taé moretoar roupiaré* ; ce ſont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouhé* ; tout ce que j'ai dit eſt vrai.

Après cette harangue, le Dialogue continue. L'*Américain. Emourbeou deret anücheſué* ; parle-moi de ton pays & de ta demeure. L'*Interprète. Augebé, derenqué eſcouredoub.* C'eſt bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'*Américain. Iach* ; *marapé deretani reré* ? Comment s'appelle ton pays & ta demeure ? L'*Interprète.* Rouen. L'*Américain. Tau ouſcou pé oumi ?* Eſt-ce un grand village ? L'*Interprète. Pa*, oui. L'*Américain. Moboui pe reroupicha gatou ?* Combien avez-vous de Seigneurs ? L'*Interp. Augepé.* Un ſeulement. L'*Amér. Marap ſeré ?* Comment ſe nomme-t-il ? L'*Interp.* Henri Second. L'*Am. Tere potene*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim ?* Pourquoi n'avez-vous pas pluſieurs Seigneurs ? L'*Interp. Moroére chih gué*, nous n'en avons pas plus ; *oré ramouin aré*, dès le temps de nos grands-peres. L'*Am. Mara picué pée.* Comment vous en trouvez-vous ? L'*Interp. Oraicogue* ; nous en ſommes contens ; *oré mac*

gerre, nous ſommes ceux qui ont des biens. L'*Am. Epé nocré coih peroupicha mac ?* Votre Prince a-t-il beaucoup de biens ? L'*Interp. Jeré coih*, il en a beaucoup ; *orée maé gerré, a hepé*, tout ce que nous avons eſt à ſes ordres. L'*Am. Oraïvi pé oge pé ?* Va-t-il à la guerre ? L'*Interp. Pa*, oui. L'*Am. Mobouitave pé-iouca ni mac ?* Combien avez-vous de villages ? L'*Interp. Seta gatou*, plus que je ne puis dire. L'*Am. Niroſée nouih icho perte ?* Ne me les nommeras-tu point ? L'*Interp. Ipoë copoï* ; il ſerait trop long. L'*Am. Iporrenc pé paratani ?* Le lieu d'où vous êtes eſt-il beau ? L'*Interp. Iporrota gatou* ; il eſt fort beau. L'*Am. Eagaïa pé per ancé ?* Vos maiſons ſont-elles comme ici ? L'*Interp. Oicoé gatou*, il y a grande différence. *L'Am. Maovaé* ; comment ſont-elles ? L'*Interp. Ita gapé* ; elles ſont toutes de pierre. L'*Am. Iourouſſou pé ?* Sont-elles grandes ? L'*Interp. Iourouſſou gatou* ; fort grandes. L'*Am. Vaté gatou pé ?* Sont-elles fort hautes ? L'*Interp. Mahmo* ; merveilleuſement. L'*Américain. Eugaïa pé pet ancinim ?* Le dedans eſt-il comme ici ? L'*Interprète. Erimen*, nullement. L'*Américain. Eſoé nonde rete renondau eta ichueſé* ; nomme-moi les choſes apparentes au corps. Ici l'on nomme en Français, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou ; & Léry,

Bréſil.

Bréſil. obſerve avec admiration, que l'Interprète ; ſachant fort bien le Grec, trouvait pluſieurs mots de cette Langue, dans celle des Américains du Bréſil.

CHAPITRE III.

Hiſtoire Naturelle du Bréſil.

Si la situation de cette vaſte contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les animaux des régions qui l'environnent, on comprend auſſi qu'étant déſerte dans pluſieurs grandes parties, & ſur-tout fort montagneuſe, elle en doit contenir quelques-uns qui lui ſont propres; ce qu'on attribuera moins ſi l'on veut à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, où même à l'inſtinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les alarme pour leur conſervation. Thévet, dont perſonne ne rejette le témoignage ſur ce point, Léry, Knivet, ont recueilli là-deſſus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voyageurs.

Hiſtoire Naturelle. Animaux.

Léry commence par déclarer, ſans exception, que, dans tout le Bréſil, on ne voit point un ſeul animal qui ait une reſſemblance entiere avec les nôtres. Il ajoute qu'entre les animaux du pays il y en a fort peu que les habitans ſe plaiſent à nourrir, & que par conſéquent il n'y a point

Hiſtoire Naturelle.

de diſtinction à faire entre les animaux ſauvages & les domeſtiques.

Le premier & le plus commun eſt celui qui ſe nomme *tapirouſſou*. Il a le poil aſſez long & rougeâtre. Sa grandeur & ſa forme ſont à-peu-près celles d'une vache; mais il n'a point de cornes, il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus ſeches, le pied ſans aucune apparence de fente, & fort ſemblable à celui de l'âne : auſſi prétend-on qu'il participe de l'âne & de la vache; mais il differe encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aigües & plus tranchantes, ſans les faire jamais ſervir à ſa défenſe. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Braſiliens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des piéges, qu'ils dreſſent avec aſſez d'induſtrie. Ils font un cas extrême de ſa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien ſéchée, elle eſt ſi dure, qu'on la croit impénétrable aux fleches. La chair du tapirouſſou reſſemble, pour le goût, à celle du bœuf, & les Braſiliens la boucanent.

Le plus gros animal du Bréſil, après le tapirouſſou, que Léry ne fait pas difficulté de nommer l'*âne-vache*, eſt une eſpèce de cerf, que les Braſiliens

homment *ſco-aſſou*. Il eſt moins grand que le nôtre; ſon bois eſt plus court, & ſon poil eſt de la même longueur que celui de nos chèvres. On ne trouve de grands cerfs au Bréſil, que dans la Capitainie de Saint-Vincent. Hiſtoire Naturelle.

Le ſanglier du pays, nommé *ta-jaſſou* par les Sauvages, a ſur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique Méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il ſouffle, & qui ſert à la reſpiration : mais, quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les pieds du nôtre, les mêmes dents, c'eſt-à-dire, crochetées, pointues, & par conſéquent très-dangereuſes, il n'en eſt pas moins différent par ſon cri, qui eſt effroyable, que par le trou qu'il a ſur le dos.

L'*agouti* du Bréſil eſt une bête rouſſe, de la grandeur d'un cochon d'un mois. Il a le pied fourchu, la queue fort courte, le muſeau & les oreilles d'un lièvre. Sa chair eſt un fort bon aliment. On en diſtingue un autre eſpèce, qui ſe nomme *tapiti*.

Les bois ſont remplis d'une ſorte de rats, de la groſſeur d'un écureuil, & de poil rouſsâtre, dont la chair eſt auſſi fort délicate.

Le *pag* eſt un animal, de la grandeur d'un chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais ſa chair a le goût de celle du veau; &

Hiſtoire Naturelle.

ſa peau, qui eſt tachetée de blanc, de gris & de noir, ſerait, en Europe, une fourrure eſtimée.

Il ſe trouve au Bréſil, ſur-tout dans la Capitainie de Saint-Vincent, quantité de *lynx*, de diverſes eſpèces; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous ſi furieux, que rien ne peut réſiſter à leurs griffes. C'eſt une gloire égale pour les Braſiliens, de tuer un lynx à la chaſſe ou un ennemi en guerre.

Le *ſarigoy* eſt une eſpèce de putois, dont le poil eſt grisâtre, & pour lequel ſa puanteur donne du dégoût aux Braſiliens; mais Léry, & d'autres Français, en ayant écorché quelques-uns, remarquerent qu'ils ne tiraient cette odeur infecte, que de la graiſſe qu'ils ont ſur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très-bonne.

Le *tatou* du Bréſil eſt le même animal des autres parties de l'Amérique, que les Eſpagnols ont nommé *armadillo*, & les Portugais *encubertado*. On en a déjà donné la deſcription: mais Léry nous apprend que les Braſiliens, plus induſtrieux ſur ce point que les autres Américains, font de ſa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. « Laët » rapporte, ſur le témoignage de *Ximenez*, que » les écailles de cet animal, réduites en poudre, » & priſes, au poids d'un gros, dans une dé-

» coction de ſauge, provoquent une ſueur ſi ſa-
» lutaire, qu'elle guérit les maladies vénériennes. »
Ce n'eſt pas ſa ſeule vertu : elle fait ſortir les
épines de toutes les parties du corps ; &, ſui-
vant Monardes, les petits os de la queue du même
animal, guériſſent la ſurdité.

Hiſtoire Naturelle.

Le *tamandua* eſt un animal admirable. Sa grandeur eſt celle d'un chien. Il a le corps plus gros que long ; & ſa queue, qui eſt plus longue que ſon corps, au moins du triple, forme une ſi groſſe touffe de poil que, pour ſe défendre des injures de l'air, il s'en couvre entierement. Il a la tête petite, le muſeau extrêmement alongé, la gueule ronde, & la langue très-longue. Elle lui ſert, comme celle du *fourmillier*, à faire la guerre aux fourmis. Mais il n'eſt pas moins terrible pour les hommes, & pour les bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorſqu'il peut les ſurprendre. Sa chair n'eſt d'aucun uſage.

Entre pluſieurs ſortes de hériſſons, les Braſiliens en ont un fort petit, dont les épines ſont jaunâtres, & noires par le bout. On aſſure qu'étant ôtées à l'animal, elles pénètrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y faſſe toucher.

Les Braſiliens ont une fort petite eſpèce de caymans, qu'ils nomment *jacaré*, dont ils mangent avidement la chair. Leur groſſeur n'excède pas

Hiſtoire Naturelle.

celle de la cuiſſe. Ils ſont d'une longueur proportionnée ; mais, loin d'être nuiſible, on les prend en vie, & les enfans s'en amuſent. Léry en fut témoin pluſieurs fois : ce qui n'empêche point que les grands caymans ne ſoient auſſi redoutables au Bréſil que dans les autres parties de l'Amérique. Les jacarés ont la gueule fort fendue, les cuiſſes hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout.

Le *janouare* eſt un animal vorace, que ſes jambes hautes & ſeches, comme celles d'un lévrier, rendent extrêmement léger à la courſe. Il a la groſſeur d'un grand chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau bien tigrée, quoique d'ailleurs il ne reſſemble point au tigre. Toute ſorte de proie lui convient, ſans en excepter les hommes. Auſſi fait-il trembler les Braſiliens ; & leur horreur va ſi loin pour lui, que lorſqu'ils en prennent un dans leur piéges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui faſſent ſouffrir, avant que de lui donner le coup mortel.

L'*hirara* reſſemble à l'*hyene* ; mais on aſſure que ce n'eſt pas le même animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adreſſe eſt extrême à le découvrir. Après avoir ouvert l'entrée des dépôts, ils y amenent leurs petits, & ne commencent à

manger eux-mêmes, qu'après leur avoir laiſſé le temps de ſe raſſaſier.

Hiſtoire Naturelle.

Il n'y a point de pays au monde où les ſinges ſoient en plus grande abondance, & leurs eſpèces plus variées. On en diſtingue une, que les Américains nomment *aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton : le mâle eſt de couleur rougeâtre, & paſſe dans le pays pour le Roi des ſinges. Il a le viſage aſſez blanc, & le poil ſi régulierement diſpoſé, d'une oreille à l'autre, qu'il ſemble tondu. On raconte que, montant quelquefois ſur un arbre, il y fait entendre des ſons, qu'on prendrait pour une harangue; & que la Nature lui a donné, pour cet uſage, un organe creux, compoſé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement ſous le palais. On ajoute que, dans les mouvemens qu'il ſe donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre ſinge, qu'on juge deſtiné à lui ſuccéder, l'eſſuie fort ſoigneuſement.

On en diſtingue d'autres, qui ſe nomment *cay*, petits, noirs, d'une figure ſi agréable, qu'ils ſe font entendre & voir avec le même plaiſir. Leur retraite eſt ſur les arbres à ſiliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne ceſſent point, ſur-tout à l'approche du mauvais temps, de faire retentir

Hiſtoire Naturelle.

l'air de leur étrange mélodie. Ceux que les Braſiliens nomment *ſagoins*, ne ſont pas plus gros qu'un écureuil. Ils ont auſſi le poil roux; mais Léry leur donne le muſle, le cou, le devant, & juſqu'à la fierté du lion. « C'eſt, dit-il, le plus joli animal » qu'il ait vu au Bréſil; &, s'il était auſſi facile de » lui faire paſſer la mer qu'à la guenon, il ſe- » rait beaucoup plus eſtimé; mais, outre ſa déli- » cateſſe, qui ne lui permet pas de ſupporter le » mouvement d'un vaiſſeau, il eſt ſi glorieux, » que pour peu qu'on le fâche, il ſe laiſſe mourir » de dépit. »

Le *hay* eſt un animal difforme, de la grandeur d'un chien barbet, & dont le viſage tire auſſi ſur celui de l'homme; mais il a le ventre pendant comme une truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des moutons noirs, la queue fort courte, les jambes auſſi velues que l'ours, & les griffes très-longues. Dans les bois, il eſt extrêmement farouche; lorſqu'il eſt pris, il il s'apprivoiſe aiſément.

Le *coati*, eſt un animal de couleur brune, aſſez ſemblable aux fibris-caſtors de Portugal. Il monte ſur les arbres comme les ſinges, & l'on réuſſit à l'apprivoiſer; mais il eſt d'une malice & d'une voracité qui déplaiſent.

Les *chats ſauvages* ſont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance.

On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité ſurprenante, & fort nuiſibles non-ſeulement aux oiſeaux, mais aux Américains même. L'utilité de leur peau les fait rechercher. Hiſtoire Naturelle.

Le *jagoarucu* eſt une eſpèce de chien ſauvage; ou du moins ſon cri reſſemble à l'aboiement des chiens domeſtiques. La couleur de cet animal eſt un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & ſa courſe eſt d'une extrême légereté. Il vit de proie ou de fruits, lorſque la chair lui manque. Sa morſure eſt redoutable.

On compare le *jaguacin*, en grandeur, au renard de Portugal; il n'en eſt pas même fort différent par la couleur : mais il vit de coquillages & de cannes de ſucre. C'eſt d'ailleurs un animal innocent, & qui paſſe une partie du temps à dormir; ce qui le rend facile à ſurprendre.

Le *biaracata* eſt de la grandeur d'un chat, & de la figure de l'écureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très-réguliere. Les oiſeaux & leurs œufs ſont ſa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'ambre, qu'il paſſe la nuit ſur le rivage de la mer à chercher cette proie.

Les Braſiliens mangent, non-ſeulement diverſes ſortes de lézards & de ſerpens, mais de

Hiſtoire Naturelle.

gros crapauds, boucanés avec la peau & les inteſtins. Le *tonou* eſt un lézard gris, qui a la peau fort liſſe, long de quatre ou cinq pieds, d'une groſſeur proportionnée. Sa forme eſt hideuſe; mais il n'eſt pas plus dangereux que les grenouilles, entre leſquelles il vit ſur les rives des fleuves & dans les marais. Léry, qui en mangea ſouvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoyé ſoigneuſement & bien cuit, il a la chair auſſi blanche, auſſi tendre, & d'auſſi bon goût que le blanc d'un chapon. « C'eſt, dit-il, une » des bonnes viandes qu'il ait mangées en Amé» rique. Il voyait d'abord, avec étonnement, » les Sauvages apporter ou traîner des ſerpens » rouges & noirs, gros comme le bras, & longs » d'une aune, qu'ils jettaient au milieu de leurs » maiſons, parmi leurs femmes & leurs enfans; » mais les leur voyant manier, ſans aucune crainte, » il s'accoutuma bientôt à ce ſpectacle. Ce n'eſt » pas, ajoute-t-il, que le Bréſil n'en ait d'autres » eſpèces, dont la piquure eſt fort venimeuſe; » & l'exemple qu'il en donne eſt effrayant. »

Mais Knivet en nomme pluſieurs, que Léry n'a pas connues : le *giboïa*, ou *jaboïa*, animal quadrupède, qui ne laiſſe pas d'être compté parmi les ſerpens, quelquefois long d'environ vingt pieds. Il eſt ſi gros, qu'on lui a vu dévorer un cerf entier. Lorſqu'il s'eſt ſaiſi d'une bête fauve, il

l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui resserre tous les os ; ensuite, la lêchant de sa langue, il la met en état d'être facilement avalée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne répondent point à la grandeur du corps. Histoire Naturelle.

Le *gyraupiagara*, nom qui signifie *mangeur d'œufs*, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légerement sur les arbres, qu'un poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'oiseaux.

Le *caninana* est de couleur verte, & n'a rien que de très-agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le *boytiopua*, serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement de grenouilles. Il doit être fort commun, puisque les Sauvages en frottent les côtés des femmes stériles, pour les rendre fécondes.

Le *gaytiepu* ne se trouve que dans le pays de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le *boyuna* est un serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable.

Bom, qui signifie bruit, est le nom d'un gros serpent qui jette une sorte de cri, par

Hiſtoire Naturelle.

lequel on eſt averti de ſon approche, quoiqu'il n'ait rien de nuiſible.

On comprend quatre eſpèces de reptiles ſous le nom de *jararaca*. La plus grande, qui ſe nomme *jararacucu*, eſt longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui ſemblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les lèvres. Ces dents jettent une humeur ſi dangereuſe, qu'elle tue les hommes en vingt-quatre heures. Une autre eſpèce, nommée *jararcoaypitinga*, eſt auſſi venimeuſe que la vipere d'Eſpagne, & n'en eſt pas fort différente par la forme & la couleur. La troiſieme eſpèce ſe nomme *jararaepeba*; elle a ſur le dos une ligne rouge, & le reſte du corps eſt de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables ſerpens, n'ont pas plus d'un pied de long, & ſont de couleur de terre, avec quelques veines ſur la tête, comme les viperes, dont elles imitent auſſi le ſifflement.

Le *curucucu* eſt un ſerpent affreux & terrible, qui a quelquefois juſqu'à quinze palmes de long. Son poiſon eſt des plus ſubtils; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Braſiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec ſoin.

Outre le grand ſerpent à ſonnettes, qui porte

au Bréſil

au Bréſil le nom de *boicininga*, & qui rampe ſi vîte, qu'il ſemble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement ſubtil. Hiſtoire Naturelle.

L'*ibiracua* jette un poiſon ſi violent, qu'on voit ſortir preſqu'auſſi tôt, à ceux qu'il a mordus, du ſang des yeux, des oreilles, des narines, du goſier, & d'autres parties du corps. Auſſi ſa morſure eſt-elle mortelle, ſi le ſecours n'eſt pas donné ſur-le-champ.

L'*ibiboca* eſt auſſi un des plus dangereux ſerpens du Bréſil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marquetés. Ses mouvemens ſont d'une lenteur extraordinaire.

Les Voyageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuſe peinture des tourmens auxquels on eſt expoſé au Bréſil, par la morſure de ces redoutables animaux, & du grand nombre des malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il ſe trouve des ſerpens à chaque pas, dans les campagnes, dans les bois, dans l'intérieur des maiſons, & juſques dans les lits, ou les hamacs On en eſt piqué la nuit, comme le jour; & ſi l'on n'y remédie pas auſſi-tôt, par la ſaignée, par la dilatation de la bleſſure, & par les plus puiſſans an-

Hiſtoire Naturelle.

tidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques eſpèces, ſur-tout celles des jararacas, jettent une odeur de muſc, qui eſt d'un grand ſecours pour ſe garantir de leurs ſurpriſes. Les ſcorpions ſont auſſi fort communs; mais leurs bleſſures ſont rarement mortelles, quoique fort douloureuſes pendant l'eſpace de vingt-quatre heures.

Un Pays auſſi couvert de bois que le Bréſil, eſt la retraite naturelle d'une infinité de charmans oiſeaux. Léry n'y compte que trois eſpèces de volailles domeſtiques, que les Braſiliens nourriſſent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, ſur-tout les blanches, qu'ils teignent en rouge, & dont ils font leur principal ornement. Les deux premieres ſont des poules d'Indes, production naturelle de leur Pays, d'où le même Auteur aſſure que l'Europe les a reçues; & les poules communes, qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils faſſent aux Européens, eſt un excès de gourmandiſe, qui leur fait manger une poule, à chaque œuf qu'ils avalent. Il ne font pas plus d'uſage des cannes d'Inde, qu'ils nourriſſent auſſi dans leurs habitations; & la raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que cet animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindraient qu'un aliment

de cette nature, ne les rendît pesans à la course. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les bêtes dont la marche est lente, & même certains poissons, tels que la raie, qui nagent moins légerement que les autres. Histoire Naturelle.

Entre les oiseaux sauvages qui se mangent, Léry donne le premier rang aux *jacoutins*, aux *jacoupens*, & aux *jacouanassous*, trois espèces de faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne different qu'en grosseur. Il assure que le monde entier n'a rien de plus délicat. « C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les » avoir reconnus pour des faisans. » Les *mutons* sont d'autres oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares. Ils sont de la grosseur du paon, dont ils imitent aussi le plumage.

Les *macacouas* & les *inanbou-ouassous*, sont deux espèces de perdrix, de la grosseur de nos oies. On peut en regarder comme trois autres espèces, les *mangouris*, *les pegassous* & les *pecacaus*, quoique d'inégale grosseur : les premiers ont celle des perdrix communes, les seconds celle du ramier, & les troisiemes celle de la tourterelle.

Mais laissons ce qui n'est que gibier, dont Léry vante extrêmement l'abondance. Il se hâte de passer à deux oiseaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il,

Hiſtoire Naturelle.

à l'admiration du Créateur. L'un ſe nomme *arat*; & l'autre *canidé*. Le premier, quoi qu'en diſe Léry, eſt une eſpèce de perroquet, ainſi nommé d'après ſon cri, & qui eſt du plus beau plumage. L'autre, que l'on nomme oiſeau du Bréſil, eſt moins connu en France, où cependant on en trouve quelques-uns. Il a tout le plumage ſous le ventre & à l'entour du col, de couleur d'or; le deſſus du dos, les ailes & la queue d'un brun céleſte. Il eſt doux & careſſant.

Les perroquets du Bréſil étant les plus célèbres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connaître les plus belles eſpèces. Le premier rang ſemble appartenir aux *aras* & aux *macas*, qui ſont aſſez rares dans les Provinces maritimes. Ils ſont également diſtingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes ſur l'eſtomac, ſont d'un très-beau pourpre; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat, & dans tout le reſte du corps, d'un mêlange admirable de ces trois couleurs, plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue aſſez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs, & le lieu de ce dépôt eſt ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un rocher. Ils s'apprivoiſent facilement, & n'apprennent pas moins vîte à parler.

La ſeconde eſpèce ſe nomme *anapura*. Ses

couleurs ſont un beau mêlange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun, diſtribués avec une variété ſurprenante. On préfere cette eſpèce à toutes les autres, parce qu'avec beaucoup de facilité à s'apprivoiſer & à parler, elle eſt la ſeule qui ponde ſes œufs, & qui les couve dans l'intérieur des édifices. Hiſtoire Naturelle.

L'*araruna*, ou le *machao*, mérite le troiſieme rang. A la vérité, le fond de ſon plumage eſt noir, mais ſi bien mêlé de verd, qu'à la lumiere du Soleil, il jette un éclat merveilleux. Il a les pieds jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des terres.

La quatrieme eſpèce eſt celle que les Braſiliens nomment *ajurucouros*. Elle eſt d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps eſt de couleur verte; le cou & la crête ſont jaunes; quelques plumes, qu'elle a ſur le bec, ſont bleues, & celles des ailes ſont du plus beau rouge. La queue eſt rouge & jaune, avec un mélange de verd.

La plus petite eſpèce eſt celle qui ſe nomme *tuin*, verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle eſt fort recherchée pour ſa docilité. Les perroquets qui ſe nomment *Guiarubas*, c'eſt-à-dire, oiſeaux jaunes, ne parlent point, & ſont natu-

Hiſtoire Naturelle.

rellement triſtes & ſolitaires; mais ils ne laiſſent pas d'être en eſtime au Bréſil, parce qu'ils viennent du fond du continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les habitations. On en fait le même cas que notre Nobleſſe faiſait autrefois des éperviers & des faucons. Enfin le perroquet Braſilien, qui ſe nomme *yapou*, tire ſur la pie par ſa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui ſe relevent comme des cornes, les yeux bleus & le bec jaune. C'eſt un fort bel oiſeau; mais, lorſqu'il eſt en colere, il jette une odeur très-déſagréable. Son occupation continuelle eſt de chercher tous les petits inſectes d'une maiſon, pour en faire ſa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parce qu'il attaque ſouvent la prunelle des yeux.

Parmi les autres eſpèces d'oiſeaux, on vante beaucoup le *guranhé-engera*, qui eſt de la grandeur d'un pinſon. Il a les ailes & le dos bleus, l'eſtomac & le ventre jaunes, & ſur la tête une belle hupe de même couleur. Non-ſeulement ſon ramage eſt fort varié, mais il imite celui de la plupart des autres oiſeaux. On en diſtingue pluſieurs eſpèces.

Le *tangara* n'excède point la grandeur d'un moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son

ramage eſt moins un chant, qu'un ſimple murmure. On raconte que les oiſeaux de ce nom font entr'eux une ſorte de danſe, pendant laquelle il en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur ſon plaintif, juſqu'à ce que le voyant relevé, ils s'envolent tous enſemble. Comme on ajoute que le tangara eſt ſujet à l'épilepſie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte, n'eſt qu'une attaque de ce mal. Hiſtoire Naturelle.

Les Braſiliens font un cas extrême du *quereiva*, pour la ſinguliere beauté de ſon plumage. Il a l'eſtomac du plus beau rouge, les ailes noires, & tout le reſte du corps bleu.

Le tucan du Bréſil n'a que la groſſeur d'une pie, quoiqu'il ait le bec auſſi long qu'on l'a repréſenté dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, c'eſt-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoiſe dans une baſſe-cour, juſqu'à mener ſes petits comme une poule. La couleur de ſon bec eſt jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de ſon plumage eſt jaune ſur l'eſtomac, & noire dans tout le reſte du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un ſi petit oiſeau peut ſoutenir un ſi gros & ſi long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le *quirapanga* eſt tout-à-fait blanc; &, dans une grandeur médiocre, il a la voix ſi forte,

Hiſtoire Naturelle.

qu'elle ſe fait entendre, comme le ſon d'une cloche, à près d'une demi-lieue.

Dans les Provinces intérieures du Bréſil, on trouve beaucoup d'autruches, que les habitans du pays nomment *andougoaeous*. Elles ne diffèrent point de celles des autres régions; mais on aſſure que l'eſpèce de corne qu'elles ont ſur le bec, portée au cou, rend la liberté de la langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les aigles, les éperviers, les vautours, & d'autres oiſeaux de proie, dont le nombre eſt ici fort grand, y ſont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiſer un ſeul.

Le *panou* eſt un oiſeau noir, de la groſſeur d'un merle. Toute ſa beauté conſiſte dans le plumage de l'eſtomac, dont la couleur eſt ſang de bœuf. Le *quianpian*, qui n'eſt pas plus gros, a tout le plumage d'une belle écarlate.

Les chauve-ſouris ſont plus groſſes, & n'ont pas moins de goût pour le ſang, que celles de Guyaquil. Les abeilles y reſſemblent à nos mouches noires d'été, & n'en font pas de moins agréable miel : mais la cire en eſt preſqu'auſſi noire que la poix. Enfin Léry parle d'un oiſeau, de plumage gris cendré, & de la groſſeur d'un pigeon, que les Braſiliens reſpectent beaucoup, parce qu'ayant le cri plus lugubre qu'on ne peut ſe l'imaginer, & ne ſe faiſant entendre que la

nuit, ils ſont perſuadés qu'il vient leur parler de la part des morts. « Une fois, dit-il, qu'il paſſoit » la nuit dans un village nommé *Upec*, il faillit » d'être inſulté des habitans, pour avoir ri de » l'attention religieuſe avec laquelle ils écou- » toient cet oiſeau. *Tais-toi*, lui dit fort rude- ment un vieillard, *& ne nous empêche point d'entendre les nouvelles que nos grands-peres nous ſont annoncer.* Hiſtoire Naturelle.

Entre les poiſſons, la *manatée* ou le *lamantin*, eſt d'une bonté ſinguliere au Bréſil. Léry nous apprend, que *pira* eſt le nom général que les Braſiliens donnent à tous les poiſſons, & qu'ils nomment les plus gros *camourou ouaſſou* ; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque eſpèce. Mais on ne s'arrêtera qu'à ceux qui paroiſſent propres aux côtes maritimes & aux rivieres du pays.

Les *raies* du fleuve de Janéiro & de la *mareveſcona*, nommées *inevouna* par Thévet, ſont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont ſur la tête deux cornes aſſez longues, &, ſous le ventre, cinq ou ſix fentes, qu'on croiroit artificielles. Leur queue eſt non-ſeulement longue & déliée, mais ſi venimeuſe, que de ſa moindre piquure elle fait enfler, avec inflammation les parties qu'elle a bleſſées. La chair du corps & les inteſtins mêmes n'en ſont pas moins bons.

Hiſtoire Naturelle.

La *beyupira*, que l'on compare à l'eſturgeon, eſt fort eſtimé des Braſiliens. Il ſe prend en haute mer, à l'hameçon. Il eſt long de ſix ou ſept palmes, rond dans cette longueur, blanc ſous le ventre & noir ſur le dos. On le trouve toujours gras & d'excellent goût.

Le *baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parce que ſes yeux reſſemblent à ceux du bœuf, n'eſt pas fort différent du thon par la groſſeur & la forme, mais il n'a pas le même goût, ſans compter qu'il eſt beaucoup plus gras: on tire, de ſa graiſſe, une ſorte d'huile ou de beurre.

Le *camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, eſt un grand poiſſon dont tout le corps eſt parſemé d'épines, & qui a ſur le dos une ſorte de crête toujours dreſſée. Il doit être fort gros, puiſqu'on aſſure que deux hommes ſuffiſent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Le *piraëmbu* eſt peu différent du poiſſon qu'on a nommé *ronfleur* dans une autre deſcription, & jette auſſi une ſorte de ronflement; mais il eſt de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui ſervent à briſer les coquillages dont il ſe nourrit.

On aſſure que tout le poiſſon des côtes du Bré-

Hiſtoire Naturelle.

il eſt ſi ſain, qu'on le fait prendre en remède aux fiévreux, ou du moins qu'il ne leur eſt jamais nuiſible. Il faut excepter les requins, dont le nombre eſt infini dans cette mer, & qui entrent même dans les rivieres. On ajoute que leurs dents ſont venimeuſes, & que pluſieurs Nations ſauvages s'en ſervent pour armer leurs flèches.

L'*amayaen*, eſpèce de grenouille marine, eſt un poiſſon court, de couleurs variées, qui a les yeux beaux, & qui jette, en ſortant de l'eau, une ſorte de croaſſement. Il s'enfle auſſi, comme la grenouille. Sa chair eſt fort bonne; mais c'eſt après avoir été ſoigneuſement dépouillée de la peau, ſous laquelle il cache une ſorte de venin. On en diſtingue une autre eſpèce, qui eſt armée de pointes, comme le hériſſon, & beaucoup plus venimeuſe que la premiere. Cependant on mange auſſi la chair, après en avoir ôté la peau: elle paſſe pour un ſpécifique contre la dyſſenterie. Enfin une troiſieme eſpèce, que les Braſiliens nomment *itaëca*, eſt de forme triangulaire, & parait avoir les yeux bleus. Elle a du venin, non-ſeulement dans la peau, mais dans le foie & les inteſtins; ce qui ne la rend point plus dangereuſe, lorſqu'on en a retranché toutes ces parties.

Les *caramarus* ont beaucoup de reſſemblance avec les ſerpens marins, qui ſe trouvent ſur les

Hiſtoire Naturelle.

côtes de Portugal. Leur longueur eſt de dix à quinze palmes. Ils ſont ſi gras, qu'ils jettent ſur le gril une odeur de chair de porc. Leur venin eſt autour des dents, qu'ils ont monſtrueuſes, & dont les morſures font tomber en pourriture la partie bleſſée. Ils ſont d'ailleurs armés de pluſieurs pointes. Les Braſiliens aſſurent qu'on les voit ſouvent frayer avec les ſerpens de terre.

L'*amorcati*, eſpèce de grenouille marine, eſt hériſſée de pointes, & ſe cache ſous le ſable du rivage, où les moindres bleſſures qu'elle fait aux pieds des paſſans ſont fort dangereuſes, ſi l'on n'y apporte un prompt ſecours.

L'*amacurub*, poiſſon fort calleux, reſſemble à celui que les Portugais nomment *bugallo*, & ſe fait redouter par la force extraordinaire de ſon venin.

L'*icrepomonga* eſt un ſerpent marin, qui ſe tient ordinairement immobile ſous les flots. On lui attribue une propriété fort ſinguliere, quoiqu'elle ne le ſoit pas plus que celle de la puraque & de la torpille. Tous les animaux qui s'en approchent ſe collent, dit-on, ſi fortement à ſon corps, qu'il eſt difficile de les en arracher. Il en fait ſa proie. Mais, ce qui paroît moins vraiſemblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois ſur le rivage, & qu'il s'y reſſerre juſqu'à paroître fort petit; que ſi quelqu'un le touche de

la main, elle s'y attache auſſi-tôt ; que ſi l'on y met l'autre main, elle s'y attache de même ; & qu'alors le ſerpent, reprenant toute ſa grandeur, entraîne ſa proie dans la mer, où il la dévore. Hiſtoire Naturelle.

C'eſt ſur le ſeul témoignage des Braſiliens, qu'un Auteur Portugais parle auſſi de ce qu'il nomme les tritons & les néréïdes. « Ces monſtres marins portent au Bréſil le nom d'*ypupiapra*. Ils y ſont dans une telle horreur, que » leur vue ſeule fait quelquefois mourir les Sauvages de frayeur. Ils ont la face aſſez ſemblable au viſage humain, à l'exception des yeux, » qu'ils ont beaucoup plus enfoncés. Les femelles ſont ornées d'une longue chevelure ; & ne » paraiſſent pas moins diſtinguées par des traits » plus agréables. On les trouve ordinairement » à l'embouchure des fleuves, ſur-tout à l'entrée » du *Jagoaripé*, qui n'eſt qu'à ſept ou huit lieues de » la Baie de Tous-les-Saints, & vis-à-vis de Porto-» Séguro, où l'on aſſure qu'ils ont tué un grand » nombre Américains. Leur maniere de les tuer, » eſt de les embraſſer avec tant d'ardeur, qu'ils les » étouffent ; car il n'y a point d'apparence qu'ils » aient deſſein de leur ôter la vie, & ces étranges careſſes paraiſſent venir plutôt d'affection ; » Ils jettent même des gémiſſemens après les avoir » étouffés ; ils ſe dérobent, & ne touchent point

Hiſtoire Naturelle.

» aux cadavres, à la réſerve des yeux, du nez, » du bout des doigts & des parties naturelles, » qu'ils leur enlèvent. On en donne pour preu- » ve, que les Américains tués par ces monſtres, ſe » trouvent ainſi mutilés, lorſqu'ils ſont jettés au » rivage par les flots. » On ne s'eſt arrêté à ces fables, que pour faire obſerver combien il eſt ſurprenant qu'un Ecrivain auſſi ſenſé que Laët, les ait copiées ſans aucune marque de doute.

Entre les coquillages du Bréſil, l'*apula*, ſemblable à la partie d'un roſeau qui eſt entre deux nœuds, eſt non-ſeulement une nourriture fort ſaine; mais, mis en poudre, il paſſe pour un ſpécifique contre les maux de rate.

L'*ura* eſt une écreviſſe de mer, qui ſe trouve dans la vaſe, le long du rivage, en ſi grand nombre, que non-ſeulement les Braſiliens maritimes, mais les Nègres, employés par les Portugais, en font leur nourriture ordinaire. La chair en eſt de bon goût & fort ſaine, ſi l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *guainumu* eſt une autre eſpèce d'écreviſſe, mais plus grande, & qui a ſur-tout la gueule ſi large, qu'elle peut contenir le pied d'un homme. C'eſt moins un animal aquatique que terreſtre; car on ne le trouve que dans le creux des rochers qui bordent la mer. Au bruit du tonnerre, il ſort de cette retraite, & fait lui-même un au-

tre bruit qui cauſe de la frayeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'ennemi prêt à fondre ſur eux.

Hiſtoire Naturelle.

L'*aratu* ſe tient dans le creux des arbres voiſins de la mer ; mais il en ſort pour ſe nourrir d'huitres & de moules, avec l'adreſſe qu'on attribue aux ſinges, d'y jetter, lorſqu'elles s'ouvrent, une petite pierre qui les empêche de ſe fermer.

On ſe borne aux eſpèces qui ſemblent particulieres à ces côtes ; car on y trouve d'ailleurs en abondance preſque tous les coquillages, & les huitres y contiennent quelquefois de fort belles perles. Anciennement les Sauvages en pêchaient une prodigieuſe quantité, dont ils raſſemblaient les écailles, après en avoir mangé la chair ; &, dans pluſieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le temps a couverts d'herbes & d'arbuſtes. Les Portugais s'en ſervent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire.

Entre les oiſeaux marins, on diſtingue, comme particuliers au Bréſil, le guiratinga, qui eſt de la grandeur d'une grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleue, les jambes très-longues auſſi, & d'un rouge qui tire ſur le jaune. Son cou eſt revêtu,

Hiſtoire Naturelle.

dans toute ſa longueur, de petites plumes qui le diſputent en beauté à celles de l'autruche.

Le *caripira* eſt un grand oiſeau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes ſont fort récherchées des Braſiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir obſervé qu'elles durent fort long-temps. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété; car il paroît que le *caripira* eſt le même oiſeau que les Eſpagnols ont nommé *rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, ſuivant *Ximenès*, ſa graiſſe a la vertu ſinguliere de faire diſparaître les cicatrices du viſage : mais, quoiqu'il ſe trouve par-tout, il n'eſt facile à prendre que dans les Iſles déſertes, où il dépoſe ſes œufs. Le même Ecrivain en avoit vu un, dont les ailes étendues rempliſſoient plus d'eſpace qu'un homme de la plus grande taille n'en peut meſurer des deux bras.

Le *guiratonteon* tire ſon nom de l'épilepſie, à laquelle il eſt ſi ſujet, qu'on a voulu exprimer par ce mot compoſé, qu'il meurt & reſſuſcite ſouvent. Il eſt d'ailleurs d'une beauté rare, par ſa figure & par la blancheur extrême de ſon plumage.

Le *calcamar* eſt de la groſſeur d'un pigeon. Ses ailes ne lui ſervent point à voler, mais à nager fort légerement. Il ne quitte point les flots,

&

& les Braſiliens aſſurent qu'il y dépoſe même ſes œufs; mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore. Hiſtoire Naturelle.

L'*ayaca* eſt d'une induſtrie ſinguliere à prendre les petits poiſſons. Jamais on ne le voit fondre inutilement ſur l'eau. Sa groſſeur eſt celle d'une pie. Il a le plumage blanc, marqueté de taches rouges & le bec fait en cuiller.

Le *caracura* eſt de couleur cendrée, & cache un petit corps ſous un plumage fort épais. Il a les yeux beaux, ſur-tout la prunelle, qui eſt d'un rouge très-vif, & la voix ſi forte, qu'on la croiroit ſortie d'un fort gros organe. Elle ſe fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le ſoir.

Le *guara* n'eſt pas plus gros qu'une pie; mais il a le bec oblong & recourbé, les cuiſſes groſſes & les pieds longs. Ses premieres plumes ſont noirâtres, enſuite elles deviennent cendrées; lorſqu'il commence à voler, elles ſont tout-à-fait blanches, après quoi elles rougiſſent inſenſiblement, juſqu'à devenir de couleur écarlate, couleur qu'elles ne ceſſent point de conſerver. Cet oiſeau, quoique vorace, & vivant non-ſeulement de poiſſon, mais de toute chair qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ſes œufs ſous les toits. Il vole ſouvent en troupe, ce qui forme un très-beau ſpectacle, ſous les rayons du Soleil. Les Sauvages emploient ſes plumes à leurs ornemens de tête.

Hiſtoire Naturelle.

Les fleuves du Bréſil abondent en poiſſons de toute ſorte de groſſeur. Sans parler de ceux qui leur ſont communs avec les autres parties de l'Amérique méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on comparerait au hareng, s'il n'avait la tête fort groſſe, les dents très-aiguës, & des écailles ſi dures depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair eſt d'un goût très-agréable.

Un Auteur Portugais donne le *cururyuba* pour plus grand & le plus beau de tous les ſerpens aquatiques du Bréſil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 pieds de long. Une eſpèce de chaîne lui deſcend par de belles ondulations de diverſes couleurs, depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue. Il a les dents d'un chien ; auſſi ſa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les hommes & les bêtes, qui le mangent à leur tour, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre.

Le *matiima* eſt un autre ſerpent d'énorme grandeur, mais qui ne ſort jamais des fleuves. Ses couleurs ſont ſi belles, que les Sauvages ſe font gloire de ſe peindre le corps à ſon imitation, & reconnoiſſent qu'ils lui doivent l'uſage de ces bizarres peintures.

Les chevaux Européens, tranſportés dans les

différentes Capitainies du Bréſil, s'y ſont multipliés avec tant de ſuccès, qu'on en fait paſſer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en eſt de même des taureaux & des vaches, dont quantité de Portugais nourriſſent de grands troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne ſoient pas de la premiere beauté, & que particulierement dans la Capitainie de Porto Séguro, il croiſſe une herbe funeſte aux beſtiaux, il ſe trouve des cantons où rien ne manque à leur nourriture : telles ſont les campagnes de Piratininga : les engrais qu'on en tire, ſont excellens pour toutes ſortes d'animaux. Auſſi la multiplication y eſt-elle prodigieuſe, ſur-tout celle des porcs, dont la chair eſt d'ailleurs ſi agréable & ſi ſaine, qu'on en preſcrit l'uſage aux malades. Sur les bords du fleuve de Janéiro, les moutons, quoiqu'en abondance, & ſi gras, qu'ils meurent quelquefois de l'excès d'embonpoint, ſont moins délicats que ceux de l'Europe. Les chèvres s'étaient multipliées moins heureuſement ; mais on commençait à ſurmonter les obſtacles.

Hiſtoire Naturelle.

Les poules Européennes s'accommodent fort bien de la de température du Bréſil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque choſe de leur goût : au contraire, les canards & les oies en acquierent un plus fin.

Hiſtoire Naturelle.

Les Américains du Bréſil ont pris tant de paſſion pour nos chiens, que non-ſeulement les hommes en élèvent quantité pour la chaſſe, mais que les femmes prennent plaiſir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourriſſent ſouvent de leur propre lait.

Végétaux.

A tous les arbres de l'Amérique méridionale, dont on a déjà donné la deſcription, des Obſervateurs joignent, comme propres au Bréſil, ceux qui ſuivent:

Le *mangaba*, très-grand arbre, qui ne ſe trouve guères qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du hêtre & la feuille du frêne; jamais il ne ſe dépouille, & ſes feuilles ſont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année; d'abord en boutons, qui ſe mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produiſent une fleur aſſez ſemblable à celle du jaſmin, mais d'une odeur plus forte, ſans être moins agréable. Le fruit qui lui ſuccède n'eſt pas plus gros que le premier; le dehors en eſt jaune, marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques noyaux ou pepins, qui ſe mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il eſt ſain & ſi léger, qu'on ne craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant ſa maturité, ce qui oblige de le garder aſſez long-temps, pour lui laiſſer le temps de s'adoucir. Les Braſiliens en font une

sorte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils soient mûrs, on tire une espèce de lait amer & visqueux. Histoire Naturelle.

Le *murucugé*, grand arbre qui porte un fruit de même nom, ressemble au poirier sauvage. Son fruit est soutenu par une longue tige. On le cueille verd; mais, en mûrissant, il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par incision, une liqueur lactée, qui venant à se coaguler, tient lieu de cire pour les tablettes. On regrette la rareté de cet arbre: elle vient de l'usage où sont les Brasiliens de l'abattre pour en cueillir le fruit.

L'*ombu*, arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui ressemble beaucoup à nos prunes blanches. Il est si nuisible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent presque toutes. Ils mangent aussi les racines de l'arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les cannes de sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines, & si rafraîchissantes, que les Médecins Portugais en composent des apozèmes, pour les fièvres ardentes & les autres maladies chaudes.

Le *jacapuyia* passe pour un des plus grands arbres du Brésil. Il porte un fruit qu'on prendrait pour un gobelet avec son couvercle, & qui contient quelques châtaignes, assez semblables aux

Hiſtoire Naturelle.

mirabolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même dans la maturité des fruits, & les laiſſe tomber s'ils ne ſont cueillis. On aſſure que, mangés crus avec un peu d'excès, ils cauſent une entiere dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne ſont jamais nuiſibles. La ſubſtance du bois eſt fort dure, & ne ſe corrompt pas aiſément, ce qui le rend fort propre à compoſer les axes des moulins à ſucre.

L'*araticu*, arbre de la grandeur de l'oranger, a la feuille du citronnier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la groſſeur n'excède point celle d'une groſſe noix. On en diſtingue pluſieurs eſpèces, entre leſquelles celle qui ſe nomme *araticupanauia*, donne un fruit de qualité ſi froide, que l'excès en fait un venin. Son bois eſt de la nature du liège & ſert aux mêmes uſages.

Le *pequea* a deux eſpèces, l'une dont le fruit reſſemble à l'orange, mais avec une écorce plus épaiſſe, & contient une liqueur miellée, dont la douceur le diſpute au ſucre ; elle eſt mêlée de quelques pepins ; le ſecond pequea paſſe pour le plus dur de tous les bois du Bréſil. On le croit incorruptible : les Portugais le nomment *Jétis*.

Le *gabueriba* eſt un fort grand arbre, qui diſtille d'excellent baume, & que cette qualité rend

fort reſpectable aux Braſiliens. Ils ouvrent légerement l'écorce, pour y inſérer un peu de coton, qui s'imbibe en petite quantité, d'une liqueur que les Portugais ont nommé baume, parce qu'avec l'odeur, qui approche en effet de celle du baume, elle a la vertu de guérir fort promptement les plaies récentes. Les lieux où cet arbre croît, ſe font diſtinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte ſon bois entre les meilleurs, pour le poids & la dureté, qui le rendent ſingulierement propre aux édifices. Les bêtes même ſe frottent contre ſon écorce, apparemment pour en tirer quelque ſecours dans leurs maux. Il eſt aſſez commun dans la Capitainie de Saint-Vincent, & très-rare ailleurs. Hiſtoire Naturelle.

Dans les parties intérieures, au-delà de Saint-Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des forêts entieres de pins, qui portent des fruits ſemblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un uſage plus ſain.

Le *cupayba*, ſemblable au figuier pour la forme, mais plus haut, plus droit & plus épais, contient une ſinguliere quantité d'huile, auſſi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légere inciſion pour en répandre beaucoup. Elle ſert non-ſeulement à guérir les plaies, mais à faire diſparaître juſqu'aux cicatrices. On la diſtingue par le nom de *copal-yva*, qui exprime

Hiſtoire Naturelle.

cette propriété. L'abondance en eſt ſi grande, qu'on l'emploie dans les lampes ; mais le bois de l'arbre n'eſt d'aucun uſage.

L'*ambayba* reſſemble auſſi au figuier, & ſe trouve parmi des ronces, dans les terres qu'on a ceſſé de cultiver. On aſſure que la pellicule intérieure de ſon écorce, appliquée ſur les bleſſures, les guérit auſſi promptement que le meilleur baume. Ses feuilles ſont ſi rudes, qu'on les fait ſervir à polir diverſes ſortes de bois ; mais le ſien eſt ſans utilité.

On vante beaucoup les vertus de l'*ambaygtinga*, autre arbre de même eſpèce, qui ſe trouve dans les forêts de pins. Il répand une liqueur huileuſe. Ce n'eſt ni un pin, ni un cyprès ; il eſt plus haut que le premier, & plus droit que l'autre. Il porte au ſommet une ſorte de petites veſſies, qui, venant à crever, diſtillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Américains prennent ſoin de la recueillir dans des coquilles, mais ils ont beſoin de pluſieurs jours pour en raſſembler une petite quantité. Elle ſert à tous les uſages du baume, ſur-tout à conſolider les bleſſures, à chaſſer les humeurs froides, & à guérir les maux d'eſtomac. Pour ce dernier uſage, on la prend avec un peu de vin.

La Capitainie de Saint-Vincent porte en abon-

ſance un arbre nommé l'*ighucamici*, dont le fruit aſſez ſemblable au coing, mais rempli de grains, eſt un puiſſant remède pour la dyſſenterie.

L'*igciega* produit une ſorte de maſtic, d'excellente odeur. De ſon écorce broyée, il ſort une liqueur blanche, qui ſe condenſe en forme d'encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement ſur les parties affectées d'humeurs froides. On en diſtingue une autre eſpèce, nommée *igtaigcica*, c'eſt-à-dire, maſtic pierreux, dont la réſine eſt ſi dure & ſi tranſparente, qu'on la prendrait pour du verre. Les Braſiliens s'en ſervent pour incruſter leur vaiſſelle de terre.

Le *curupicayba* eſt un arbre dont les feuilles reſſemblent à celles du pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui eſt un remède admirable pour les bleſſures & les puſtules. Son écorce donne, par inciſion, une ſorte de glue que les Braſiliens emploient à prendre les oiſeaux.

Le *caaroba* eſt un arbre fort commun dans toutes les Capitainies du Bréſil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent ſur les puſtules vénériennes, & les diſſipent heureuſement. On attribue au bois les vertus du gayac, contre ces maladies; & des fleurs, on fait une conſerve pour le même uſage.

Le *jaburandiba*, que les Braſiliens nomment auſſi *bételé*, aime les rives des fleuves. Ses

Hiſtoire Naturelle.

feuilles ſont un ſpécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en eſt conſtante. Une autre eſpèce de bételé, à feuilles rondes, & moins grande que la premiere, a la même vertu dans ſes racines, qui ont la cauſticité du gingembre. Appliquées ſur les gencives, elles diſſipent tous les maux intérieurs de cette partie.

L'*anda* eſt un grand arbre, de fort belle forme, dont le bois eſt propre à divers uſages; mais les Américains tirent de ſes feuilles une huile dont ils ſe frottent le corps, & ils ſe ſervent de l'écorce pour la pêche. L'eau dans laquelle on la laiſſe quelques jours, acquiert la vertu d'aſſoupir toutes ſortes d'animaux.

L'*ajuratibira* n'eſt qu'un arbriſſeau; mais il porte un fruit rouge, dont les Braſiliens font une huile de même couleur, qui ſert auſſi à leurs onctions. L'*ajabutipita*, autre arbuſte, donne par ſon fruit, qui eſt une ſorte d'amande noire, une huile qui eſt de même couleur, & qui ne ſert qu'à l'onction des malades.

Le Bréſil a peu d'arbres auſſi beaux que le *janipaba*. Sa verdure eſt admirable, & ſe renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'orange, le goût du coing, & paſſent pour excellens contre la dyſſenterie. Leur ſuc, qui eſt d'abord aſſez blanc, noircit bientôt juſqu'à ſervir d'encre aux Sauvages, pour ſe faire ſur la peau

des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après leſquels il n'en reſte aucune trace. On fait obſerver que c'eſt le ſuc du fruit verd, qui a cette qualité. Hiſtoire Naturelle.

Le fruit du *jequitinguacu* reſſemble à nos plus groſſes fraiſes; mais il contient, pour pepin, une ſorte de pois très-dur, rond, noir & luiſant comme le jais, & dont l'écorce eſt d'une extrême amertume. On l'écraſe, pour le faire ſervir de ſavon.

Dans l'intérieur des terres, vis-à-vis de la Baie de Tous-les-Saints, on trouve, dans les lieux ſecs, un arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches ſont naturellement percées de trous profonds, où, pendant l'été comme en hiver, il ſe raſſemble une humeur aqueuſe qui ne déborde jamais, &, ce qui eſt beaucoup plus ſurprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puiſſe tirer. Chaque branche eſt ainſi, comme une ſource inépuiſable; & l'arbre étant ſi grand, qu'il peut contenir juſqu'à cinq cens hommes dans la circonférence de ſes branches, c'eſt une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour ſe laver.

L'arbre le plus célèbre du Bréſil, & duquel on croît que le pays a tiré ſon nom, porte celui d'*araboutan*. Il eſt de la hauteur de nos chênes,

Hiſtoire Naturelle.

& ne jette pas moins de branches. On en trouve de ſi gros, que trois hommes auraient peine à les embraſſer. Leurs feuilles reſſemblent à celles du buis. Il ne porte aucune ſorte de fruit. Le bois en eſt rouge, & naturellement ſi ſec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu eſt ſi forte pour la teinture, que, ſuivant l'expérience de Léry, ſes cendres mêmes, mêlées dans une leſſive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

Léry ajoute quelques propos d'un Braſilien, qui peignent merveilleuſement le ſens naturel de ces Barbares. « Fort ébahis, dit-il, de voir les Fran-» çais, & autres des pays lointains, prendre tant » de peine d'aller quérir leur araboutan, il y » eut une fois un de leurs Vieillards qui me fit » cette demande : Que veut dire que vous autres » *Maïrs* & *Péros*, c'eſt-à-dire, Français & » Portugais, venez de ſi loin quérir du bois » pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point en » votre terre ? A quoi lui ayant répondu qu'oui, » & en grande quantité, mais non pas de telle » ſorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas » comme il penſait, ains, comme eux-mêmes » en uſaient pour teindre leurs cordons & plu-» mages, les nôtres l'emmenaient pour faire de » la teinture : il me répliqua ; voire : mais vous » en faut-il tant ? Oui, lui dis-je, car y ayant

» tel marchand, en notre pays, qui a plus de
» friſes & de draps rouges que vous n'en avez
» jamais vu par-deçà, un ſeul achetera tout l'ara-
» boutan dont pluſieurs navires s'en retournent
» chargés. Hà hà, dit mon Sauvage, tu me contes
» merveilles! Puis, penſant bien à ce que je lui
» venais de dire, plus outre dit: mais cet homme
» tant riche, dont tu parles, ne meurt-il point?
» Si fait, ſi fait; lui dis-je, auſſi-bien que les
» autres. Sur quoi, comme ils ſont grands diſ-
» coureurs, il me demanda de rechef; & quand
» donques il eſt mort, à qui eſt tout le bien qu'il
» laiſſe? A ſes enfans, lui dis-je, s'il en a, &
» à défaut d'iceux, à ſes freres, ſœurs ou plus
» prochains. Vraiment, dit alors mon Vieillard,
» à cette heure cognais-je que vous autres Maïrs,
» êtes de grands fous; que vous faut-il tant tra-
» vailler à paſſer la mer pour amaſſer des richeſſes
» à ceux qui ſurvivent après vous, comme ſi la
» terre qui vous a nourris n'était pas ſuffiſante
» pour auſſi les nourrir? Nous avons des enfans
» & des parens, leſquels, comme tu vois, nous
» aimons; mais, parce que nous ſommes aſſurés
» qu'après notre mort la terre qui nous a nourris,
» les nourrira, certes nous nous repoſons ſur
» cela. »

Hiſtoire Naturelle.

La variété des bois de teinture eſt extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes

Hiſtoire Naturelle.

ſortes de rouge ; de blancs comme du papier ; & celui qu'on nomme *aouai*, répand une odeur inſupportable lorſqu'on le coupe. Il a les feuilles du pommier, & toujours vertes. Son fruit eſt une eſpèce de châtaigne, en forme de cloche, & fort venimeuſe : mais comme l'écorce ſert, dans le pays, à faire les ſonnettes que les Braſiliens portent aux jambes, l'arbre y eſt fort eſtimé.

Le *ſabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noyaux, du goût & de la forme de nos amandes. Un Sculpteur Français, nommé *Bourdon*, en fit des vaſes d'une grande beauté.

Le *pocoaire* eſt un arbriſſeau, qui croît ordinairement de dix ou douze pieds, mais dont la tige eſt ſi tendre, qu'un ſabre bien affilé la tranche d'un ſeul coup. La deſcription de ſon fruit & de ſes feuilles, lui donne beaucoup de reſſemblance avec le platane commun de l'Amérique.

Entre les plantes, on ne s'arrête au manioc, qui eſt commun à preſque toute l'Amérique, que pour en remarquer une eſpèce particuliere au Bréſil, qui s'y nomme *aypi*, & qui peut ſe manger crûe ſans aucun danger. Les Braſiliens en compoſent une portion pour les maladies hépatiques, dont

elle eſt le remède certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent auſſi crû le manioc commun, qui eſt un poiſon pour toutes les autres, & n'en reſſentent aucun mal, dit Laët, parce qu'elles y ſont accoutumées dès l'enfance. Léry compare les feuilles du manioc à celles de la pivoine, & Thévet à celles de la *patte de lion*. Les Braſiliens font, de la farine de cette plante, deux ſortes d'aliment; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *oüienta*; l'autre plus mou, c'eſt-à-dire, moins cuit, qu'ils appellent *onipou*.

Hiſtoire Naturelle.

On ne parle point de l'ananas, qui croît à préſent juſqu'en Europe; mais c'eſt le Bréſil qu'on peut nommer ſa véritable patrie. Il eſt dans une ſi grande abondance, que les Sauvages en engraiſſent leurs porcs. On en remarque trois propriétés: 1.° l'écorce du fruit y eſt ſi dure, qu'elle émouſſe la pointe du fer; 2.° le jus, ou le ſuc, eſt un ſavon admirable pour faire diſparaitre les taches des habits; 3.° l'ananas du Bréſil eſt un préſervatif, & un remède, pour le mal de mer.

On a découvert une herbe nommée *cayapia*, remède d'une vertu preſqu'unique contre toute ſorte de venins, ſur-tout celui des ſerpens; ce qui lui a fait donner le nom d'*herbe aux ſerpens*. C'eſt à la racine, ou plutôt à un nœud qui la

Hiſtoire Naturelle.

diviſe, qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud qu'on avale dans de l'eau. Il eſt ſpécifique auſſi pour la bleſſure des fleches empoiſonnées.

Le *tyroqui*, ou *tareroqui*, eſt une plante qui a les feuilles du ſain-foin. Elle ſe flétrit, après le coucher du Soleil, & la lumiere du jour lui rend toute ſa vigueur.

On admire les racines de l'*embeguaca*, qui ſont quelquefois au nombre de trente, & longues de pluſieurs coudées. L'écorce en eſt ſi dure, que les Braſiliens en ſont des cordes, qui ſe fortifient dans l'eau. Leur fumée, ſur des charbons ardens, arrête le flux de ſang, ſur-tout dans les femmes.

L'herbe nommée *gobaura*, ne demande que d'être réduite en cendre, & jettée ſur les bleſſures les plus invétérées, pour en chaſſer la pourriture, & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broyées ſont excellentes pour les maladies cutanées.

Le *guaraquymia* reſſemble au myrthe de Portugal. Entre pluſieurs vertus, il a celle de chaſſer les vers du corps, ſans autre préparation, que de choiſir les meilleures feuilles pour les avaler.

La mauve du Pays, qu'on y repréſente très-commune, porte des fleurs d'un très-beau rouge, qu'on prendrait pour des roſes.

Le *timbo* eſt une plante admirable, qui s'éleve comme

comme une corde, juſqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embraſſe comme le lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuiſſe en groſſeur, elle eſt tout-à-la-fois ſi ſouple & ſi forte, que, dans quelque ſens qu'elle ſoit pliée, elle ne ſe rompt jamais. Son écorce eſt un poiſon mortel, que les Américains emploient à la pêche. Ils ne font que la jetter dans l'eau, où ſon venin ſe répand de toutes parts; & fait bientôt mourir les poiſſons. Il faut ſuppoſer que les poiſſons tués ainſi, peuvent ſe manger impunément. Hiſtoire Naturelle.

On trouve ici quantité d'excellens ſimples, qui font toute la Médecine des habitans, & ſur-tout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La menthe eſt fort commune dans la Province de *Piratiningue*. L'*origan*, & d'autres plantes de cette nature, croiſſent à chaque pas; mais leur odeur eſt moins agréable qu'en Eſpagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrain, ou peut-être de l'exceſſive chaleur du Soleil. Les fleurs ſont d'une grande variété au Bréſil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les cannes & les roſeaux n'y ſont pas moins variés. On nomme particulierement la *tucuara*, qui eſt de la groſſeur de la cuiſſe. D'autres croiſſent en hauteur, ſur-tout dans les bois, où l'humidité les nourriſſant, ils s'élèvent au-

Hiſtoire Naturelle.

deſſus des plus grands arbres. On en voit des cantons entiers. Mais la préférence des Braſiliens eſt pour les roſeaux médiocres, parce qu'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de pays où les différentes eſpèces de racines comeſtibles & de légumes ſoient en plus grand nombre. Les feves y ſont plus ſaines qu'en Portugal. On y trouve pluſieurs eſpèces de pois, dont Laët donne la deſcription.

Inſectes de Surinam.

On a réſervé, pour la derniere partie de cet article, un court extrait du Recueil des inſectes de Surinam, deſſinés avec une élégance extraordinaire, par une jeune Allemande, qui fit exprès, en 1699, le Voyage de cette Colonie Hollandaiſe, & publiés en ſoixante-douze planches, dont on ne trouve plus d'exemplaires que dans les cabinets des curieux.

Le *kaberlaque*, qui tient le premier rang dans cette précieuſe Collection, eſt un inſecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes ſortes d'alimens. Il aime particulierement l'ananas. Ce petit animal jette ſa ſemence en monceau, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos araignées. Lorſque les œufs ſont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette eſpèce de coque, ſortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des four-

mis, ils entrent facilement, par les fentes & les ſerrures, dans les coffres & les armoires, où ils détruiſent tout. Ils deviennent plus grands, & leur couleur eſt un brun griſâtre. Alors, leur peau ſe fendant ſur le dos, il en ſort un kaberlaque ailé, mol & blanc, & la dépouille reſte vide. Hiſtoire Naturelle.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre eſpèce de kaberlaque, qui porte ſes œufs ſous le ventre, dans un petit ſac brun; mais ſi l'on touche l'animal, il quitte ce ſac, pour ſe ſauver avec plus de légereté. Les transformations des petits qui en ſortent, ne ſont pas différentes de celles des autres.

Mademoiſelle Mérian trouva, ſur l'ananas, une chenille curieuſe, qui ſe changea en feve au bout de dix jours, & huit jours après, en beau papillon, dont elle donne la figure. Elle trouva, ſur la couronne du même fruit, un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel eſt enveloppée une petite feve. C'eſt le même ver qui mange, qui digere la cochenille, & qui ſe trouve tous les jours dans celle qu'on tranſporte en Europe.

Sur un petit fruit, qui ſe nomme *zurſack*, à Surinam, jaune au-dehors, rempli de pepins noirs, dont la moëlle eſt blanche, & qui croît ſur une plante rameuſe, on trouve une belle

Hiſtoire Naturelle.

chenille verte, qui ſe transforme en feve brune, d'où ſort un papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de papillon nocturne. Les papillons de cette eſpèce ont une double trompe, qu'ils diſpoſent tellement, pour ſucer le miel des fleurs, qu'elle ne paraît qu'un ſeul tuyau. Après avoir tiré leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent ſous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit, ſont vigoureux, & vivent long-temps. Lorſqu'on les examine avec le microſcope, la pouſſiere fine qui couvre leurs ailes, y forme des plumes, comme celles d'une poule tigrée. Le corps eſt velu comme celui d'un ours. Ils ont du poil juſques ſous les yeux. La trompe reſſemble à la gorge d'un canard ou d'une oie; les pieds & les cornes ſont d'une grande beauté.

La plante du manioc, de la racine duquel on fait l'eſpèce de pain qui ſe nomme caſſave, nourrit ſur ſes feuilles une chenille brune, qui, ſe changeant en feve, devient un papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs, où l'on cultive cette plante, en ſont ordinairement remplis. On y trouve auſſi un papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravages, & qui eſt admirablement tacheté de noir, de blanc & d'orange. Un ſerpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille

ſouvent autour de la tige des mêmes plantes.

Sur le chardon, qui ſe nomme *maccaï*, dont les hommes & les animaux mangent le fruit, qui eſt jaune & rouge, il ſe forme une chenille, qui devient un beau papillon nocturne. La même plante eſt le ſiége d'une autre eſpèce de chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'aſſemblent en grand nombre, & s'attachant tête à queue, elles forment ainſi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle, elles ſe réuniſſent auſſi-tôt. Les papillons, qui en ſortent, ſont auſſi nocturnes. En conſidérant ces deux eſpèces avec le microſcope, leur peau paraît reſſembler à celle d'un ours de Hongrie. Autant que leur figure était charmante, autant elle devient hideuſe. Tous leurs poils paraiſſent des épis d'orge. Mademoiſelle Mérian obſerva que tous les papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes & que tous les papillons tranſparens ont des écailles. Hiſtoire Naturelle.

Les ceriſes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas comparables aux nôtres pour le goût; mais leurs fleurs, qui ſont blanches & rouges, nourriſſent deux chenilles jaunes : l'une, dont Mademoiſelle Mérian vit la transformation, s'étant changée en feve verte, devint un grand & beau papillon.

Le jaſmin de Surinam nourrit de ſes feuilles

Hiſtoire Naturelle.

une chenille couronnée, qui devient un beau papillon ondé. Il a ſix taches blanches au-dehors, bien rangées ſur ſes deux ailes, qui ſont rouges & noires par-deſſous. Cet inſecte, examiné avec le microſcope, eſt d'une ſi grande beauté, qu'il parut impoſſible à l'Auteur d'en donner une deſcription complète.

Le cotonnier de Surinam croît ſi vîte, que ſix mois après avoir été ſemé, c'eſt un arbre de la grandeur du coignaſſier d'Europe. Ses feuilles vertes ſont un excellent vulnéraire. Il porte deux ſortes de fleurs; les unes rouges, les autres d'un jaune de ſoufre : les premieres ne donnent aucun fruit; mais le coton vient des jaunes. A la fleur ſuccède un bouton, qui groſſit, & qui, étant de couleur brune dans ſa maturité, ſe fend & montre ce qu'il renferme : c'eſt un coton d'un beau blanc, compoſé de trois parties, dont chacune contient une ſemence noire, à laquelle il eſt attaché. On le file, pour en faire de la toile. Cet arbre nourrit deux ſortes de chenilles; l'une noire, d'où ſort néanmoins un papillon de la couleur du coton; l'autre blanchâtre, qui forme un papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux ſerpens, marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes : ſous ſes ailes, on voit de petites puſtules, dont les couleurs ſont

admirables; ce ſont de petites touffes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrémités des ailes s'élèvent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes; ſes cornes paraiſſent deux petits ſerpens noirs. Hiſtoire Naturelle.

Un arbre de Surinam, qui ſe nomme *paliſſade* (*paliſſaden boom*), & qui ſert à la conſtruction des cabanes, porte des fleurs jaunes, ſi épaiſſes & ſi peſantes, que la branche, courbée ſous leur poids, ſe releve lorſqu'elles ſont tombées. Les gouſſes, qui contiennent la ſemence, forment comme un balet de bouleau, & ſervent effectivement à balayer. Elles ſont remplies d'une graine qui reſſemble au millet, pour la figure & la groſſeur. C'eſt ſur cet arbre qu'on voit, trois fois l'année, une eſpèce de chenilles jaunes, rayées de noir, & comme armées de ſix pointes. Lorſqu'elles ſont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'orange, avec une tache noire & ronde ſur chaque diviſion. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes; mais, quelques jours après, elles prennent encore une nouvelle peau; & leurs pointes diſparaiſſant alors, elles ſe transforment en feves, qui deviennent de beaux papillons nocturnes.

Sur la banane, qui tient lieu de pomme aux

Hiſtoire Naturelle.

Américains, on trouve une chenille d'un verd-clair, qui produit un très-beau papillon, & qui ne ſe transforme en feve qu'après avoir changé de peau.

Le prunier de Surinam devient auſſi haut que le noyer l'eſt ordinairement en Europe, & d'une épaiſſeur proportionnée. Ses feuilles & ſes fleurs reſſemblent beaucoup à celles du ſureau. Le fruit pend en grappes : on obſerve, comme un effet aſſez ſingulier, qu'il excite une ſueur dont la couleur tire ſur le roux, qui eſt auſſi la ſienne. Cependant les chenilles qu'on y trouve ſont vertes : elles ſont d'ailleurs toutes hériſſées de pointes, fort pareſſeuſes, & ſi voraces, qu'elles mangent ſans ceſſe : il en ſort des papillons bleus.

Le melon d'eau, dont la chair eſt brillante comme le ſucre, à Surinam, & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & ſain, eſt la réſidence d'une groſſe chenille quarrée, bleue devant & derriere, & verte au milieu. Ses pattes ſont couvertes d'une peau gluante, comme celles du limaçon. Mademoiſelle Mérian en attendait quelque choſe d'extraordinaire ; mais ſon eſpérance fut trompée : il en ſortit un laid papillon nocturne. « Elle a vu ſouvent, dit-elle, les plus » belles chenilles ſe transformer en de très-laids » papillons, tandis qu'elle voyoit ſortir un pa- » pillon admirable de la plus laide chenille. »

L'arbre nommé *caſchou*, produit une pomme de même nom. On en diſtingue deux ſortes; l'une dont la fleur eſt blanche, & le fruit jaune: l'autre, dont les fleurs & les fruits ſont rouges; mais leurs feuilles ſont vertes & ſe reſſemblent. Les pommes, quoiqu'aigres & aſtringentes, ne ſont pas mauvaiſes à cuire : on en tire, dans quelques cantons de l'Amérique, une liqueur dont le moindre excès enivre. Une excreſcence, qu'elles ont en forme de rognon, eſt proprement ce que l'on nomme *caſchou*; elle eſt d'une âcreté ſi mordante, qu'elle peut ſervir de cautere : cependant on l'emploie, grillée, contre la dyſſenterie, & pour extirper les vers du corps humain. Elle a le goût des châtaignes : les fleurs croiſſent, comme une couronne, autour des branches. De deux ſortes de chenilles qui ſe nourriſſent des feuilles de cet arbre, Mademoiſelle Mérian vit un beau papillon tranſparent, & un papillon nocturne, couleur de bois. Hiſtoire Naturelle.

Rien n'eſt ſi curieux que les chenilles brunes à taches blanches, qui ſe trouvent ſur les limoniers de Surinam. Ces arbres croiſſent dans les forêts, de la hauteur d'un grand pommier, & donnent quantité de petits limons, qui ſe mangent avec toutes ſortes de mets. Les feuilles n'ont, en grandeur, que la moitié de celles des citronniers ordinaires; & les fleurs, petites à proportion,

Hiſtoire Naturelle.

rendent une huile précieuſe. Mais on voit, avec étonnement, les chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux ſur les feuilles, pouſſer de leur tête deux cornes jaunes, dont elles ſe défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offenſe. Après s'être transformées en feves brunes, elles deviennent des papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

De petits inſectes blancs, qui ſe trouvent auſſi en grand nombre ſur les limoniers, ſe transforment en eſcarbots, blancs ou noirs.

La plante de la *Guaiave* eſt un réceptacle commun pour les chenilles, les araignées, les fourmis, & pour une eſpèce de petits oiſeaux que les Hollandais ont nommés *colobritgens*. Autrefois ces oiſeaux ſervaient de nourriture aux Prêtres du pays, qui n'avaient pas même la liberté de manger autre choſe. La deſcription qu'on en donne ne paraît convenir qu'au colibri. « Ils » pondent quatre œufs, comme les autres oiſeaux, » & les couvent : ils volent avec rapidité ; ils » ſucent le miel des fleurs, en étendant leurs » ailes deſſus : ils s'arrêtent dans l'air, ſans le » moindre mouvement ; ils ſont ornés de plus » belles couleurs que les paons. »

Mademoiſelle Mérian trouva, ſur la Guaiave, pluſieurs groſſes araignées noires, qui avaient leur domicile dans les cocons de chenilles. Elles

ſont couvertes de poil : elles ſont armées de dents aiguës, dont la morſure eſt accompagnée d'une certaine humidité qui la rend fort dangereuſe. Elles ſurprennent les colobritgens dans leurs nids, les tuent, & ſucent leur ſang. Elles ſe nourriſſent de fourmis, qu'elles attrapent facilement ſur les arbres, parce qu'ayant huit yeux, dont deux regardent en-bas, deux en-haut, deux d'un côté & deux de l'autre, il eſt impoſſible aux fourmis de les éviter. Elles changent de peau, comme les chenilles : cependant Mademoiſelle Mérian n'en vit point d'ailées. Il y a une autre eſpèce d'araignées plus petites, qui portent leurs œufs ſous le ventre, dans une eſpèce de croûte où elles font leurs petits : elles ont auſſi huit yeux ; mais placés avec moins d'ordre que ceux des groſſes. Hiſtoire Naturelle.

Il ſe trouve, à Surinam, des fourmis ailées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent, dans une ſeule nuit, dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles ſont armées de dents courtes, qui coupent l'une ſur l'autre, comme des ciſeaux, & dont elles ſe ſervent pour couper les feuilles, qu'elles font ainſi tomber à terre. Alors des légions d'autres fourmis ſe jettent ſur ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs jeunes, qui ne ſont que de petits vers ; car les fourmis ailées jettent leur ſemence comme les moucherons. Il

Hiſtoire Naturelle.

en ſort une eſpèce de vers ou de mouches, dont on diſtingue deux ſortes : les unes s'enveloppent d'un cocon ; & les autres, en plus grand nombre, ſe changent en petites feves. Quelques ignorans, obſerve l'Auteur, nomment ces petites feves *des œufs de fourmis*, mais ils ſe trompent ; les œufs ſont beaucoup plus petits. On nourrit, à Surinam, les poules de feves, dont elles s'engraiſſent plus que de l'orge ou de l'avoine. Les fourmis ſortent de ces feves : elles changent de peau ; il leur croît des ailes, & c'eſt de ces mêmes fourmis que viennent les œufs d'où ſortent les vers qu'elles nourriſſent avec tant de ſoin. Dans une région ſi chaude, elles ne ſont pas obligées de faire des proviſions pour l'hiver ; mais elles font, dans la terre, des caves qui ont quelquefois plus de huit pieds de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorſqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel il ne ſe trouve point de paſſage, elles ſavent ſe faire des ponts : la premiere ſe met au bord ſur un petit morceau de bois, qu'elle tient ſerré de ſes dents ; une ſeconde s'attache à la premiere, une troiſieme à la ſeconde, une quatrieme à la troiſieme, & ſucceſſivement. Dans cette ſituation, elles ſe laiſſent emporter au vent, juſqu'à ce que la derniere ſoit pouſſée de l'autre côté, où elle trouve auſſi le moyen de s'attacher. Alors cette chaîne ſert de pont à toutes les autres.

Ces fourmis ſont toujours en guerre avec les araignées, & tous les inſectes du pays : elles ſortent de leurs cavernes une fois tous les ans, en eſſaims innombrables, qui s'introduiſent dans les édifices, en parcourent toutes les chambres, tuent tous les autres inſectes, & les ſucent. Lorſqu'elles ſurprennent une groſſe araignée, elles ſe jettent deſſus en ſi grand nombre, qu'elles la dévorent en un inſtant. Les habitans mêmes d'une maiſon ſe voient forcés de prendre la fuite, ſans autre motif apparemment que l'incommodité; car on ne dit point qu'elles attaquent les hommes. Après avoir nettoyé un édifice, elles viſitent de même tous les autres, & ſe retirent enſuite dans leurs cavernes. Hiſtoire Naturelle.

Les chenilles des *Guaiaves* ſont de différentes couleurs : Mademoiſelle Mérian en trouva une qui était blanche, rayée de noir, & qui avait, de chaque côté, cinquante grains d'une ſorte de corail rouge & brillant. Elle ne remarqua point que ce fût des yeux, quoique M. Leeuwenhoek en paraiſſe perſuadé dans ſa Lettre 146. Cette chenille, ayant filé fort vîte un gros cocon, qu'elle pendit à une branche, fut changée en feve, de laquelle il ſortit un papillon nocturne, rayé de noir & de blanc. Des feves d'une chenille verte, il ſortit des papillons tranſparens, tachetés de noir. D'autres chenilles de la même plante pro-

Hiſtoire Naturelle.

duiſirent, par une métamorphoſe extraordinaire, des mites blanches, qui, dans l'eſpace de dix jours, ſe changerent en belles mouches vertes.

Dans une plantation de M. de Sommelſdyck, nommée *la Providence*, Mademoiſelle Mérian trouva un arbre de *gomme-gutte*, qui reſſemblait aux bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des inciſions dans l'écorce. Une grande chenille, rayée de verd & de noir, qu'elle prit ſur une branche, produiſit un des plus beaux papillons qu'elle eût jamais vus. Avant que la chenille ſe fût transformée en feve, le verd s'était changé en rouge, auſſi-tôt qu'elle eut acquis ſa juſte grandeur.

Une chenille verte, trouvée ſur le Marquias, plante qui monte comme la campanelle, dont le fruit eſt jaune, & dont les fleurs ſont celles qu'on a nommées *fleurs de la Paſſion*, s'était fait, dans une fleur même, un petit domicile fort curieux, compoſé de pluſieurs petits tuyaux raſſemblés ſur de petits morceaux de bois creux. L'inſecte, parcourant cette petite cabane, qui était diviſée en pluſieurs petits compartimens, regardait ce qui ſe paſſait dehors, tantôt par un de ſes tuyaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en feve, il ſe transforme en un petit animal ailé, tacheté de rouge & de brun; d'une autre chenille, il ſortit un petit papillon, & d'une autre encore

une mouche tachetée, qui avait les pattes très-fendues & très-délicates.

Hiſtoire Naturelle.

On trouve, ſur la feuille d'un lis rouge, qui croît ſans culture, une chenille couverte de poils auſſi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les feuilles vertes du lis ſont ſa nourriture. Le cocon qu'elle ſe file, eſt de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & ſe change en feve brune, d'où il ſort un beau papillon nocturne, qui a le deſſus des ailes d'un brun-clair, & le deſſous couleur d'orange, avec un mêlange de taches noires. Une autre, trouvée dans des herbes, près du même lis, était rouge, rayée de verd & de blanc; & d'elle, ſortit une mouche blanche & noire.

La *baccove*, eſpèce de banane, dont la chair eſt plus tendre que celle des autres, a des chenilles dont le dos eſt armé de quatre pointes : leur tête paraît ceinte d'une couronne. Elles ſe transforment en feves, couleur de bois, qui ont, ſur chaque face, deux taches argentées. Il en ſort de très-beaux papillons, dont les deux ailes ſupérieures ſont, en-deſſous, de couleur d'ochre-claire, & les deux autres d'un beau bleu. Le deſſus eſt rayé de jaune, de brun, de blanc & de noir : on le nomme, en Hollandais, *le petit atlas*.

Sous la racine d'un chardon épineux, qui croît

Hiſtoire Naturelle.

dans les campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, Mademoiſelle Mérian trouva de petits vers, couleur d'orange, dont la tête & la queue étaient noires, & qui ſe nourriſſaient de cette racine. Peu-à-peu ils ſe transformerent en eſcarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui était celui de Mars, Mademoiſelle Mérian trouva une eſpèce de vers, renfermés dans du bois pourri, qui ſe transformerent auſſi peu-à-peu, & viſiblement en eſcarbots; mais qui conſerverent, ſous le ventre, quelque choſe du ver. Elle obſerva que ce ſont les dents de ces vers, qui, croiſſant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'eſcarbot; que les ailes, qui couvrent le corps, ſont d'abord de couleur d'ochre, & qu'elles noirciſſent par degrés. Ces eſcarbots pondent; &, de leurs œufs, naiſſent les vers dont ils ſe forment.

Les chenilles de la vanille & celles du cacaotier ſont fort variées. La vanille en a ſouvent de brunes, rayées de jaune, qui forment de très-beaux papillons rouges, bruns, & couleur de ſafran, avec des taches argentées. Celles du cacaotier ſont noires, rayées de rouge, & rachetées de petits points blancs : il en ſort des papillons nocturnes, blancs, rayés & tachetés de noir.

La pomme, nommée *pomme de Sodome*, croît ſur un arbre d'une aune & demie, ou deux aunes de hauteur, plein d'épines, ſans en excepter les feuilles;

feuilles, qui ſont d'ailleurs fort douces. C'eſt un fruit fort venimeux : la chenille qui ſe trouve ſur cette plante eſt brune, rayée de rouge, & produit un papillon nocturne tacheté de brun. On trouve ſur la tige un ver couleur d'orange, dont il ſort de belles ſauterelles : Mademoiſelle Mérian ne donne cette transformation que ſur le témoignage d'autrui, parce qu'elle eut le chagrin de voir mourir ſon ver, lorſqu'il ſe fut transformé en feve brune. Hiſtoire Naturelle.

Sur les gros citronniers des plaines de Surinam, on trouve un animal très-rare, qui eſt tout-à-fait différent des chenilles. Il ſe nourrit des feuilles de l'arbre, ſur leſquelles il ſe colle comme un limaçon, à l'aide de ſes pattes, qui ſont couvertes d'une peau. Cet inſecte eſt ſi venimeux, que les membres qu'il touche ſe roidiſſent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un coton, d'où ſort un beau papillon nocturne. On trouve quelquefois, ſur le fruit, une ſorte d'eſcarbot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, dont Mademoiſelle Mérian ignore l'origine, & qu'elle regarde auſſi comme un inſecte fort rare.

L'arbre qui porte le fruit nommé *pompelmous*, eſpèce de pomme, moins douce que l'orange & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes, à tête bleue, qui ont le corps couvert de longs poils, auſſi durs que le fil de fer. Il ſort, de leurs

Hiſtoire Naturelle.

feves, de beaux papillons noirs, verds, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol eſt ſi prompt & ſi haut, qu'on ne peut en avoir, ſi l'on ne prend ſoin d'en élever les chenilles.

On admire, dans les chenilles noires & tachetées de jaune, qui ſe trouvent ſur le *Palma Chriſti*, la proprieté qu'elles ont de s'enfermer, comme les Américains, dans une eſpèce de hamacs, dont elles ne ſortent preſque jamais entierement. Lorſqu'elles changent de place, pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la maniere des limaçons, ces petites cabanes, qui ſont de feuilles ſeches; & leur adreſſe eſt extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter: elles ſe transforment en papillons nocturnes, très-hideux & très-farouches.

Une roſe, tranſportée du pays des Caraïbes à Surinam, où elle ſe plaît beaucoup, & qui a la ſinguliere propriété d'être blanche le matin lorſqu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des chenilles blanches tachetées de brun, qui produiſent deux ſortes de papillons; l'un, noir & jaune; l'autre, d'un verd-brun pardeſſous, & tacheté, pardeſſus, de jaune, de bleu & de rouge.

C'eſt moins pour les chenilles du *ſlapertjes*, ou *dormeur*, que pour la ſingularité de cette plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ſes feuilles ſont pendant la nuit. Après

le coucher du ſoleil, elles ſe joignent deux à deux, tellement appliquées l'une ſur l'autre, qu'elles paraiſſent n'en faire qu'une, dans une eſpèce de ſommeil. Mademoiſelle Mérian, qui prit ſoin de la cultiver, lui reconnut auſſi les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige eſt fort dure, & croît à la hauteur de ſix pieds. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naiſſent des coſſes longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine eſt blanche & remplie de fibres. La chenille du dormeur eſt verte, rayée de couleur de roſe, armée de deux petites cornes; & ſes papillons ſont d'un brun orné de jaune. Hiſtoire Naturelle.

Les figues & le raiſin, à Surinam, ſont les mêmes qu'en Europe. Le raiſin rouge, blanc & bleu y croît ſi volontiers, qu'un ſep coupé, & mis en terre, y porte, ſix mois après, des raiſins mûrs; & que ſi l'on en plantait ainſi tous les mois, on aurait du raiſin toute l'année. Avec un peu d'application à cultiver la vigne, loin qu'il fût néceſſaire de porter du vin dans cette Colonie, elle en pourrait fournir à la Hollande. Les chenilles des figuiers changent de couleur avant leur transformation. De vertes, rayées de jaune, elles deviennent couleur d'orange, avec des raies rouges; la tête & la queue noires. Leur fève eſt couleur de roſe ſeche. Il en ſort un papillon nocturne, brun, mais de la premiere beauté. Sur la vigne,

Hiſtoire Naturelle.

les chenilles ſont brunes, agréablement tachetées de blanc; elles rampent fort vîte, mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure eſt marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle eſt une pellicule blanche comme le cryſtal, qui s'élève & s'abaiſſe lorſque l'inſecte reſpire. Sa transformation en feve ſe fait dans une feuille de vigne, admirablement repliée. Le papillon eſt nocturne, verd, avec le bout des ailes rouge & bleu.

Une plante extraordinaire, dont les fleurs reſſemblent à celles du pêcher par la couleur, & qui porte des fruits verds & ronds, attachés ſucceſſivement les uns aux autres comme des grains de chapelets, au nombre de ſept ou huit, nourrit une eſpèce de chenilles qui n'eſt pas moins ſinguliere. Elle eſt rouge, tachetée de brun : & c'était la premiere fois que Mademoiſelle Mérian en avait eu de cette couleur; cependant elle en trouva, dans la ſuite, ſur les palmiers qui portent le coco. Ces chenilles filent un ſac jaune, épais & fort, d'une demi-aune de long, qui ſe remplit de chenilles & de leur dépouille. Mademoiſelle Mérian en prit un, & l'emporta chez elle pour examiner cette multitude d'inſectes. Elle obſerva que le jour ils reſtaient dans le ſac, & qu'ils en ſortaient la nuit pour chercher leur nourriture.

Les papillons qu'ils produiſirent étaient jaunes, tachetés de brun.

Hiſtoire Naturelle.

Sur une autre plante, auſſi peu connue que celle qui précède, & qui porte une fleur ſemblable à celle de la tubéreuſe, on trouve, avec de belles chenilles brunes, tachetées de noir & blanc, de petites bêtes blanches qui quittent leur peau, qui la traînent après elles, lorſqu'elles l'ont quittée, & qui ſe nourriſſent de certains poûx verds. Elles ſe font un cocon de cette peau, d'où ſortent des mouches couleur de bois. Les chenilles produiſent des papillons bruns & blancs, qui ont, ſur les ailes de derriere, quatre taches couleur d'orange.

L'*athéa*, qui ſe nomme *okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux ſortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de roſe, & donne un fruit que les Américains mangent. Ses chenilles produiſent des papillons rougeâtres. On trouve ſur ſes feuilles une petite bête blanche, tachetée de noir, qui ſe change en un petit animal ailé, mais qui ne fait que ſauter, pour éviter qu'on le touche.

Une eſpèce de *ricin*, qui croît de la hauteur de huit pieds, dont les fleurs ſont d'un rouge obſcur, les feuilles vertes, & bordées d'une frange dont chacune eſt terminée par un petit

Hiſtoire Naturelle.

nœud, nourrit une très-curieuſe chenille. Elle eſt vigoureuſe ; &, quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens ; mais, lorſqu'on la touche, elle repouſſe avec force. Après avoir quitté ſa peau verte, elle eſt rouge un jour entier ; &, dès le lendemain, elle ſe trouve transformée en une feve couleur de roſe ſeche, à laquelle il reſte une trompe ; mais, ce qui eſt plus nouveau, c'eſt que cette feve, qui eſt immobile dans les autres, ſe donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart-d'heure. Enfin, ſix jours après, il en ſort un grand papillon nocturne, dont le corps eſt orné de ſix taches rondes, couleur d'orange, avec quatre ailes & ſix pieds. Il eſt noir, & merveilleuſement tacheté. Sa trompe conſiſte en deux tuyaux, qu'il ſait joindre enſemble pour n'en former qu'une, dont il ſuce le miel des fleurs. Enſuite il la roule, & la cache ſi bien ſous ſa tête, entre ſes deux yeux, qu'on ne la découvre preſque point. Il eſt ſi vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs qu'il pond ſont blancs & en fort grand nombre.

Comme il ſerait trop long de ſuivre Mademoiſelle Mérian dans toutes ſes deſcriptions, on ne s'attache plus qu'à celles qui regardent des plantes ou des transformations extraordinaires. Sur un arbre, que les Hollandais nomment

dans leur langue, l'*arbre aux boîtes de marmelade*, parce que ſon fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une ſubſtance moëlleuſe, du goût des nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une chenille noire, dont le corps eſt tout couvert de pointes, au bout deſquelles pend une ſorte de petite étoile. Il en ſort un papillon charmant, qui a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait obſerver que les branches de l'arbre pouſſent de petites excreſcences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poumon. Hiſtoire Naturelle.

On ne peut être ſans curioſité, pour la couleur des chenilles, qui ſe trouvent ſur un arbre dont les Américains tirent leur plus fameuſe peinture. C'eſt le rocou, grand arbre, qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des pommiers de l'Europe. En tombant elles font place à des coſſes longues & rondes, couvertes de pointes, comme l'écorce de la châtaigne. Ces coſſes contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache, & ſe précipite au fond. On verſe doucement l'eau; & prenant la couleur, qui demeure ſéparée, on la fait ſécher. Les Américains l'emploient à ſe peindre toutes ſortes de figures ſur la peau. C'eſt uniquement de la

Hiſtoire Naturelle.

feuille de l'arbre, que les chenilles tirent leur nourriture. Elles ſont brunes, rayées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation ſont dures & velues. Les papillons ſont nocturnes, & d'un verd tirant ſur le brun.

La plante qu'on nomme *fleur* ou *crête de paon*, eſt célèbre par la vertu qu'on attribue à ſa graine, de faire accoucher ſur-le-champ les femmes en travail. Mademoiſelle Mérian aſſure même que les Américaines, eſclaves des Hollandais, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour ſe faire avorter, dans la ſeule vue de ne pas donner le jour à des enfans qui ne naîtraient que pour être auſſi malheureux qu'elles. La chenille de cette plante eſt verte, la feve brune, & le papillon couleur de cendre.

Une eſpèce de jaſmin, d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buiſſon, dans les campagnes de Surinam, eſt la retraite ordinaire des ſerpens & des lézards, ſur-tout de l'iguana. C'eſt une choſe admirable que la maniere dont ce dernier reptile s'entortille au pied de cette plante, cachant ſa tête au milieu de tous ſes replis. Les chenilles, qui ſe nourriſſent des feuilles, ſont vertes; leur feve eſt rayée de brun & noir. Leur papillon, qui eſt nocturne, a les ailes de

deſſous jaunes, & tout le reſte couleur de cendre.

Hiſtoire Naturelle.

Les Américains de Surinam ont un fruit verd, nommé *tabrouba*, qui croît ſur un grand arbre de même nom, dont les fleurs ſont d'un blanc verdâtre, & ſervent de nourriture aux ſinges. La chûte des fleurs laiſſe un chapiteau, d'où croît inſenſiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les figues. On en exprime le ſuc, qui devient noir lorſqu'il eſt expoſé au Soleil. C'eſt alors une teinture, dont les Américains ſe ſervent pour ſe bigarrer diverſes parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font ſortir une liqueur lactée, dont ils ſe frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits inſectes volans y jettent leur ſemence, qui produit de petits vers fort incommodes, que ce ſuc tue. La chenille du tabrouba eſt jaune & noire, couverte de crins ſéparés en petits tas, comme une broſſe.

Le ver de palmier, ainſi nommé, parce qu'il ſe nourrit ſur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moëlle. Il n'eſt pas plus grand d'abord, que les mites du fromage; mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange grillé, & Mademoiſelle Mérian ne condamne point le goût de ceux qui le re-

Hiſtoire Naturelle.

gardent comme un mets très-délicat. Il ſort de ce ver un eſcarbot noir, que les Hollandais nomment, dans leur langue, *mere des vers de palmier*.

L'article ſuivant mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur. « Sur un grenadier, raconte Mademoiſelle Mérian, arbre qui croît de tous côtés à Surinam, j'ai trouvé une eſpèce d'eſcarbots, naturellement lents & pareſſeux, & par conſéquent très-faciles à prendre. Ils ont pardevant, ſous la tête, une longue trompe, qu'ils ſavent appliquer ſur les fleurs, pour en ſucer le miel. Le 20 Mai, ils ſe tinrent en repos, & leur peau s'étant fendue ſur le dos, il en ſortit des mouches vertes, dont les ailes étaient tranſparentes. On en trouve beaucoup, dans ce Pays, dont le vol eſt ſi léger, qu'on eſt long-temps à courir pour en prendre une. Cette eſpèce de mouches fait un bourdonnement, qui reſſemble au ſon d'une vieille, & qui ſe fait entendre d'aſſez loin. Auſſi les Hollandais lui ont-ils donné le nom de *lierman*, qui ſignifie vieilleur. Elles avaient conſervé la trompe d'eſcarbot; leurs pattes, leurs yeux, en un mot, tout leur corps était ſorti par le dos, lorſqu'elles avaient quitté leur dépouille, qu'on aurait priſe pour le véritable inſecte qu'elle avait renfermé. Les Amé-

» ricains ont voulu me perſuader que, de ces » mouches, provenaient les *lantalendragers*, ou » porte-lanternes. Ce ſont d'autres mouches du » pays, dont j'ai deſſiné le mâle & la femelle » volans & en repos. Leur tête, ou pour mieux » dire, un long capuchon qui la termine, eſt » luiſant dans les ténèbres : pendant le jour, il » eſt tranſparent comme une veſſie, & rayé de » rouge & de verd. La lueur, qui en ſort pen- » dant la nuit, reſſemble ſi bien à celle d'une » lanterne, qu'elle ſervirait à lire aiſément. Je » conſerve une de ces mouches, qui eſt prête à » ſe transformer. Toute ſa forme de mouche lui » reſte encore, ſans en excepter les ailes ; mais » la veſſie commence à lui croître au bout de la » tête. Les Américains nomment cette mouche » *mere des porte-lanternes*, comme ils nomment » l'eſcarbot la mere de ces mouches. J'ai deſſiné » un *vieilleur*, qui prend peu-à-peu la forme » d'un porte-lanterne. Au reſte, on ne leur donne » ces noms que pour diſtinguer leur figure ; car » ils rendent tous deux un ſon pareil à celui » d'une vieille, apparemment avec la trompe qui » leur eſt commune, & qu'ils ne perdent point » dans toutes leurs transformations. Quelques » Américains m'ayant un jour apporté un grand » nombre de porte-lanternes, je les renfermai » dans une boîte, ignorant alors qu'ils jetraient

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

» cette lumiere. La nuit, entendant du bruit, je » ſautai du lit, & je me fis apporter une chan- » delle. Bientôt je trouvai que le bruit venait de » ma boîte, & je l'ouvris avec précipitation ; » mais, effrayée d'en voir ſortir une flamme, ou » plutôt autant de flammes qu'il y avait d'in- » ſectes, je la laiſſai tomber d'entre mes mains ; » mais, étant revenue de ma frayeur, je n'eus » pas de peine à raſſembler les inſectes aux- » quels je venais de reconnaître une propriété ſi » ſinguliere. »

Des chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos eſt armé de pointes, ſe nourriſſent ſous un arbre nommé *ouike-bokje* par les Américains. Sa fleur a de longues fibres blanches. Les capſules, qui portent la ſemence, forment une coſſe longue & recourbée, qui renferme des feves noires, couvertes d'une glue blanche, & ſi agréable, qu'on prend plaiſir à la ſucer. Les Hollandais donnent à cette eſpèce de légume, le nom de feves douces, ſans en connaître autrement l'uſage. La beauté des chenilles en avait fait amaſſer beaucoup à Mademoiſelle Mérian ; mais elle eut le chagrin de les voir mourir toutes, parce que les feuilles qu'elle avait cueillies en même-temps pour les nourrir, ſe ſechent auſſi-tôt qu'elles ſont ſéparées de l'arbre. Une ſeule, qui s'était déjà transformée en feve,

devint, quinze jours après, un des plus beaux papillons du monde.

Histoire Naturelle.

Surinam n'a point de chenilles plus groſſes & plus graſſes, que celles de l'oranger, qui y croît auſſi haut que le plus beau pommier de l'Europe. Elles ſont vertes, avec une raie jaune ſur tout le corps, & chaque jointure offre quatre grains d'une eſpèce de corail orangé, environnés de petits poils fort délicats. Ce cocon, qu'elles filent, eſt couleur d'ochre. Il en ſort de beaux papillons nocturnes, dont chaque aile eſt ornée d'une tache, qu'on prendrait pour du talc. Ils volent avec une extrême vîteſſe. Mademoiſelle Mérian, perſuadée qu'on en pouvait faire de très-bonne ſoie, en rapporta beaucoup en Hollande, où l'on en prit la même opinion.

« Un jour, dit-elle, parcourant un lieu déſert, je trouvai, entre pluſieurs arbres, une » eſpèce de neflier, auquel les gens du Pays » donnent même ce nom, quoique ſon fruit con- » tienne un corps blanc, de la forme d'un cœur, » & couvert de ſemences noires. Il a d'ailleurs » ſous lui, deux feuilles épaiſſes, couleur de » ſang, & ſous elles, cinq autres feuilles verdâtres, » ce qui forme enſemble un ſpectacle fort agréa- » ble. Sur cet arbre, je trouvai une chenille

Hiſtoire Naturelle.

» jaune, dont le corps était rayé en long, de » couleur de roſe. Les pattes étaient de même » couleur, la tête brune, & chaque jointure » armée de quatre pointes noires. A peine l'eus-je » fait porter chez moi, qu'elle ſe transforma en » feve couleur de bois clair. Quinze jours après, » j'admirai le papillon qui en ſortit. Il ſemblait » être d'argent bruni, au travers duquel bril- » laient le verd, le bleu & le pourpre : en un » mot, il était d'une beauté, que la plume & le » pinceau même ne peuvent repréſenter : cha- » cune de ſes ailes avait trois taches rondes, d'un » jaune orangé, bordées d'un cercle noir ; ce » cercle était environné d'un autre, qui était » verd. L'extrémité des ailes était orangée, avec » des raies noires & blanches.

» Au mois d'Avril, continue Mademoiſelle » Mérian, je trouvai contre ma fenêtre, une » maſſe de boue, qui avait la figure d'un œuf. » Je l'ouvris. Elle contenait, dans quatre com- » partimens, des vers blancs, qui avaient auprès » d'eux leur dépouille. J'en deſſinai deux. Le 3 » de Mai, il en ſortit des guêpes farouches. Ces » inſectes m'incommodaient beaucoup à Surinam ; » ils ne ceſſaient pas de me voler devant les » yeux, & de me bourdonner aux oreilles, » pendant que j'étais à deſſiner. Je leur voyais

» faire leur nid avec de l'argille, à côté de moi, » dans ma boîte aux couleurs, auſſi parfaitement » rond, que s'il eût été tourné dans la roue » d'un potier. Il était ſur une eſpèce de petit » pied-d'eſtal, que les guêpes entouraient d'une » couverture d'argille, pour empêcher que rien » n'y entrât. Elles avaient laiſſé, vers le haut, » une ouverture ronde, qui leur ſervait pour » entrer & pour ſortir. Je remarquai qu'elles y » portaient, tous les jours, de petites chenilles, » dont je jugeai qu'elles nourriſſaient leurs jeunes. » Enfin leur compagnie m'importunant beau- » coup, je briſai leur demeure, & je les chaſſai » toutes; après quoi, je contemplai à loiſir leur » architecture. »

Hiſtoire Naturelle.

Dans un étang, où croiſſaient des fleurs ſemblables au crocus violet, ſur une tige d'une aune de hauteur, ſans autres feuilles qu'une ſeule, bleue & tachetée de jaune ſous chacune des fleurs, Mademoiſelle Mérian trouva des inſectes, que les habitans du pays nomment *ſcorpions d'eau*; elle en prit pluſieurs, le 10 de Mai 1701; &, dès le 12, il en ſortit un inſecte volant fort hideux, qu'elle deſſina. Elle n'en explique point autrement la nature. Dans le même étang, elle trouva pluſieurs grenouilles, pommelées de verd & de brun, qui avaient deux oreilles & une petite boule à l'extrémité des

Hiſtoire Naturelle.

doigts de chaque patte. Cette ſeconde propriété lui parut un préſent aſſez ſingulier de la Nature, pour les aider, non-ſeulement à nager, mais encore à marcher ſur la boue. Ces grenouilles jettent leur ſemence ſur le bord des étangs. Pour en obſerver les transformations, elle mit de cette ſemence ſur un gazon, au fond d'un vaſe rempli d'eau. La ſemence n'eſt qu'un petit grain noir, enveloppé d'une ſorte de flegme blanc, qui paraît ſervir de nourriture au grain, juſqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de ſe remuer. Dans l'eſpace de huit jours, il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques jours après, il lui vient des yeux; enſuite viennent les pattes de derriere, & huit jours après; les pattes de devant, qui paraiſſent ſortir de la peau. Auſſi-tôt que l'animal a ſes quatre pattes, ſa queue tombe; &, ſe trouvant une parfaite grenouille, il ſort de l'eau, pour ſe promener ſur terre. Cette expérience demande que l'eau & le gazon ſoient renouvellés de temps en temps, & qu'on jette des miettes de pain dans l'eau, dès qu'on remarque un peu de mouvement au grain.

Sur un arbre, que M. Commelin prend, dans ſa note, pour la *malakka-pela*, décrite dans la troiſieme partie de l'*Hortus Malabaricus*, on trouve une chenille verte, qui a ſix raies blanches

ches de chaque côté, avec une tache noire & ronde ſur chaque jointure, & ſur la derniere, une corne rouge. En vingt jours, il ſort de ſa feve un papillon nocturne, dont les ailes ſont couleur de cendre, marbrée de noir & de blanc. Il a, ſur le corps, dix taches couleur d'orange. Sa tête eſt armée d'une longue trompe rouge, dont il ſe ſert pour ſucer les fleurs. Quelque ſingulier que ſoit cet inſecte, Mademoiſelle Mérian vit avec plus d'étonnement, ſur le même arbre, d'autres chenilles toutes couvertes de poil, blanc ou jaune, qui avaient la peau tout-à-fait ſemblable à celle de l'homme. Elles ſont ſi venimeuſes que, pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs; &, quoiqu'elles aient quatre pattes, elles ſe repoſent ſur leurs jointures en rampant. Le cocon, dans lequel elles ſe renferment, eſt compoſé de leur poil. Il n'en ſort que de vilaines petites mouches; & cette étrange transformation eſt d'autant plus certaine, que Mademoiſelle Mérian la vérifia dans pluſieurs des mêmes chenilles. Une autre, trouvée ſur l'arbre aux feves douces, eſt ſujette aux mêmes loix. Elle a des poils jaunes & des crins noirs, dont elle ſe dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée, & de la forme d'un œuf. Renfermée dans ce nid, elle s'y transforme d'abord en feve; & trois jours après, en mou-

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

che. Pluſieurs autres, de la même eſpèce, ayant ſubi les mêmes changemens, devinrent des mouches, dont les ailes étaient brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Près d'une plante aquatique, qui eſt une ſorte de creſſon d'un rouge pâle, & qui ſe mange fort bien en ſalade, Mademoiſelle Mérian trouva une eſpèce de crapauds, dont la femelle porte ſes petits ſur le dos. Elle a l'*uterus* le long du dos même, & c'eſt-là que ſes embrions ſont conçus. Enſuite, lorſqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un paſſage au travers de ſa peau, & ſortent les uns après les autres. L'ingénieuſe Allemande voulut ſe mettre en état de vérifier, pour l'Europe, une propriété ſi ſinguliere : elle jetta une mere dans de l'eſprit de vin, avec ſes petits, dont les uns avaient déjà la tête hors de l'*uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle ajoute que les Nègres de la Colonie mangent ces crapauds; & les trouvent excellens. Ils ſont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant reſſemblent à celles des grenouilles, & celles de derriere à celles des canards.

Au mois de Janvier 1701, dans un bois proche de Surinam, Mademoiſelle Mérian trouva ſur une belle fleur rouge, d'un arbre dont les habitans du pays ne purent lui apprendre le nom ni les qualités, une grande chenille de même

couleur, qui avait, ſur chaque jointure, trois grains, comme de corail bleu, de chacun deſquels ſortait une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans ſon cocon, & ſe transforma en feve tout-à-fait rare. Il en ſortit un papillon admirable : les ailes de derriere étaient, endeſſous, d'un beau bleu, & pardeſſus rayées de blanc & de bleu, mêlé de brun. Celles de devant avaient trois cercles, noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandais ont nommé ce beau papillon le *grand Atlas*. Hiſtoire Naturelle.

Une des plus grandes eſpèces de chenilles eſt de celles qui ſe trouvent ſur l'arbre du cacao. L'Auteur y en prit une, d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il ſortit de ſa feve un grand papillon nocturne, couleur de roſe, dont les ailes de deſſous avaient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette eſpèce eſt très-venimeuſe, & les doigts, dont Mademoiſelle Mérian l'avait touchée, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur, qui ſe communiqua bientôt à la main, & juſqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de ſcorpion, qui paſſe pour un ſpécifique certain contre les piquures de la plupart des inſectes, & dans moins d'une demi-heure elle fut guérie. Une autre chenille,

Hiſtoire Naturelle.

qui paiſſait l'herbe au pied de la même plante ; & qui était de diverſes couleurs, avec des raies, & d'un beau verd de mer, ornée de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues & de troiſiemes ailes, qu'elle avait à ſes ailes de deſſous.

Entre les chenilles qui ſe trouvent ſur les citronniers, l'Auteur regrette beaucoup que l'eſpèce de celles qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & ſur la queue une double raie qui forme une flamme, ne ſoit pas plus commune. Le fil de leur cocon eſt une ſorte de ſoie, plus brillante & plus épaiſſe que celle des vers à ſoie : il y a beaucoup d'apparence, que ſi l'on trouvait le moyen de les élever facilement, on en tirerait plus de profit. Leur papillon eſt fort grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches ſur toutes les ailes, dont chacune eſt ornée d'une tache claire & tranſparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc & l'autre noir. Cette tache reſſemblant beaucoup à un miroir encadré ; les Hollandais ont nommé l'inſecte *ſpiegeldrager*, c'eſt-à-dire, porte-miroir.

Mademoiſelle Mérian obſerve, que pluſieurs Voyageurs ſont tombés dans une erreur groſſiere, lorſqu'ils ont cru & même aſſuré que l'animal, auquel les Hollandais donnent, dans leur langue, le nom de *Feuille ambulante*, croît d'un

arbre d'où il tombe comme un fruit, dans ſa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle aſſure qu'il provient d'un œuf, comme les autres inſectes, dont elle explique en deux mots la génération. « Elle ſe fait, dit-» elle, par les copulations naturelles. La femelle » jette ſes œufs dans les endroits où les petits » qui doivent naître, peuvent trouver leur nour-» riture. D'abord, ce ſont des vers ou des che-» nilles, qui croiſſent en paiſſant l'herbe ou les » feuilles. Lorſqu'ils ont la grandeur qui leur eſt » propre, ils filent & ſe transforment en feves, » qui ont beſoin de plus ou de moins de temps » pour acquérir la vigueur qui leur convient. » L'inſecte qui ſort de ces feves, eſt humide & » retortillé; &, ce n'eſt qu'après qu'il s'eſt agité » pendant plus d'une demi-heure, que ſes ailes, » s'étant ſéchées, commencent à s'étendre, & » laiſſent voir un papillon parfait, qui eſt ſou-» vent dix fois plus grand que la feve dont il eſt » ſorti. La *feuille ambulante* n'eſt qu'une eſpèce de » ſauterelle qui naît de même. » Voici les lumie-res que l'Auteur doit là-deſſus à ſes obſerva-tions. Un jour, ſon Nègre, qui avait ordre de lui apporter les vers, les chenilles & les autres inſectes qu'il trouvait dans les bois, lui préſenta une feuille repliée; elle l'ouvrit aſſez adroite-ment pour y trouver, dans leur ſituation natu-

Hiſtoire Naturelle.

Hiſtoire Naturelle.

relles, quelques œufs d'un verd de mer, de la groſſeur d'un grain de coriandre. Peu de jours après, il en ſortit de petits inſectes noirs, ſemblables à des fourmis. En croiſſant, ils prirent à-peu-près la forme d'une écreviſſe de mer; &, lorſqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle, il leur vint des ailes, ſans qu'ils ſe fuſſent transformés en feves, comme les papillons. Ces ailes reſſemblent à une feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres; dans les uns, elles ſont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même de marbrées, de griſes & couleur de feuille ſeche. L'inſecte, après avoir pris forme dans ſon nid, qui tient à quelque branche d'arbre, s'y couvre un peu d'une ſorte de toile; enſuite il s'agite avec violence, juſqu'à ce que ſes ailes deviennent libres; alors, ne manquant plus de vigueur, il briſe ſa toile, & tombe ou s'envole de l'arbre. Comme ſes ailes ſont vertes, & qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voyageurs ignorans ſe ſont imaginé qu'il était produit par l'arbre d'où ils le voyaient tomber.

Mademoiſelle Mérian vit & deſſina ſoigneuſement un de ces gros rats des forêts; qui portent leurs petits ſur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou ſix d'une portée. Leur couleur eſt un brun jaunâtre, à la réſerve du ventre, qu'ils ont blanc.

Lorſqu'ils ſortent pour chercher leur nourriture, leurs petits les ſuivent ; mais, à leur retour, où s'ils ſont effrayés de quelque bruit, les petits ſautent ſur le dos de la mere, s'attachent à ſa queue par la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite. Histoire Naturelle.

Enfin Mademoiſelle Mérian termine ſa collection par de curieux deſſeins, & des explications encore plus curieuſes, de toutes les transformations des grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle offre d'abord une grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre qui tire un peu ſur le brun, tachetée ſur le dos & ſur les côtés; la couleur du ventre eſt un peu pâle. Les pattes de derriere reſſemblent à celles du canard, & celles de devant à celles des grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, ſurtout dans les anſes de *Cornacciana* & de *Pirica*. Lorſqu'elles ſont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît inſenſiblement une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu, juſqu'à diſparaître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere, après quoi il ne reſte plus aucune apparence de la grenouille, qui ſe trouve changée en poiſſon, dont Mademoiſelle Mérian donne la figure, avec tous les dégrés de cette étrange métamorphoſe. Les ori-

Hiſtoire Naturelle.

ginaires du Pays & les Européens qui l'habitent, nomment ce poiſſon *jarkjes*, & le trouvent ſi délicat, qu'ils le comparent à la lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ſes arêtes, ſans excepter celles du dos, ſont tendres, cartilagineuſes, & diviſées par des jointures proportionnées. Sa peau eſt douce & couverte de petites écailles. De petites nageoires très-délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête juſqu'à la queue, & de-là juſqu'au milieu du ventre. Sa couleur change auſſi, &, ce qui était d'un brun obſcur, devient gris.

Cette transformation, remarque Mademoiſelle Mérian, eſt contraire à celle de grenouilles de l'Europe, qu'elle donne auſſi dans la même Planche. Elle en fixe le temps au mois de Mars & d'Avril, lorſque le printemps commence à donner plus de chaleur à l'air. Alors les grenouilles des deux ſexes ſe cherchent, & ſe joignent dans les étangs & dans les marais. Lorſqu'elles ont jetté leur ſemence, elles croaſſent & ſouffient deſſus, juſqu'à l'échauffer; cette matiere viſqueuſe s'épaiſſit, & l'on y voit paraître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie du Soleil; bientôt chaque œil noir acquiert une eſpèce de mouvement, & paraît comme un petit poiſſon fort noir, qui groſſit de jour en jour. Il lui vient deux pattes

patderriere. Huit ou dix jours après, on le prendrait pour un petit poiſſon, à qui la Nature a donné deux pattes; enſuite une des pattes de devant ſort, & l'on voit l'autre prête à ſortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de force pour la percer. Lorſque les quatre pattes ſe montrent, on voit la tête & la véritable forme de la grenouille. La queue ne diſparaît néanmoins que par degrés; il n'en reſte enfin qu'un très-petit bout, qui, étant tombé, laiſſe voir une grenouille parfaite. Le temps la fait croître dans les mêmes proportions, & peu à-peu elle prend auſſi la couleur naturelle à ſon eſpèce. Hiſtoire Naturelle.

Au reſte, c'eſt à M. *Séba* que Mademoiſelle Mérian fait profeſſion de devoir ces remarques, ſur-tout celles qui regardent les grenouilles formées de poiſſons, & les poiſſons formés de grenouilles. Il paraît qu'elle n'a pas oſé ſe fier non plus à ſes lumieres, ſur une eſpèce de ſerpent, qui ſe trouve dans les forêts de Surinam, & que les Hollandais nomment *Sauve-garde*. Elle le diſtingue, non-ſeulement du lézard, parce qu'il eſt incomparablement plus grand, mais de l'iguana, dont il n'a pas la groſſeur, & du caymant dont il n'a pas la voracité. Ses écailles ſont menues & polies. Il vient d'un œuf, comme tous les lézards, & ſon inſtinct le porte à dévorer les œufs des

Hiſtoire Naturelle.

oiſeaux. Mademoiſelle Mérian fut effrayée plus d'une fois, de trouver un *ſauve-garde* attaché ſur cette proie dans ſa baſſe-cour. Mais, quoiqu'il ſe nourriſſe auſſi de charognes, jamais il ne fait la guerre aux hommes. Dans ſa jeuneſſe, il grimpe ſur les arbres, pour y chercher des œufs dans les nids. La maniere de pondre les ſiens, reſſemble à celle du caymant, c'eſt-à-dire, qu'il creuſe le ſable ſur le bord de quelque riviere, & qu'il laiſſe au Soleil à les faire éclore. Ils ſont de la groſſeur d'un œuf d'oie, mais un peu plus longs, & les Américains ne font pas difficulté d'en manger. Mais, après cette explication, répétée même dans deux figures, Mademoiſelle Mérian déclare que l'expérience & les lumieres lui manquent, pour expliquer mieux la nature même de l'animal.

Elle parle avec plus de confiance des grenouilles d'Aſie & d'Afrique, quoiqu'elle n'eût jamais fait le voyage de ces deux grandes régions. On ſouhaiterait qu'elle eût du moins cité ſes garans. Mais le ſilence qu'elle garde là-deſſus, n'ayant pas rendu ſa bonne-foi ſuſpecte au Public, on croit devoir ajouter, ſur ſon témoignage, que la différence entre les grenouilles d'Europe & celles d'Aſie & d'Afrique, ne conſiſte que dans la couleur & la groſſeur, c'eſt-à-dire, autant qu'on peut en juger par ſon récit, que les nôtres ſont

moins groſſes & moins brunes. Leur génération & leur accroiſſement ſont d'ailleurs les mêmes. Il vient des pattes de derriere à celles d'Aſie & d'Afrique, qui reſſemblent alors aux grenouilles européennes. La patte gauche de devant ſort enſuite ; l'autre ne fait encore que commencer, mais, perçant bientôt la peau, elle ſe montre à ſon tour. La queue ſe raccourcit par degrés, & ne tarde point à diſparaître. Mademoiſelle Mérian n'eſt embarraſſée que ſur un point, dont elle a dû prévoir que tous ſes Lecteurs ne le feraient pas moins qu'elle ; c'eſt de ſavoir ſi, avec le temps, les grenouilles d'Aſie & d'Afrique redeviennent poiſſons, comme celles de l'Amérique méridionale.

Hiſtoire Naturelle.

Fin du treizieme Volume.

R. ISTITUTO SUPERIORE
di Studi
394

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE V. *Suite des Voyages dans l'Amérique Méridionale*, Page 1

CHAPITRE II. *Rio de la Plata*, Ibid.

CHAP. III. *Guiane*, 36

CHAP. IV. *Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Méridionale, depuis l'Iſthme de Panama juſqu'au Bréſil*, 122

LIVRE VI. *Bréſil*, 285

CHAPITRE PREMIER. *Etabliſſemens au Bréſil*, Ibid.

R. UNIVERSITÀ DI ROMA
Facoltà di Economia e Commercio
N. 1044 2916/B
BIBLIOTECA

CHAPITRE II. *Description du Bréſil*, 312

CHAP. III. *Hiſtoire Naturelle du Bréſil*, 405

Fin de la Table des Chapitres.